

JOURNAL
DE MÉDECINE,

CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale
MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia
confirmat. *Cicero de Natur. Deor.*

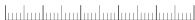
JANVIER 1777.



P A R I S.

Chez la V. THIBOUST, Imprimeur,
place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





É L O G E

D E

M. R O U X.



AUGUSTIN ROUX naquit au mois de Janvier 1726 , à Bordeaux. Ses pere & mere étoient originaires du Périgord. Ils sortoient de familles recommandables dans la bourgeoisie , mais très-peu favorisées de la fortune.

A ij

M. *Roux* étoit l'aîné de quatre garçons ; ses parens , en conséquence , le destinerent à la Prêtrise. Cet état saint , auquel des vues temporelles devroient si peu conduire , est ordinairement regardé comme une source de richesse & d'illustration pour les puînés des Maisons nobles & puissantes. En Guienne , des motifs analogues déterminent communément les personnes peu riches à vouer à l'Etat Ecclesiastique leurs premier - nés , qui deviennent alors des seconds peres , l'appui & le soutien de toute la famille. M. *Roux* fut donc envoyé au College , & fit ses études aux Jésuites.

Bientôt il se dégoûta de la Philosophie scholastique. Son esprit le portoit à cultiver les sciences exactes : il cherchoit des connoissances solides , & à s'acquérir une saine érudition. Il employoit , tous les momens dont il pouvoit disposer , à la lecture de *Mallebranche* , de *Locke* & à l'étude des Mathématiques , dont il apprit les premiers élémens sous M. *Thésis* , Professeur au College de Guienne.

Les progrès rapides , que fit M. *Roux* dans cette science , & la justesse de son esprit le distinguèrent aisément de la foule ; M. *Thésis* l'accueillit avec amitié , & le disciple en conserva toujours une

reconnoissance tendre & rare, également honorable pour l'un & pour l'autre. M. Roux vantoit sans cesse la clarté des principes & la précision de la méthode de M. *Théfis*, dont il avouoit avoir retiré les plus grands avantages.

Après sa Philosophie, il annonça le dessein où il étoit d'embrasser la Médecine, & trouva tous ses parens opposés à cette résolution. Il éprouva, de la part de son pere sur-tout, la plus grande résistance : il fallut tout son courage pour le soutenir dans cette occasion. Il fut abandonné à ses propres ressources, & n'obtint de sa famille, dont il trompoit les plus cheres espérances, que les secours absolument nécessaires aux besoins de la vie : mais l'amour d'une science qui embrasse la nature entière, où chaque nouvelle connoissance, en satisfaisant l'esprit, promet au cœur tous les plaisirs de la bienfaisance, lui tint lieu de tout le reste. M. Roux commença ses études en Médecine à Bordeaux.

Cette Faculté n'a que deux Professeurs : l'un des deux étoit alors M. *Grégoire*, pere, homme rare, qui joignoit à une diction vraiment cicéronienne, une connoissance parfaite des Auteurs Grecs & Latins, sur-tout des Ouvrages d'*Hippo-*

crate, de *Sydenham*, de *Baillou*, & des grands hommes qui se sont le plus illustrés dans la pratique. Ce fut à lui que M. *Roux* s'attacha. Pendant le cours de ses études, il eut le bonheur de plaire & d'être utile au célèbre Président *Barbot*. Ce Magistrat, Membre de la Cour des Aides, jouissoit à Bordeaux d'une très-grande réputation : il étoit intimement lié avec le Président de *Montesquieu* ; c'étoit un homme de beaucoup d'esprit & d'une vaste érudition. Il avoit reconnu dans M. *Roux* des talens qu'il voulut seconder, & pour soutenir l'émulation du jeune homme, il le mit en état de fournir à la dépense de ses grades.

M. *Roux* prit le bonnet de Docteur au commencement de l'année 1750 : il suivit ensuite quelque temps M. *Grégoire* dans sa pratique, tant à l'Hôtel-Dieu que dans la Ville. Le talent marqué de ce Médecin pour l'exercice de son art, en étonnant M. *Roux*, lui apprit en même temps combien le titre de Docteur est un avantage stérile & souvent même dangereux dans un jeune homme : il vit tout ce qui lui manquoit de connoissances, de lumieres, d'expérience sur-tout, & forma le projet de venir à Paris continuer à étudier, & forcer, par son travail, la

fortune à lui être moins défavorable.

Il s'étoit attendu que cette résolution ne seroit pas mieux accueillie de ses parens que ne l'avoit été celle de se faire Médecin , & partit de Bordeaux sans autre ressource que quelques secours qu'il obtint de ses amis , & la fermeté de son ame. Il fut reçu , à son arrivée à Paris , par plusieurs de ses anciens condisciples ; il trouva , dans leur liaison , les moyens d'éviter la solitude , l'ennui & les dégoûts qu'éprouve un jeune homme isolé au milieu d'une Ville immense. Il fut cultiver ces jeunes gens & s'en faire aimer , sans se livrer à leur dissipation.

Quelques Gens de Lettres , à qui M. Roux avoit été recommandé , lui conseillèrent d'apprendre l'Anglois. Ils lui firent envisager différens avantages dans l'étude de cette langue : il s'y livra sans relâche , & participa six mois après à la traduction des *Transactions Philosophiques*. Il entreprit ensuite celle de l'Ouvrage du Docteur *Robert Whytt*, intitulé : *Essai sur les vertus de l'eau de chaux pour la guérison de la pierre*.

A la tête de cet Ouvrage on trouve des recherches chymiques sur l'eau de chaux : ce morceau est tout entier de M. Roux. Il est le premier qui ait bien connu ce que c'est que cette croute qui se

forme spontanément sur l'eau de chaux qu'on expose à l'air libre : il a démontré que ce n'est qu'une portion de la terre de la chaux qui cesse d'être soluble dans l'eau ; qu'elle n'est point un sel séléniteux, comme M. *Malouin* l'avoit pensé, & que l'eau de chaux, précipitée par le sel de tartre bien pur & évaporé, ne donnoit jamais qu'un alkali fixe plus caustique encore qu'il ne l'étoit avant cette précipitation ; qu'on n'y retrouvoit rien de ce tartre vitriolé, que M. *Malouin* croyoit devoir résulter de la décomposition de son sel séléniteux.

A ces recherches M. *Roux* a joint des expériences sur la manière dont le calcul humain peut être attaqué par l'eau de chaux. Il croyoit que la vertu dissolvante qu'on lui attribue, n'étoit dûe qu'à la décomposition que l'eau de chaux opéroit du sel ammoniacal contenu dans la pierre, & à son action sur l'huile de cette même pierre. Il indique des moyens de perfectionner l'instrument de l'Auteur pour injecter cette eau dans la vessie.

Quoiqu'on ne puisse pas dire que ces recherches soient une analyse complète de la chaux, on dût cependant les regarder comme l'annonce de ce que seroit un jour M. *Roux*, & la preuve des fruits qu'il avoit su tirer des leçons de M.

Rouelle, qu'il suivoit depuis plusieurs années, & dont il étoit devenu un des premiers disciples. Ce début fut bientôt suivi de ses *recherches historiques & critiques sur les différens moyens employés pour refroidir les liqueurs, &c.* C'est un tableau raccourci, mais très-fidèle, de tout ce qui a été écrit sur cette matière. Ce petit Ouvrage est précieux, & peut-être le plus travaillé qui soit sorti de la plume de M. *Roux*. Il l'a terminé par un parallèle entre les expériences de M. *Cullen*, Professeur de Médecine à Glasgow, sur la cause de ces refroidissemens, & les expériences que M. *Baumé* publia dix-huit mois après sur la même matière.

En 1760 M. *Roux* se présenta pour obtenir des grades dans la Faculté de Paris (a). Il commença le Cours de sa Licence, la fit d'une manière distinguée, & obtint le premier lieu, qui lui fut accordé de l'aveu même de ses confrères.

A peine avoit-il le bonnet de Docteur à Paris, que la mort prématurée de M. *Vandermonde* fit passer le *Journal de Médecine* entre ses mains. Personne n'étoit

(a) Ce fut encore des mains de l'amitié qu'il reçut les 6000 liv. nécessaires pour cette dépense. M. *Dumarel* le força de les accepter, & M. *Roux* a eu la plus grande peine à acquitter cette dette, par les difficultés qu'opposoit sans cesse la générosité de son ami.

plus en état de porter cet Ouvrage à sa perfection , puisque personne n'avoit plus que M. *Roux* l'esprit d'observation & de critique. Les siennes furent toujours judicieuses. L'esprit de parti ne pouvoit l'entraîner , & il savoit avec quel dédain le public regarde la méfintelligence des Gens de Lettres, dont le seul intérêt devoit être l'avancement des Sciences. Il n'a pu éviter cependant d'y avoir un démêlé personnel : il lui fut suscité par M. *Raulin* , Auteur d'un Traité des eaux minérales. M. *Roux* avoit fait de cet Ouvrage une critique sévère , mais exacte & nécessaire (*a*) : on ne pouvoit opposer rien de raisonnable à cette censure : aussi l'Auteur répondit seulement en homme vivement offensé , ce qui lui attira une réplique , dans laquelle M. *Roux* s'est servi de tous ses avantages (*b*). Le premier Journal qui parut sous son nom , est celui du mois de Juillet 1776 : il y a travaillé jusqu'à sa mort. Tout ce qu'il a mis de lui dans cette collection fait regretter qu'il n'en ait été que le rédacteur. L'intérêt & les vues particulières du Libraire ont souvent nui à la bonté de l'Ouvrage.

(*a*) V. Journal de Médecine , du mois de Novembre 1774 , page 388.

(*b*) V. Journal d'Avril 1775 , page 335.

M. Roux avoit entrepris une *Encyclopédie portative*, Ouvrage considérable, dont les deux premières parties parurent en 1766. Malgré l'accueil que fit le public à cette production, M. Roux à toujours eu la modestie de ne se point nommer, & beaucoup de personnes ignorent encote quel en est l'Auteur. Il avoit rassemblé tous les matériaux de la troisième partie qui manque, & qui alloit paroître. Cet Ouvrage, qui suppose un travail immense, au-dessus des forces de la plupart des hommes qui n'auroient pas même l'idée de l'entreprendre, est le fruit des études particulières auxquelles il se livra pour l'éducation du jeune M. d'Hericourt, aujourd'hui Conseiller au Parlement. Cette éducation lui avoit été confiée peu de mois après son arrivée à Paris, sur la recommandation du Président de Montesquieu, & l'on peut dire que M. Roux réussit trop. L'amour du jeune élève pour les Sciences, généralement comprises sous le nom de Philosophie, devint une passion : son intelligence extraordinaire & son extrême facilité à saisir les matières les plus abstraites, lui rendirent l'étude trop chère ; le feu de son esprit usoit les forces de son corps ; sa santé s'altéra, & ne s'est point rétablie. Il est cruel qu'on ait à regretter ce premier effor de sa jeunesse.

Peu de temps après sa réception à la Faculté de Paris, M. *Roux* fut présenté par M. le Baron d'*Olback*, à l'administration de la Manufacture des Glaces de Saint-Gobin. Cet établissement tout grand, tout magnifique, tout admirable qu'il est, souffroit des pertes considérables : les Administrateurs sentoient qu'il étoit susceptible d'amélioration. M. le Baron d'*Olback* fut consulté, & déterminâ leur choix en faveur de M. *Roux*, qu'il aimoit & estimoit infiniment.

C'est alors que M. *Roux* renonça totalement à la Médecine clinique, pour se donner entièrement à la chimie, & à l'étude de la physique, vers laquelle il étoit entraîné par un penchant irrésistible : le bien-être modeste, que lui assuroient ses nouveaux engagements, suffit à son ambition. Modération bien louable dans un homme qui avoit tout ce qui peut faire espérer les succès les plus brillans & les plus soutenus dans la carrière épineuse de la pratique.

M. *Roux* montra bientôt combien il étoit digne du choix qu'on avoit fait de lui, en rectifiant plusieurs des procédés usités : il enseigna d'abord aux Ouvriers à purifier le salin, beaucoup mieux qu'on ne le faisoit, avec moins de perte & de dépense. Ensuite il s'occupa de la confec-

tion même du verre. Il a fait sur cet objet des expériences nombreuses; mais il n'a pu les exécuter que dans un petit fourneau qu'il construisit dans les ateliers du Fauxbourg Saint-Antoine. Il avoit fortement désiré de les tenter en grand dans les fourneaux même de Saint-Gobin; ce n'étoit en effet que d'après l'épreuve qui en auroit été faite à ce feu, qu'on auroit pu prononcer sur ces procédés, les admettre ou les rejeter; mais des intérêts particuliers arrêterent ici la réforme, comme il arrive presque toujours. M. *Roux*, dès-lors, n'a plus été à Saint-Gobin, & n'a pu en conséquence y rien expérimenter.

Cependant l'administration ayant eu besoin de connoître quelques procédés des Anglois, pria M. *Roux* de faire le voyage de Londres. Il y fut en homme qui fait voir, revint avec la plupart des éclaircissemens demandés, & rapporta l'art de faire la feuille d'étain.

Pendant son absence, on lui tendoit un piège, à l'insçu même de la Compagnie. Depuis long-temps on jettoit dans un coin toutes ces bavures d'amalgame d'étain, qui excèdent les bordures des glaces, après qu'on les a mises au tain. Cet objet faisoit une perte considérable; il y avoit plusieurs milliers de mercure

& d'étain amassés & inutiles, faute de connoître les procédés à suivre pour les séparer & revivifier l'étain. Un de ces hommes prêts à tout faire, qui s'introduisent par-tout, se mêlent de tout, & gâtent tout, s'offrit pour ce travail, au fond de la plus simple & de la plus facile exécution : on le laissa faire, il se mit à l'œuvre, brisa une grande quantité de vaisseaux appartenans à la Compagnie, & fut enfin forcé de renoncer à son entreprise.

Sans parler à M. *Roux* des mauvais succès de son antagoniste, on lui proposa le même travail à son retour de Londres : il s'en chargea, & bientôt le manœuvre qui l'aidoit en fut assez pour suivre lui seul cette opération : ce fut cet homme qui avoit aussi aidé le rival anonyme, qui instruisit à fond & à cœur ouvert M. *Roux* de tout ce qui s'étoit passé. L'enthousiasme & le plaisir que lui causoit un procédé qu'il pouvoit suivre seul, le rendirent indiscret. M. *Roux* l'a raconté à des amis ; c'est la seule vengeance qu'il ait daigné en prendre.

M. *Roux* a composé un Mémoire sur la verrerie & la matière des glaces de Saint-Gobin ; mais fidèle à ses engagements, il ne l'a confié qu'à la Compagnie pour laquelle il étoit destiné, &

vraisemblablement il ne verra jamais le jour.

Outre les Ouvrages dont on a déjà parlé, M. Roux a dirigé les éditions Françaises que nous avons des *Œuvres de Henczel*, des *Traités du soufre, & des sels du célèbre Staahl*, & d'une collection en deux volumes des meilleurs *Mémoires de chymie de l'Académie d'Upsal*. La traduction de ces Ouvrages est dûe au zèle infatigable de M. le Baron d'Olback, & c'est de lui que nous tenons, sans contredit, une grande partie des connoissances de chymie, de physique, & d'histoire naturelle, qui rendent aujourd'hui la France au moins la rivale de l'Allemagne, puisque cet excellent citoyen nous a fait connoître tout ce qu'elle a produit de plus parfait dans ces trois genres.

La Faculté de Paris avoit toujours regretté de ne pouvoir joindre à l'enseignement général & public de la Médecine, des leçons de chymie; science importante, & qui répand tant de lumières, sur toutes les parties de la physique: en 1770, elle s'en occupoit encore. Mais ses revenus, presque tous éventuels, sont si bornés, qu'en fournissant à peine aux frais du Cours, il lui étoit impossible d'assigner des honoraires au Professeur. M. Roux n'écoula que son zèle, & s'of-

frit généreusement. Il fut élu par acclamation : la Faculté témoigna sa reconnaissance, en faisant frapper un jeton à cette occasion, & par plusieurs décrets honorables, qui furent la récompense de *M. Roux*. Enfin, dans l'espace d'un mois, il fut en état de commencer ses leçons ; il les a continuées six ans, jusqu'à sa mort, avec un concours prodigieux d'Auditeurs, & vec un succès qui alloit croissant de jour en jour, & dont personne que lui seul ne fut jamais étonné. En effet, l'effort, qu'il avoit pris, donnoit une telle réputation à son Cours, qu'il commençoit à attirer les Etrangers ; & l'enseignement de nos Ecoles, dans cette partie, ne l'auroit pas cédé, sous peu d'années, à celui de Leyde, pendant que le célèbre Boerhaave portoit dans toute l'Europe la gloire & le nom de cette Université.

C'est presque à l'entrée de cette carrière glorieuse, que la mort nous a ravi *M. Roux*. Il est décédé le 28 Juin 1776, dans la cinquante-unième année de son âge, après douze jours d'une maladie peu vive en apparence ; mais qui, par des progrès constans, l'a conduit au tombeau de la même manière à-peu-près que finit un homme arrivé à l'extrême vieillesse.

M. Roux étoit naturellement grave & réfléchi,

réfléchi, il avoit une ame ferme & courageuse; mais l'austérité de son caractère s'adoucissoit facilement avec ses amis, & même il portoit de la gaieté dans la bonne compagnie où il aimoit à se trouver, où il paroissoit toujours avec avantage. Dans la conversation, il étoit vif & animé; il y prenoit toujours un parti, & le soutenoit avec chaleur. Comme il étoit né avec un goût décidé pour la métaphysique & les matieres de morale & de philosophie, que ses idées étoient nettes, & sa tête très-méthodique, toutes ses connoissances s'étoient, pour ainsi dire, ca-fées dans un ordre tel, qu'il les trouvoit toujours au besoin; & sa mémoire étoit si fidele, qu'il avoit, en parlant, la même érudition qu'un autre auroit pu mettre dans un Ouvrage préparé.

Il avoit ce défaut, si c'en est un, qu'on ne peut reprocher qu'aux belles ames, de défendre avec feu toute opinion qui avoit un rapport immédiat ou éloigné avec la conservation & le bonheur des hommes, & de montrer qu'il méprisoit souverainement les intrigans, autant qu'il détestoit l'intrigue. Ennemi des abus, il s'élevoit contre eux avec une sorte d'intrépidité, & jamais alors aucun respect humain, aucun motif de crainte, ne l'ont forcé à la dissimulation ni au

silence. Capable, en même temps autant qu'aucun homme, de tous les sentimens tendres, il s'est montré fils excellent, ami constant & fidele.

Quoiqu'il eût été extrêmement sensible à l'abandon où ses parens l'avoient laissé, il n'oublia jamais des devoirs, dont il trouvoit la récompense dans le fond de son cœur. Il appela près de lui deux de ses freres. Le premier, pour lequel il avoit une tendresse particuliere, mourut jeune. Il s'étoit adonné à la Géométrie : l'excès du travail lui occasionna une maladie convulsive, à laquelle il a succombé (a). L'autre embrassa la Chirurgie, & passa ensuite aux Isles, où il a exercé cet art en homme instruit ; mais ces terres nouvelles, où tant d'Européens vont chercher la fortune, & ne trouvent souvent que leur tombeau, détruisirent sa santé : il est mort depuis deux ans. Enfin, M. Roux trouva dans le bon ordre & l'arrangement qu'il avoit mis dans ses affaires, le moyen de procurer à son pere, qui vit encore, & qui est plus qu'octogénaire & infirme, des secours qu'il a toujours augmentés à proportion

(a) On trouve dans le Journal de Médecine, tome XXX, page 20, la description de cette maladie.

de ses facultés. A sa mort, la pension qu'il lui faisoit étoit de huit cents livres. La même économie avoit mis *M. Roux* en état de former un laboratoire très-bien fourni, & une bibliothèque qui étoit déjà très-nombreuse, bien choisie en tout genre de sciences, de littérature, & particulièrement de Médecine.

Dire que *MM. d'Arcet & Jeanroy*; tous deux Docteurs Régens de la Faculté de Paris, furent les amis intimes de *M. Roux*, c'est faire sur cet objet complètement son éloge. La candeur & l'affabilité, jointes aux mœurs les plus douces & les plus honnêtes, les distinguent l'un & l'autre. Le premier d'ailleurs est célèbre par ses connoissances profondes en chymie; & le second jouit, sans ambition, du bonheur que fait renaître, par-tout où il est appelé, sa pratique éclairée, simple & heureuse.

M. Roux étoit d'une taille ordinaire. Il avoit le rein basané, le visage plein & fort en chair; sa santé étoit ferme; jamais il n'a essuyé ce qu'on peut appeller une maladie; mais depuis quelque temps, il étoit devenu sujet à des fluxions & des douleurs de rhumatisme. Il étoit dur au travail, & supportoit aisément la fatigue. L'étude étoit sa passion dominante. Il s'y étoit même livré avec excès plu-

siieurs années de sa vie ; comme sa santé & son estomac sur-tout en souffroient , il y avoit apporté beaucoup de modération ; & depuis long-temps il donnoit tous les jours quelques heures à la société & à la dissipation. M. Roux ne s'est point marié.

On a trouvé parmi ses papiers un Ouvrage considérable , dont il y a déjà quarante feuilles d'imprimées chez Cavelier : l'ordre & la méthode le caractérisent. C'est une traduction Française, & en même temps une rédaction des *leçons de Chymie Médicinale & Pharmaceutiques de Lewis, faites d'après celles de Newmann*. M. Roux y a beaucoup ajouté. La partie du règne minéral , qui est imprimée , suffit pour faire sentir le mérite qu'auroit eu l'Ouvrage entier. M. Roux en avoit écarté soigneusement toute espece de système , & de vaine théorie ; il savoit que cette démangeaison de faire part au Public de ses opinions particulières , & de l'entraîner de force dans les écarts de son imagination , est un des plus grands obstacles au progrès de toutes les Sciences Physiques ; & qu'elle est sur-tout très-dangereuse en Médecine.

E X T R A I T.

Le seul préservatif de la Petite-Vérole , ou nouveaux faits & observations, qui confirment qu'un Particulier , un Village, une Ville , une Province , un Royaume , peuvent également se préserver de cette maladie en Europe. TROISIÈME MÉMOIRE , dans lequel on répond à toutes les objections faites à ce sujet ; par M. PAULET , Docteur en Médecine de la Faculté de Médecine de Paris & de Montpellier.

*Rusticus expectat dum defluat Amnis, at ille
Labitur & labetur in omne volubilis ævum. Horat.*

*A Amsterdam ; & se trouve à Paris chez Ruault,
L. rue de la Harpe , 1776, in-12. 139. pag.*

M. Paulet annonce son dessein dans ce Mémoire, en ces termes ; « si la Petite-Vérole avoit existé de tout temps, & chez tous les Peuples ; si tous les hommes en portoient le germe dans leur sang, & qu'il fût nécessaire de lui payer un tribut ; si son principe encore mêlé au fluide que nous respirons, la rendoit inévitable ; enfin, si ces différentes sources indiquées n'étoient imaginaires & contradictoires, qu'il y en eût une seule de

bien prouvée, ... il seroit absurde de proposer aux hommes de se délivrer de la Petite-Vérole. »

« Mais, si au-lieu d'un germe inné, il n'y a que des levains étrangers qui donnent seuls la maladie ; si l'air ne l'a jamais transmise ; si elle n'attaque un individu que lorsqu'il se trouve exposé à l'impression de ces levains ; si elle ne pénètre jamais dans les villes & les campagnes que par quelque cas fortuit ; si elle n'y devient épidémique que par la négligence des habitans , ou par un défaut de police à cet égard ; si toutes les fois qu'on s'est precautionné contr'elle , on s'en est toujours garanti ; si toutes ces propositions sont vraies , si elles peuvent être prouvées & démontrées , on sera forcé de convenir qu'il est étonnant qu'un fléau de cette nature exerce encore ses ravages parmi nous C'est pour achever de convaincre que l'air ne communique point la Petite-Vérole , & dissiper tous les doutes à cet égard , c'est pour montrer que les precautions , pour se défendre de cette maladie , sont simples & faciles » ... que M. P. nous donne ce nouveau Mémoire. Il met d'abord sous nos yeux , comme faits principaux , qu'il a prouvés dans son *Histoire de la*

Petite-Vérole, publiée en 1768 (a), que tous les Ecrivains de l'antiquité gardent le plus profond silence sur cette maladie; que sa première apparition est à l'époque de la naissance de Mahomet; qu'un grand nombre de Peuples en est encore à l'abri, & que d'autres s'en sont entièrement délivrés: il a fait sentir dans le même Ouvrage, l'impossibilité d'accorder l'idée d'un germe inné, avec celle d'une maladie nouvelle.

Ce Mémoire est divisé en cinq *Sections*; la première est employée à établir cette proposition, *l'air ne se charge point des levains de la Petite-Vérole*. L'analogie qui est entr'elle & les autres maux contagieux, tels que la gale, la lèpre, les maux vénériens, dont aucun ne se communique par la voie de l'air, fournit d'abord un préjugé favorable au sentiment de M. P. » Dans la supposition contraire, tout ce qui vit dans cet élément, recevrait environ vingt-cinq-mille fois par jour, dans ses poumons, des semences pestiférées, sans en éprouver la moindre incommodité, les barrières seroient inutiles, les précau-

(a) Cet Ouvrage se trouve chez *Didot le jeune*, Quai des Augustins, & chez *Ruault*, rue de la Harpe.

tions vaines, les quarantaines ridicules ; les fléaux contagieux déconcerteroient toute la sagacité des hommes, qui seroient bientôt exterminés. Heureusement, malgré le système, par lequel, sans fondement, on inculpe toujours l'air d'une manière à désespérer le genre humain, les Souverains & les Magistrats, sauvent, *malgré eux*, par une bonne police, & celui qui admet les miasmes aériens, & celui qui reconnoît la force du frein, qui les arrête à la barrière."

"Quelle preuve (c'est toujours M. P. qui parle) quels faits ont pour eux les partisans de l'air variolé ? Au lieu d'en citer, ils se fondent sur l'expansibilité, la fétidité, la malignité de certaines vapeurs. Mais on ne peut juger des qualités d'une vapeur qu'on soupçonne être dangereuse, que par ses effets ou par sa nature ; qu'on interroge, à cet égard, l'expérience, elle apprendra que les effets des vapeurs expansibles ou moffetes, dégagées de la fermentation vineuse ou putride, émanées des minéraux & des matières embrasées, sont les mêmes. Toutes causent l'asphyxie & la mort à ceux qui les respirent imprudemment. Celles qui se dégagent d'un cadavre, sont en cela exactement semblables aux autres ; elles ne retiennent rien des principes de

la maladie qui a occasionné la mort. Reste à savoir si les émanations *fétides* du corps des malades, peuvent être de vrais levains de maladies contagieuses. La *fétidité* ne prouve rien. Il en résulteroit que l'odeur détestable d'un cadavre en pourriture à l'air libre, celle des égoûts, seroient plus à craindre, par exemple, que la bave d'un chien enragé, la salive de la vipère, une Vénus suspecte, & la boîte d'un Inoculateur. L'expérience montre, cependant, combien ces corps inodores sont dangereux». Ensuite *M. P.* se fait cette question : La nature de ces mêmes *odeurs* peut-elle autoriser à tirer d'autres conséquences ? Voici la réponse.

« Il est reçu parmi les Chymistes & les Physiciens, que l'odeur fétide des corps ne dépend que des huiles exaltées par l'alcali volatil qui se dégage, & avec lequel elles se combinent pour former des produits savoneux très-volatils eux-mêmes, ou bien d'un foie de soufre, formé dans ces mêmes corps qui se perd *enfin* dans l'atmosphère ou s'y combine au point de n'avoir plus d'effet *en très-peu de temps*. » La Chymie & l'expérience annoncent donc leur innocence à l'air libre. Si elles sont renfermées, elles deviennent autant de moffetes, leur essence est

changée , & elle ne retient rien de la nature de la maladie qui les a produites. En vain objecteroit-on , continue M. P. , qu'une personne étant entrée dans la chambre d'un malade , fut saisie tout-à-coup , se trouva mal , & fut attaquée subitement de la Petite-Vérole. Il soutient que l'affection subite n'avoit rien de commun avec cette maladie , parce que jamais elle ne s'est déclarée le même instant , le même jour , ni même le lendemain de celui où l'on en avoit reçu la première impression ; parce que les levains contagieux ne produisent leur effet qu'autant qu'ils sont dissous par nos humeurs , & que cette dissolution , à l'égard de la Petite-Vérole , n'est pas l'affaire d'une minute. Si le fait est arrivé , cela vient de ce que le virus avoit été reçu depuis quelques jours ; & la circonstance particulière en a imposé. M. P. reprend l'argument tiré de l'état des poulmons qui feroient toujours les premiers affectés , & la maladie mortelle , puisque la partie attaquée la première , est toujours le siège du mal le plus violent ; enfin , la preuve que l'on tireroit de l'inoculation olfactive , dit M. P. , n'est pas plus concluante que les autres , car en ce cas , la poudre enfermée dans le coton , est bien-tôt ap-

pliquée immédiatement à la membrane pituitaire, & le ravage principal qui s'y exerce, rend cette inoculation très-meurtrière ».

De tous ces raisonnements & des réponses aux objections qu'il s'est proposées, M. P. conclut, » qu'aucuns faits, aucune expérience, aucune analogie, aucune raison, rien n'invite à penser que les levains de la Petite-Vérole puissent se volatiliser, ni que la maladie puisse se communiquer par la voie de l'air ».

Il paroît que cette conclusion est prématurée : 1°. l'analogie n'est pas exacte entre des maladies chroniques & contagieuses, telles que la galle, la lèpre, &c. & une fièvre aiguë, éruptive, contagieuse, telle que la Petite-Vérole. Si M. P. eût comparé cette dernière maladie avec la peste, on n'auroit rien à objecter ; mais l'air sert-il, ou non, de véhicule aux levains pestiférés ? le problème n'est pas résolu. 2°. Les objections, ainsi que les réponses, sont étrangères à la difficulté.

Il ne s'agit pas de savoir si le levain varioleux se volatilise, ni comment il se volatiliserait ? quelle seroit sa nature en cet état ? s'il prendroit, par le défaut de communication avec l'air extérieur, la nature des moffetes ? Cette recherche

est inutile & vaine. Mais si M. P., lorsqu'il considéroit les émanations du corps d'un variolé, au lieu de détourner la difficulté en s'occupant de leur *fétidité* & de la *nature des odeurs*, eût examiné leurs effets, dans une atmosphère plus ou moins rapprochée du malade, il nous auroit instruits probablement sur ce point très-important.

Lorsque M. P. publioit en 1768, son *Histoire de la Petite-Vérole*, (Ouvrage bien fait à tous égards, dont celui-ci est en grande partie le résumé;) il avoit observé que les croûtes varioleuses conservées, perdent, au bout d'une année leur vertu, si elles restent à l'air; qu'elles la perdent plus tard si elles sont renfermées: cette vertu n'est donc pas absolument fixe. Pourquoi d'ailleurs ne douteroit-on pas si cette transpiration humide & chaude, si ces émanations chargées de l'odeur propre à la Petite-Vérole, poussées à travers les pores de la peau par la chaleur interne, rassemblées & suspendues dans l'air d'une chambre, conservent, ou non, les qualités du pus que renferment les pustules? M. Hecquet, dans son *Traité de la peste*, imprimé à Paris en 1722, recherchant la nature de cette maladie contagieuse, s'exprime ainsi page 12: « mais

» pour parler physique sans parler sys-
 » tême , est-il douteux que tous les
 » corps , de quelque nature qu'ils soient ,
 » transpirent ou exhalent quelque chose
 » de très-subtil ? Refusons-lui un nom ,
 » pour ne rien emprunter des systèmes..
 » Dans cet état , quoi de plus naturel &
 » de plus sensible que l'approche des
 » matieres , qui transpirent de certains
 » corps , fera quelque changement dans
 » les parties des corps qui en recevront
 » les impressions ; impressions d'autant
 » plus actives , que ce sont des *contacts*
 » de molécules lancées d'un corps dans
 » un autre » D'ailleurs les pustules dessé-
 chées , réduites en poussière , par une
 infinité de causes concourantes ; ne peu-
 vent-elles pas rester un temps assez con-
 sidérable , suspendues de même ? Aussi
 M. P. proposoit alors une épreuve , que
 les maisons d'inoculation rendent très-
 aisée. C'étoit de distribuer tellement un
 appartement , que des enfans destinés à être
 inoculés , respirassent jour & nuit , pen-
 dant un temps donné , l'air venant du
 lieu où l'on tiendroit ceux qui auroient
 actuellement la Petite-Vérole. Il vouloit
 qu'ils ne fussent séparés que par une cloi-
 son solide , à hauteur d'appui , & fermée
 du reste seulement par des gazes ou des
 cannevas. Il exigeoit encore la plus

scrupuleuse attention , à empêcher les personnes destinées au service de ces deux parties de la maison , d'avoir aucune communication entr'elles. L'événement de cette expérience infiniment intéressante , n'est pas rapporté dans le Mémoire que M. P. nous donne aujourd'hui ; mais les faits authentiques que contient *la deuxième Section* , n'en sont pas moins la preuve pour qui sera impartial, qu'en regardant la Petite-Vérole comme une peste , & prenant les précautions ordinaires en ce cas , & telles qu'il les indique , on peut se préserver de cette affreuse maladie , en arrêter les progrès , & l'anéantir.

Parmi ces faits , il en est un bien remarquable. M. P. fut appelé pour donner ses soins à deux enfans attaqués de la Petite-Vérole , chez un pere de famille , auquel il restoit encore six enfans sains. Cet homme étoit logé si à l'étroit que tout son monde habitoit une seule chambre : cependant les six enfans sains furent préservés , par la seule attention que l'on eut de les séparer des malades avec une barrière de bois , la mere n'ayant pas manqué de se laver les mains avec de l'eau & du vinaigre , & de changer son vêtement extérieur toutes les fois qu'elle passoit de leur côté. L'Auteur rapporte une

autre expérience d'une grande simplicité : il reçut dans un ballon, purgé d'air, l'haleine d'un malade presque agonisant de la Petite-Vérole, & fit ensuite respirer cet air à des enfans destinés à l'inoculation, sans que pendant plusieurs mois ensuite il en ait résulté le moindre effet (a). » L'air ne s'imprégne donc point, répète-t-il encore, du levain varioleux. On a trouvé, le moyen de faire germer la maladie à volonté, on a donc trouvé le véritable germe qui la produit, & une suite naturelle de ce principe est qu'on a pareillement le moyen d'empêcher sa reproduction. »

Pour établir cette proposition, M. P. développe quelle est la marche constante

(a) L'originalité de cette expérience est la seule chose qui puisse y arrêter un moment ; car elle ne prouve absolument rien : 1°. dans un malade agonisant, les forces sont abbatues, la chaleur & l'humidité de la transpiration & de la respiration sont infiniment diminuées : elles entraînent donc très-peu de miasmes avec elles : 2°. le peu dont elles peuvent être chargées, passé comme à la filière, & rapidement porté dans un ballon purgé d'air, doit se coller à la surface intérieure du vaisseau, & le refroidissement qu'elle éprouve hâte nécessairement cet effet : 3°. cet air une fois admis dans le ballon, n'en peut être déplacé que par une succion considérable, & M. P. dit simplement qu'il le fit respirer. Cela n'est pas facile à concevoir.

de la Petite - Vérole dans les Provinces, quels sont les véhicules ordinaires & les causes de son irruption. » Paris, nous dit-il, est si grand, que cette maladie est toujours dans quelque quartier. En Province au contraire on voit des milliers d'endroits, on traverse des pays considérables, sans en entendre parler. Il se passe six, huit, vingt années, avant qu'elle reparaisse dans un même lieu. Il n'est pas nécessaire d'agir par-tout à la fois pour s'opposer à ce fléau; c'est toujours dans une seule maison, sur un ou deux individus, qu'il se montre d'abord dans les villes & les villages: la maladie gagne de proche en proche, devient bientôt générale, ravage tout; telle est sa marche journalière. Comment une pareille observation, connue de tous les hommes, d'une vérité démontrée, & qu'on peut porter à l'évidence, n'a-t-elle pas frappé? Cependant aucun mouvement d'humanité, aucun Règlement de Police ne montrent qu'on se soit occupé des moyens d'arrêter les progrès de l'incendie: on raisonne à perte de vue; on se perd dans les idées vagues & absurdes de germe inné, de tribut, d'arrêts irrévocables, de mauvais air, & pendant ce temps une affreuse contagion enleve rapidement hommes, femmes, enfans, ou les

les défigure & ne leur laisse que le *désespoir pour consolation.* » M. P. marque en cet endroit de son Mémoire, de l'émotion de ce que de prétendus amis de l'humanité paroissent dédaigner les vérités utiles qu'il annonce ; mais il s'est flatté qu'un jour viendrait où sa doctrine seroit plus généralement adoptée. L'approbation qu'il vient d'obtenir de la Société Royale pour les Epidémies, en est la preuve, & les traverses qu'il a essuies lui sont communes avec tous ceux qui ont éclairé les hommes.

Tous les faits qui établissent cette doctrine sont appuyés de certificats irréprochables. Il faut les lire dans l'Ouvrage même. Il en résulte que la Petite-Vérole reparoit plus rarement dans les climats tempérés que dans ceux qui sont plus chauds : il en résulte encore qu'à chaque invasion elle doit être regardée comme une contagion toujours nouvelle, & qui exige de la part du Magistrat les mêmes attentions répétées.

On arrête la peste ; on a détruit la lepre par de sages Ordonnances ; les précautions que demande la Petite-Vérole, sont incomparablement plus faciles à observer. On est surpris, continue M. P., qu'on propose aujourd'hui des moyens de s'en délivrer ! On devroit être étonné qu'on

ne les ait pas employés plutôt. En effet cette maladie n'est ni permanente, ni chronique, ni secrete; aucun attrait n'invite à s'y livrer; on ne peut la cacher, ni la déguiser; elle laisse le temps de se précautionner; elle n'a qu'une maniere de se communiquer qui est connue; les sujets qu'elle *choisit* sont aisés à gouverner: que de facilités! cependant on reste à son égard tranquille, insouciant; au milieu des villes les mieux policées, une mere promene son enfant couvert encore des croutes de la Petite-Vérole: elle le porte à l'Eglise, dans les places publiques, aux promenades: un autre enfant sème la maladie dans un College: un troisieme est inoculé aux portes d'une ville, dans son enceinte, &c.... Voilà les abus par lesquels se propage la Petite-Vérole.

La *troisieme Section* est employée à constater la maniere dont cette maladie pénètre dans les lieux qui en étoient exempts; c'est une suite de la Section précédente; ce sont des faits, des autorités dont M. P. tire toujours cette conséquence, que la Petite-Vérole est contagieuse, & qu'elle l'est par le seul contact. Il y fait voir pourquoi les Maisons Religieuses en sont presque toujours préservées; c'est le fruit des précautions,

sur lesquelles on est très-exact. Les deux Maisons de l'Hôpital-Général font dans ce genre un exemple frappant. Il y a constamment à la Salpêtrière plus de deux mille filles, depuis trois jusqu'à quatorze & quinze ans : à la Pitié, quinze ou seize cents garçons du même âge. La loi de ces maisons est qu'aussi-tôt qu'un enfant paroît attaqué de la Petite-Vérole, il soit transporté à l'Hôtel-Dieu : de cette manière jamais elle n'y devient épidémique, & presque tous les enfans, depuis plus d'un siècle, en sortent sans avoir eu la Petite-Vérole.

La possibilité de se garantir, même au sein des villes, est démontrée par ce qui arriva dans celle de Saint-Quentin en 1770. Il y avoit quatre ans qu'on n'y avoit point vu de Petite-Vérole ; une femme d'un des fauxbourg va s'exposer à la contagion dans un village à une lieue de la ville, sa fille, qui l'accompagnoit, en est atteinte, & bientôt ses freres le sont aussi. Le froid survient, la maladie est suspendue. Au printemps suivant elle renaît dans le même fauxbourg, se multiplie rapidement. La ville presque entière en est infectée, & ce qui sauve une extrémité, séparée du reste par une large rue, est la résolution unanime des habitans de cette partie, de retenir leurs enfans, &

d'être très-attentifs eux-mêmes à ne point communiquer, sans les précautions qu'ils avoient vues recommandées dans l'Histoire de la Petite-Vérole.

Il seroit inutile & fatigant de multiplier les citations pour ramener à des principes aussi naturels que ceux de l'Auteur, à des vérités aussi simples, & dont on est tous les jours témoin. Tout nous prouve que la Petite - Vérole est toujours l'effet d'une inoculation naturelle ou factice. Cette assertion une fois démontrée, que faut-il de plus ? On fait germer cette maladie à volonté : on connoît donc, on a donc la semence qui la produit ; qu'on défende le terrain ; qu'on étouffe cette semence, il n'y aura plus de reproduction.

On a vu par quels abus la Petite-Vérole se multiplie si facilement en Province. M. P. loue, dans *la quatrième Section*, l'habitude où l'on est généralement à Paris, de ne communiquer que très-peu avec ses voisins, & l'opinion bien établie qu'il faut fuir & éviter la Petite-Vérole. Il remarque que les maladies contagieuses, & notamment la Petite - Vérole, ont une manière particulière de se répandre dans cette Capitale ; qu'elles sautent de quartier en quartier, & suivent plutôt les liaisons, & les

Familles , que les rues & les maisons. Aussi , dit-il dans une Note, « on pourroit parier hardiment pour *un tiers & demi* (a) des natifs de Paris , qui n'ont pas eu cette maladie » ; les précautions qu'il recommande y feroient donc plus faciles à établir qu'ailleurs.

Enfin l'Auteur termine son Mémoire en exposant dans la *cinquieme Section* les différentes manieres dont se prend la Petite-Vérole. Toutes se rapportent à un contact immédiat , & c'est de-là qu'il part comme d'un principe , pour renfermer toutes les précautions dans ces deux points ; intercepter toute communication , & désinfecter les surfaces imprégnées de virus variolique. Sur le premier conseil , l'occasion & les circonstances particulieres dicteront à des personnes prudentes les moyens à employer. Quant au second , un simple lavage à l'eau chaude & mélangée de vinaigre , la vapeur du genievre , sont indiqués comme moyens principaux. Il faut les voir en détail dans son *Histoire de la Petite - Vérole* : la facilité de les employer doit engager à les mettre en usage.

(a) L'Auteur a probablement voulu dire les cinq douziemes , la construction de ses phrases n'est pas toujours exacte.

M. P. vient d'ajouter à la tête de son Mémoire le rapport fait à la Société & Correspondance Royale pour les Epidémies, par MM. *Bouyard & Vicq d'Azir*. Ce rapport, inséré dans ses registres, porte de l'Ouvrage un jugement favorable. On s'abstient cependant de prononcer sur la première discussion, savoir, si l'air communique la contagion; question que l'on qualifie de difficile & d'abstruse. Peut-être une expérience que M. P. a intérêt de tenter fourniroit-elle un moyen de parvenir à la résoudre: ce seroit de tenir des linges imprégnés de virus varioleux, & même les croutes desséchées des boutons dans de l'eau assez chaude pour commencer à s'élever en vapeurs, & de suivre les effets de ces vapeurs sur des Sujets choisis convenablement, & qui y seroient exposés.

Sur le surplus des principes que M. P. développe, & les conséquences qu'il en a tirées, voici le jugement adopté par la Société.

« Nous pensons donc avec M. P.
» qu'on ne sauroit se donner trop de soins
» pour empêcher que ceux qui ont la Pe-
» tite-Vérole, & sur-tout ceux qui sont
» encore convalescens, ne communi-
» quent librement avec les autres hom-
» mes, & pour purifier tout ce qui peut

» avoir été infecté par leur contact. Nous
 » pensons même que l'on devroit user des
 » mêmes moyens pour toutes les mala-
 » dies contagieuses , sur-tout lorsqu'elles
 » sont épidémiques ; & si l'épizootie, qui
 » a regné dernièrement , a cédé à une dé-
 » sinfection exacte , à combien plus forte
 » raison est-il à souhaiter que le Gouver-
 » nement favorise & ordonne même des
 » opérations qui concernent la santé des
 » hommes. Ainsi après avoir applaudi à
 » la partie théorique de l'Ouvrage de M.
 » P., que nous trouvons bien fondée ,
 » nous croyons que la Société doit en
 » adopter avec empressement les *résul-*
 » *tats* ; & leur donner toute son approba-
 » tion *Signé* , BOUVART & VICQ D'A-
 » ZIR ».

L'approbation que M. P. reçoit dans une Société, qui compte au nombre de ses Membres les Praticiens les plus célèbres de Paris, est un ample dédommagement des sujets de plaintes dont il fait part au Public dans son Ouvrage : elle applaudit à sa théorie, & en adopte les résultats ; c'est l'inviter, d'une manière bien honorable, de continuer ses recherches sur un objet, d'autant plus essentiel à développer en entier, qu'il s'étend sur toutes les fièvres contagieuses. Avant M. P. plusieurs Auteurs avoient

entrevu, & même avancé que la communication des levains contagieux n'avoit lieu que d'une manière très-indirecte, & heureusement peu certaine par la voie de l'atmosphère. Peut-être M. P., en s'appropriant cette idée, l'a-t-il portée à l'extrême. Ses conseils cependant n'en seroient pas moins avantageux, & on lui devra toujours de la reconnoissance d'avoir mis le Public à portée de se persuader que le projet d'anéantir la Petite-Vérole n'est point chimérique. La démonstration de cette vérité tient au succès des expériences à tenter pour établir & confirmer des faits sur lesquels on ne peut encore prononcer. En attendant il est sans doute permis aux Dissertateurs de se perdre dans le vuide des théories, & aux Médecins qui ne se décident que d'après des observations fideles, de demander de nouveaux éclaircissmens. Nous ferons donc les questions suivantes : 1°. l'air se charge-t-il de levains contagieux ? 2°. A quelle distance d'un malade les peut-il transmettre sans les dénaturer ? 3°. Au moyen de quelles conditions les levains contagieux peuvent-ils être portés au plus grand éloignement, ou être conservés le plus longtemps avec leurs propriétés ? 4°. Dans la Petite-Vérole inoculée, le lieu de l'inser-

tion étant le siège du mal principal, le raisonnement analogique sur l'état où devroient être les poumons, dans la Petite-Vérole naturelle, est-il bien concluant? Comme ce ne sont pas les raisonnemens, mais les faits, qui donneront à la solution de ces problèmes une force telle qu'elle entraîne l'uniformité des avis, l'espérance de les voir traités d'une manière satisfaisante est encore fort éloignée. Reste donc, dans l'état actuel des choses, une question provisoire à faire : deux principes étant posés, le premier, qu'une *seconde Petite-Vérole est un phénomène très-rare, soit qu'elle ait été communiquée d'une manière accidentelle ou artificielle*, & le second principe, qu'*avec des précautions, on est certain de préserver de la Petite-Vérole les personnes voisines du malade*, n'en résulte-t-il pas que l'inoculation est un parti sage à prendre, en attendant que, par les succès les plus désirables, on soit parvenu à anéantir la Petite-Vérole?



L E T T R E

*Aux Auteurs du Journal de Médecine ,
contenant quelques Observations de
pratique , par M. BEAUVAIS DE
PRÉAU , Docteur en Médecine ,
Aggrégé au Collège des Médecins d'Or-
léans , & Médecin en survivance de
l'Hôtel-Dieu de la même Ville.*

D'Orléans, ce 20 Novembre 1776.

M E S S I E U R S ,

La nature , indépendante de nos opi-
nions & de nos systèmes, fait se frayer
des routes que nous ne parviendrons
jamais à bien connoître que par l'ob-
servation la plus attentive des phéno-
menes qu'elle nous présente. Variée en
apparence, mais simple & uniforme en
effet dans sa marche, elle semble se jouer
des tentatives que nous faisons pour ex-
pliquer ses procédés. Combien d'opi-
nions différentes sur des faits absolu-

ment semblables, la fureur de tout rapporter à des idées purement hypothétiques, n'a-t-elle pas enfantées ?

Ces réflexions m'ont été suggérées par les observations suivantes, que je crois importantes pour la pratique. Je ne chercherai point à en développer la théorie : elles semblent, au premier coup-d'œil, confirmer celle du tissu cellulaire qu'a établie M. de Bordeu dans son excellent Ouvrage sur cette partie organique du corps humain ; & cependant quelques-unes d'entre elles, extraites d'un manuscrit latin de feu M. Polluche, célèbre Docteur en Médecine d'Orléans, mon oncle, mort depuis peu d'années avec la réputation d'un très-grand praticien, étoient, selon lui, le résultat d'une théorie bien éloignée de celle de l'Auteur des recherches sur le pouls.

Quoiqu'il en soit, voici les observations que je me flatte que vous voudrez bien insérer, ainsi que ma lettre, dans votre Journal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Premiere Observation.

Une fille domestique se plaignit tout à coup que ses yeux étoient couverts de ténèbres , & qu'elle n'appercevoit plus. Deux ou trois minutes après , sa voix devint rauque , accident qui fut accompagné d'étranglement à la gorge ; alors la vue lui revint. Il s'étoit à peine écoulé un demi quart-d'heure , que la *raucité* de la voix & l'étranglement disparurent , pour faire place à une grande difficulté de respirer , & à une toux sèche assez forte , auxquelles succéda une strangurie , qui fut suivie de douleurs vagues dans les cuisses & les parties adjacentes. Cette succession bizarre d'accidens singuliers se termina par une loupe au pognet , laquelle disparut au bout de deux ou trois jours , sans en laisser aucun vestige.

Deuxieme Observation.

Un homme extrêmement maigre , dont le teint étoit fort jaune , appella M. *Polluche*. Il avoit le bas-ventre gonflé comme dans l'hydropisie ascite , & d'une dureté considérable. Il étoit muet. Son hôte , qui fit l'histoire de sa maladie , rapporta que dans sa jeunesse il avoit éprouvé des accidens occasionnés par

une humeur qui infectoit la masse du sang ; que pour donner une issue à cette humeur & l'évacuer , on avoit ouvert à la jambe un cautere , qui s'étoit bouché au bout de quelque temps par la négligence du malade ; qu'alors il étoit survenu , sur toute l'étendue des jambes , des croutes dartsreuses , accompagnées d'une si grande démangeaison , qu'il ne pouvoit dormir ni le jour ni la nuit. Désespéré de se trouver dans une aussi fâcheuse position , il s'appliqua , par le conseil d'un Charlatan , je ne sais quel topique , qui fit disparoître très-promp-tement les croutes : mais bientôt le ventre se gonfla , & parvint , par degrés , à cet état de grosseur où on le voyoit alors. M. P. fit appliquer un vesicatoire à chaque jambe. L'effet en fut très-heureux : le ventre désenfla , & reprit sa premiere mollesse dans l'espace de vingt-quatre heures ; les croutes dartsreuses reparurent : on r'ouvrit le cautere , qui emporta peu à peu le reste du mal.

Troisième Observation.

Le même Médecin fut appelé en consultation avec deux de ses confreres pour un de ses compatriotes. Il trouva le malade privé de mouvement & de sentiment ; une sueur froide lui couvroit

tout le corps. On n'appercevoit ni respiration ni pouls ; tous les membres destinés aux mouvemens volontaires étoient contractés avec violence. Le Médecin ordinaire de la maison rapporta que la maladie avoit commencé par une chaleur de poitrine , accompagnée d'une toux sèche & d'une fièvre qui avoit résisté pendant quinze jours à la saignée & aux remèdes pectoraux , mais qui s'étoit dissipé tout à coup sans aucune cause apparente , c'est-à-dire , sans aucune évacuation sensible ; qu'elle avoit été suivie d'une suppression d'urine avec des douleurs énormes ; qu'alors on avoit prescrit le bain , dans lequel le malade ne fut pas plutôt entré , que les douleurs avoient cessé , & que l'urine étoit sortie abondamment ; qu'enfin , après cette excrétion , en apparence , si avantageuse , le malade étoit tombé dans la dangereuse situation où on le voyoit. M. *Polluche* fut d'avis que l'on appliquât incessamment aux épaules du malade de larges ventouses , que l'on scarifieroit ensuite , & sur lesquelles on placeroit des vésicatoires très-actifs , ce qui fut exécuté. Environ une demie heure après l'application de ces différens remèdes , le malade parut se réveiller comme d'un profond sommeil. Interrogé quelles sensa-

tions il avoit éprouvé pendant qu'on le tourmentoit : il répondit qu'il avoit rêvé qu'il se promenoit dans un jardin agréable situé sur les Alpes. Deux ou trois jours après des douleurs de ventre très-vives annonçerent que la maladie n'étoit pas terminée. Le Médecin ordinaire ne jugea pas à propos de les combattre par les bains , effrayé de la métastase que ceux-ci avoient produits. Il survint une inflammation du bas-ventre , & le malade mourut au bout de quinze jours.

Quatrième Observation.

Un homme fut attaqué d'une fièvre maligne. Outre les symptômes qui ont coutume d'accompagner cette maladie , il éprouvoit une diarrhée crue & féreuse très-abondante. On employa , mais en vain , tous les remèdes d'usage dans ce cas. Le Médecin, étonné de voir cette diarrhée persévérer constamment , s'informa si le malade n'avoit jamais eu aucune maladie cutanée. Le Chirurgien dit que depuis plusieurs années le malade avoit , à chaque cuisse , des croutes dartsreuses , qui avoient disparu peu de temps avant qu'il fût pris de cette fièvre maligne. On appliqua sur chaque cuisse un vésicatoire , qui rétablit le malade en rappelant les dartres.

Cinquieme Observation.

Une Dame d'Orléans ressentoit une douleur d'estomac excessive : elle avoit éprouvé auparavant des symptômes qui annonçoient une humeur rhumatismale qui circuloit avec le sang. La saignée du bras fut répétée sans succès ; on fut obligé de recourir à celle du pied. Il étoit à peine sorti deux onces de sang , que la malade s'écria en s'adressant au Chirurgien , *vous m'arrachez le gras de jambe.* Le Chirurgien se défend ; mais le Médecin , qui étoit présent , demande à la malade si la douleur d'estomac persévère encore ? Elle avoit totalement cessé.

OBSERVATION.

Sur une épine venteuse au genou de la jambe droite , d'une grosseur extraordinaire , guérie sans amputation ; par M. LÉAUTAUD , Maître en Chirurgie à Arles , Prévôt de sa Compagnie , ci-devant ancien Chirurgien Major de l'Hôpital général du Saint-Esprit de la même Ville , & Correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris , &c.

CONNOÎTRE les maladies , & en approfondir les causes , savoir en appliquer les

les remèdes & travailler à leur guérison ; voilà ce que le grand *Hippocrate* nous a tracé dans ses aphorismes commentés par de savans & habiles Médecins. L'objet constant de leurs travaux a été de diriger notre pratique , en éclairant notre esprit : ils sentoient qu'en faisant de nouvelles découvertes dans cette science , ils préparoient à l'Etat des hommes utiles & nécessaires au bien de l'humanité : mais de combien de maladies l'homme n'est-il pas affligé ? Je n'en trouve point de plus difficile ni de plus opiniâtre à guérir que la *spina ventosa* , que les Auteurs célèbres , anciens & modernes , ont toujours envisagée comme souvent incurable , & qui exige l'amputation de la partie affectée. L'humeur maligne & occulte , qui produit le mal , corrode premièrement les os , sans offenser le périoste en aucune manière ni exciter la moindre douleur , & cause enfin un œdème qui ulcère la partie au bout de quelques mois , par une carie déjà formée dans la substance de l'os.

Un jeune homme de cette Ville , (d'Arles) âgé d'environ vingt ans , d'un tempérament robuste & bien constitué , fut attaqué , au genou de la jambe droite , d'un œdème d'une grosseur extraordinaire , qui ne diminua jamais , nonob-

stant l'application des topiques les plus spécifiques, quoiqu'on eût fait précéder les remèdes généraux. Les parens inquiets, déterminés d'ailleurs par les conseils de quelques personnes de considération & par Messieurs les Recteurs du Bureau, le firent transporter à l'Hôpital, & demandèrent instamment une consultation. Je convoquai donc, par billets, les quatre Médecins ordinaires de cette Maison avec trois de mes confreres, tous habiles dans l'art de guérir : après un examen attentif du genou de cet infortuné, on convint unanimement que la maladie étoit une *spina ventosa* décidée & confirmée, & que par conséquent le pronostic ne pouvoit en être que très-fâcheux.

Les avis sur les moyens de curation furent partagés : les plus jeunes opinèrent pour l'amputation, qui fut rejetée par les autres : alors le plus ancien Médecin, Conseiller du Roi, homme vénérable & d'un mérite distingué, qui parla le dernier, le fit en ces termes : « Une longue
» expérience nous ayant appris qu'on de-
» voit regarder, comme incurable, cette
» maladie, dans laquelle l'amputation
» même de la cuisse a été constamment
» infructueuse, nous avons décidé de ne
» plus tenter ce moyen à l'avenir. Mais
» quoique cette maladie doive être regar-

SUR UNE ÉPINE VENTEUSE. 51

» dée comme incurable, nous avons vu,
 » très-rarement, à la vérité, des guérisons,
 » lors principalement que le mal étoit ré-
 » cent, & que le Sujet étoit jeune & bien
 » disposé ; ainsi les remedes que l'on doit
 » employer, en pareil cas, sont les pur-
 » gatifs répétés au moins tous les mois,
 » les laiteux & les adoucissans, les narco-
 » tiques donnés tous les soirs, selon que
 » la douleur & l'insomnie le demandent,
 » les fomentations faites sur la partie
 » avec la décoction d'une fraise d'agneau
 » & les herbes & fleurs aromatiques,
 » l'application sur la partie, de la boue
 » de Balaruc dans la saison, & l'ouver-
 » ture d'un cautere à chaque jambe, sur-
 » tout à celle du côté malade. » Son avis
 fut adopté, & le traitement dirigé d'a-
 près ce plan. Il fallut le continuer très-
 long-temps ; mais il eut le plus grand
 succès. Le malade est entierement guéri,
 il marche librement, avec aisance, & sans
 aucune incommodité : il jouit à présent
 d'un embonpoint & d'une santé parfaite.



NOUVELLE MÉTHODE DE TAILLER (a),

Inventée & proposée par M. C. A. GOUBELLY, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & pratiquée publiquement par l'Auteur le 9 Mai 1776, dans le Cours François de Chirurgie de M. Lafisse, Docteur-Régent & Professeur des Écoles de la même Faculté.

LA Lithotomie, ou la Taille, est une Opération assez grave & assez importante pour s'occuper des soins de la rendre aussi sûre que simple. C'est dans cette vue que j'ai examiné & étudié scrupuleusement les Méthodes d'opérer, telles que celles de M. Moreau, de Frere Cosme, de MM. le Dran, Foubert, Hawkins, & toutes celles qui sont des modifications de ces Méthodes. J'ai remarqué constamment dans toutes ces es-

(a) En annonçant la méthode proposée, nous devons nous abstenir de l'apprécier : elle ne peut l'être que par ceux qui exercent fréquemment l'opération de la taille.

peces de Tailles fort nombreuses, que j'ai pratiquées sur beaucoup de cadavres depuis dix ans, que quelques-unes étoient compliquées, incertaines & dangereuses; que les autres étoient un peu composées, quoiqu'avec certains avantages. C'est pourquoi ayant pris, de telle ou telle Méthode, ce qu'elle pouvoit avoir d'utile, ayant ajouté les choses nécessaires qui leur manquoient à toutes, je me suis fait la Méthode suivante, après beaucoup de recherches. Pour en faciliter l'intelligence nous traiterons en particulier, de la situation qui nous paroît la plus commode, des instrumens que nous employons, de la maniere dont nous nous en servons, des parties que nous coupons dans cette Méthode, de celles que nous ménageons, & des avantages qu'elle a sur toutes celles qui sont les plus accréditées, après avoir posé quelques conditions, d'où dépendent essentiellement tous les succès de la Taille.

Des conditions.

Les conditions, sans lesquelles la Taille ne sauroit avoir les succès désirés, sont 1°. l'incision de toute la prostate, 2°. l'inclinaison rectiligne de cette incision depuis la vessie jusqu'à l'anus, 3°. le peu

54 NOUVELLE MÉTHODE

de distance de la commissure supérieure de la plaie cutanée au raphé.

De la situation du Malade.

La situation d'une femme en travail d'enfant qui a besoin de la main d'un Accoucheur, me paroît assez sûre pour un homme que l'on doit tailler. C'est pourquoi nous rejettons les liens & la table employés dans cette opération, qui affectent plus les Malades que l'incision & l'extraction de la pierre. D'ailleurs, ou on adoptera cette situation, ou on observera l'ancien usage : qu'importe, la pratique de cette nouvelle Méthode n'en fera ni moins simple, ni moins sûre.

Des instrumens.

Dans cette Méthode, nous n'employons que trois instrumens ; savoir, le Cathéter, le Cystotome & les Tenettes. Nous regardons comme inutile le Gorgeret, sans lequel les Tenettes peuvent entrer dans la Vessie. Comme les Tenettes dont nous nous servons, sont les mêmes que celles des autres Méthodes, nous nous bornerons à la description du Cathéter & du Cystotome, dont nous allons exposer la forme & les dimensions relatives à la Taille qui

feroit à faire sur un adulte. Ainsi on aura des Cathétèrs & des Cystotomes de grandeurs différentes, au-dessous de celles que nous allons exposer, à raison de l'âge du sujet que l'on aura à opérer.

Du Cathéter.

Le bec de mon Cathéter est long de trois pouces, trois lignes, & ce bec fait un angle un peu aigu & arrondi avec la branche. Par cette longueur il débordé dans la vessie, les cornes de la prostate, de neuf lignes; & par cette longueur, que n'a pas le bec du Cathéter ordinaire, il favorise la division complète de la prostate, qui, quoiqu'essentielle, ne peut être obtenue dans la plupart de ces Méthodes. Par son angle aigu, il s'applique plus exactement sous l'arcade des pubis & éloigne davantage l'instrument tranchant du rectum & des vaisseaux.

Du Cystotome.

Toute la longueur du Cystotome est de neuf pouces. On peut le diviser en corps & en manche. Cette partie-ci a quatre pouces, deux lignes. Le corps est une lame d'acier dont la soie est engagée dans le manche, qui est assez volumineux pour être ferme dans la main.

56 NOUVELLE MÉTHODE

Le corps de cette lame est de quatre pouces, dix lignes. Son extrémité tranchante représente un vrai croissant, dont la convexité, qui a trois pouces deux lignes, à partir de la pointe, ne coupe que dans une étendue de deux pouces & demi; le bord opposé est un peu concave & a deux pouces dix lignes; son sinus-verse, ou la plus grande distance du bord convexe, est de neuf ou dix lignes. L'autre partie du corps a une ligne & demie d'épaisseur, deux pouces de long & sept lignes de large.

Les dimensions de cet instrument considéré en tout ou en partie sur plusieurs cadavres, sont essentielles pour la division des parties de la vessie, qu'il est intéressant de couper.

Manière d'employer les instrumens.

Le Malade étant préparé & situé, comme nous l'avons indiqué, le Cathéter étant dans la vessie, ses jambes & ses cuisses étant fléchies & écartées l'une de l'autre par deux personnes fortes, les mains assujetties par deux autres, le scrotum sera soulevé directement. Le pœdex sera tendu également en tout sens, pour ne pas changer la direction, ni la situation naturelle du raphé. L'Opérateur tiendra de la main gauche le pavil-

lon du Cathéter médiocrement incliné sur l'aîne droite du Malade & perpendiculaire à l'axe de son corps : sa concavité sera appliquée devant & dessous la symphyse des pubis. Il faut avoir soin sur-tout que le bec du Cathéter soit direct ou parallèle au diamètre du bassin qui s'étendrait du sacrum aux pubis. Le Cathéter étant en cet état, il mettra le Cystotome entre ses dents, le manche regardant son côté droit. Il marquera ensuite avec l'ongle de l'indicateur droit, la partie gauche des tégumens qui est vis-à-vis le ligament transverse des pubis, à la distance d'une ligne & demie du raphé. Il portera de sa main droite la pointe du Cystotome sur cette partie des tégumens, en le tenant de manière que sa largeur soit parallèle à la branche ascendante de l'ischium. Il incisera les tégumens de haut en bas, en plongeant médiocrement l'instrument à raison de ce qu'il se rapprochera de la partie des tégumens qui est entre la tubérosité ischiatique & l'anus ; où il doit arrêter. Cette incision doit avoir à-peu-près deux pouces de longueur. Il cherchera avec la pointe la cannelure du Cathéter, au-dessous de sa courbure ; & ayant percé les parties qui s'y rencontrent, il portera dans cette cannelure la lame du Cystotome parallèlement au

bec du Cathéter. Lorsque sa pointe sera parvenue dans le cul-de-sac de la sonde, il l'en retirera & complétera l'incision externe, en baissant le manche, si elle n'avoit pas été d'abord assez grande. Il fera sortir aussi le Cathéter, & insinuera les Tenettes de bas en haut dans la division de la prostate & dans la vessie, pour les charger de la pierre, à l'égard de laquelle il faut se comporter dans cette Méthode-ci, comme dans les autres.

Parties qui ont été divisées, parties qui ont été laissées intègres dans l'Opération.

Les parties étant disséquées, nous avons trouvé 1°. au-dessous de la levre gauche de la plaie externe les rameaux de la honteuse interne qui vont au bulbe de l'uretre, intègres; 2°. la partie gauche de l'accélérateur, le transverse respectif & la portion voisine du releveur de l'anus, divisées; 3°. neuf lignes de la racine du bulbe de l'uretre, la petite prostate gauche, la portion membraneuse de l'uretre, les fibres musculaires qui l'attachent en partie à la branche descendante du pubis gauche, séparées; 4°. la prostate divisée en deux un peu obliquement à l'épaisseur de la

corne gauche , ayant laissé intègres le canal éjaculateur droit , le veru-montanum , les vesicules seminales , & assez souvent le canal éjaculateur gauche. Telles sont les parties que nous intéressons. Telles sont celles que nous respectons dans notre Méthode qui a été faite publiquement , en une minute , dans le Cours de Chirurgie de M^e Laffisse , dont les connoissances en Chirurgie sont aussi profondes que celles qu'il a en Médecine.

*Avantages de cette nouvelle Méthode
sur les autres.*

Les Méthodes les plus accréditées sont celles de M. Moreau , de Frere Cosme , de MM. Cheselden & Hawkins. Or ces Méthodes , qui sont tous les jours pratiquées avec certains succès , n'ont pas la simplicité ni la sûreté de la nôtre. En effet , dans la premiere Méthode , le Malade lié sur une table oblique & tenu par des Aides , le Cathéter , dont le bec est trop court , est introduit dans la vessie. L'incision externe faite , le Lithotome est porté dans la cannelure du Cathéter jusqu'au cul-de-sac. Ensuite il faut faire le coup de Maître , déprimer le Lithotome & diviser ce qui se présente de la prostate , en retirant l'instrument de bas

en haut , pour le faire sortir de haut en bas & dilater ainsi l'incision externe. Le Chirurgien engage de nouveau le Lithotome pour guider le Gorgeret, &c.

Cette Méthode est fort sage, fondée sur des connoissances anatomiques & une pratique très-grande. Elle devoit procurer à son Auteur l'immortalité, si sa charité à l'égard des infortunés, ses soins & sa vigilance à procurer du soulagement, dans ce lieu où se rassemblent les maux & la misere, ne la lui avoient acquise & méritée. Mais, qui ne voit pas la difficulté de cette Méthode, dans la combinaison de tous les mouvemens qu'il faut donner au Lithotome ? Dans notre Méthode, les mouvemens sont simples, la prostate y est divisée en totalité, elle ne l'est qu'en partie dans celle-là.

Le Frere *Cosme* fait l'incision des tegumens, de la graisse & de la portion membraneuse de l'uretre avec une espee de Bistouri. Il insinue dans la cannelure son Lithotome caché, & retire le Cathéter. Il examine le lieu, le volume de la pierre & tourne le manche sur son axe à raison de son volume; il rapproche du manche la bascule, la lame sort & divise en retirant, le col de la vessie, la prostate, & souvent des ar-

teres assez grosses & le rectum. Il abaisse le manche, lorsque le tranchant est voisin de la peau, dont il achève l'incision.

On ne pourra jamais reprocher à notre Méthode les malheurs connus, qui arrivent dans la Méthode du Frere *Cosme*. Quoiqu'elle soit très-aisée à pratiquer, la nôtre l'est encore davantage, puisqu'un seul instrument tranchant suffit dans celle-ci, lorsque deux sont nécessaires dans celle-là.

Dans la Méthode de M. *Chefelden*, le Malade en situation, comme dans toutes les Méthodes de Tailler, un Aide s'empare du Pavillon du Cathéter, dès qu'il est introduit dans la Vessie; ensuite, le pouce gauche appliqué au-dessus de l'anus, & l'indicateur de la même main sous le scrotum soulevé, l'Opérateur fait une incision oblique dans le côté gauche avec le scalpel anglais, du perinée jusqu'à l'anus. Cette incision faite, il divise les graisses, il introduit ensuite dans la plaie l'indicateur & le grand doigt gauche; celui-ci déprime le rectum, celui-là guide le même scalpel dans la cannelure du Cathéter, pour être sûr de couper la prostate. Il prend ensuite de la main gauche le Cathéter, dans la cannelure duquel il porte de la droite le Gorgeret, &c.

On ne peut s'empêcher de convenir que cette Méthode n'ait plusieurs inconvéniens très-grands ; comme celui de confier le Cathéter à un Aide, qui curieux de voir opérer, oubliera qu'il doit tenir le Cathéter, & sera la cause d'une infinité de malheurs. D'ailleurs, par la place qu'occupent les deux doigts de la main gauche dans la plaie, le tranchant du scalpel s'approche des vaisseaux, qu'il intéresse si souvent, qu'il est obligé de se munir d'une aiguille courbe & d'un fil avant que d'opérer, &c. . . . Il n'y a aucun de ces inconvéniens-là dans notre Méthode.

Quant à la Méthode de M. *Hawkins*, les incisions extérieures étant faites avec un instrument particulier, le Gorgeret tranchant est introduit par sa crête dans la cannelure du Cathéter ; plus il pousse, plus son bord gauche qui est tranchant divise, & en tournant un peu le Gorgeret de gauche à droite, de bas en haut, il fait une incision demi-circulaire.

Quelle que soit la simplicité de cette Méthode, cette simplicité est moins grande que celle de la nôtre, puisqu'il y faut deux instrumens tranchans ; au lieu qu'un seul suffit dans la nôtre. D'ailleurs elle est sujette à des accidens très-fâcheux, tels que la lésion des rameaux

de l'artere honteuse interne gauche qui vont au bulbe de l'uretre & à la racine du corps caverneux. Outre cela, l'incision demi-circulaire de M. *Hawkins*, quoique grande, ne fait qu'une petite ouverture; parce que cette ouverture n'est pas de l'étendue du demi-cercle, mais seulement de celle de la corde de ce demi-cercle, &c. . . Ces inconvéniens sont assez sensibles pour que l'on s'aperçoive de la supériorité de notre Méthode.

Conclusion.

Notre Méthode a pour avantage sur celle des autres, celui de faire un passage suffisant à une pierre même volumineuse, pour qu'elle ne puisse occasionner aux parties ni contusion, ni déchirement; celui d'être incomparablement plus sûre qu'aucune autre, d'être faite beaucoup plus promptement. En effet, toutes choses égales d'ailleurs, de la part du Cathétérisme & de l'Extraction de la pierre, dans les autres Méthodes comme dans la nôtre, les incisions sont faites plutôt dans la nôtre, & la brieveté de temps y est même si grande; que quoique *Raw*, dans sa Méthode que l'on ne connoît pas parfaitement, ne mît qu'une innute de temps après l'introduction de

la sonde pour diviser & extraire la pierre, nous n'employons tout au plus que ce temps, même en comptant l'instant de l'introduction du Cathéter, sans être obligé de se hâter, dans la crainte de passer la minute. (Nous supposons ici que les difficultés du Cathétérisme & de l'Extraction soient médiocres.) Au surplus, quelque grandes que soient ces sortes de difficultés, comme elles sont communes à toutes les Méthodes que nous avons décrites & comparées avec la nôtre, on voit que celle-ci est plus simple, est très-sûre, a besoin d'un moindre temps pour être faite, & possède enfin les qualités qui sont désirées en tout ou en partie dans les autres.

DESCRIPTION

D'une Machine mécanique, inventée par M. JUVILLE, Expert - Herniaire, reçu au Collège Royal de Chirurgie de Paris, pour servir de réservoir à un anus contre nature, au pli de l'aîne.

Cette Machine est composée de quatre pièces principales ; savoir, d'une embouchure

D'UNE MACHINE MÉCHAN. 65
chure d'ivoire, d'un canal de cuir bouilli,
d'une cuvette d'argent & d'un fer à bandage inguinal, élastique, doux & liant; en tout, elle est simple & a la figure d'un bandage inguinal, excepté le réservoir qui se prolonge perpendiculairement dessous la pelote, d'environ trois ou quatre pouces, le long de la partie supérieure & interne de la cuisse: la saillie ne peut paroître ni gêner le malade.

La première pièce de cette Machine, est un quarré d'ivoire plus large que long, qui a trois angles arrondis, de largeur à couvrir la capacité elliptique de l'aîne, & à y faire l'office de pelotte. Elle a deux faces, l'une interne & l'autre externe: la première est presque entièrement évidée dans son milieu, percée de part en part, perpendiculairement, & plate sur ses bords, si l'on en excepte une arrête, saillante d'une ligne, en forme de croissant, qui borde la partie inférieure de la cavité.

Il y a à la face externe de cette pièce, un tuyau saillant d'environ un pouce dont l'ouverture a huit lignes de diamètre, un quadre tout-au-tour percé d'un grand nombre de petits trous; au bout de ce tuyau il y a une souape d'ivoire qui est fixée, à sa partie supérieure, au

Tome XLVII. E

moyen d'une charnière d'or ; à sa partie inférieure, elle a un bec de plomb qui, par son propre poids la tient ouverte ou fermée, selon le besoin.

La seconde pièce est un canal qui fait la communication de la première pièce à la troisième. Ce canal est de cuir de vache, battu, bouilli, vernissé & à l'épreuve des corps liquides ; il a environ deux pouces de diamètre, & deux & demi de long : il est fixé par sa partie supérieure au cadre qui entoure le tuyau de la première pièce, dont il a été parlé plus haut ; sa partie inférieure est insérée & mastiquée dans la gouttière d'un cercle d'argent qui fait partie de la troisième pièce. Cette pièce est une cuvette d'argent, servant de réservoir, dont la forme ronde, aplatie, représente assez bien le fond d'une poire à poudre ; elle a deux petits crochets pour la fixer au cercle, quand il est insinué. On sent aisément que ce cercle a le même contour que la cuvette. Cette troisième pièce peut-être faite de manière à se fermer à vis.

On voit par ce qui vient d'être dit, que ces trois pièces se réunissent pour ne faire qu'un seul corps ou un canal, qui reçoit par une de ses extrémités, & qui se vuide par l'autre.

La quatrième pièce est un fer de bandage inguinal élastique, couvert de peau de chamois, fixé à plat sur la partie supérieure externe de la première pièce, par deux vis.

Cette Machine s'applique de la même manière & avec la même facilité qu'un bandage inguinal. Elle s'adapte très-exactement tout autour de la fistule, elle ne fatigue point ses bords, elle ne les comprime point, excepté le bord inférieur qui éprouve une compression légère par l'arrête dont il a été parlé plus haut; mais cette compression ne peut gêner le malade, elle a l'avantage de provoquer l'évacuation des matières fécales, & de contribuer à la guérison radicale de la fistule, si elle en est susceptible en rapprochant la lèvre inférieure de la supérieure.

Le malade, qui fait usage de cette Machine, peut se livrer à toutes sortes d'exercices, vacquer à ses affaires, & se présenter en compagnie sans craindre d'y porter d'exhalaison, & de s'infecter lui-même. Il peut vider & replacer le réservoir avec la plus grande facilité.

Deux points capitaux ont dirigé la construction de cette Machine; l'un est de garantir la fistule de l'influence de

l'air ; & l'autre d'empêcher les matières fécales d'y séjourner ; On a rempli le premier but par l'adaption invariable de l'embouchure , & le second, par la soupape qui permettant aux matières fécales de tomber dans le réservoir , s'oppose à ce qu'elles puissent refluer sur la fistule ; ni l'un ni l'autre de ces inconvéniens , ne peut avoir lieu , même pendant l'instant qu'il faut au malade pour vider la cuvette. Il soulève le canal de cuir avec le doigt ; ce seul mouvement ferme le tuyau de l'embouchure & empêche l'air d'y pénétrer , sans pour cela que les matières fécales qui s'évacuent puissent être arrêtées au bord de la fistule. La machine est très-simple & très-solide , quoique légère ; elle a été présentée à l'Académie Royale de Chirurgie. M. *Sabatier* , Chirurgien Major de l'Hôtel Royal des Invalides , & Membre de l'Académie Royale des Sciences , a été nommé Commissaire pour l'examiner : l'application en a été faite en sa présence sur un Sujet de l'Hôtel qui est attaqué de cette incommodité : il en a suivi les effets pendant quatre mois ; & a fait à l'Académie son rapport , dont voici l'extrait.



*EXTRAIT des Registres de l'Académie
Royale de Chirurgie , du Jeudi 19
Septembre 1776.*

„ M. *Sabatier*, qui avoit été nommé
 „ Commissaire pour l'examen d'une ma-
 „ chine présentée par M. *Juville*, Ex-
 „ pert pour les hernies, reçu au College
 „ de Chirurgie, en ayant fait son rap-
 „ port, a instruit la Compagnie que
 „ cette machine, faite pour être adaptée
 „ à un anus contre nature, a parfaite-
 „ ment réussi : elle met les malades, assu-
 „ jettis à rendre les matieres fécales par
 „ une autre voie que la naturelle, à l'abri
 „ des inconyénienſ qui résultent de cette
 „ incommodité ; leur permet de se livrer
 „ à toutes sortes d'exercices, de vacquer
 „ à leurs affaires & de se présenter en
 „ compagnie sans y être à charge par la
 „ mauvaise odeur ; enfin cette machine
 „ est ingénieusement construite, & l'A-
 „ cadémie l'a jugée digne de son appro-
 „ bation ; en foi de quoi j'ai délivré le
 „ présent extrait de nos registres, pour
 „ servir & valoir ce que de raison.
 „ A Paris le 23 Septembre 1776.
 „ Signé LOUIS, Secrétaire Perpétuel
 „ de l'Académie Royale de Chirurgie „

S U I T E

Des Observations sur l'Apoplexie.

Cette observation réunit différentes causes productives de l'apoplexie, résultante sur-tout de la compression de la moëlle allongée. Les symptômes, qui annoncent un vice des artères cérébrales, pareil à celui que nous venons de désigner, sont la pesanteur de tête; un sentiment de pulsation au centre de la bête du crâne, là où est le siège de la compression; des douleurs vives dans cet endroit, lesquelles se communiquent au fond des oreilles; des éblouissemens & des vertiges: ces derniers symptômes proviennent de l'état de gêne & de souffrance de la racine des nerfs optiques: souvent même l'origine des nerfs olfactifs se trouve dans le même cas; & en conséquence l'organe de l'odorat est lésé.

7°. L'apoplexie peut être le produit des causes de certaines maladies particulières, dont le foyer réside dans d'autres parties que la tête, & même dans les parties les plus éloignées du cerveau. Elle est par exemple assez souvent la suite d'un flux hémorrhoidal supprimé; & dans le sexe, du défaut du flux périodique. En

conséquence de l'une & de l'autre espèce de suppression, le sang refoulé d'autant plus aisément dans l'intérieur de la tête, qu'il y trouve moins de résistance qu'ailleurs ; & les vaisseaux délicats, qui se terminent à la substance blanche du cerveau, sont aisément forcés par ce surcroît de sang.

Un Gentilhomme de notre Ville, d'un tempérament sanguin, souffroit des maux de tête presque continuels, depuis deux à trois ans, qu'un flux hémorrhoidal habituel avoit été changé en un suintement de matière blanche. Dans cet espace de temps, il ne s'étoit plus senti de la goutte, à laquelle il avoit été sujet. Deux ou trois accès d'épilepsie furent les précurseurs d'un très-violent accès de la même maladie, compliquée d'apoplexie, auquel le sujet succomba le troisième jour (le 21 Décembre 1751). A l'ouverture du cadavre, nous observâmes que la dure-mère avoit des attaches particulières à la calote du crâne, par des espèces d'appendices qui étoient nichées dans des enfoncemens particuliers de la surface interne du crâne. De plus, cette membrane étoit collée à la pie-mère, à l'endroit de l'union de l'angle de l'occipital, avec la suture sagittale, en conséquence d'un état inflam-

matoire de ces parties. Le sinus longitudinal supérieur étoit dilaté dans cet endroit où s'étoient rapportées les principales douleurs de tête. Les veines, qui se dégorgent dans le sinus, se trouvoient aussi dilatées & remplies d'un sang noirâtre. Il y avoit dans les ventricules latéraux, un épanchement considérable de sang noir; & en grande partie caillé; épanchement qui s'étoit propagé jusque dans le troisième ventricule, par l'ouverture commune antérieure qui se trouvoit élargie; nous avons évalué ce sang épanché au poids d'environ huit onces; le plexus choroïde étoit fort gonflé & rempli de petites hydatides; ses vaisseaux sanguins étoient beaucoup plus amples que dans l'état naturel; il en étoit de même des branches de veines qui vont se dégorger dans le *torcular*.

On pourroit présumer que la maladie en question a été en partie l'effet de l'humeur gouteuse répercutée.

8°. L'expérience nous apprend qu'il peut se faire dans le cerveau un refoulement ou une métastase de l'humeur arthritique, qui a son siège dans différentes parties du corps, & de la goutte régulière qui en attaque les extrémités, & notamment les pieds.

Il est prouvé par les symptômes anté-

cédens & concomitans de la goutte, ainsi que par ses effets consécutifs, que c'est un dépôt d'une matière lymphatique très-déliée, sur les parties nerveuses & ligamenteuses, qui entrent dans la composition des extrémités du corps, & dont l'acrimonie caustique est capable de détruire les parties nerveuses, les ligamens, le périoste, le tissu des os même. Il peut arriver que cette matière trouve des obstacles à passer des vaisseaux, dans lesquels elle circule & où elle est élaborée de longue main, dans les parties où elle doit être déposée : alors le dépôt pourra se faire sur d'autres parties ; mais comme ce sont les nerfs & tout le système nerveux qui en sont le siège principal, le cerveau, qui en est le principe, y sera particulièrement sujet. Ainsi l'on voit des personnes tourmentées d'accès de vertige & d'épilepsie, sans cause manifeste, être tout-à-coup délivrées de ces fâcheuses maladies, par une invasion inattendue de la goutte, dont ils n'avoient jamais ressenti d'atteinte.

L'humeur gouteuse, quoique déposée dans son foyer ordinaire, peut avant que d'être entièrement subjuguée, en être repoussée par différentes causes, & répercutée dans l'intérieur du corps, comme nous le voyons tous les jours. Alors cette

matière peut-être transmise sur des parties nerveuses quelconques : mais dans les sujets cacochymes & valétudinaires, elle le sera principalement sur celles dont le tissu offre moins de résistance, tels que les viscères de la poitrine, l'estomac, &c. La substance blanche du cerveau en offre encore moins ; la transmission de cette matière s'y fera donc souvent de préférence (a) ; elle y causera des irritations dont s'ensuivra l'étranglement des petits vaisseaux qui s'y terminent, leur engorgement, & enfin leur rupture.

9°. L'apoplexie & les maladies soporeuses sont encore assez souvent l'effet d'autres métastases ou dépôts d'humeurs refoulées des diverses parties du corps dans le cerveau. Nous nous abstenons d'entrer dans ce détail, qui nous meneroit trop loin. Il en est une néanmoins qui mérite quelque attention de notre part ; c'est le refoulement du levain fébrile sur le cerveau, dans ces fièvres régulières, de la nature des intermittentes que les Médecins observateurs appellent *fièvres dépuratoires*. Le

(a) Nous concevons que cette transmission se fait par l'entremise des petits vaisseaux, dont sont parsemées les membranes très-fines qui lient les faisceaux de fibres composant le tissu des nerfs.

quinquina & les autres remèdes propres à fixer la fièvre, prescrits avant que l'on ait obtenu des signes suffisans d'une bonne coction, produisent ce fâcheux effet, & entraînent le carus ou même l'apoplexie.

Un jeune homme assez robuste, mais dont le tempérament participoit un peu de la cacochymie, avoir essuyé plusieurs récidives de fièvre intermittente, qu'on avoit toujours arrêtée avec du quinquina, immédiatement après l'emploi des remèdes généraux. Peu après la cessation d'une récidive, il fut tout-à-coup assailli d'accès répétés d'épilepsie, & tomba de suite dans un tétanos, auquel il succomba le troisième jour malgré plusieurs saignées du bras, du pied, & de l'artère temporale, & l'application des vésicatoires. A l'ouverture de son cadavre, nous trouvâmes un gobelet de sang épanché dans les ventricules latéraux du cerveau.

10°. Parmi les causes capables d'intercepter la transmission du fluide nerveux dans les organes des sens & des mouvemens volontaires, en affectant immédiatement le principe des nerfs qui s'y distribuent, il en est d'imperceptibles, & dont on ne peut guère expliquer la manière d'agir. Les passions violentes sont de cette classe, la colère, une grande fureur, une joie excessive, &c.

qui se transmettant jusqu'au principe des nerfs , l'affecte de même que s'il avoit essuyé une violente commotion. Les passions vives accélèrent le mouvement du cœur : cette accélération se fait notamment appercevoir dans le poumon : la respiration en pâtit plus ou moins : elle peut même par-là être arrêtée tout à coup ; & si quelque mouvement opposé ne rend bien vite la liberté d'agir aux organes de cette importante fonction de l'économie animale , la mort suit de près. Ces effets ne sont pas toujours si prompts ; mais l'obstacle que le sang , qui revient du cerveau , trouve à sa transmission dans le poumon , le fait refouler à la tête ; d'où s'ensuit bientôt l'apoplexie ou quelque autre maladie soporeuse. On conçoit que cela arrivera en particulier dans un violent accès de colere , où l'air est retenu dans le poumon par une contraction forcée & permanente des muscles inspireurs. Dans le ris immodéré , le diaphragme & les muscles inspireurs sont dans une espèce de convulsion , qui fait refouler le sang avec force dans le cerveau , dont la compression conséquente intercepte la transmission du fluide nerveux. Enfin la crainte , la terreur , la tristesse , portées à un degré considérable , saisissent toutes les puissances du corps ,

& portent l'engourdissement dans le genre nerveux, qui se transmet jusqu'à l'origine des nerfs.

C'est ici le lieu de faire mention de l'apoplexie hystérique, qui, le plus souvent, est l'effet d'une grande mobilité, ou plutôt d'une irritabilité particulière du genre nerveux. Nous avons vu une jeune personne succomber à l'apoplexie, compliquée de convulsions épileptiques, laquelle n'a pu être que l'effet d'une pareille cause. Cette personne, âgée de dix-neuf ans, d'une constitution assez délicate & d'un caractère très-sensible, étoit sujette, depuis deux à trois années, à des accès d'épilepsie plus ou moins fréquens, mais qui l'étoient plus vers le temps de ses règles, dont les périodes néanmoins étoient assez réguliers : ils étoient précédés & accompagnés de violens maux de tête & souvent de la fièvre, qui la tenoit au lit plusieurs jours. Les saignées répétées, les boissons délayantes, nitrées, anodynes, les lavemens émolliens étoient presque les seuls remèdes, dont elle parut être soulagée. Dans les intervalles des accès, elle faisoit usage des infusions théiformes de fleurs de tilleul, de la poudre absorbante de Staahl, de la poudre de guttette, des pilules de Chef, &c. Les accès, qui avoient paru moins violens &

moins répétés, furent plus fréquens vers la fin de Mars de la présente année 1775 ; la fièvre survint au commencement d'Avril ; le tétanos suivit bientôt les convulsions ; le visage étoit fort rouge : je prescrivis la saignée de l'artere temporale ; on en avoit fait précédemment deux du pied. La malade succomba dans l'apoplexie vingt-quatre heures après cette saignée. Je comptois trouver, à l'ouverture du crâne, une cause palpable de la maladie : je fus trompé ; quelques recherches que nous ayons faites, le sieur *Du-pont*, habile Chirurgien de cette ville & moi, nous ne vîmes ni dans la masse du cerveau, ni dans les parties accessoi-res, rien à quoi l'on pût imputer la cause de la mort. Il ne se trouvoit pas le moindre dérangement dans les deux substances de ce viscère ; point d'engorgement dans les vaisseaux ; au contraire, les veines & les sinus étoient presque vuides. Il est bon pourtant d'observer, avec le savant Auteur du traité des affections vaporeuses du sexe, qu'il y a souvent des accès de vapeurs qui ressemblent à l'apoplexie, mais qui n'en ont pas les caractères essentiels. L'apoplexie est toujours accompagnée de gonflement ; le pouls, dans cette maladie, est fort ou dur, & l'on n'en revient guère sans qu'un côté ou quelque

membre ne reste paralyfé; au lieu que dans les vapeurs qui imitent l'apoplexie, le pouls est ordinairement si foible, qu'il paroît souvent manquer; la respiration est imperceptible, & il ne reste point de paralyfié.

11°. Enfin, il est des causes du dehors, capables d'affecter le *sensorium commune* par l'entremise des nerfs, au point d'entraîner l'apoplexie. Dans cette classe sont comprises des exhalaisons pernicieuses, qu'on désigne généralement par le terme de *méphitique*: telles sont celles qu'exhalent les liqueurs en fermentation; celles qui partent des souterrains que l'on ouvre & des mines que l'on fouille; les vapeurs du charbon, qui a été étouffé dans sa première ignition, &c. Ces différentes especes d'exhalaisons, vraiment vénimeuses, portent leurs premières impressions dans le fond du nez, là où les nerfs olfactifs se distribuent à nud sur la membrane pituitaire, où ils se terminent; ainsi l'on conçoit que ces impressions doivent se propager bien vite au *sensorium commune*, par le peu de distance qu'il y a de la terminaison de ces nerfs à leur origine. On ne peut douter que ce ne soit là la cause principale des désordres funestes qui s'ensuivent promptement dans l'économie animale, à la

vue des premiers symptômes qu'éprouvent les personnes qui sont dans ce cas ; ils se sentent la tête chargée, pesante & douloureuse ; la vue s'obscurcit : ils ont des éblouissemens suivis du vertige : ils font des efforts impuissans pour marcher ; ils ne peuvent se soutenir sur leurs jambes : ils tombent sans connoissance & sans mouvement. L'insensibilité absolue a lieu dans ceux qui sont affectés au plus haut degré ; de manière qu'ils ne sentent rien , si l'on irrite leurs membres avec le fer & le feu. Les yeux de ceux qui succombent, sont saillans, rouges & luisans : si on leur ouvre la tête, on trouve les vaisseaux du cerveau gorgés de sang, la substance plus ferme & plus sèche que dans l'état naturel : quelquefois les ventricules du cerveau sont remplis d'une sérosité sanguinolente. Les membres des suffoqués restent flexibles après la mort , & leurs muscles sont très-relâchés, effets de l'atonie consécutive du désordre du cerveau (a).

(a) On ne peut disconvenir que ces fâcheux effets ne doivent être en partie rapportés à l'action des vapeurs sur le poumon : on conçoit en effet qu'elles doivent porter leurs impressions sur ce viscere par la voie de la trachée-artère. Mais on ne peut attribuer qu'à un état d'apoplexie les prin-

Jusqu'ici

Jusqu'ici il n'a été question que des causes d'apoplexie, qui agissant immédiatement sur la partie blanche du cerveau, interceptent l'influx du fluide nerval dans les nerfs qui se distribuent aux organes des sens & des mouvemens volontaires. Voyons maintenant quelles sont celles qui produisent cette maladie, en interceptant la sécrétion de ce fluide dans la substance cendrée ou corticale.

Premièrement, le défaut de sécrétion des esprits animaux peut provenir de la disette même de la matière qui en est la source. Cette cause est souvent la suite des hémorrhagies énormes quelconques, sur-tout de celles qui arrivent aux femmes dans les fausses-couches, ou même à la suite des couches à terme. Elles sont assez ordinaires aux femmes de nos concitoyens aisés, qui mènent une vie oisive, & se gorgent journellement d'eau chaude, dans laquelle on fait infu-

cipaux symptômes que nous venons de désigner.

Voyez sur cet article le rapport de M. Portal, fait à l'Académie Royale des Sciences, & mon Mémoire sur les effets pernicieux du charbon, inséré dans le Journal de Médecine, tom. 13, pag. 109, dont MM. les Auteurs du Journal Encyclopédique ont donné un long extrait peu de temps après.

fer quelques feuilles de thé. Dans ce cas il ne reste pas assez de sang dans le système vasculaire, pour qu'il en soit porté au cerveau une quantité suffisante pour la sécrétion des esprits animaux nécessaires à l'entretien de la vie. Quoique ces cas soient rares, il s'en est cependant présenté dans le cours de notre pratique.

2°. Le défaut de sécrétion du fluide nerval peut provenir de la dégénération du sang, & sur-tout d'un sang trop pituiteux, qui, au lieu de former une masse rouge & solide, est devenu un fluide pâle, léger, sans consistance, & presque aqueux. Cette dégénération est très-ordinaire aux habitans de nos contrées, par la nature du climat, l'influence de l'air & le genre de vie. On conçoit aisément qu'un pareil sang n'est pas bien propre à fournir la matière de la sécrétion des esprits animaux. Nous nous réservons de traiter plus au long cet article ci-après.

3°. Le même inconvénient peut résulter de l'atrabile. Dans les mélancoliques le sang, à la longue, devient une masse noire, ténace, ressemblante à de la poix liquide, & qui ne peut fournir cette rosée fine & déliée qui constitue le fluide nerval. On sait que les personnes atta-

quées de cette fâcheuse maladie, ne paroissent tenir à la vie que par un fil léger ; à peine respirent-ils : on ne leur sent presque point de poulx ; ils sont des statues ambulantes : ils tombent enfin dans la catalepsie, qui bientôt est suivie d'une apoplexie funeste. Si l'on ouvre la tête de ceux qui succombent, on trouve les vaisseaux de la pie-mere variqueux, lesquels ne renferment qu'une matiere noire, visqueuse & ressemblante à de l'encre épaisse.

4°. Le défaut de sécrétion du fluide nerval provient assez souvent d'un état du sang opposé à la dégénération pituiteuse : c'est l'épaississement phlogistique. Le sang, dans ce cas, forme une masse solide, peu propre à fournir la matiere d'une pareille sécrétion.

Le défaut de sécrétion du fluide nerval est très-souvent l'effet d'affections morbifiques de l'organe sécrétoire même ou de ses parties accessoirs. La pléthore des vaisseaux, qui s'y distribuent, en est une assez fréquente.

5°. Les arteres cérébrales, dénuées de tunique musculeuse, vont se terminer à la substance corticale du cerveau & du cervelet par des ramifications innombrables & d'une extrême ténuité ; ce dont les injections fines & l'inflammation de

la pie-mere nous donnent une idée. Ces distributions ne sont point bornées au contour des deux cerveaux ; elles pénètrent jusqu'au fond de leurs replis & anfractuosités. Les dernières divisions sont si délicées, qu'il n'est presque pas possible de les appercevoir par aucun moyen : elles se confondent dans la substance cendrée dont elles font partie.

Pour que la distribution du sang se fasse avec l'aisance requise dans toute l'étendue de ces vaisseaux, il faut que ce fluide ait les qualités qui le rendent propre à s'insinuer aisément dans les plus petites ramifications, qualités qu'il acquiert dans l'état de santé, en traversant tous les autres vaisseaux du corps avant de passer dans ceux du cerveau, après avoir déposé, dans les différens couloirs qui s'y rencontrent, des parties superflues & peu analogues à la sécrétion qui s'opere dans le cerveau, & après en avoir recouvré d'utiles à cette sécrétion. Mais il faut de plus qu'ayant les qualités requises, il ne soit point porté au cerveau en trop grande abondance, ni avec trop d'impétuosité.

Dans la pléthore générale, toutes les parties du corps participent plus ou moins de la surcharge des vaisseaux san-

guins : les viscères sur-tout s'en ressentent, parce que le tissu de la plupart offre moins de résistance à la dilatation des vaisseaux, que les parties musculuses & autres : la substance molle du cerveau est sur-tout dans ce cas. La dilatation des artères cérébrales, facilitée par l'extrême ténuité de leurs parois, fait une compression proportionnée sur tous les points de ce viscère, auxquels elles se distribuent, non-seulement sur le contour extérieur de la partie corticale, mais jusque dans le fond de tous ses replis ; & , comme dans l'état naturel il n'y a point de vuide dans le crâne, cette compression se transmet de proche en proche à la substance médullaire. La pesanteur de la tête & de tout le corps, un sentiment de tension & d'engourdissement dans tous les membres, l'assoupissement, les éblouissemens, le vertige, le bourdonnement d'oreilles, &c. en sont les effets. Ce sont les symptômes avant-coureurs du carus ou de l'apoplexie, lesquelles maladies ne peuvent gueres alors être prévenues que par le secours d'une forte hémorrhagie ; ou par des saignées assez amples pour y suppléer.



OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

NOVEMBRE 1776.

Jo. du M.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.					
	<i>An lever du S.</i>	<i>A2b. du soir.</i>	<i>A9b. du soir.</i>	<i>As matin</i>		<i>A midi.</i>		<i>As Soir.</i>	
	<i>Deg.</i>	<i>Deg.</i>	<i>Deg.</i>	<i>Pon. Lig.</i>	<i>Pon. Lig.</i>	<i>Pon. Lig.</i>	<i>Pon. Lig.</i>	<i>Pon. Lig.</i>	<i>Pon. Lig.</i>
1	1	6	2 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{3}{4}$	27 10	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$
2	3	9	4	27 9	27 9 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10	27 10	27 10
3	3	9	6	27 11 $\frac{1}{4}$	28 0	28 1	28 1	28 1	28 1
4	4	7	3	28 2	28 2	28 1	28 1	28 1	28 1
5	1	5	4	28 1	28 1	28 0	28 0	28 0	28 0
6	2	9	7	28 0	28 0	27 11	27 11	27 11	27 11
7	3	9	5	27 11	27 11	27 11	27 11	27 11	27 11
8	3	10	6	27 11	27 11	27 11	27 11	27 11	27 11
9	4	7	6	27 11	27 11	27 11	27 11	27 11	27 11
10	4	7	5 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11	27 11	27 11	27 11	27 11
11	6	8	7	27 10	27 10	27 10	27 10	27 10	27 10
12	6	11	6 $\frac{1}{2}$	27 11	28 0	28 1	28 1	28 1	28 1
13	5	10	6	28 2	28 2	28 2	28 2	28 2	28 2
14	4	9	6	28 2	28 2	28 2	28 2	28 2	28 2
15	7	10	9	28 2	28 2	28 1	28 1	28 1	28 1
16	8	10	10	28 0	27 11	27 10	27 10	27 10	27 10
17	8	9	4 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9	27 11	27 11	27 11	27 11
18	3	8	6	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11	27 11	27 11	27 11
19	7	8	9 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9	27 7	27 7	27 7	27 7
20	11	12	7	27 7	27 5	27 6	27 6	27 6	27 6
21	4	7	3 $\frac{1}{4}$	27 9	27 9	27 10	27 10	27 10	27 10
22	0	5	4 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11	27 10	27 10	27 10	27 10
23	9	9	7	27 5	27 4	27 4	27 4	27 4	27 4
24	4	6	2	27 3	27 7	27 10	27 10	27 10	27 10
25	1	5	1	28 0	28 0 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1	28 1	28 1
26	1	1	1 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2	28 1	28 1	28 1	28 1
27	3	1	0	27 11	27 10 $\frac{5}{8}$	27 9	27 9	27 9	27 9
28	0	1	0	27 7	27 7	27 5	27 5	27 5	27 5
29	2	6	4	27 2	27 2	27 1	27 1	27 1	27 1
30	4	7	3 $\frac{1}{4}$	27 4	27 7	27 8	27 8	27 8	27 8

VENTS ET ETAT DU CIEL.

<i>h. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N. beau.	N-E. beau.	N-E. beau.
2	E. nua. p. pl.	N. beau.	N-O. beau.
3	N. nuages.	N. couv. écl. de chaleur.	N. nuages.
4	E. beau.	E. beau.	E. beau.
5	E. beau, bro.	E. beau. br.	N-E. beau.
6	E. beau.	S-E. beau.	S. beau.
7	E. beau, br.	E. beau.	N-E. beau.
8	N-E. couv, br	N-E. beau.	N-E. beau.
9	N-E. c. gr. b.	N-E. c. g. br.	N-E. cou. g. br.
10	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>id.</i> bruine
11	E. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>
12	N. couv. bro. pet. pluie.	N. beau.	N. beau.
13	N. nuages, br.	O. beau.	O. beau.
14	N-O. cou. br	N-O. beau, br	N-O. beau.
15	O. c. br. p. pl.	O. couvert.	O. couv. vent.
16	S-O. couv. v.	S-O. c. g. v. pl	S-O. couvert.
17	S-O. c. v. pl.	N-O. beau.	N-O. beau.
18	N-O. n. v. pl.	S-O. nuag. v.	S-O. couv. vent
19	S-O. c. g. v. pl	S-O. c. g. v. pl	S-O. c. gr. v. pl.
20	S-O. c. g. v. pl	O. c. our. écl.	O. c. très-gr. v.
21	O. couv. gr. vent pl. grêle	N-O. couvert pl. ouragan,	N-O. couvert, grand vent.
22	N-O. nua. v.	O. couv. pl. v.	S-O. couv. pl.
23	S-O. couv. pl. ouragan.	N-O. couvert gr. vent, pl.	S-O. couvert.
24	N-O. c. gr. v.	N-O. c. v. pl.	N-O. c. pl. vent
25	N. cou. pl. v.	N. beau,	N. beau.
26	N. beau. fro.	N-E. beau.	N-E. beau.
27	N-E. b. tr. fr.	E. beau. fro.	E. couvert.
28	N-E. couvert	S. couvert.	S. couvert.
29	S-E. couv. pl.	S. couvert.	E. couvert.
30	O. couv. pl.	S-O. couvert.	S. nuages.

88 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur $12\frac{2}{3}$ deg. le 20
 Moindre degré de chaleur $3\frac{1}{8}$ le 27

Différence 16 deg.

Plus grande élévation du Mer-
 cure 28 pou. $2\frac{3}{4}$ l.

Moindre élévation du Mercure 27 I $\frac{2}{8}$

Différence 1 pou. $0\frac{7}{8}$ l.

Nombre de jours de Beau 11

de Couvert 16

de Nuages 3

de Vent 8

de Brouillard 10

de Pluie 15

Quantité de Pluie 20 lignes. $\frac{3}{4}$

D'Evaporation 23

Différence $2\frac{1}{4}$

Le vent a soufflé du N. 4 fois.

N.-E. 6

N.-O. 5

S. 2

S.-E. 1

S.-O. 5

E. 4

O. 3

Température : très-seche & assez chaude , jus-
 qu'au 15 ; ensuite froide ; très-humide , des brouil-
 lards très-épais & des vents orageux.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de
 Montmorency , Correspondant
 de l'Acad. Roy. des Sciences de
 Paris , de la Soc. Royale d'Agric.
 de Laon , Adjoint à la Société &
 Correspondance Royale de Mé-
 decine.

A Montmorency, ce 2 Décembre 1776.

MALADIES REGNANTES. 89

Nous n'avons point eu de malades à Montmorency ; mais dans nos environs les fièvres malignes ont été communes : plusieurs malades y ont succombé. On n'entendoit parler aussi que de morts subites.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1776.

Les maladies qui ont paru dominer pendant ce mois , ont été les affections catarrhales & rhumatismales. On a observé des Petites-Véroles , dont la plupart étoient bénignes. Il a régné aussi des pleurésies & des péripneumonies , dans lesquelles on a observé des effets très-avantageux des saignées, des apozèmes béchiques , des tisannes adoucissantes & du kermès minéral sur la fin de la maladie.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois de Novembre , par
M. BOUCHER , Médecin.*

Il y a eu , ce mois , des alternatives de temps froid & de tempéré ; c'est à la fin du mois qu'il s'est considérablement refroidi ; la liqueur du thermometre a été observée pendant trois jours au-dessous du terme de la congellation.

Les brouillards ont été presque journaliers , la premiere moitié du mois. C'est vers le 15 que les pluies , qui étoient fort désirées , se sont établies ; leur défaut , joint au calme opiniâtre de l'air , avoit rendu presque inutiles , depuis environ six semaines , les moulins à l'eau & à vent. Il y a eu des variations dans le barometre ; le 27 du mois le mercure étoit à 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes , & le 28 , il s'est porté à 28 pouces 3 lignes. Il a néanmoins été souvent observé dans le voisinage au terme de 28 pouces , & même au-dessus de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de $9\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congellation , & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces trois lignes , & son plus grand abbaissement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

MALADIES REGNANTES. 91

Le vent a soufflé,	3 fois du nord,	8 fois du sud,
	2 fois de l'est,	vers l'ouest,
	7 fois du sud	7 fois de l'ouest.
	vers l'est.	3 fois du nord
	5 fois du sud.	vers l'ouest.

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.
 17 jours de pluie, } 10 jours de brouil-
 3 jours de grêle. } lards.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse presque tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant
 le mois de Novembre 1776.*

Les alternatives de froid & de temps tempéré ont fait éclore, dans le cours de ce mois, des rhumes de diverses espèces, & des fluxions de poitrine. Nombre de personnes même dans le peuple ont été attaquées de pleuropneumonie. Cette dernière maladie étoit fâcheuse & opiniâtre : il étoit essentiel d'administrer, dès la première invasion de la maladie, les remèdes antiphlogistiques, & sur-tout la saignée ; sans quoi les sujets se trouvoient exposés à en être la victime, soit par le dépôt qui s'ensuivoit dans la partie affectée, soit par la gangrene qui s'en emparoit.

La Petite-Vérole n'étoit pas encore entièrement dissipée : mais elle étoit bien moins fâcheuse. Il n'en est mort que quelques enfans du petit-peuple, qui avoient été mal soignés.

On a vu encore quelques personnes attaquées de rhumatismes, de lumbago, maladies assez ordinaires dans cette saison.

LIVRES NOUVEAUX.

Wembergers, &c... c'est-à-dire, Addition aux Essais & Opinions Chymiques, dont l'objet est de mieux faire connoître l'acide universel ; par M. WEMBERGER. A Erlang, chez Goebhard. 1776.

Après quelques considérations préliminaires sur les avantages de la Chymie & de ses opérations, l'Auteur examine & discute si l'on est bien fondé à regarder l'acide vitriolique comme l'acide universel.

Vermischte Chirurgische Schriften, &c... c'est-à-dire, Mélange d'Ecrits sur la Chirurgie ; par M. JEAN-LEBRECHT SCHMUCKER, Premier Chirurgien général des Armées du Roi de Prusse, Directeur des Hôpitaux Militaires de Chirurgie, & Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature. TOM. I. A Berlin & à Stettin, chez Nicolai. 1776, in-8°. avec fig.

M. Schmucker, auquel on doit la publication de ce Recueil, a déjà mis au jour deux Volumes d'Observations Chirurgicales, favorablement accueillis. Celui qui vient de paroître est né du zèle ardent qu'il a pour les progrès de son Art. Il a formé le dessein de ramasser les faits les plus

intéressans, & d'en composer une Collection qui puisse devenir très-curieuse & très-instructive. Pour remplir ses vues, il propose aux Chirurgiens de l'Armée une association, une espece de commerce ou de correspondance, & il se charge de publier les observations de pratique qui seront heuves & en même temps utiles. Déjà son plan s'exécute dans ce Volume récemment imprimé, lequel contient cinq articles ; dont le *premier*, traite de l'amputation des membres ; le *second*, de l'usage des sangsues en Médecine (deux morceaux dont M. Schmucker lui-même est Auteur) ; le *troisième* présente une machine fort simple pour la guérison des fractures de la cuisse, par M. J. A. Theden, troisième Chirurgien général des Armées Prussiennes ; le *quatrième* a pour objet l'utilité de l'assa-fœtida contre la gangrene, par M. Block, Chirurgien du Régiment de Dragons de Mitzlau ; il s'agit dans le *cinquième* des pustules nommées par les Latins *herpes*, *papulus*, *serpigo* ; des effets de la *belladonna* dans la mélancolie, & de l'hémiplégie séreuse : ce dernier article est de M. Even, Chirurgien d'un Régiment dans l'Electorat d'Hanovre. On trouve, à la suite de ces cinq morceaux, cinquante-trois Observations sur divers sujets, lesquelles sont de plusieurs Auteurs.

The improved culture of three principal grasses, &c. c'est-à-dire, *Culture perfectionnée de trois principaux végétaux, la luzerne, le sainfoin & la pimprenelle. On y a joint des remarques concernant le trèfle. A Londres, chez Robinson. 1776.*

On nous mande que c'est une compilation bien faite de tout ce que l'on a écrit sur la culture de ces plantes.

Elemens of Fossilogy, &c. c'est-à-dire ;
Elémens de Fossilogie, où distribution
des fossiles en classes, ordres, genres
& espèces, avec leurs caractères ; par
M. GEORGE EDWARDS, Ecuyer.
A Londres, chez White. 1776.

Un défaut essentiel de cet Ouvrage est de s'éloigner de la méthode suivie par les plus habiles Naturalistes, & de ne donner aucunes raisons solides qui autorisent celle qu'on y adopte ; on range les minéraux sous six classes, savoir ; terres, pierres, substances inflammables, métaux, fossiles crypto-métalliques & sels. Ainsi ces élémens ne feront pas fortune.

Tratado de Calenturas, &c. c'est-à-dire, *Traité des fievres, fondé sur les loix de l'inflammation & de la putréfaction que les plus grands Médecins ont constamment observé ; par Don LOUIS-JOSEPH PEREYRA, de l'Académie Royale de Médecine de Madrid & de celle de Pétersbourg. A Madrid, chez Fernandez. 1776.*

On nous assure que cet Ouvrage n'est point à rejeter, & qu'il a été lu volontiers en Espagne.

Calendarium Medicum ad usum saluberrimæ Facultatis, in quo habentur laudabiles ipsius usus & consuetudines : quæstiones omnes per annum academicum agitatæ : aliaque quàm plurima, tum publicè, tum privatim celebrata.

LIVRES NOUVEAUX. 95

Adduntur nomina Doctorum, actu Regentium & series Decanorum ejusdem Facultatis. Edente THEODORO PETRO CRUCHOT, majori Facultatis Apparitore & Scribâ. Parisiis, M. DCC. LXXVII. (in-24.)

Cet Almanach, que le sieur *Cruchot*, premier Appariteur de la Faculté de Médecine de Paris, publie chaque année, existe depuis 17. . Outre les noms des Docteurs actuels, on y infere les principaux faits qui se sont passés durant l'année précédente dans la Faculté; les Actes des Candidats; les Cours publics; les Discours prononcés; les Délibérations, &c. On y rapporte aussi les noms des anciens Doyens, & ceux de ses Docteurs dont les portraits ornent la salle d'assemblée. Ainsi, en conservant tous ces petits Livres, on peut se procurer un abrégé chronologique de l'histoire de la plus savante & de la plus célèbre Faculté du Royaume.

Faute à corriger dans le Journal de Novembre.

Page 460, ligne 26 : *qui est de la base du cerveau*, &c. lisez *qui de la base du cerveau s'étend*, &c.



T A B L E

DU MOIS DE JANVIER.

<i>E</i> LOGE de M. ROUX.	Page 3
EXTRAIT : le seul préservatif de la Petite-Vérole, par M. PAULIET, Médecin.	21
Lettres aux Auteurs du Journal de Médecine, avec cinq Observations, par M. BEAUVAIS DE PRÉAU.	42
Observation sur une Epine venteuse (Spina ventosa) par M. LEAULTAUD, Chir.	48
Nouvelle Méthode de tailler, par M. GOUBELLY, Méd.	52
Description d'une Machine mécanique, pour servir de réservoir à un anus contre nature au pli de l'aîne, par M. JUVILLE, Expert Herniaire.	64
Suite des Observations sur l'Apoplexie, par M. BOUCHER, Méd.	70
Observations météorologiques.	86
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1776.	86
Observations météorologiques faites à Lille.	90
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Novembre 1776.	91
Livres nouveaux.	92

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Gardes-Sceaux, le Journal de Médecine du mois de Janvier 1777. A Paris, ce 24 Décembre 1776.
 Signé POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale
MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

*Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia
confirmat. Cicero de Natur. Deor.*

FÉVRIER 1777.

TOME XLVII.



A PARIS.

Chez la V. THIBOUST, Imprimeur,
place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1777.

EXPOSÉ des moyens curatifs & préservatifs qui peuvent être employés contre les maladies pestilentiellles des bêtes à cornes , publiée par ordre du ROI , par M. VICQ D'AZYR , Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris , &c. in-8°. de 728 pages , prix 4 liv. 10 sols ; chez Merigot , l'aîné , Libraire , quai des Augustins , 1776.

CET Ouvrage , qui est un Recueil de pieces relatives aux maladies pestilentiellles des Bestiaux , est divisé en trois Parties. La premiere contient les moyens

100 M A L A D I E S
curatifs. La seconde, les moyens préser-
vatifs. La troisième, les ordres émanés
du Gouvernement. On y a joint les
principaux Edits & Réglemens qui ont
eu tant de succès dans les Pays-Bas Au-
trichiens, & on y a inséré aussi le Man-
dement de Monseigneur l'Archevêque
de Toulouse sur le même sujet.

Dans la première Partie, l'Auteur,
après avoir présenté un tableau des sym-
ptômes & des remèdes propres à la Peste
humaine, les compare avec ceux qui
sont particuliers aux différentes Epi-
zooties. Il est possible, selon lui, d'éta-
blir une Médecine comparée, comme
on a établi une Anatomie comparée.
« C'est (dit-il) sur-tout par la forme
» & par la structure des estomacs qui
» contre-indiquent l'usage des éméti-
» ques; par les circonvolutions très-
» nombreuses des intestins qui rendent
» l'action des purgatifs très-fatigante,
» & celle des lavemens plus commode
» & plus prompte; par la dureté de la
» peau qui, n'étant point aussi perméa-
» ble, rend l'éruption plus difficile &
» le gonflement du tissu adipeux plus
» fréquent; par l'étendue des fosses na-
» zales & buccales; par la grosseur des
» glandes salivaires; qui donne à ces
» émonctoires plus d'activité, & aux

» remèdes qui agissent sur eux une
 » vertu plus marquée ; par le repli de
 » la peau du fanon , qui se prête plus
 » aisément au dépôt de la matiere mor-
 » bifique ; par la petitesse du cerveau ,
 » qui diminue peut-être l'action des
 » narcotiques , en même temps qu'elle
 » rétrécit la sphere de la sensibilité ; en-
 » fin , par la lenteur de la circulation
 » & par la viscosité du sang , par l'in-
 » ertie & par la plus grande masse du
 » corps , que la structure anatomique
 » du bœuf differe le plus de celle de
 » l'homme. Cette comparaison des prin-
 » cipales fonctions , propres à ces deux
 » individus , fait appercevoir des diffé-
 » rences essentielles entre les remèdes
 » qui leur conviennent ; elle prouve
 » que dans la Médecine Vétérinaire
 » quelques-uns doivent être supprimés ;
 » que d'autres agissent avec plus de
 » force : & qu'en général les doses doi-
 » vent être beaucoup augmentées , pour
 » en obtenir les mêmes résultats. »

La description des Epizooties qui ont
 régné depuis quelques années entroit
 nécessairement dans le plan de M. V. D.
 Celles qui se sont manifestées en Nor-
 mandie , en Picardie , dans le Soisson-
 nois , dans la Flandre maritime , dans
 l'Artois , & sur-tout dans les Provinces.

méridionales , y sont traitées séparément. En parlant de cette dernière , l'Auteur donne l'histoire de son origine & de ses progrès , & il pense , avec M. *Paulet* , (v. Journal de Décembre 1776 , pag. 498.) qu'il n'y a point de faits bien constatés qui prouvent que l'air en ait favorisé la propagation. Les ravages de cette cruelle maladie sont dus à la seule communication des bestiaux & des habitants d'un pays avec ceux d'un autre , de la manière suivante.

Dans le mois de Juillet 1774 , des bêtes à cornes de la paroisse de Villefranche conduisirent une charette remplie de peaux suspectes à la tannerie d'Asparent près Bayonne. Bientot elles furent attaquées de la maladie épizootique , qu'elles communiquèrent à celles des métairies situées aux environs. Deux paroisses voisines furent infectées quelque temps après : mais l'épizootie auroit fait des progrès beaucoup plus lents , si l'avidité de quelques particuliers ne l'avoit pas transportée dans des lieux très-éloignés de celui qui l'avoit vu naître. On conduisit à Saint-Martin , à la Foire de S. Jean , un grand nombre de bestiaux infectés. Les Maquignons ajouterent au mal déjà fait , en vendant également des bestiaux suspects à la Foire de S. Justin.

On croit que ces bestiaux venoient de Dax , où la maladie avoit pénétré du côté de Baïonne. Le Béarn étoit déjà infecté par la pointe qui avoisine le pays de Labour. Depuis cette Foire la maladie s'est répandue dans la Chalosse , dans le Marfan , dans le Tursan , dans le Béarn , dans le pays de Soule & le Basque. De-là elle a gagné les montagnes de la basse Navarre & les différentes vallées qui sont au midi du Béarn. Du Marfan elle a passé à Gondrin ; de Gondrin à Mont-Réal , à Sos , à Poudenas , qui sont dans le Condomois ; à Condom enfin ; de-là à Lectoure & dans la Loumagne. Du Béarn elle a pénétré dans le Bigorre , dans l'Armagnac & dans l'Estarac , d'où elle est venue à Toulouse par Gimont & par l'isle Jourdain. Des bestiaux , qui avoient été amenés du Condomois , par le port Sainte-Marié , à la Foire de Créon dans l'entre-deux des mers , l'ont portée à Libourne & à Bordeaux. De Libourne enfin elle s'étoit avancée dans la Saintonge & dans le Périgord.

Il étoit important d'établir les rapports & les différences qui existent entre les maladies épizootiques qui ont regné en France & dans les pays étrangers. C'est aussi ce qu'a fait M. V. D. On

trouve dans son Ouvrage la description des épizooties qui ont régné en Suède, en Hollande, dans les Pays-Bas Autrichiens & même à la Guadeloupe & à Saint-Domingue. Ses réflexions le conduisent à déterminer les circonstances dans lesquelles on doit craindre que la contagion ne passe d'une espèce à l'autre, & quelles sont celles où il est dangereux de disséquer ou d'approcher de trop près des animaux morts d'une maladie quelconque.

Les symptômes de l'épizootie qui a dévasté les Provinces méridionales de la France, étoient en général la tristesse, la perte de l'appétit, le branlement & l'abaissement de la tête, les convulsions cutanées, la rougeur des yeux ou le larmolement, la facilité avec laquelle la bête s'affaisoit lorsqu'on la pinçoit vers le garot, ou se relevoit lorsqu'on la pinçoit vers le cartilage xiphoïde, le battement des flancs, un changement marqué dans la chaleur des cornes & des oreilles, les gémissemens, la toux, la chassie qui borde les yeux, l'écoulement de la morve par les nazeaux, la mauvaise odeur, la sortie des excréments d'abord enveloppés de pellicules, enfin une diarrhée huileuse & colliquative. Chacun de ces symptômes

est discuté très-au-long dans l'Ouvrage de M. V. D.

L'ouverture des cadavres a offert des engorgemens gangreneux , des concrétions muqueuses dans le tissu cellulaire, des traces d'inflammation dans les membranes internes des viscères, une altération marquée dans les fluides , & surtout dans la bile , la vésicule du fiel très-gonflée, le foie & la rate dans un état de mollesse contre nature, les quatre estomacs engorgés , le troisième sur-tout rempli d'alimens comme brûlés, ressemblants à une grosse boule, dont les feuillets se détachent , & le quatrième corrompu dans toutes ses membranes , & répandant l'odeur la plus fétide , les intestins parsemés de taches gangreneuses , & le cerveau quelquefois affaibli & ramolli.

On tire de toutes ces considérations un ensemble d'instructions capables de faire reconnoître cette épizootie dans un pays quelconque ; & pour affuter davantage le diagnostic , on la compare avec les autres maladies qui peuvent attaquer le bétail , telles que la fièvre continue & putride , la pléthore vraie & fausse , la courbature ou fatigue , le développement de l'air des alimens dans les estomacs , les différentes éruptions galleuses ,

l'inflammation des estomacs & des intestins, la dyssenterie, la squinancie & la péripneumonie. On conclut enfin que les épizooties pestilentiellles du bétail peuvent être divisées en charbonneuse & en varioleuse dans le sens de Ramazzini & des Médecins de Geneve; par ce moyen on a au moins un terme pour désigner la maladie que l'on a appelée simplement jusqu'ici du nom vague d'*épizootie*.

Pour répandre le plus de jour qu'il lui étoit possible sur cet objet important, M. V. D. a cru devoir, 1°. donner dans son Ouvrage les détails historiques de toutes les épizooties analogues observées par les Auteurs, & ceux des remèdes qu'ils ont employés pour les combattre; 2°. rapporter toutes les méthodes conseillées contre les épizooties actuelles, divisées en cinq classes; parmi lesquelles celles qui ont été indiquées par MM. les Professeurs de l'Université de Montpellier, par MM. Doazan, de la Coste, Gignoux, Belle-rocq, tiennent le premier rang; 3°. rendre compte des observations qu'il a faites lui-même aux environs de Bordeaux, dans l'Agenois, dans le Condomois, à deux reprises différentes, aux environs de Tarbes, dans le Bigorre, & à Ossan, sur les moyens heureusement employés dans

les campagnes, & qui ont opéré des guérisons, ayant soin de faire mention du nom des métairies où ces observations ont été faites; 4°. enfin il a imaginé de faire sur la contagion diverses expériences qui, si l'on en excepte celles des cuirs par M. le Marquis de Courtivron, n'ont été jusqu'ici tentées par aucun Physicien, & desquelles il résulte, 1°. que le virus épizootique n'est contagieux que pour les bêtes à cornes de la grosse espèce; 2°. qu'il se conserve long-temps dans les cadavres avec toute son activité; 3°. que l'épizootie n'attaque pas deux fois le même animal; 4°. que les cuirs frais (a) ne communiquent point la maladie, étant placés sur le dos des animaux, à plus forte raison étant préparés à la chaux; 5°. que les habits & couvertures infectés sont contagieux, sans cependant communiquer la maladie avec autant de promptitude que les alimens lorsqu'ils sont infectés eux-mêmes;

(a) Ceci se lit page 102 de l'Ouvrage que nous analysons. Cependant page 8 on paroît croire que l'épizootie des provinces méridionales est provenue d'une charrette remplie de peaux suspectes, & conduite par des bestiaux. Nous ne tenterons point de concilier cette espèce de contradiction.

6°. que les nazeaux font une voie de communication non pas auffi prompte que la déglutition , mais auffi sûre ; 7°. que la déglutition eft la voie la plus prompte pour propager la contagion ; 8°. que l'inoculation n'offre aucun avantage réel pour la confervation , fur-tout dans le cas où l'épizootie eft très-meurtrière ; 9°. que les préparations & les vapeurs falines n'ont point contribué à la rendre plus bénigne , fur-tout qu'elles n'ont point dénaturé le virus ; 10°. que le nombre des plaies n'augmente point le danger & n'accélere point la maladie ; 11°. qu'à l'aide de l'inoculation on peut appercevoir les fymptômes véritables & primitifs de la maladie ; 12°. que l'inoculation peut apprendre fi la maladie qui regne dans un pays quelconque , eft vraiment contagieufe , &c. 13°. que la migration , fouvent répétée , eft avantageufe aux bestiaux fains , & que la cohabitation , avec les mêmes bestiaux malades , eft un moyen de communication auffi prompt qu'il eft affuré ; 14°. que l'eau peut enlever les molécules virufes aux alimens qui en font imprégnés ; 15°. que la couche d'air qui eft répandue près de la terre le matin , & dans un temps nébuleux eft très-malfaisante , & n'est point respirable ; 16°. que

les lotions de la bouche & des nazeaux avec des liqueurs fortes sont très-utiles ; 17°. que les alkalis modérés & l'eau sont les liqueurs qui ramollissent le mieux les alimens durcis du feuillet ; 18°. que parmi les bestiaux exposés à la contagion, plusieurs n'en sont pas susceptibles ; 19°. qu'on préserve de la contagion des animaux sains de la même espèce, pourvu qu'ils soient séparés des malades par des cloisons ou des espèces de cage, qu'ils n'aient d'ailleurs rien de commun avec eux, & que les personnes qui leur donnent à manger n'approchent pas des autres ; 20°. que les lotions répétées enlèvent au fourage infecté ses propriétés délétères & contagieuses.

Pour faciliter aux Médecins des Provinces la pratique de la Médecine Vétérinaire, M. *V. D.* a ajouté une suite de formules, dans lesquelles les doses des médicamens qui peuvent être administrés aux bestiaux, sont déterminées avec soin. Il décrit très au long les moyens curatifs qui ont eu le plus de succès, & il finit la première partie de son Ouvrage, en prouvant par un grand nombre de faits que l'épizootie peut être long-temps masquée, sans se déclarer dans les bestiaux. Les bornes d'un extrait ne nous

permettent pas de le suivre dans tous ces détails.

La seconde partie est consacrée aux moyens préervatifs. On y trouve plusieurs instructions dans lesquelles tout ce qui concerne le régime des bestiaux sains & la purification des lieux infectés, se trouve rassemblé. C'est à l'eau seule, ou impregnée de quelques substances actives, soit acides, soit alkalines, & à la vapeur d'un mélange de soufre & de nitre en poudre, que l'Auteur donne sa confiance. Il s'est aussi servi de l'eau de chaux, pour la désinfection des cuirs suspects que l'on a conservés dans plusieurs Provinces, d'après ses avis.

Les réflexions suivantes prouvent que dans quelques circonstances l'assommement des bestiaux malades, & même de ceux avec lesquels ils ont communiqué, est le seul moyen que l'on puisse employer pour détruire la contagion.

1°. Une méthode de traitement, même avantageuse, n'est jamais adoptée par le plus grand nombre dans les campagnes.
2°. A peine peut-on obtenir que l'on y séquestre les bestiaux sains. 3°. La communication des hardes & des habitans échappe nécessairement aux Administrateurs; & cette communication est d'au-

tant plus à craindre, qu'il y a plus de malades, & que la maladie dure plus long-temps. 4°. Aussi-tôt que l'épizootie a pénétré dans une étable, quelque nombreuse qu'elle soit en bestiaux, aucun ne résiste à la contagion; & pour l'ordinaire on n'en guérit jamais plus d'un tiers. 5°. Tandis que l'on fait ses efforts pour guérir dans un Village, ceux des environs sont dévastés. 6°. La maladie bénigne, dans une Province, se communique très-meurtrière dans une autre. 7°. Par-tout où l'on sacrifie en même temps les bestiaux malades, & ceux qui ont communiqué avec eux, en désinfectant les lieux impregnés du virus contagieux, le foyer pestilentiel se purifie, & le mal cesse en peu de temps. 8°. Enfin, en Angleterre, dans les pays-bas Autrichiens, dans les Provinces Méridionales de la France, & dans la Flandre Françoise, ce moyen a eu le plus grand succès: la Hollande au contraire, qui n'a point pris ce parti, est toujours dévastée par ce fléau.

L'exemple de la Hollande, où la mortalité continuelle du bétail n'opere cependant pas la ruine de l'Etat, n'est d'aucune conséquence pour les autres Royaumes de l'Europe; l'agriculture ne fait

pas en Hollande la base de la fortune publique; ce n'est pas pour les fumières qu'on y a du bétail, ce n'est que pour la consommation des habitans. Les bêtes guéries qu'on y conserve suffisent pour les laitages. Le bétail nécessaire y est amené annuellement de la Westphalie. Il y reste un an, plus ou moins, sur les prairies où on l'engraisse. Le dommage que la Hollande a souffert de la perte des bestiaux, est que le prix de la viande y est doublé; c'est un impôt perpétuel qui augmentera, si on laisse à la maladie le temps de s'étendre en Europe.

En ne donnant à la Hollande que trois millions d'habitans, & en supposant que chaque habitant ne consomme que cinquante livres de viande par an, l'augmentation du seul prix de la viande, dans les Provinces unies, provenue de la maladie épizootique, doit y équivaloir à un impôt perpétuel de vingt-quatre millions de florins, ou de cinquante millions de France; considération très-importante, & qui ne doit pas échapper au Gouvernement François.

Un nouveau Règlement; dressé d'après ces vues, & qui a eu tout le succès possible dans l'Artois, dans la Picardie, & dans la Flandre maritime, se trouve

vers la fin de la seconde partie de l'Ouvrage de M. V. D.

La troisième partie du même Ouvrage réunit tous les Arrêts qui ont paru en France, relativement à l'épizootie. On y trouve sur-tout deux Mémoires instructifs, adoptés par le Gouvernement, dans lesquels la marche, que les troupes doivent tenir en cette circonstance, est déterminée avec exactitude.

On sera étonné de la rigueur avec laquelle on a combattu l'épizootie dans la Flandre Autrichienne, & dans le Brabant. On en lira les détails dans les Arrêts & Réglemens émanés de la Cour de Vienne, à ce sujet, & différemment modifiés, suivant les circonstances, par le Gouvernement de Bruxelles. Mais comme le succès le plus complet a couronné leur entreprise, le Gouvernement François a cru devoir en tirer des lumières pour diriger la marche de ses opérations.

Telle est la division & le plan de l'Ouvrage de M. V. D., dans lequel il a réuni les observations faites sur les épizooties, par plusieurs Médecins habiles, avec lesquels il étoit en correspondance : il a tâché de rassembler dans son recueil tous les moyens capables de

guérir, d'éloigner ou de détruire la maladie cruelle qui s'est manifestée depuis deux ans dans presque toutes les Provinces de la France.

OBSERVATIONS

*Sur les Enfans à grosse tête, par M.
DES ESSARTS, Docteur Régent &
Doyen de la Faculté de Médecine en
l'Université de Paris.*

Les enfans, qui ont la tête plus grosse qu'elle ne doit être, proportion gardée avec les autres parties du corps, sont plus sujets aux convulsions dans le travail des dents, & plus exposés au délire, & même à ce qu'on appelle vulgairement transport, quand ils sont attaqués d'une fièvre un peu forte.

J'ai eu de si fréquentes occasions, depuis vingt ans que je vois des enfans malades, de vérifier cette observation, déjà faite par quelques Praticiens, que je n'hésite point à la mettre au rang des aphorismes qui doivent faire loi. En effet, j'ai souvent prédit, à l'aspect des nouveau-nés, les convulsions dont ils ont été tourmentés cinq ou six mois après; & appelé auprès d'autres ma-

lades, j'ai annoncé l'agitation, le jabetage & le transport, à raison de l'intensité de la fièvre.

Le premier avantage qu'a procuré cette connoissance, a été de rassurer les parens & les assistans; le second, & sans contredit celui qui est le plus important, a été souvent de prévenir, ou au moins de diminuer beaucoup cet accident toujours dangereux. Quand c'est le développement ou la sortie des dents qui l'occasionnent, le véritable secours que l'on doit mettre en œuvre, est, 1°. de tenir toujours les extrémités chaudes; 2°. d'établir la liberté du ventre, & même de causer un médiocre dévoiement. Les moyens à employer dépendent de la constitution du sujet, & exigent des détails qui n'appartiennent pas à notre présente observation. Cependant je crois devoir assurer que j'ai obtenu moins de succès des potions & poudres antispasmodiques, que des lavemens adoucissans, des pédiluves, & des fomentations émollientes entretenues chaudement sur le ventre.

Dans les fièvres, soit inflammatoires, soit bilieuses, les mêmes moyens ne sont pas moins efficaces. J'ai continué quelquefois les fomentations pendant toute la maladie, déterminée par la roideur plus grande de l'artere, par un commen-

cement de soubresaut des tendons, le météorisme du ventre, & quelques foibles convulsions qui survenoient aussitôt que les fomentations étoient retirées. Lorsque l'intensité de la fièvre, l'embarras de la tête, ou la difficulté de respirer, forcent d'avoir recours aux saignées, l'expérience m'a convaincu que chez les enfans dont il est question, il est dangereux de les faire copieuses; & l'événement a confirmé la pratique de ne tirer que peu de sang à la fois, sauf à en répéter l'évacuation, à quelques heures de distance, autant que la pléthore l'exige.

Je pourrois citer un grand nombre d'exemples heureux ou malheureux, selon qu'on avoit suivi ou négligé cette précaution; mais je me bornerai à l'histoire suivante, d'autant plus que, outre l'excès de grosseur de la tête, elle présente une difformité singulière & rare dans la structure du crâne; singularité qui m'a servi de guide quelques mois après.

Le fils de M...., Président à la Cour des Aides, âgé de dix à onze ans, ayant la tête un peu oblongue & grosse sur-tout dans la partie postérieure, se plaignit de mal de tête, le 8 Mai 1767, après avoir soupé. On le tint à une diète exacte, on le fit beaucoup boire : il prit aussi

des lavemens. Le lendemain, que j'appellerai le deux de la maladie, il parut un peu mieux ; mais le soir la fièvre devint sensible, il rêvassa toute la nuit, & les urines se supprimèrent : il fut saigné du bras. Le trois, la fièvre étoit encore plus violente, la tête embarrassée, & le transport commença : il fût saigné deux fois du pied ; ces saignées abondantes ne procurèrent aucun calme. Au contraire, les redoublemens devinrent plus forts, plus fréquents ; le délire, porté jusqu'à la phrénésie, a duré jusqu'au onze de la maladie, malgré les délayans, les antiputrides acides de toute espèce. Le seul avantage que ces derniers aient produit, a été de rétablir & d'entretenir le cours des urines. Les fomentations ont dissipé le météorisme du ventre, qui avoit eu lieu dès le premier jour. Le six, le malade perdit la parole, & ne l'a pas recouvrée un seul instant. Le sept, on avoit apperçu plusieurs taches violettes, & même noires, sur le ventre, du côté gauche ; non-seulement elles ne se sont pas étendues, mais elles ont paru céder à l'efficacité du quinquina, mêlé dans les boissons.

Le onze, il eut une forte moiteur qui dura huit heures, & pendant laquelle le délire fut remplacé par un assoupisse

ment, ou plutôt un affaiffement considérable. L'enfant éprouvoit cependant toujours quelques soubresauts dans les tendons. Les urines se sont supprimées de nouveau, & le ventre s'est tendu cependant sans rénitence & sans douleur ; car il cédoit aisément à la pression de la main, & l'on entendoit rouler l'air qui distendoit les intestins, & sur-tout le colon, dont la direction étoit marquée par un bourlet très-saillant. Trois jours après, c'est-à-dire, le quatorze, le ventre étoit moins tendu, mais fort douloureux ; les agitations du malade annonçoient que les douleurs étoient vives & aiguës toutes les fois que les vents changeoient de place, & principalement avant leur sortie, ou avant l'évacuation d'un peu d'eau bilieuse. Car dans tout le cours de cet état affreux, malgré les secours les plus efficaces, on n'a pu obtenir que peu d'évacuations par les selles : & même il a deux fois passé vingt-quatre heures sans rien rendre. Le 15 seulement une potion huileuse de quatre onces procura une évacuation bilieuse assez considérable, & la sortie de beaucoup de vents. Cette double évacuation fut suivie d'un calme qui ne fut pas de longue durée ; car la nuit du 16 le ventre se gonfla de nouveau, les

urines devinrent plus rares & plus difficiles. Il n'y eut presque plus d'évacuations. Enfin le 18, pendant la nuit, tout le corps, excepté les extrémités inférieures, fut couvert d'une sueur semblable à celle du 11. Les yeux, très-gonflés, sortoient de la tête; le regard étoit fixe, & la pupille extrêmement dilatée, sensible néanmoins à une lumière vive, qui faisoit fermer la paupière. Il mourut le 19 au soir, sans aucune agitation, sans agonie.

Pendant toute cette maladie la fièvre s'est toujours maintenue au même degré, ayant tantôt quatre, tantôt cinq redoublemens par jour. Les soubresauts des tendons n'ont eu aucun relâche. La langue & les lèvres ont été constamment sèches, arides & noires, & les dents enduites d'un limon épais de même couleur. Ce n'est que depuis le 12 que cet infortuné a cessé de se retourner librement, & de se tenir tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre. Il n'a eu ni envie de vomir ni hoquet.

Il n'étoit pas possible de méconnoître que la tête étoit le siège principal de cette violente maladie; mais j'avoue qu'il me parut difficile d'assigner la nature du désordre: c'est pourquoi je résolus d'en faire l'ouverture, & d'examiner

quels ravages en même temps avoient été produits dans le ventre & la poitrine.

A l'extérieur, à deux travers de doigt de l'ombilic sur le côté gauche, au commencement de la région lombaire, nous avons trouvé une tache d'un brun noirâtre, large d'une piece de six sols, reste d'une tache, beaucoup plus étendue, qui avoit paru douze jours avant la mort; de plus, la peau qui couvre les fausses-côtes du même côté, & celle de tous les endroits sur lesquels l'enfant étoit appuyé lors de sa mort, violette & même noire.

Le ventre étoit très-gonflé, très-renitent & saillant, principalement dans les régions épigastriques & ombilicales. A l'ouverture des tegumens, la peau du ventre étoit très-mince, molle, & se déchiroit aisément. Les intestins sont sortis avec violence par la premiere ouverture faite dans les muscles & le péritoine. Nul déplacement. Le colon, dans toute son étendue, étoit prodigieusement distendu par de l'air : les intestins grêles l'étoient à proportion de leur diamètre; l'estomac comme s'il eût été souflé avec effort, & la pression de la main ne put en rien faire sortir. Nous l'ouvrîmes : il ne contenoit absolument que de l'air.

L'epiploon étoit presqu'entièrement dégarni de graisse.

Le foie plus gros que dans l'état naturel, mais d'ailleurs sain & de bonne couleur; la vésicule du fiel très-grosse, longue de près de quatre pouces, & remplie d'une bile épaisse, fort jaune.

La rate saine, mais un peu grosse, & d'une figure différente de l'ordinaire, en ce qu'elle étoit plus courte, sa tête grosse, épaisse, sa pointe arrondie & présentant en total un cœur.

Le pancréas fort dur dans sa totalité, & d'une couleur naturelle.

L'estomac fort épais, la portion de la grande courbure, voisine du pilore, enflammée dans une étendue de la paume de la main, & marquée de points d'un rouge vif & de quelques autres violets. La membrane interne détruite en cette partie.

Le canal intestinal contenoit, à-peu-près, une chopine d'une bile détrempée par les boissons.

Le mésentère étoit maigre, & les glandes d'un violet très-foncé & plus grosses qu'à l'ordinaire.

Les reins fort gros, sans calculs ni embarras.

Les artères très-épaisses, ainsi que la vessie, qui étoit pleine d'urine.

* Il n'y avoit rien d'extraordinaire dans la poitrine , seulement beaucoup d'eau dans le péricarde.

Dans la tête , la dure-mere plus épaisse que dans un vieillard de 70 ans , étoit très-blanche , & n'avoit aucune adhérence avec le crâne , dont les sutures étoient absolument effacées , & qui ne présentait aucune anfractuosité , mais une surface très-égale & très-lisse. La dure-mere comprimoit si fort le cerveau , & étoit si tendue , que quand la scie l'a attaquée , il s'est fait une explosion semblable à celle que fait un ballon bien tendu lorsqu'on le perce , & le cerveau est sorti aussi-tôt par l'ouverture. Il nous a paru plus gros & plus ferme qu'il n'a coutume d'être à cet âge.

La pie-mere n'étoit point du tout adhérente à la substance corticale : mais ses vaisseaux , comme ramassés par paquets , étoient remplis en partie de bulles d'air très-apparentes , entre-coupées par des globules d'un sang fort vermeil , inégaux dans leur longueur. Ces vaisseaux étoient dilatés dans plusieurs endroits. Ce que nous trouvâmes sur-tout remarquable dans le plexus choroïde.

Les nerfs étoient fort gros.

L'artere , qui accompagne le nerf op-

rique , d'un diametre considerable , & ayant une varice remplie d'un sang noir , grande comme une lentille , & située au commencement de l'entrée de cette artere dans le trou optique.

Il y avoit très-peu d'eau dans les ventricules.

Presque point de sang dans les sinus longitudinal & latéraux. Le cervelet nous a paru seulement plus volumineux que dans les enfans de cet âge.

De ce détail ne peut-on pas conclure que la compression du cerveau , occasionnée par les vaisseaux de la pie-mère distendus autant par le sang que par l'air , a été la cause de la phrénésie , qui a duré onze jours , & de l'assoupissement qui en a duré cinq ? (dans les deux derniers le malade a été assoupi alternativement , & a eu les yeux fort ouverts) ; que ce même état du cerveau a produit l'atonie & la paralysie de l'estomac & de tout le canal intestinal , dont le mouvement péristaltique a été absolument anéanti ? &c.... Ne pourroit-on pas aussi attribuer le dégagement de l'air dans les vaisseaux sanguins à l'action d'une bile âcre , mêlée avec le sang , & à la déplétion subite des vaisseaux par des saignées trop abondantes ? C'est au moins ce que j'ai pensé.

& c'est ce qui a décidé la conduite que j'ai tenue, sept mois après, avec le frere cadet du malade dont je viens de parler.

Cet enfant, âgé de huit ans, haut en couleur, ayant également une tête fort grosse, & le reste du corps maigre à proportion, se plaignit du mal de tête le 21 Novembre 1767 : la fièvre étoit médiocre : mais frappé de ce que j'avois observé dans l'ainé, & de la ressemblance qui existoit entre eux ; (car le cadet, ainsi que son frere, n'avoit jamais eu de fièvre sensible sans délire) : frappé, dis-je, de cette ressemblance, j'annonçai que je craignois une fièvre violente & le transport : je demandai une consultation, & en attendant je prescrivis des boissons délayantes, nitrées, des lavemens, des bains de pieds. Le Confrere que j'attendois pour lui communiquer mes observations, & le plan que je m'étois fait, n'ayant pu venir, forcé d'ailleurs, par l'accroissement de la fièvre & des accidens, de tirer du sang, j'ordonnai une saignée du pied, d'une palette; une seconde de pareille quantité trois heures après ; une troisième semblable six heures après. Les deux premières avoient été faites & suivies d'une diminution sensible de la fièvre & de la cessation du

transport, lorsque le malade fut confié aux soins d'un autre Médecin. Aussi-tôt que j'en fus informé, je me hâtai de faire à mon Confrere l'histoire de la maladie & de l'ouverture du frere aîné, des rapports que j'avois observés entre ces deux enfans, & du plan que j'avois formé en conséquence, de ne faire que de très-petites saignées à la fois. Sans doute mes réflexions ont mérité son suffrage; car j'ai appris qu'il avoit adopté la même modération en prescrivant deux autres saignées; que notre malade n'avoit plus eu de transport, & s'étoit parfaitement rétabli.

Je laisse au Lecteur à faire tels raisonnemens physiologiques & pathologiques qu'il jugera à propos sur ces faits; mon seul desir est que les observations que je lui communique, puissent tourner à l'avantage de l'humanité.



L E T T R E

*A l'Auteur de la Gazette Salulaire ,
imprimée à Bouillon , en réponse à
l'article premier de la Feuille du Jeudi
premier Février 1776 ; par M. TE-
LINGE , Auteur d'un Catéchisme sur
l'Art des Accouchemens.*

J'AI lu, Monsieur, votre feuille du
Jeudi premier Février 1776, avec d'au-
tant plus de reconnoissance, que vous
y faites connoître les défauts que vous
avez rencontrés dans mon catéchisme
sur l'art des accouchemens. La critique,
entre gens sans intérêt personnel, sert
plutôt à instruire qu'à indisposer celui sur
qui elle tombe. Je ne réponds à la vôtre
que dans l'intention d'étendre mes foi-
bles lumières dans un art si nécessaire
& si utile. Vous dites, dans cette feuille,
après avoir fait l'analyse de mon caté-
chisme, « malgré le mérite de cet Ou-
» vrage, on y trouve quelques asser-
» tions erronées, que nous aurions
» désiré ne pas y rencontrer. Telles sont,
» l'opinion que le fœtus est pendant les
» premiers huit mois dans une position
» différente de celle du neuvième, & le

» précepte de ne pas donner à tetter pen-
 » dant les premières vingt-quatre heures
 » à un enfant qui ne rend pas bien le
 » méconium. Nous aurions encore de-
 » siré que M. T. eût fait mention de
 » l'extraction du sang par le nombril,
 » dans le cas d'un accouchement labo-
 » rieux, & de la manière de rétablir la
 » circulation de l'enfant, en le tenant
 » pendant quelque temps entre les cuisses
 » de la mère, dont on ne l'a pas sé-
 » paré, par la ligature & la section préa-
 » lables du cordon ».

Voilà donc, Monsieur, deux *assertions*
erronées, & deux omissions que j'ai à
 justifier. 1°. J'ai dit, pag. 18. « Le fœtus
 » est droit dans la matrice, de manière
 » que sa tête répond au fond de la ma-
 » trice, & ses pieds à l'orifice. Il se
 » maintient dans cette situation jusques
 » vers les derniers temps de la grossesse;
 » alors il fait la *culbute*, & présente la
 » tête à l'orifice de la matrice ».

Combien d'autorités respectables, de
 tous les âges de la Médecine, viennent
 à l'appui de cette assertion ! Hippocrate
 dit expressément, lib. de Octim. partu,
Incipit autem laborare puer ante par-
tum, & interitûs periculum subit, quum
in utero vertitur. Producentur enim om-
nes sursum habentes caput. Galien décrit

ainsi la position du fœtus dans la matrice : *Caput in elatiore uteri parte continetur , brachiis ac tibiis contractis , &c.* Quelle foule d'Observateurs éclairés depuis ces Pères de l'Art , jusqu'à nos jours , ont reconnu la même position ! Lisons, sur cette matière , *Arantius , Fabricius , Harvei , Mauriceau , Dionis , Deventer , Heister , Boerhaave* & les illustres Commentateurs , *Astruc , Levret , &c. &c.* Tous sont en ma faveur , tous parlent d'après l'expérience ; & qui osera soupçonner ces grands Maîtres , ces hommes qui ont travaillé avec tant de succès aux progrès de la Médecine & de la Chirurgie ; qui osera les soupçonner ou de mauvaise foi , ou de s'être trompés si grossièrement dans une question de fait ? On cite , à la vérité , pour l'opinion contraire , quelques autorités ; mais elles sont en petit nombre ; on ne peut même rien conclure de certain de ce que disent *Columbus* & *Onymos*.

Vous allez , sans doute , Monsieur , me dire que je jure *in verba magistri* ; je vous avoue que je n'en rougis jamais ; cependant s'il m'est permis d'ajouter ma propre expérience à celle de tant d'Auteurs célèbres , je vous citerai trois exemples : j'ai été témoin de l'ouverture des cadavres de deux femmes mortes ; l'une
dans

dans le sixieme; l'autre dans le cinquieme mois de leur grossesse: les deux fœtus avoient la tête vers le fond de la matrice. Un Chirurgien instruit, des environs de cette Ville, vient encore de m'attester qu'il a ouvert la femme du nommé Favreau, Laboureur à Saulce-Champenoise, morte dans le sixieme mois de sa grossesse, & que la tête du fœtus touchoit le placenta qui étoit attaché au fond de la matrice. Mon assertion est donc fondée; mais voyons si la raison s'accorde avec l'autorité & l'expérience.

La nature est réfléchie dans ses opérations; elle a fait le fond de la matrice beaucoup plus étendu qu'aucune de ses parties. Que peut-on en conclure raisonnablement? que le fond de la matrice est destiné à contenir les parties du fœtus les plus volumineuses, jusqu'à ce que les autres régions de ce viscere soient assez distendues, pour pouvoir les loger à leur tour sans danger pour la mère & pour l'enfant.

Ce n'est que *vers les derniers temps de la grossesse*, que le *musseau de tanche*, formé par l'extrémité du col de la matrice dans le vagin, s'efface entierement; que les bords de l'orifice se prêtent & s'étendent: ce n'est donc que vers ce

temps que la tête du fœtus peut se loger dans la partie inférieure de la matrice, sans en être trop comprimée, & sans y causer une irritation dangereuse.

Ce n'est que dans le même temps que la forme de l'abdomen change : *hactenus*, (dit Haller dans le Commentaire sur Boerhaave, de conceptu) *superius tensum fuerat, nunc descendit ad subsidentis sacci modum, atque inferius ad pubem prominet*. D'où viendrait ce changement, s'il ne vient pas de la position différente du fœtus, dont on pouvoit sentir la tête en touchant le ventre de la mere, & que l'on ne trouve plus à cette époque ? C'est alors que les femmes commencent à sentir, de temps à autre, quelques douleurs, qui leur font espérer de voir bientôt arriver le terme de l'accouchement. Je persisterai donc, Monsieur, dans mon assertion, toute *erronée* qu'elle vous paroisse, jusqu'à ce qu'un nombre suffisant d'expériences suivies, avouées & attestées, démontrent le contraire.

2^o. J'ai dit, page 42, en parlant des précautions nécessaires après l'accouchement, » La troisième est, si l'enfant ne » rend pas bien le méconium, de lui » faire prendre une once d'huile d'aman- » des-douces, mêlée avec autant de sy- » rop de roses pâles, & de ne lui donner

»à tetter qu'au bout de vingt-quatre ,
 »heures après sa naissance.»

L'expérience journaliere ne prouve que trop que le méconium retenu devient une cause de maladies qui enlèvent un très-grand nombre d'enfans. On doit donc s'occuper sérieusement de l'évacuation de cet excrément. C'est dans la vue de prévenir cette cause de dépopulation , que je conseille de l'évacuer avant de donner à tetter à l'enfant nouveau-né. Ce conseil est d'autant plus fondé , que la plupart des meres conservent encore la cruelle habitude de refuser leur lait à leurs enfans , & que , par conséquent , on ne peut m'objecter que le *colostrum* suffit , & est même préparé , par la nature , pour fondre cette humeur épaisse , ténace , gluante , & la pousser au dehors.

Je veux encore que toutes les meres chérissent assez les fruits délicats de l'union la plus tendre , pour leur accorder le droit naturel qu'ils ont à leur sein ; le précepte que vous reprenez , Monsieur , seroit-il si erroné ? Vous savez , sans doute , que très-souvent les mamelles ne s'ouvrent que deux jours après l'accouchement , quelquefois même plus tard , pour fournir ce lait séreux , fluide , légèrement purgatif & si salutaire. *Quamvis autem* , dit *Van-Swieten* sur l'Aphorisme

1334, *viderim statim post partum ubera duxisse infantes, tamen plerumque mammarum à partu flaccescere potius solent, neque tenduntur fere nisi secundo, tertio, quartove die... tunc dicitur lac ad mammas deferri.*

Dans tous les cas, j'ai deux grands hommes pour complices de mon erreur : *Boerhaave* & son Commentateur. Le premier, en parlant des dangers du séjour du méconium, s'explique ainsi Aphor.

1342 : *Curatur facile jejunio horarum x vel XII, assumptione pauci vini cum melle misti; iteratâ do si hoc tempore abstinentiæ dati; vel lenissimo quodam simul adjecto stimulo purgante.* J'ai cru pouvoir étendre le temps du jeûne du nouveau-né d'après *Van-Swieten* sur l'Aph. 1344. *Si magna copia meconii in intestinis hæserit, longius tempus requiritur ad evacuationem; nam, uti dixi, non expellitur simul & semel omne meconium.*

3°. » Nous aurions encore désiré,
 » dites-vous, que M. T. eût fait mention
 » de l'extraction du sang par le nombril,
 » dans le cas d'un accouchement labo-
 » rieux, & de la manière de rétablir la
 » circulation de l'enfant, en le tenant
 » pendant quelque temps entre les cuisses
 » de la mere, dont on ne l'a pas séparé
 » par la ligature & la section préalables
 » du cordon. »

Je pourrois ici, Monsieur, vous réfuter par vous-même; car s'il est nécessaire de laisser couler le sang par le nombril d'un enfant fatigué par le travail d'un accouchement laborieux, il faut donc couper le cordon. Si au contraire il faut tenir cet enfant entre les cuisses de sa mere pour rétablir la circulation avant de couper le cordon, la saignée par le nombril est donc préjudiciable. Mais ce sont, sans doute, les bornes étroites de votre Feuille qui vous ont empêché de vous expliquer plus clairement.

L'Accoucheur ne doit les secours dont vous parlez à l'enfant qui vient de naître, que lorsqu'il a été affoibli par la longueur ou la difficulté du travail; mais la saignée ne peut que l'affoiblir davantage encore: j'ai cru ne devoir pas la conseiller, & je me suis contenté de rapporter page 42 de mon Catéchisme, les moyens qui m'ont réussi, lorsque l'enfant ne donnoit aucun signe de vie, ou que ceux qu'il donnoit étoient douteux. Vous les avez même tirés de la Gazette de Santé pour les publier dans la votre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur une Rétention d'urine , avec distention prodigieuse de la vessie , chez une femme , à la suite d'une maladie épidémique , par M. DE VILLÉ , Chirurgien Major du Régiment des Carabiniers de MONSIEUR.

Le 6 Juin 1774 je fus mandé chez le nommé *Grelé* , Fermier du moulin de Souvigny , près la Ferté-Bernard , pour son épouse alitée du 12 Mai , par une fièvre putride & contagieuse , caractère d'une épidémie regnante alors dans cette partie du haut Maine. Je trouvai cette femme agonisante : j'appris de son mari qu'elle étoit âgée de 28 ans , d'un bon tempérament , & abandonnée d'un Chirurgien appelé dès le commencement de la maladie , & que ce même Chirurgien en ayant tout désespéré , s'étoit retiré fatigué de ses mauvais succès contre une tension excessive du bas-ventre de cette moribonde , qui fut l'écueil de ses lumières. Dans l'examen que j'en fis , je le trouvai bien aussi volumineux que le plus gros

ventre possible d'une femme au terme de l'accouchement. La simple inspection m'en démontra la cause, & je ne doutai point, au premier aspect, qu'elle ne se trouvât dans la vessie. Le ventre rendu en forme de poire, dont la base auroit été en haut & le sommet vers les aînes; une fluctuation concentrée, les plaintes du Mari & de la Garde, sur ce que la malade ne faisoit plus d'urine (je me sers de leurs termes) depuis bien du temps; tout m'indiqua une rétention, à la vérité peu ordinaire, sur-tout chez les femmes, qui, comme on fait, ont le canal de l'urètre droit, court & très-lâche: on auroit facilement soupçonné les eaux d'être répandues dans la capacité de l'abdomen, tant il y avoit ici de rapport avec l'ascite. C'est ainsi qu'en établissant son diagnostic d'après des préceptes certains, que l'on peut apporter des secours efficaces dans les cas où la nature, livrée à elle-même, succomberoit.

J'observai attentivement l'état des parties extérieures de la génération; je n'y trouvai point absolument d'inflammation, ni apparence de ces taches gangreneuses qui ont été remarquées en pareil cas. En sondant je rencontrai une assez grande résistance, que j'ai cru

dépendre autant du changement de situation du col de la vessie par l'extrême distension de son corps , que du trigône tendu sans doute proportionnellement aux tuniques de ce viscère. Mon introduction faite, je tirai huit pintes d'eau sans y comprendre ce qui s'en répandit dans le lit par le changement des vases peu commodes, que j'ai évalué à une chopine. Tout ne sortit point par cette prodigieuse évacuation; je m'y tins en raison de l'état où étoit la malade & de la violence des oscillations de l'aorte inférieure, que j'avois peine à balancer par la compression, & que je contins au moyen du bandage du corps. Un des effets de la présence des eaux, & qui ne fut pas le moins fâcheux, fut la suppression des matières stercorales en comprimant le rectum; de sorte que toutes les tentatives faites depuis huit jours pour rétablir les évacuations suspendues, & faire recevoir à la malade des lavemens, avoient été inutiles, ce qui fixa mes attentions premières à lui en faire donner aussi-tôt en ma présence : elle les reçut heureusement & avec succès. Je répétais à deux heures de distance le cathétérisme, & je n'en obtins pas moins d'urine que la première fois, ce qui fit en total dix-sept pintes. Cela prouve

qu'après de grandes & longues rétentions, la sécrétion des urines est un travail bien facile à la nature, ou il faut qu'ici la vessie en ait au moins contenu à la fois quinze pintes, volume immense, dont il est peu d'exemples, & qui nous démontre jusqu'où peut aller l'extension de la fibre, sans de grands dangers. On connoît l'extrait d'une lettre de M. Caré, Médecin de Saint-Omer, où l'on voit un cas semblable au sujet de cette observation, que le Médecin n'a pas parfaitement détaillé : il dit » qu'il fut appelé » pour la femme du nommé *Lanois*, » qui avoit une inflammation au bas- » ventre, avec une rétention d'urine : la » vessie s'étoit tellement étendue & gon- » flée, qu'elle avoit chassé hors du ventre » la matrice de cette malheureuse femme, » qui étoit grosse de trois mois, & qu'a- » près l'avoir sondée, il tira près d'un » seau d'eau, par la sonde, dit-il, & ré- » duisit le matrice ». Le Critique qui censura cet extrait dit : » ou les vessies » sont plus grandes à Saint-Omer qu'à » Paris, ou les seaux y sont beaucoup » plus petits ».

On voudra bien que je me serve de cette plaisanterie pour prouver au moins combien on étoit éloigné de croire à de

pareilles observations , sans doute , parce qu'on n'en avoit point assez connues.

Je ne veux point faire croire , ni croire moi-même à la réduction des matrices , mais bien à la conformité naturelle & respective des vessies de Saint-Omer à celles de Paris. Je fais par l'anatomie que les viscères membraneux faits pour recevoir , sans mesures , les matières de la nutrition & les déjections , ont une propriété infinie à se déployer & à s'étendre excessivement. On a vu des estomacs contenir jusqu'à neuf pintes (a) ; des estomacs ! Sans ceux qui en ont contenu davantage , & qui ont échappé à notre curiosité. Le premier des intestins reçut le nom de *ventriculus succenturiatus* , après l'avoir trouvé d'une capacité plus approchante de celle de l'estomac que de celle qui lui est propre. Les connoissances physiologiques nous en donnent d'autant mieux l'explication , que nous apprenons , par elle , à connoître la nature & l'essence de la fibre , d'où dépendent son élasticité & son extensibilité.

Je crus trouver dans le relâchement & l'atonie où étoient les solides , la cause

(a) M. Sabatier. Anat. 2 vol.

SUR UNE RÉTENTION , &c. 139
de cette rétention : je donnai en conséquence à la malade les anti-septiques à petites doses & de légers cordiaux : je rins le ventre libre à l'aide des lavemens & des minoratifs. Ayant assujetti dans l'uretre une sonde tenue fermée avec un fauflet , je fis laver la vessie , en y injectant une lotion vulnéraire & tonique autant de fois que j'avois évacué les urines , jusqu'à ce qu'elle fût rentrée dans ses fonctions , & qu'elle eût recouvré son ressort , ce qui arriva dans l'espace de trois semaines. Après ce temps la malade se passa de tout secours , mais avec une légère incontinence , qui ne lui a pas duré plus de deux mois : elle jouit actuellement de la meilleure santé.

L E T T R E

De M. ESPIAUD , Maître en Chirurgie , à Soissons , au sujet de deux Vers solitaires.

Le 19 Septembre 1776 , Demoiselle *Magdelaine Boulanger* , native de Soissons , âgée de cinquante ans , vint me consulter , sur le soupçon qu'elle avoit d'être attaquée du ver solitaire. Elle me montra ce qu'elle avoit rendu la veille.

C'étoit un fragment de tania. Je lui proposai de faire usage du spécifique de Madame *Nouffer*; elle y consentit d'autant plus volontiers, que depuis long-temps elle prenoit des remèdes, qui loin d'apporter du soulagement à ses maux, les aigrissoient. Il est bon d'observer que la malade rendoit depuis long-temps des portions de ce ver, & qu'elle s'en aperçut pour la première fois en Juin 1770. Enfin, le jour fixé pour lui administrer le spécifique, je la fis venir chez moi, tant pour la préparer par des remèdes propres & capables d'assurer l'efficacité du spécifique, que pour être à portée de suivre par moi-même ses effets.

Le 25 Septembre, vers les sept heures du soir, je lui fis prendre la panade, & demi-heure après le biscuit & un verre de vin blanc, ainsi que le recommande Madame *Nouffer*. Je crus devoir me dispenser de donner un lavement émollient à la malade, parce qu'elle avoit toujours le dévoiement. Le lendemain, à quatre heures & demie du matin, elle prit le spécifique; un quart-d'heure après, elle sentit dans les entrailles un mouvement qui l'effraya beaucoup. Deux heures après, elle eut une copieuse selle, dans laquelle je trouvai une portion du ver solitaire; cette portion avoit cinq aunes.

de longueur ; j'examinai attentivement si la tête y étoit ; ne l'ayant pas découverte , je crus indispensable de lui faire prendre la médecine que Madame *Nouffer* recommande trois heures après la prise du spécifique. Une demi-heure après cette potion purgative , que je modérai à cause du tempérament foible de la malade , elle sentit , dit-elle , tomber quelque chose de la gorge dans l'estomac , & de l'estomac dans le ventre ; elle se présenta aussitôt à la chaise percée , sur laquelle je l'engageai à rester le plus qu'elle pourroit ; pour faciliter la sortie du ver. Après y être demeurée trois quarts-d'heure , au fond du vase étoit une masse de ver solitaire , de la grosseur du poing ; je cherchai aussitôt la tête , qu'on fait être l'extrémité de ce long fil , qui va toujours en grossissant du côté du corps ; je la trouvai. Ce ver solitaire a deux lignes & demie de large & cent trois aunes de long , & si j'avois pu mesurer toutes les petites parties qui se sont cassées , il auroit eu au moins cent quarante aunes.

Ce fait , aussi curieux que rare , ne peut que confirmer l'efficacité du remède de Madame *Nouffer* , & par conséquent augmenter en lui la confiance.

Environ un mois auparavant , j'avois

administré, avec tout le succès possible, le même spécifique de Madame *Nouffer*, à la nommée *Elisabeth le Feyre*, native de Noyon, âgée de quarante-sept ans, demeurant, en qualité de Cuisiniere, chez M. *du Barré*, à Soissons. Cette fille étoit incommodée du ver solitaire, depuis l'âge de quinze ans, elle en rendoit de temps en temps cinq à six aunes à la fois. On avoit fait usage de remèdes de toutes especes pour la guérir radicalement; mais, bien loin de la soulager, ces remèdes n'avoient fait que l'affoiblir; celui de Madame *Nouffer*, en évacuânt le ver, lui rendit la force & la santé; je le lui fis prendre à quatre heures du matin, & avant dix heures le ver solitaire fut entierement dehors; il a dix-neuf aunes de long & quatre lignes & demie de large.

Je conserve dans des bocaux ces deux vers solitaires.

OBSERVATION

*De M. LORES, Maître en Chirurgie,
à Josselin, en Bretagne..*

On condamne quelquefois, à l'amputation, des membres qu'on pourroit sau-

OBSERVATION DE M. LORES. 143
ver , avec des soins & un traitement convenables. En voici un nouvel exemple , qui peut servir à rendre circonspects les Chirurgiens qui conseillent ou exécutent trop légèrement cette opération.

M. *Carré de la Gasnerie* , habitant de Laval , s'étoit rendu à Lanouée , près de Josselin , où il eut le malheur de faire une chute. Il se luxa la jambe droite dans sa partie inférieure ; il eut recours à une de ces femmes qui se mêlent de réduire les luxations. Après la réduction , elle appliqua un bandage , apparemment trop serré ; le pied s'enfla prodigieusement ; il excédoit beaucoup le niveau du bandage. La partie devint livide & noire ; elle exhaloit une odeur gangréneuse ; l'enflure s'étendit sur la jambe ; bientôt la fièvre s'alluma , & il survint un transport violent. Les choses étoient en cet état , & la réduction étoit faite depuis huit jours , lorsque je fus appelé au secours du malade. Mon premier soin fut de couper le bandage , que je soupçonnois être la cause de tous les accidens , & de faire quelques scarifications. Cependant les progrès de la gangrene , & l'état où l'on me dit qu'étoit la jambe après la chute , m'inquiéterent sur le sort du malade. Je demandai

donc une consultation, pour décider sur le parti qu'il falloit prendre dans une circonstance aussi délicate. Tout bien examiné, on fut d'avis qu'il falloit couper la jambe. Cét avis se trouvoit conforme à celui de M. *Petit*, célèbre Chirurgien de Paris, qui dans son *Traité des maladies des os*, tome premier, page 337, s'explique en ces termes :

„ Bien des Praticiens pensent que la
 „ luxation complete de l'astragal ne
 „ peut jamais guérir qu'il ne reste clau-
 „ dication, ou tout au moins difformité
 „ à la jointure. J'ai cependant eu l'a-
 „ vantage de guérir parfaitement plu-
 „ sieurs de ces luxations; mais lorsque
 „ la luxation complete est telle, qu'il
 „ y a rupture des tendons, de la plu-
 „ part des ligamens, & de la peau
 „ même; dans ces cas, je n'ai ja-
 „ mais vu guérir, & alors le seul moyen
 „ de sauver la vie du malade, est de
 „ lui couper promptement la jambe.
 „ On peut cependant tenter de la lui
 „ conserver; mais, si dans les vingt-
 „ quatre heures on ne voit pas une dis-
 „ position favorable, il ne faut pas dis-
 „ férer l'amputation; plus tard, il n'est
 „ plus temps. » M. *Sue*, Chirurgien
 de Paris, dit tellement la même chose
 dans son *Dictionnaire de Chirurgie*,
 formant

formant le troisieme tome du *Dictionnaire de Santé*, qu'on ne sauroit douter qu'il n'ait fidèlement copié en cet endroit M. Petit. Les Auteurs du *Dictionnaire de Chirurgie*, page 256, tome 2, s'expriment exactement dans les mêmes termes. De plus, un des célèbres Médecins de la Province regardoit l'amputation, dans le cas présent, comme indispensable. Tant d'autorités respectables étoient bien propres à me faire quelque impression; mais l'envie de conserver au malade un membre précieux, l'espoir que j'avois d'y réussir, la résistance du malade lui-même, quelques succès que j'avois obtenus dans des cas désespérés, me décidèrent pour le parti contraire. M. de la Gasnerie, fortement opposé à l'amputation, s'abandonna entierement à mes soins. Chargé seul du traitement, je fis pendant douze jours des scarifications profondes au pied & à la jambe, & j'enlevai ce qu'il y avoit de sphacélé. J'ouvris des sinus en différens endroits, afin de donner issue à la matiere purulente qui y séjournoit : la fièvre qui s'allumoit dès qu'il se formoit du pus dans quelques nouveaux endroits, diminuoit, comme on l'observe constamment à mesure qu'on procuroit au pus le moyen de s'évacuer. Parmi le grand nombre

d'incisions que je fus obligé de pratiquer, deux sur-tout furent remarquables; savoir, une de sept pouces de longueur à la partie moyenne externe de la jambe, & l'autre de neuf, à sa partie interne & inférieure. Les deux malléoles, l'os du métatarse, celui du gros orteil; le tendon d'Achille même, se sont exfoliés. Le pansement consistoit à appliquer sur les parties malades des plumaceaux très-minces, trempés dans un liniment composé d'une eau distillée d'aristoloche ronde, de sucre & de vin blanc, & d'un baume vulnéraire: la dose étoit de trois parties de l'eau distillée sur une de baume vulnéraire, & autant d'huile de térébentine. Je me servois de ce mélange pour injecter les sinus. Quant aux compresses qui couvroient les plumaceaux, elles étoient seulement imbibées de baume vulnéraire. La jambe étoit placée dans une boîte à charnière, garnie de petites crémaillères, très-commodes. Tant que la suppuration fut abondante, les plaies se pansoient deux fois par jour. Dès qu'elle fut diminuée, l'on ne pansa plus qu'une fois jusqu'à parfaite guérison, que j'obtins en trois mois.

M, *Carré de la Gasnerie* marche bien: il ne reste à sa jambe aucune difformité: on ne se douteroit pas à laquelle des deux

il a eu mal ; il éprouve seulement un peu de difficulté dans la très-grande flexion du pied.

Puisse ce fait, joint à beaucoup d'autres, rendre les Gens de l'Art très-réservés sur les amputations ! Ce sont là mes vœux ; c'est le motif qui m'a sollicité à rendre publique cette guérison.

S U I T E

Des Observations sur l'Apoplexie.

Les effets d'une pareille cause ne sont pas toujours aussi prompts & aussi menaçans. Mais si les vaisseaux en question restent engoués, quelque temps après les congestions deviennent insurmontables ; les vaisseaux sont portés à un point extrême de dilatation ; le sang en stase acquiert une consistance polypeuse, &c. La paralysie des organes, qui reçoivent leurs nerfs des points du cerveau qui sont principalement comprimés, est la suite de cet état : une apoplexie funeste en est le terme, en conséquence de la rupture des vaisseaux portés à un degré suprême de dilatation.

6°. De cet état morbifique des vaisseaux du cerveau, il peut résulter un inconvé-

nient d'une autre nature , capable d'entraîner des suites aussi fâcheuses.

Dans l'état naturel il transsude des extrémités artérielles lymphatiques, qui aboutissent à la surface interne de la dure-mère & à la surface correspondante de la pie-mère, une humeur séreuse , qui sert à lubrifier le contour du cerveau , & qui empêche que ces deux membranes ne se collent l'une à l'autre. La surabondance de cette humeur est reprise par des vaisseaux inhalans ; ainsi l'on conçoit qu'elle est plus ou moins renouvelée. Les vaisseaux d'où elle part se trouvant dilatés au-delà de leur calibre ordinaire , leurs orifices proportionnellement dilatés en laissent échapper une plus grande quantité , pendant que ceux des tuyaux inhalans sont au contraire resserrés par la compression que ceux-ci éprouvent de la dilatation des autres. De-là s'ensuit un amas de cette humeur entre les deux méninges, d'où résulte un autre genre de compression qui devient même plus considérable que celle qui a lieu par les vaisseaux dilatés (a).

(a) Il n'est pas rare de trouver dans les cadavres des collections de sérosités sous la membrane arachnoïde, qui est séparée pour-lors de la tunique interne de la pie-mère.

7°. Lorsque la pléthore se trouve jointe à un excès de consistance de la masse du sang, la partie rouge, surabondante en ce cas, s'engage aisément dans les artères capillaires de la pie-mere : il s'y forme des obstructions. L'action systolique du cœur, augmentée pour-lors en raison de la solidité du sang, en fait passer dans le crâne une plus grande quantité que de coutume ; mais ne pouvant suivre son cours ordinaire, il se dévoie & pénètre dans les vaisseaux du second genre, dont les orifices sont dilatés par l'effet de l'impulsion augmentée. Cet état est celui de l'inflammation du cerveau, qui est annoncée par de violens maux de tête, accompagnés de pulsations & de fièvre, que suivent bientôt le délire, le coma, le carus, l'apoplexie. La chaleur morbifique dissipe promptement la rosée lymphatique, qui lubrifie la surface du cerveau ; d'où naît l'adhérence des deux méninges dans une étendue proportionnée à celle de l'inflammation. Cette circonstance de l'adhérence de la dure-mere à la pie-mere, dans le cas de l'inflammation de la surface du cerveau, n'est pas rare. L'observation de la page 71 en présente une considérable. Cette même circonstance se trouve encore dans l'observation de la

page 349 du *Journal de Décembre 1776*, & nous l'observerons encore dans les deux exposés anatomiques qui suivent. La chaleur, qui est le produit de l'inflammation, suffit pour causer cette adhérence; mais elle est assez souvent l'effet de la suppuration dans quelques points des parties enflammées; ce qui se remarque sur-tout à la suite des fièvres continues qui proviennent de l'inflammation de la surface du cerveau & des méninges, & qui se terminent par le carus ou l'apoplexie.

Dans le cadavre d'un homme mort d'une maladie de ce genre, dans un de nos Hôpitaux de Charité, j'ai trouvé la dure-mère adhérente fortement à la pie-mère, à la partie postérieure du cerveau, & dans le contour du cervelet, par plusieurs points de suppuration. Les veines, qui versent dans les sinus le sang distribué au cerveau, se trouvoient gorgées & grossies prodigieusement, & les principaux sinus étoient remplis d'un sang épais & caillé. Nous avons observé à-peu-près les mêmes circonstances dans le cadavre d'un Gentilhomme, mort d'une pareille maladie, avec cette différence que l'adhérence avoit lieu principalement dans la partie antérieure du cerveau. L'inflammation de la surface du cerveau se termine quelquefois en flétrissure gangreneuse. On

voit, par l'exemple suivant, qu'il peut en résulter des dépôts sanieus dans la substance même du cerveau.

Un homme, dans la vigueur de l'âge, étoit depuis très-long-temps tourmenté de violens maux de tête, auxquels se joignoit de temps en temps la fièvre, accompagnée de coma ou de phrénésie: il lui en étoit resté une hémiplégie du côté gauche. Cet état violent s'étant renouvelé au commencement du printemps de 1757, il fut transporté en notre hôpital de S. Sauveur, où l'on combattit vainement la maladie par les saignées, les remèdes antiphlogistiques & les réulsifs de la tête, tant internes qu'externes: il succomba dans la phrénésie. L'ouverture de la tête nous fit voir les grands sinus de la dure-mère & les veines qui y aboutissent, gorgés d'un sang noir. Cette membrane ayant été enlevée de dessus la surface du cerveau, nous vîmes que celle de l'hémisphère droit étoit d'un brun livide, & adhérente à la dure-mère dans une certaine étendue. Un coup de scalpel, donné en cet endroit à deux ou trois lignes de profondeur, fit écouler de la substance corticale environ deux cuillerées de matière sanieuse brune. Par un examen attentif de cette partie, nous fûmes convaincus que presque toute la substance

corticale de cet hémisphère étoit tombée dans un état décidément gangreneux (a).

8°. La pléthore sanguine peut avoir

(a) La cause primitive ou éloignée de ce désordre , étoit vraisemblablement d'ancienne date , puisque l'hémiplégie étoit de beaucoup antérieure à la maladie aiguë , dont le sujet a été la victime. Au reste , on observera que l'hémiplégie avoit été du côté opposé à celui du cerveau affecté.

Il s'est présenté dans le cadavre de cet homme une circonstance singulière , c'est l'oblitération presque absolue du testicule gauche , dont le corps se trouvoit réduit au volume d'un pois chiche. Sa substance étoit très-flasque , ainsi que celle de l'épididyme qui paroissoit presque effacé. Les autres parties du côté paralysé ne participoient aucunement de ce désordre. Les anciens Médecins ont été dans la croyance qu'il y avoit un rapport singulier entre le cerveau & les testicules , & que la matiere séminale venoit du cerveau. Cette observation vient à l'appui de leur opinion. D'ailleurs , les suites des blessures & des divers accidens auxquels les testicules sont exposés , semblent la confirmer : les blessures & les contusions de ces organes causent des convulsions ; la ligature du cordon spermatique entraîne le tétanos. J'ai vu deux hommes robustes périr de cette maladie à la suite de la castration. L'usage déplacé ou excessif du mariage cause l'épilepsie , l'apoplexie même. Nous en avons eu tout récemment un exemple funeste en cette Ville , dans un homme d'une assez bonne constitution , qui immédiatement après avoir joui de sa femme , a été assailli d'une apoplexie , à laquelle il a succombé le même jour.

lieu dans l'intérieur du crâne, sans être générale, & cela par des causes qui déterminent le sang à s'y porter en une quantité respectivement plus considérable qu'ailleurs, ou qui gêne la liberté de son retour de-là au cœur. Ces causes peuvent résider dans l'intérieur même du crâne, & elles peuvent se trouver hors de sa capacité.

Parmi celles de la première classe, il en est une qui est dépendante du vice ou du désordre des parties renfermées dans le crâne : le tissu trop foible ou trop lâche des artères qui vont se distribuer au cerveau généralement pris en est une : dans ce cas la quantité de sang qui y est apportée ne pourra être transmise en entier dans les veines correspondantes : la dilatation ou l'augmentation du calibre de ces artères en sera l'effet, & ces artères dilatées feront une compression sur les vaisseaux du second & du troisième genre, dont la substance corticale du cerveau est composée, en raison du surcroît de volume qu'auroient acquis les vaisseaux dilatés. De-là la pesanteur de la tête, des douleurs sourdes dans tout son contour, l'assoupissement, l'engourdissement de tout le corps, & enfin la paralysie ou l'apoplexie. Ces effets se développent & croissent par degrés, à moins

qu'une cause accessoire ne pousse tout-à-coup le désordre au plus haut degré, telle qu'une fièvre aiguë, ou quelque secousse considérable de tout le corps, qui détermine un engorgement inflammatoire dans la partie affectée, ou la rupture des vaisseaux engoués.

Cet état des arteres du cerveau est surtout le partage des personnes délicates & de celles qui ont le genre nerveux fort susceptible d'ébranlement. Au reste le sang peut croûpir dans les vaisseaux du cerveau, y causer des obstructions, dilater leur calibre, s'insinuer même dans des vaisseaux du second ordre, porter l'expansion de ces vaisseaux jusqu'au point de les forcer, sans que l'inflammation ait lieu. C'est ce qui arrivera lorsque le sang se trouvera dépourvu, par le peu de vigueur des organes propres à l'élaborer, d'une quantité suffisante de partie rouge, & que la partie lymphatique concrescible aura pris un degré d'épaississement au point de former une masse glutineuse. En pareil cas le sang ne pouvant faire, sur les parois de ses vaisseaux, l'impression que fait un sang bien constitué, la circulation sera plus ou moins ralentie : il ne traversera pas aisément tous les capillaires quelconques ; mais ce sera sur-tout dans ceux de la pie-mere qu'il s'embarassera. La com-

pression de toute la sphere du cerveau, où ces vaisseaux se distribuent, en fera la suite. La pesanteur de tête & du corps, l'engourdissement des membres, la lenteur du pouls, la pente au repos, la sensibilité au froid, l'assoupissement, la stupidité, &c. seront le produit de cet état, & les symptômes précurseurs de l'apoplexie. Si la compression se fait de préférence dans la partie antérieure du cerveau, il y aura des vertiges, les yeux seront saillans, pâles, humides & larmoyans.

9°. Tout le sang, qui a été distribué au cerveau & au cervelet par les artères de la pie-mere, est versé, par l'entremise des veines correspondantes, dans les sinus de la dure-mere; d'où il passe dans les veines jugulaires internes. Si la transmission du sang dans ces sinus se trouve ralentie ou empêchée par quelque cause que ce soit, les veines se dilateront en raison des obstacles qu'elles trouveront à se dégorger dans les sinus; en conséquence elles deviendront variqueuses. Ces obstacles proviennent, ou de l'épaississement spontané du sang, qui se grumele dans les sinus, acquiert une consistance solide, & forme des masses polypeuses, ou de la compression de ces sinus par quelque tumeur circonvoisine, ou de leur dilata-

tion qui a été quelquefois observée. Quoique la nature ait garni leurs parois de fibres musculuses propres à les garantir à un certain point de cet inconvénient (a), ces fibres, trop allongées par l'écartement des parois, perdent le ton ou la force de contractilité qui fait passer le sang des sinus dans les veines jugulaires : dès-lors tout le système vasculaire de la pie-mère doit s'en trouver surchargé : il est aisé d'en prévoir les suites.

10°. La pléthore particulière des vaisseaux de la pie-mère est quelquefois l'effet de certains états morbifiques de la dure-mère, de la dilatation de ses vaisseaux, de leur engorgement, de l'épaississement de sa substance, de son ossification, &c.

Entre les deux lames qui composent cette membrane, rampent des vaisseaux qui lui sont particuliers, artères & veines : la lame externe, plus mince que l'autre, est exactement collée à toute la surface interne du crâne, & l'interne n'a d'autre adhérence au cerveau que par des veines, qui vont déposer dans les sinus le sang

(a) Ces fibres sont sur-tout remarquables dans le torcular d'Hérophile, qui forme une espèce de réservoir musculux. Nous avons cité deux exemples de cette dilatation. Voyez l'observation de la page 72.

qui lui a été apporté par les artères carotides & vertébrales. Les artères particulières de la dure-mère qui sont au nombre de trois paires, lui sont tellement propres, qu'elles n'ont aucune communication avec celles de la pie-mère : d'ailleurs le tissu de leurs parois est différent : elles sont garnies, dans toute leur étendue & dans leur distribution, de la tun que musculée. Ainsi l'on conçoit que la dure-mère peut essuyer bien des maladies indépendantes de celles du cerveau & de la pie-mère : mais il n'en est pas moins vrai que le cerveau étant entouré de cette membrane, & ayant avec elle des rapports par les veines de la pie-mère, qui se dégorgent dans les sinus, il est toujours plus ou moins affecté des maladies de la dure-mère. Les stases ou congestions quelconques dans les vaisseaux particuliers de cette membrane, en lui donnant plus d'épaisseur, doivent faire une compression proportionnée sur la surface du cerveau, & ces congestions étant portées à un point considérable, il pourra en résulter quelque maladie soporeuse, l'apoplexie même.

Il en sera de même de l'engorgement inflammatoire de ces mêmes vaisseaux, dont les effets seront d'autant plus prompts & plus dangereux, que dans ce

cas la fièvre pousse dans l'intérieur du crâne une plus grande quantité de sang que dans un état de calme. D'ailleurs l'augmentation du calibre des artères engorgées fait nécessairement une compression sur les veines qui leur correspondent. Par cette raison il y aura un étranglement particulier à l'endroit du passage de ces veines par les trous de la base du crâne, qui sont propres aux vaisseaux particuliers de la dure-mère. Ainsi les veines jugulaires externes ne recevront plus qu'une partie du sang qui y aura été porté. La chaleur résultante de cet état inflammatoire de la dure-mère, en dissipant la rosée lymphatique qui humecte les deux méninges, entraînera l'adhésion de l'une à l'autre, & de là s'ensuivront tous les fâcheux effets que nous avons dit résulter de l'inflammation primitive de la pie-mère.

11°. Nous avons observé en plusieurs cadavres des enfoncemens particuliers dans l'intérieur de la voute du crâne, dans lesquels sont nichés des prolongemens de la dure-mère, ayant la forme de mammelons (a). Le crâne, dans ces endroits, se trouve considérablement aminci & souvent réduit à un feuillet transpa-

(a) Observation de la page 71.

rent, (qui quelquefois est percée par un trou, que traversent des petits vaisseaux qui établissent une communication entre la dure-mère & les tégumens extérieurs du crâne.) On conçoit que de ce vice de conformation il s'ensuit aisément des engorgemens de vaisseaux dans le voisinage de ces parties, d'où peut résulter une disposition prochaine à l'apoplexie.

En détachant les tégumens extérieurs du crâne dans certains cadavres qui étoient dans ce cas, nous avons vu couler, par ces trous extraordinaires, du sang en abondance : c'est ce que nous avons particulièrement observé dans le sujet de l'observation ci-après.

12°. La compression de la surface du cerveau peut être aussi l'effet de la callosité & de l'ossification de la dure-mère ; on en a plusieurs exemples.

13°. La pléthore particulière des vaisseaux du cerveau peut provenir de plusieurs causes résidentes hors du crâne : elle peut provenir des efforts & des exercices violens du corps : la contraction forcée des muscles du corps, par laquelle les uns & les autres s'exécutent, en exprimant le sang des parties musculuses en action, le détermine vers les parties où il trouve moins de résistance ; ce sont

les poumons & le cerveau. Dans les exercices du corps, où la respiration est intéressée, le sang qui, de retour du cerveau, doit être transmis par les veines jugulaires dans le ventricule droit du cœur, & de-là dans le poumon, trouve dans ce dernier viscere, qui est alors dans un état violent, un obstacle considérable, d'où résulte une double cause de dilatation des artères de la pie-mere, & la compression proportionnée du cerveau.

Si les violens exercices se font lorsque l'atmosphère est fort échauffée, les effets en seront plus fâcheux. Un jeune homme de quatorze ans tomba, tout-à-coup, sans connoissance le lendemain d'une partie de plaisir à la campagne, où il s'étoit donné beaucoup de mouvement; c'étoit le 5 d'Août 1774: ce jour l'air étoit très-chaud. Appelé à son secours quelques heures après, je le trouvai dans un état vraiment apoplectique, & agité; par reprises fréquentes, de convulsions si violentes, que quatre hommes forts étoient à peine suffisans pour le contenir. On me dit qu'à son retour chez lui la veille, il avoit le visage d'un rouge cramoisi. Je jugeai, en conséquence, que la maladie provenoit de la pléthore des vaisseaux de la pie-mere: on lui avoit déjà fait une
forte

forte saignée du pied ; j'en prescrivis de suite une seconde au bras : il fut tiré environ trente-six onces de sang au malade dans ces deux saignées. Le soir du même jour je le trouvai calme , & ayant recouvré la connoissance , quoiqu'imparfaitement. Le lendemain il étoit presque convalescent.

Le même effet peut s'ensuivre du ris immodéré , d'une colere violente ; c'est de quoi nous n'avons que trop d'exemples.

14°. Si un embarras passager du poumon peut entraîner l'apoplexie ou une maladie accessoire , en interceptant le retour du sang du cerveau au cœur , que n'aura-t-on point à craindre de ces embarras du poumon , où le sang se trouve arrêté dans ce viscere par une cause permanente ? La quantité du sang poussé dans les artères pulmonaires à chaque contraction du ventricule droit du cœur , ne pouvant être transmise en entier dans le ventricule gauche , il doit s'en ensuivre un engorgement dans le ventricule droit , dans l'oreillette droite & dans le tronc de la veine cave , qui ne permettra aux veines jugulaires d'y verser qu'une portion du sang qu'elles rapporteront du cerveau. Les sinus de la dure-mere resteront surchargés de celle qui n'aura pu

être transmise dans les cavités mentionnées, & par une suite nécessaire les vaisseaux de la pie-mere seront plus ou moins engorgés : c'est ce qui arrive dans la péripneumonie vraie, poussée au plus haut point ; les malades périssent dans le carus ou l'apoplexie. Les engouemens du poumon, qui se font peu à peu, menent encore assez souvent à ces maladies funestes, qui peuvent être aussi l'effet de la seule compression des veines jugulaires internes par des tumeurs écrouelleuses ou par des gonflemens quelconques des glandes jugulaires, voisines de ces veines.

15°. L'apoplexie dépendante d'un état morbifique de la substance corticale du cerveau, peut provenir de trop d'embonpoint ; les vaisseaux sanguins qui se distribuent à toute la circonférence du corps, ceux qui arrosent les viscères, & notamment les viscères du bas-ventre, sont entourés d'un tissu cellulaire, qui est plus ou moins garni de suc graisseux. S'ils s'en trouvent surchargés, le calibre des vaisseaux qu'il entoure, en est rétréci. Dès lors le sang y passe en moindre quantité, & toutes choses étant égales d'ailleurs du côté de la chylicification, de la sanguification, &c, l'excédent de ce qui de-

vroit y être admis, se porte dans les parties où la même résistance n'a pas lieu, à sçavoir dans l'intérieur du crâne, où les vaisseaux de la pie-mere sont très-disposés à se charger de ce surcroît, par les raisons que nous avons alléguées.

Les Sujets, qui se trouvent dans ce cas, sont enclins au sommeil : ils ont des affections vertigineuses & des bruissements d'oreilles : ils se sentent les membres engourdis, & souvent tout le corps. Les vaisseaux de la pie-mere, portés à un certain degré d'expansion, deviennent variqueux ; la compression du cerveau, qui s'ensuit, est enfin assez forte pour entraîner la paralysie d'une partie du corps ; paralysie qui est suivie de l'apoplexie.

C'est à une pareille cause que nous croyons devoir principalement rapporter l'apoplexie funeste, arrivée inopinément à une Dame Religieuse dont j'étois le Médecin ; à l'issue de l'hiver de 1752. Cette Dame, âgée de quarante-cinq ans, ayant beaucoup d'embonpoint ; étoit sujette depuis plusieurs années à de violens maux de tête : elle se plaignoit souvent d'étourdissemens & de vertiges. Plusieurs saignées, & les secours de tout genre, administrés assez vite, ne purent empêcher qu'elle ne succombât le qua-

trième jour de l'invasion de l'apoplexie. A l'ouverture du crâne, nous n'observâmes d'abord rien de particulier dans le contour du cerveau, non-plus que dans les ventricules latéraux: il se trouvoit un peu de lymphe amassée dans ces cavités; mais en les examinant de plus près, j'apperçus à la partie inférieure du ventricule gauche, au côté externe de la base du corps cannelé, une fente qui étoit l'orifice d'une poche excavée dans la substance médullaire du cerveau: elle renfermoit une portion de sang caillé, du volume d'un œuf moyen de poule. De plus, le tronc vertébral & ses branches formant la fourche, se trouvoient garnis de nœuds ou d'anneaux de consistance presque cartilagineuse, situés fort près les uns des autres, & qui faisant saillie dans l'intérieur de ces vaisseaux, tenoient lieu de petites digues (a).

16°. Certains états morbifiques du bas-ventre déterminent le sang à se porter trop abondamment au cerveau. La grande

(a) On pourroit considérer cet état morbifique des artères en question, comme cause de la maladie, & la rapporter à l'espèce d'apoplexie que nous avons dit être l'effet de la callosité ou de l'ossification des artères cérébrales, page 159.

réplétion de l'estomac fait souvent cet effet en comprimant fortement le tronc cœliaque & l'aorte inférieure. Si la matière qui cause la réplétion est de nature à se raréfier ou à se gonfler d'une manière quelconque, le pilore se trouvant alors resserré spasmodiquement, l'estomac fait faire la voute au diaphragme, & l'action du poumon s'en trouve plus ou moins gênée. Si pour lors l'estomac vient à être excité au vomissement, la contraction simultanée du diaphragme, qui dans ce moment tend à s'applatir, & celle des muscles du bas-ventre qui forme une autre pression en dedans, rend l'état du Sujet d'autant plus dangereux, que l'estomac se trouve comme dans un pressoir. La respiration en conséquence se trouvant presque suspendue, les veines jugulaires ne peuvent verser dans le poumon le sang qui revient du cerveau: les vaisseaux de la pie-mère se trouvent distendus à un point extrême: ils sont forcés, & entraînent une apoplexie mortelle, s'ils ne sont débarrassés promptement par une grande hémorrhagie. Cette maladie est aussi assez souvent l'effet d'un ralentissement considérable de circulation dans les vaisseaux cœliaques & mésentériques, à la suite des obstructions rebelles des vis-

ceres auxquels ils se distribuent, ce qui a lieu sur-tout dans la maladie hypochondriaque enracinée, où les fonctions du cerveau sont toujours plus ou moins lésées. Le vertige, la céphalalgie, les idées noires, l'imagination dépravée, &c. sont le partage des tristes suppôts de cette maladie, qui se termine assez souvent par l'apoplexie, quoique la substance du cerveau ne soit pas absolument attaquée.

L'usage immodéré des liqueurs spiritueuses & fermentescibles entraîne des effets aussi fâcheux par le spasme violent qu'elles excitent dans les membranes nerveuses, & qui se propageant jusques au cerveau, cause l'étranglement des vaisseaux cérébraux. Nous en voyons assez fréquemment des exemples en cette contrée, où le petit-peuple est enclin à l'ivrognerie. Quelque nombreuse que soit la liste que nous venons d'exposer des causes productives de l'apoplexie, le tableau n'en est pas encore épuisé. Mais ce que nous en avons rapporté suffit pour apprécier le fond que l'on doit faire sur la division vulgaire de cette maladie en sanguine & en pituiteuse; division qui ne sert qu'à resserrer l'idée que nous devons avoir de sa nature & de ses distinctions.

Quoique très-compiquée dans ses causes, la maladie est néanmoins très-simple dans son essence. La transmission du fluide nerval dans les organes des sens & des mouvemens volontaires, interceptée par un vice quelconque de l'origine même des nerfs qui y aboutissent, voilà en quoi consiste l'apoplexie; & ce vice consiste toujours, ou presque toujours, immédiatement dans la compression de cette partie du cerveau, dite le *sensorium commune*, compression qui est le plus souvent l'effet de la dilatation ou de l'augmentation du calibre des vaisseaux cérébraux, en conséquence de leur engorgement, ou bien de l'épanchement qui s'ensuit de ces vaisseaux forcés, déchirés ou détruits d'une manière quelconque.

En effet, quelque désordre qu'il y ait dans l'intérieur du crâne, l'apoplexie ne s'ensuivra que dans le cas où la compression du *sensorium commune* sera portée à un certain degré. On a trouvé, dans nombre de cadavres, des épanchemens considérables dans le crâne, qui n'avoient pas causé l'apoplexie : elle ne succède aux plaies de tête, avec fracture de la boîte osseuse, qu'autant que le cerveau se trouve comprimé par du sang.

épanché ou par des esquilles d'os enfoncés dans la substance, & que la compression s'étend jusqu'au *sensorium commune*. Le crâne peut être fracassé; les méninges peuvent être déchirées; une partie même considérable du cerveau peut être emportée, sans que l'apoplexie s'ensuive. Nous pourrions en citer nombre d'exemples, s'il étoit nécessaire.

La présence des différentes causes exposées ci-dessus, même de celles qui paroissent devoir déterminer plus décisivement l'apoplexie, ne suffit pas toujours pour la décider; c'est ce qui n'arrive que par l'adjonction de certaines circonstances, soit du dedans, soit du dehors. Ces circonstances sont ce qu'on appelle des causes occasionnelles; ce sera une certaine constitution de l'air, ou son altération, un changement subit de temps, un exercice violent, une chute, quelques erreurs dans le régime, une maladie étrangère à la cause en question, &c.

L'observation suivante vient à l'appui de ce que nous avançons.

Une femme septuagénaire, confiée à nos soins, étoit sujette depuis quelques années, à des vertiges, des éblouissemens & des engourdissemens des mem-

bres ; la langue s'embarrassoit de temps en temps ; la personne balbutioit & avoit peine à s'énoncer. Ces symptômes étoient plus marqués depuis environ deux années : les vertiges fréquens avoient été la cause de plusieurs chûtes, dont quelques-unes sur la tête. La dernière lui étoit arrivée le 6 Janvier de l'année 1774, quatre à cinq mois avant sa mort : la tête avoit porté sur le pavé du côté gauche ; mais il ne s'étoit ensuivi ni perte de connoissance ni aucun des signes qui caractérisent la fracture du crâne ou la compression du cerveau. Néanmoins peu de jours après il survint une fièvre continue inflammatoire, qui fut traitée selon les regles de l'Art, & avec succès. Quand la malade fut convalescente, on s'apperçut qu'elle traînoit la jambe droite ; la langue étoit restée fort embarrassée, & le corps dans une espèce d'engourdissement : il y avoit de temps en temps des disparates ; le pouls étoit ferme, renitent & souvent fébrile : ces symptômes étoient plus marqués dans les changemens de temps, & sur-tout lorsque le ciel étoit couvert de nuages. Quoique l'on fût en garde sur les suites de cet état, & que l'on eût recours assez souvent à la saignée, on ne put que reculer le coup funeste qu'on avoit prévu.

OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

DÉCEMBRE 1776.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du S.	Azb. du soir.	A9b. du soir.	Au matin		A midi.		Au Soir.	
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.
1	5	10	7	27	8	27	9	27	11
2	3	9	4	27	11	27	11	27	11
3	1	7	4	27	11	27	11	27	11
4	3	7	5	28	0	28	0	28	0
5	3	6	3	28	0	27	11	27	11
6	0	4	1	27	10	27	10	27	10
7	2	6	4	27	10	27	11	27	11
8	1	5	2	28	0	28	0	28	0
9	0	4	1	28	0	28	0	28	1
10	1	5	3	28	2	28	2	28	3
11	1	4	3	28	4	28	5	28	5
12	3	5	4	28	4	28	3	28	3
13	1	1	0	28	3	28	3	28	3
14	0	0	0	28	3	28	2	28	2
15	1	3	2	28	0	27	11	27	11
16	2	5	2	27	9	27	8	27	8
17	0	2	0	27	8	27	8	27	7
18	0	1	0	27	6	27	6	27	6
19	0	4	2	27	4	27	5	27	7
20	1	3	2	27	7	27	5	27	7
21	2	5	8	27	10	27	9	27	7
22	8	10	8	27	11	27	11	27	10
23	6	7	5	27	10	27	10	27	10
24	4	4	1	27	8	27	7	27	6
25	2	3	2	27	8	27	9	27	9
26	0	2	1	27	9	27	9	27	9
27	0	1	1	27	9	27	10	27	10
28	2	0	4	27	10	27	11	27	11
29	2	1	1	27	9	27	7	27	6
30	0	1	1	27	4	27	5	27	5
31	2	3	6	27	6	27	8	27	9

VENTS ET ETAT DU CIEL.

<i>1. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	S. couvert.	S-O. nuages.	S-O. couvert.
2	E. beau.	S-E. beau.	E. beau.
3	E. beau, bro.	E. beau.	E. beau.
4	S. !couv. bro.	S. couv. humid.	S. couvert.
5	N-E. b. hum.	N-E. beau.	N-E. beau.
6	N-E. beau, br.	N. beau.	N. beau.
7	N-E. beau, br.	N-E. beau.	N-E. couv.
8	N-E. beau, br.	N-E. beau hum.	N-E. beau.
9	E. couv. bro.	E. beau.	E. beau.
10	E. nuag. bro. pluie, grêle.	E. beau.	E. beau.
11	N-E. couv, br.	N. couvert. br.	N-S. couv. br.
12	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
13	N-O. <i>idem.</i>	O. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>
14	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
15	S-E. <i>idem.</i>	S. <i>idem</i> pl. vent.	S. <i>idem.</i>
16	S. <i>idem.</i> pluie	S-O. c. pl. vent.	S-O. beau.
17	N-O. c. pl. n.	N-O. beau.	N. nuages.
18	E. c. br. grêl.	E. couvert. vent.	E. couvert.
19	S. couvert.	N. beau.	N-O c. pl g. v.
20	S-O. couv. pl.	S. couv. pluie.	S. couvert.
21	S-O. couv. pl.	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. c. pl g. v.
22	O. c. v. hum.	O. c. gr v. hum.	O. c. g. v. hu.
23	N-O. couv. v.	O. nuag. pluie.	O. couv. vert.
24	O. c. t. pl. gr.	N-O. c. t. pl. gr.	N-O. n. gr. v.
25	N-O. couv. v.	N-O. couv. pl.	N-O. couvert
26	N-O. c. neig.	N-O. couvert.	N-O. couvert
27	N. couv. bro.	N. beau.	N. nuages.
28	N-E. beau.	N-E. beau.	N-E. beau.
29	N-E. couv. g. vent, neige.	O. couvert. gr. vent froid.	O. couv. gr. vent froid.
30	N-O. c. neig.	O. nuages.	O. couvert.
31	N-O. beau, neige la nuit	N-E. beau & & froid.	N. beau & froid.

172 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur $10\frac{1}{4}$ deg. le 1^{er}
 Moindre degré de chaleur $6\frac{1}{8}$ le 31

Différence $16\frac{1}{8}$ deg.

Plus grande élévation du Mer-
 cure 28 pou. 5^l. le 11

Moindre élévation du Mercure . . 27 4^l. le 19

Différence 1 pou. 1^l.

Nombre de jours de Beau 10

de Couvert 18

de Nuages 3

de Vent 6

de Brouillard 15

de Pluie 9

de Neige 6

Quantité de Pluie 15 lignes. $\frac{1}{2}$

D'Evaporation 8

Différence $7\frac{1}{2}$

Le vent a soufflé du N. 4 fois.

N.-E. 6

N.-O. 5

S. 4

S.-E. 1

S.-O. 3

E. 5

O. 3

Température : Elle a été très-variable , & en
 général froide & très-humide.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de
 Montmorency , Correspondant
 de l'Acad. Roy. des Sciences de
 Paris , de la Soc. Royale d'Agric.
 de Laon , Adjoint à la Société &
 Correspondance Royale de Mé-
 decine.

A Montmorency, ce 2 Décembre 1776.

Nous n'avons eu aucune maladie regnante à Montmorency, ni dans nos environs. La Petite-Vérole avoit cessé.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1776.

On a observé, dans le courant de ce mois un grand nombre de catarrhes, qui ont été plus ou moins accompagnés de lassitude, de fièvre & de crachement de sang, & ont même dégénéré dans quelques sujets en fausse péripneumonie. Après une ou deux saignées, on a été obligé d'avoir recours aux doux laxatifs, & au kermès minéral. Sur la fin du mois, ces catarrhes ont affecté plus particulièrement la peau & les membranes des muscles, sous la forme de rhumatisme; quelquefois ils ont attaqué les reins, les cuisses & les jambes, & ont occasionné de véritables gouttes sciaticques. Nombre de personnes ont aussi été atteintes d'éréthipele au visage; on a aussi observé des diarrhées, & même des dysenteries. Enfin, il y eut quelques morts subites.

OBS. MÉTÉOROLOGIQUES. 175

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.
 11 jours de pluie, } 4 jours de brouil-
 3 jours de neige. } lards.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse au commencement du mois, & de l'humidité à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Décembre 1776.

Deux espèces de fièvre continue se sont manifestées ce mois, la fièvre double-tierce & la fièvre putride. (Nous entendons par fièvre double-tierce-continue, celle qui a des accès journaliers, soit qu'ils soient précédés d'un frisson, ou qu'il n'y en ait point d'apparent; & alternativement plus violens un jour que l'autre.) La marche de cette maladie, commune dans ce Pays, en Automne, & dont nous avons plusieurs fois fait mention dans ce Journal, n'a eu rien de particulier pour la marche & pour le traitement. Elle n'a pas même été aussi fâcheuse qu'elle l'est ordinairement.

J'ai vu une jeune Religieuse , d'une foible complexion , travaillée d'une fièvre vraiment double-quotidienne , dont les accès , précédés d'un frisson , laissoient peu d'intervale. La crainte des suites , me fit recourir au quinquina dès le cinquieme jour , sans avoir employé préalablement d'autre remede que deux saignées , les symptômes n'ayant pas indiqué sensiblement de vomitif ou de purgatif. La malade ne fut purgée que lorsque le quinquina eut considérablement diminué & affoibli les accès. La continuation de ce remede l'a mise à l'abri des suites & de la récidue.

La fièvre putride , qui s'est manifestée dans le peuple , avoit un caractere de malignité. Les malades rendoient des vers. Les dispartates , l'état comateux , le délire même , & les soubresauts des tendons s'ensuivoient bientôt dès le sixieme ou le septieme jour de la maladie ; & pour lors on trouvoit un pouls déprimé , foible , fréquent & inégal. Le ventre se météorisoit ; il y avoit constipation ;

stipation , qui ne cédoit pas même aux lavemens. La peau & la langue étoient sèches ; les urines claires , quelquefois ardentes , & sans sédiment. Peu de malades néanmoins , de ceux qui ont été traités convenablement , ont succombé ; la maladie se terminoit assez ordinairement vers le quinzième jour , sans crise manifeste. Nous nous proposons de donner dans le Journal prochain un Précis de la cure.

P R I X.

De l'Académie de Lyon

L'Académie Royale des Sciences , Arts & Belles-Lettres de Lyon , a fait le 3 Décembre dernier sa rentrée publique. La Séance fut ouverte par la proclamation des prix , dont la distribution avoit été renvoyée. Le sujet du prix fondé par M. *Adamoli* , consistoit à démontrer *quelques découvertes utiles dans le regne végétal relativement à la matière médicale*. Le premier prix double , remis plusieurs années de suite au concours , &

178 PRIX DE L'ACAD. DE LYON.

qui étoit deux médailles d'or de la valeur de 300 liv. chacune; a été décerné à un Ouvrage considérable, qui appartient en commun à M. *Coste*, Médecin de l'Hôpital militaire de Calais, Aggrégé honoraire du Collège Royal de Médecine de Nancy, Membre de l'Académie Royale des Sciences, Arts & Belles-Lettres de la même ville & de celle de Lyon, & à M. *Willemet*, Doyen des Apothicaires, Démonstrateur Royal de Chymie & de Botanique au Collège de Médecine de Nancy, & des Sociétés Royales, Patriotiques & Économiques de Suede, de Berne & de Hesse-Hombourg. Ce Mémoire couronné a pour titre: *Essais botaniques, chymiques & pharmaceutiques sur quelques plantes indigenes, substituées, avec succès, à des végétaux exotiques*: On y a joint des observations médicales sur les mêmes objets, avec cette épigraphe tirée du vingt-quatrième Livre de l'Histoire Naturelle de *Pline*: *Naturæ placuerat esse remedia parata vulgo inventa facilia ac sine impendio.*

Cette Séance ayant été trop remplie pour pouvoir rendre un compte suffisant & détaillé de cet Ouvrage intéressant, l'Académie a délibéré qu'il en seroit fait mention dans une autre Séance publique, qu'elle doit tenir à cet effet en Janvier 1777.

PRIX DE L'ACAD. DE LYON. 179

Le second prix double, consistant en deux médailles d'argent, a été donné au Mémoire de M. *Strack*, Docteur en Médecine, Professeur en l'Université de Mayence, Conseiller du Prince Electoral, &c.

La question de physique étoit l'*Electricité de l'atmosphère a-t-elle quelque influence sur le corps humain, & quels sont les effets de cette influence ?* Le Mémoire couronné est de M. *De Thaurry*, Membre de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Caen.

M. le Directeur a renouvelé dans cette Séance l'annonce du Prix des Arts, fondé par M. *Christin*, & de celui que M. *de Flesselles* a proposé pour la perfection de la teinture noire sur la soie, lesquels doivent l'un & l'autre être distribués cette année 1777.



A N N O N C E.

La Faculté de Médecine de Paris vient de perdre un de ses Membres, qui avoit dans la Capitale une pratique fort étendue, & qui avoit acquis un nom dans la République des Lettres par ses écrits, où l'on remarque constamment du génie, du feu, de l'imagination, de l'érudition, du savoir. Avec tant de talens, rarement réunis, *M. de Bordeu* auroit pu subjuguier tous les esprits, & rétablir, dans notre siècle, l'ancien Code des Médecins méthodiques, dont il suivoit les opinions, si les paradoxes, trop répandus dans ses Ouvrages, n'eussent tenu en garde contre la séduction.

On le trouva mort dans son lit le 24 Décembre au matin : il avoit annoncé à ses amis qu'il mourroit subitement. On doit être surpris néanmoins que, malgré les signes avant-coureurs, par lesquels il jugeoit que sa carrière alloit finir, il n'ait pas eu recours à l'art qu'il exerçoit pour prévenir l'attaque d'apoplexie qui l'a enlevé dans la cinquante-cinquième année de son âge, étant né en 1722. Il étoit Docteur de Montpellier depuis plusieurs années, lorsqu'en 1752 il entra en

Licence dans la Faculté de Paris. Il eut le second lieu, le premier ayant été donné à Amable Chomel, suivant l'usage, comme fils de Docteur de Paris.

Voici la liste des productions de M. Bordeu.

Chylificationis Historia.

Dissertatio physiologica de sensu generico considerato.

Ces deux Dissertations furent d'abord imprimées à Montpellier, l'une en 1742 & l'autre en 1743 : il n'en fut tiré que trois à quatre cens exemplaires. Depuis, c'est-à-dire en 1751, elles furent réimprimées à Paris chez Quillau, in-12 de 86 pages. Il paroît que l'Auteur lui-même, qui se montre seulement comme Editeur, les a fait réimprimer alors, pour accompagner son *Traité des Glandes*, qu'il publia cette année.

Lettres contenant des Essais sur l'histoire des eaux minérales du Béarn & de quelques-unes des Provinces voisines, sur leur nature, différence, propriété; sur les maladies auxquelles elles conviennent, & sur la façon dont on doit s'en servir, adressées à Madame de Sorberio, à Pau en Béarn, par M. THÉOPHILE DE BORDEU, le fils, Médecin-Chirurgien, Docteur de Montpellier. A Amsterdam, chez les Freres Poppé, Libraires. M. DCC. XLVI; se vend à Montpellier chez le sieur

Gontier, *Libraire à la Loge.* (in-12 de 221 pages.)

Par le titre de *Médecin-Chirurgien* que prenoit alors M. Bordeu, il paroît qu'il se destinoit à exercer la Chirurgie, soit séparément, soit conjointement avec la Médecine. Il se rapprocha même des Chirurgiens dans le temps de leur procès avec les Médecins, & il est plus que probable qu'il servit de sa plume les premiers contre les seconds. Mais en 1752, s'étant mis sur les bancs de la Faculté de Paris, il ne s'occupa plus que de la Médecine.

Ces Lettres sont au nombre de 29 : la dernière est datée de Montpellier 1 Août 1746, & signée ainsi, BORDEU JURQUE, *Médecin-Chirurgien.*

Elles ont été réimprimées sous le même format en 1748, de 218 pages, avec la fautive adresse d'Amsterdam. A la fin se trouve une Table des Matières, qui manquoit dans la première édition de 1746.

Recherches anatomiques sur les Glandes & sur leur action. Paris, Quillau, 1751. (in-12.)

Mémoire sur les articulations des os de la face, lû à l'Académie des Sciences, & imprimé dans le second volume des Savans étrangers.

Mémoire sur les écrouelles, qui a obtenu le second prix de l'Académie de Chirurgie en 1752.

La France littér. tom. ij pag. 224, indique une édition de ce Mémoire, faite en 1751 in-12. C'est très-certainement une erreur.

Il a reparu chez *Didot le jeune*, dans un volume qui a pour titre, *Usage des eaux de Baresges & du mercure pour les écrouelles, ou Dissertation sur les humeurs scrophuleuses, &c.* 1767. in-12 de 228 pages.

Recherches sur les Crises.

Ce morceau, composé en 1753, fut inséré dans le grand Dictionnaire Encyclopédique, & réimprimé en 1768 à la suite de la deuxième édition des *Recherches sur le poulx*, tom. ij. On lit dans la *France littéraire*, page 223, tome ij, que ces *Recherches* furent imprimées en 1755 in-12. Nous n'oserions assurer que ceci fût inexact.

Trois Theses durant le Cours de sa Licence dans la Faculté de Paris.

1°. *An omnes corporis partes digestioni opitulentur?* Affirmative. 1752. in-4°.

2°. *An venatio cæteris exercitationibus salubrior?* Affirmative. 1752. in-4°.

3°. *Utrum Aquitanicæ minerales aquæ morbis chronicis?* Affirmative. 1754. in-4°.

Recherches sur le poulx par rapport aux crises. Paris, de Bure, 1756. in-12 de 483 pages.

Il s'est fait de ces *Recherches* une seconde édition, augmentée des *Recherches sur les Crises* du même Auteur, & des jugemens portés sur la doctrine du poulx depuis la publication des *Recherches* en 1756. Elle a paru chez *Didot* en 1768. in-12. 4 vol.

Cet Ouvrage, d'un Médecin de trente-quatre ans, qui avoit à peine eu le temps & l'occasion d'observer deux ou trois fois le même rythme sphymique, parmi le grand nombre de ceux dont il fait l'énumération; cet Ouvrage (disons-nous) a cependant décidé la réputation de son Auteur. On vit bientôt quelques jeunes gens s'exercer, d'après ces recherches, à l'examen du pouls: le sujet étoit intéressant; l'enthousiasme se mit de la partie: mais l'enthousiasme, en certains cas, ressemble à une fusée volante, qui s'élance avec rapidité, & qui après avoir éclaté & ébloui, ne laisse qu'une légère fumée que le vent emporte & dissipe.

Recherches sur quelques principes d'Histoire de la Médecine, qui peuvent avoir rapport à l'Arrêt de la Grand'Chambre du Parlement de Paris, concernant l'inoculation, & qui paroissent favorables à la tolérance de cette pratique.
Liege. 1764. volume de 586 pages.

Voici le jugement qui fut porté de cet Ouvrage lorsqu'il parut; jugement conforme à la vérité, & dont M. Bordeu lui-même est convenu dans le temps. *Journ. de Trévoux.*

» On sent, en lisant cet Ouvrage, que la plume
 » a été conduite par une imagination rapide,
 » qui ne veut point d'entraves, qui ne sauroit se
 » prêter à la lenteur de la réflexion, & encore
 » moins à revenir sur ses pas. L'Auteur a sûre-
 » ment du talent pour écrire: son style, qui est à
 » lui, est souvent pittoresque, animé, hardi;
 » mais est-il toujours assez correct? N'est-il pas
 » bondissant & inégal? N'apperçoit-on pas un
 » peu trop que l'Ecrivain n'a fait que rassembler
 » des pensées isolées, & jetées sur le papier, sui-
 » vant qu'elles se sont présentées».

Au reste l'Auteur, sans être partisan enthousiaste de l'inoculation, fait voir que cette pratique doit être tolérée, quelque secte qu'on ait embrassée.

Recherches sur le tissu muqueux ou l'organe cellulaire & sur quelques maladies de la poitrine. Paris, Didot. 1767. in-12.

Recherches sur les maladies chroniques, leurs rapports avec les maladies aiguës, leurs périodes, leur nature & sur la manière dont on les traite aux eaux minérales de Baresges & des autres sources de l'Aquitaine. TOME I. Contenant la théorie générale des maladies, & l'analyse médicale du sang. Paris, Ruault. 1775. in-8°.

Il y a de ce Médecin des Recherches sur la colique métallique, insérées *Journal de Médecine tom. xvj. xvij. xviii. xix. & xxij.*

M. Minvielle prétend que le *Specimen novi Medicinæ conspectûs*, 1749. 1751. in-8°. ainsi que les *Institutiones medicæ ex novo Medicinæ conspectu*, 1755. in-12. Ouvrages attribués à M. de la Caze, appartiennent, quant au fond, à M. de Bordeu, sur les Mémoires manuscrits duquel M. de la Caze les a composés, de même que l'*Idée de l'homme physique & moral*. Mais cela est-il bien prouvé?

M. Minvielle dit encore que la traduction des *Nouvelles Observations sur le pouls intermittent*, publiées en Anglois par le Docteur Cox, est de M. de Bordeu; d'autres veulent qu'elle soit de M. Dupuy, Docteur Régent de la Faculté de Paris.

Il seroit peut-être à desirer qu'un Médecin impartial se chargeât d'extraire des différens écrits de M. Bordeu les bonnes choses qui y sont répandues; dans l'état où ils sont, ils peuvent égarer les jeunes gens qui, en les lisant avec prévention, & se persuadant entendre la voix d'un maître, devenu, comme autrefois *Themison*, le restaurateur d'une ancienne secte, prendroient aisément des sophismes pour des preuves; des paradoxes pour des vérités; des inductions adroitement présentées pour des axiômes; des observations isolées, ou seulement vues une fois, pour des faits incontestables.

LIVRES NOUVEAUX.

Beschreibung des Schwefelswasser zu Hasede, &c.... c'est-à-dire, *Description de l'eau soufrée de Hasede, près d'Hildesheim*; par M. F. AUG. MEYER, Docteur en Médecine. A Hildesheim & à Hambourg, chez Bremdt. 1776.

Cette source donne sept fois autant d'eau que la source de Pyrmont. Par l'analyse qu'on en a faite, on s'est convaincu que soixante livres d'eau contenoient, outre beaucoup de soufre en substance, 106 grains de terre, & quatre grains de sel alkali. Dans cet Ouvrage estimable, l'Auteur se montre comme Médecin, comme Physicien, comme Chymiste & comme Praticien.

Danielis Wilhelmi Trilleri Clinotechnia medica antiquaria, sive de diversis ægrotorum lectis, secundum ipsa varia morborum genera convenienter instruendis, Commentarius medico criticus. Francof. ad Mœnum, apud Fleischer. 1774.

Ce morceau de Recherches sur les lits est d'un Médecin octogénaire. Il a divisé son Traité en trois parties : la première est employée à parler des lits des Anciens en général : la seconde renferme les particularités qu'on peut y observer : dans la troisième sont exposées les diverses formes que les Anciens donnoient aux lits, selon la différence des maladies.

Recherches sur les maladies épiçootiques, sur la maniere de les traiter & d'en préserver les bestiaux, tirées des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Stockolm ; & traduites du suédois en françois ; par M. DE BAER, Aumônier du Roi de Suede, Associé ordinaire de l'Académie des Sciences de Stockolm, Correspondant de celle de

Paris. A Paris, chez Lacombe, Libraire. 1776. (in-8° de 72 pages.)

Cette collection de Mémoires a été dédiée à M. *Turgot*, Contrôleur général des Finances.

Les trois premiers Mémoires sont de M. *Turfen*, Médecin : il indique d'abord les caractères intérieurs, qui sont une suite de la maladie des bestiaux. Il rapporte ensuite plusieurs autres accidens moins graves, bien qu'ils n'appartiennent point proprement à l'épizootie récente, mais qu'il n'a pas cru devoir omettre, afin de prévenir les erreurs, qui, sans cette connoissance, pourroient survenir dans l'examen de cette maladie. Il développe, dans le second Mémoire, les caractères extérieurs dont il est important d'être instruit, puisqu'il est impossible, sans eux, de bien juger de la maladie, ni de faire par conséquent l'application heureuse des remèdes. Il expose dans le troisième les remèdes qui lui ont réussi contre l'épizootie.

La quatrième pièce est l'extrait d'un Mémoire sur les maladies des bestiaux, par M. *Sandifort*, Docteur en Médecine, & Médecin ordinaire de la Haye. Des délabremens que cet Observateur a remarqués dans l'intérieur des viscères des animaux qu'il a ouverts, & des symptômes mêmes du mal, il conclut que cette maladie est une fièvre inflammatoire putride, qui attaque principalement les intestins & la poitrine. Il fait ensuite mention des moyens de curation les plus propres à prévenir la maladie.

La cinquième pièce offre quelques réflexions sur l'inoculation de la maladie des bestiaux : elles sont de M. *Beigius*, Professeur d'Histoire Naturelle & de Pharmacie, & Assesseur au Collège Royal de Médecine.

La sixième traite des moyens employés, avec

succès, pour prévenir & pour traiter la maladie des bestiaux, telle que celle qui a regné durant quelques années en Finlande. Ce Mémoire est de M. *Haartmann*, Docteur en Médecine, Médecin Provincial de la Sénéchaussée d'Abo en Finlande, & Membre du College Royal de Médecine.

La septieme & derniere piece est intitulée : Mémoire sur la plantation & la récolte des orties, ainsi que sur l'avantage incontestable qu'on peut en tirer pour engraisser le bétail & pour le préserver de toute espece de maladies.

Ce volume contient des choses excellentes.

An Essay on the water commonly used in diet at Bath, &c... c'est-à-dire, Essai sur l'eau dont on se sert à Bath pour l'usage de la cuisine & de la table ; par M. G. FALCONET, Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale de Londres, chez Lowndes. 1776.

Ce Traité ou Essai est divisé en deux parties : on recherche dans la premiere la différence des eaux de pluie, de rivière & de puits. On indique ensuite quelles sont les substances qui, mêlées à ces eaux, sont capables d'en développer les différentes propriétés. La seconde partie est destinée à examiner la gravité spécifique de ces eaux, & ce qui modifie leur nature ou leur essence.

Die unschædlichkeit der kirchhoefe nahe bey den wohnungen der lebendigen, &c. c'est-à-dire, Preuves que les cimetières

qui sont proche des habitations des vivans ne sont pas nuisibles ; par un Ami de la vérité. A. Freiberg. 1755.

On aura bien de la peine à croire , qu'un homme puisse soutenir , de sang-froid , que les miasmes , dont on a vu des effets si meurtriers , en ouvrant des fosses ou sépulchres , ne soient cependant pas nuisibles. Quoiqu'il en soit , on mettra peut-être quelque jour ce Livre au nombre de ceux qui ont été faits pour louer la folie , la fièvre , la galle , les pous , &c.... mais il n'aura pas le mérite de ces derniers , qui plaisent & qui amusent.

Description & Traitement d'une affection catarrhale épidémique observée en 1732 , parfaitement semblable à celle qui s'étend journellement en Europe , vulgairement appelée la Grippe. Multa renascentur. A Montauban , chez Charles Crofilhas. 1776. (in-12 de 21 pages & 9 pour les Observations préliminaires.)

L'Auteur , d'après un passage du *Traité météorologique* du P. Cotte de l'Oratoire , où il est fait mention d'un rhume épidémique qui se fit sentir en 1732 dans toute l'Europe , dû à une constitution particulière de l'air , & non à de certains brouillards , a eu la satisfaction d'en trouver la description dans *Huxham , Obs. de aere & morbis epidemicis* (ann. 1733 & non 1732. V. pag. 80. édit. secund. Londini 1752. in-8^o.) Il donne la traduction entière de ce morceau , & il observe , avec raison , que la grippe qui a régné générale-

ment en Europe (dès le mois de Décembre 1775 , au commencement de 1776 , & qui a fait sentir plus ou moins ses influences dans les différentes maladies qu'on a vues dans le cours de la même année) , ne diffère que de nom de l'affection catarrhale décrite par *Huxham*. Il montre l'identité de leur nature & de leur traitement dans d'excellentes notes qu'il a jointes au texte. Cet Ouvrage passe pour être d'un jeune Médecin de Montauban ; mais quand une Thèse , soutenue sur la *grippé* en Mai 1776 à Montpellier , ne nous apprendroit pas qu'il est d'un Médecin exerçant dans cette dernière ville , les notes & les observations préliminaires n'en annonneroient pas moins qu'il part d'un Praticien consommé.

Fautes à corriger dans le Journal de Décembre.

Page 542 , ligne 18 , lisez , *la substance corticale* , &c.

Même pag. lig. 20 , lisez *écarté*.



T A B L E

DU MOIS DE FEVRIER.

<i>Extrait. Exposé des moyens curatifs contre les maladies pestilentielles des bêtes à corne, par M. Vico d'AZYR, Médecin.</i>	Page 99
<i>Observations sur les Enfans à grosse tête, par M. DESESSARTS, Méd.</i>	114
<i>Lettre à l'Auteur de la Gazette salulaire, par M. TELINGE.</i>	126
<i>Observation sur une rétention d'urine, par M. DE VILDE, Chir.</i>	134
<i>Lettre de M. ESPIAUD, Chirurgien, au sujet de deux Vers solitaires.</i>	139
<i>Observation de M. LORES, Chirurgien, sur l'abus des amputations.</i>	142
<i>Suite des Observations sur l'Apoplexie, par M. BOUCHER, Méd.</i>	147
<i>Observations météorologiques.</i>	170
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1776.</i>	173
<i>Observations météorologiques faites à Lille.</i>	174
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Décembre 1776.</i>	175
<i>Prix de l'Académie de Lyon.</i>	177
<i>Annonce de la mort de M. BORDEU, Médecin de Paris, & Liste de ses Ouvrages.</i>	180
<i>Livres nouveaux.</i>	186

A P P R O B A T I O N.

J'I lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Janvier 1777. A Paris, ce 24 Janvier 1777.

Signé POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale
MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

*Opinionum commenta delet dies, naturæ judicium
confirmat. Cicero de Natur. Deor.*

MARS 1777.

TOME XLVII.



A PARIS.
Chez la V. THIBOUST, Imprimeur,
place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilège du Roi,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1777.

EXTRAITS.

*Mémoire qui a remporté le prix des Arts
au jugement de l'Académie de Besan-
çon, sur cette question : indiquer les
végétaux qui pourroient suppléer, en
temps de disette, à ceux que l'on em-
ploie communément à la nourriture
des hommes, & quelle en devoit être
la préparation ; par M. PARMEN-
TIER, Pensionnaire du ROI, Maître
en Pharmacie, de l'Académie Royale
des Sciences, Belles-Lettres & Arts de
Rouen, &c. A Paris, chez Knapen,
1773.*

Ouvrage économique sur les pommes de terre, le froment & le ris; par M. P.; à Paris chez Monory. 1774.

Récréations physiques, économiques & chymiques de M. MODEL, Conseiller de la Cour, premier Apothicaire, &c. Ouvrage traduit par M. P. A Paris, chez Monory, 1774.

Chymie hydraulique pour extraire les sels essentiels des végétaux, des animaux & des minéraux par le moyen de l'eau pure; par M. le Comte DE LA GARAYE, nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée de Notes; par M. P. A Paris chez Didot le jeune, Libraire quai des Augustins. 1775.

Expériences & réflexions relatives à l'analyse du bled & des farines, par M. P., chez Monory. 1776.

LA Chymie, en produisant des phénomènes extraordinaires & surprenans, présentait des moyens d'autant plus assurés pour faire des dupes, que les opérations, pendant plusieurs siècles, toujours mystérieuses, nourrissoient en même temps le fol espoir de parvenir au grand-œuvre. *Quid profunt stulto divitiæ, cum sapientiam emere non possit?* Aussi la ruine des souseurs insensés & malheu-

reux n'étoit-elle qu'un exemple inutile, jusqu'à ce que, par une suite de la connoissance de nos véritables intérêts, nous nous soyons enfin habitués à résister au penchant qui nous entraînoit vers tout ce qui tient du prodige. C'est par les efforts des hommes savans & généreux, qui se sont fait un devoir de rendre leurs connoissances publiques & utiles, que le goût de la physique expérimentale s'est rapidement répandu; & il devoit surtout avoir une influence très-remarquable sur la Chymie. Auparavant, sans principes, presque toujours inutile & souvent pernicieuse, elle fournit de nos jours les plus grands avantages aux Arts; & les secours les plus puissans à la Médecine. La Chymie, cultivée par des génies sublimes, est à jamais établie dans les droits qu'elle a à l'estime & à la reconnoissance de ceux qui apprécient le mérite par l'utilité. C'est en considérant cette science sous ce point de vue, que nous rendons compte des ouvrages de M. *Parmentier*. Il en a appliqué les principes aux objets du premier besoin.

Lorsque M. *Beccari* eut découvert, dans la farine de froment, deux substances très-distinctes, l'une qu'il désigne sous le nom de matiere glutineuse ou animale; l'autre amylacée ou végétale; les

Chymistes de toutes les nations s'occupèrent , avec empressement , des expériences de ce savant Médecin : elles furent le sujet de plusieurs theses soutenues dans les plus célèbres Universités , & l'on en fit mention dans les enseignemens publics & particuliers , si bien qu'on regardoit comme certain que la matiere glutineuse étoit la partie principalement nutritive du bled , & que celui-ci étoit d'autant plus alimentaire , qu'il en possédoit une plus grande quantité. M. P. néanmoins osa s'écarter de l'opinion commune , en établissant dans un Mémoire couronné par l'Académie de Besançon , que l'amidon étoit au contraire la partie du grain qui nourrissoit le plus ; & effectivement , dans le nombre des farineux dont les différens peuples de la terre font usage , on ne connoît que le froment qui renferme de la matiere glutineuse : mais il y a dans tous de l'amidon , & ils nourrissent en proportion de ce qu'ils en contiennent. D'après ce principe , l'Auteur chercha l'amidon dans beaucoup de végétaux , & il le rencontra dans le *maron d'inde* & dans les *racines de bryonne* , de *pied-de-veau* ; de *serpentaire* , de *mandragore* , de *colchique* , d'*iris* , de *glaiëul* , de *fumeterre bulbeuse* , de *pivoine* , de *fili-pendule* , de *petite chelidoine* , & dans

DE DIFFÉRENS MÉMOIRES. 199
celles d'hellebore à feuilles d'aconit; telles
sont les plantes que M. P. indique pour
remplacer; en cas de disette, les grains
ordinaires destinés à la nourriture de
l'homme.

Pour retirer cet amidon, voici la méthode qu'il a employée. Après avoir épluché & lavé ces racines, il les a rapées en ajoutant un peu d'eau à celles qui ne sont pas succulentes. Il en a fait ensuite une pâte pour la soumettre à la presse, & il a délayé le marc dans une très-grande quantité d'eau. Il s'est déposé au fond du vase un sédiment qui, étant bien lavé, a présenté tous les caractères d'un véritable amidon: il a pris indistinctement plusieurs de ces amidons, qu'il a mêlés avec du levain & de la pulpe de pommes de terre, pour en faire du pain; que différentes personnes ont trouvé bon. Huit onces de ce pain, desséché au four, ont suffi à M. P. pour le nourrir vingt-quatre heures sans prendre aucun autre aliment.

Quoique ce fait soit bien concluant, néanmoins la question concernant la vertu éminemment nutritive de la matière glutineuse, seroit encore à résoudre, si M. P. ne fût revenu sur cet objet, & qu'il n'eût cité de nouveaux faits propres à confirmer de plus en plus son opinion.

Les circonstances ne tardèrent pas à lui en fournir les moyens.

La Faculté de Médecine ayant été consulté par le Gouvernement pour savoir si l'usage des pommes de terre pouvoit être nuisible , ainsi qu'on le prétendoit dans quelques-unes de nos Provinces , cette Compagnie , toujours animée du bien public , donna à ce sujet un rapport bien capable de dissiper les alarmes qu'on avoit fait naître : mais pressée de publier ce rapport , elle ne put l'accompagner des expériences chymiques qu'elle auroit désiré de faire. *M. P.* a rempli cette tâche en faisant l'examen analytique de ces racines. On voit avec plaisir , en lisant cet Ouvrage , qu'un simple végétal , long-temps méprisé , ait pu donner lieu à l'Auteur de faire autant d'expériences & de recherches pour constater que c'est bien à tort qu'on a taxé les pommes de terre d'être malfaisante , puisque , indépendamment de l'usage journalier dont elles sont depuis long-temps en Irlande , en Angleterre , en Allemagne & dans plusieurs de nos provinces , *M. P.* prouve sans réplique qu'elles ne renferment aucun principe nuisible , & qu'elles sont très-nourrissantes ; en effet , une livre de ces racines contient environ deux onces & demie d'amidon , six gros de partie fibreuse & une once de matière extractive.

Le reste n'est absolument que de l'eau. M. P. s'occupe ensuite du bled & des autres grains dont nous nous nourrissons. Il s'arrête long-temps sur le froment, qu'il définit un composé de son ou d'écorce, de muqueux sucré, d'amidon & de matière glutineuse. Cette dernière substance fixe davantage l'attention de M. P., qui, dans son Mémoire sur les végétaux nourrisans, ne s'en étoit pas suffisamment occupé. Il répare ici cette espèce d'oubli, & il multiplie les expériences pour en démontrer la nature & les propriétés: il la considère sous les différens états qu'elle prend: il détermine en quelle proportion elle se trouve dans les meilleurs bleds. Il examine ses effets dans la mouture & dans la farine qui en résulte, quelles sont ses fonctions dans la pâte & dans le pain qu'on en prépare: enfin il conclut, comme on l'a déjà fait remarquer, que l'amidon est plus nutritif que la matière glutineuse sous une même masse, & que celle-ci étant en moindre quantité dans le bled, il n'est pas probable qu'elle soit, comme on l'a avancé, la partie principalement nutritive de ce grain. En suivant pas à pas notre Auteur, il est difficile de n'être pas de son avis; mais les partisans de l'opinion contraire attendent encore de nouveaux faits, qui

rendent la conviction complète. Pourquoi, par exemple, n'avoir pas essayé de nourrir des animaux avec la matière glutineuse & avec l'amidon pour en faire des objets de comparaison? Ce genre d'expérience, bien suivi, serviroit sans doute à décider la question.

En terminant cet article, nous remarquerons que M. P., après avoir fait mention des bons effets du son, mêlé, dans une quantité convenable, à la farine, prétend que la surabondance du son donne au pain les qualités les plus pernicieuses; ce pain, dit-il, est susceptible d'une altération, *qui vise à la putridité & peut devenir le gèrme de maladies très-dangereuses*, page 130. Il y a sans doute une juste proportion à observer pour faire, avec le mélange du son & de la farine, du pain, qui ait la meilleure qualité relativement aux individus qui doivent s'en nourrir: mais nous sommes bien éloignés de la persuasion que l'excès du son, dans le pain, puisse produire des effets aussi fâcheux que ceux que M. P. lui attribue. Pour appuyer notre sentiment, nous citerons quelques passages d'un bon Juge en Médecine & en Chymie, du célèbre *Hoffmann*. *Observat. XXII: de panis grossioris Westphalorum, vulgò Bompournickel, naturâ, elementis*

DE DIFFÉRENS MÉMOIRES 203
chymicis & virtute, pag. 504 & seq. tom.
 IV. Genev. 1761. *Durus quippe & firmus*
hic victus minùs corruptibiles generat suc-
cos, duplò plus nutrit, fami magis re-
sistit, & generat corpora firma, perferendis
laboribus, injuriisque tolerandis idonea,
& à morbis, maximè qui à dissolutione
massæ sanguinæ calidâ proveniunt, im-
munia Non tamen negandum est,
victum hunc crassioreminùs tutum esse
illis, qui imbecilles sunt, quète ac otio
fruantur, nec laboribus assueti. Hinc sa-
pienter scribit Hippocrates de Med. pris-
câ. Sect. I. pag. 24. Valentiora alimenta
hoc habent, quod à naturâ, si superen-
tur, nutriant egregiè, si non, dolores &
morbos frigidos producant. Et Celsus
dicit pag. 206: valentiora minùs facilè
concoqui, sed si concocta sint, plus alere.
Labore itaque & motu hîc opus est. Tan-
dem panis hic grossior singularem quoque
fovet virtutem, aliis panibus non conces-
sam, quod licet sit crassioris texturæ, al-
vum tamen subducatur: notata hæc virtus
jam olim fuit ab Hippocrate dum scribit.
(DE DIÆTA, lib. 2. sect. 20. p. 226.
t. 2. édit. Græc. Lat. Van der Linden,
in-8°. 2665.) Panem ex farinâ integrâ
non excussâ alvum subducere, parum verò
minus, sed magis illam constipare. Hanc
virtutem maximè deriyandam esse existimo

ex furfuribus rigidioris texturæ ac figuræ , qui tenuissimas intestinales fibras admotum excretorium promptius sollicitare & irritare continuò possunt , furfures enim , teste Galeno , virtutem habent deterforiam. Hoffmann n'oublie point de donner l'analyse chymique du Bompournickel , de laquelle il infere , ainsi que de la santé vigoureuse des Westphaliens , que ce pain est le meilleur aliment pour des hommes robustes & actifs. Mais si les craintes de M. P. sont mal-fondées , le motif qui les lui a fait concevoir ne peut être que louable : il parloit de la sensibilité de son cœur.

Quelque temps après l'examen chymique des pommes de terre , M. P. publia en françois les Récérations chymiques de M. Model , premier Apothicaire de l'Impératrice de Russie : s'il ne nous eût fait connoître par sa traduction que les découvertes & les vues profondes de ce savant Chymiste , ce seroit toujours un grand service qu'il auroit rendu à la France , & l'on ne pourroit refuser à M. P. un juste tribut d'éloges : mais ce n'est pas une simple traduction qu'il nous présente ; instruit des routes difficiles , mais sûres , par lesquelles la Chymie conduit aux vérités les plus cachées , il a ajouté à l'Ouvrage de M. Model des

DE DIFFÉRENS MÉMOIRES. 205
expériences neuves , utiles & souvent
nécessaires. Tantôt il développe ce que
l'Auteur n'avoit fait qu'indiquer : tantôt
il l'abandonne pour suivre une opinion
mieux fondée. Nous allons donner une
idée des dissertations de ce Recueil.

Dans celle qui regarde les vaisseaux de
métal dont on se sert pour l'usage écono-
mique, M. *Model* s'éleve particulièrement
contre ceux qui sont faits de plomb, parce
que ce métal est le plus pernicieux de tous,
à cause de sa grande dissolubilité. La so-
phistication des vins , par la litharge &
les autres préparations internes de plomb,
excitent l'attention & la sensibilité de
M. *Model*. Il réclame, avec raison, la
sévérité des loix contre les Marchands
qui emploient cette abominable fraude ;
& il rapporte les moyens de s'en assurer
d'une maniere non moins équivoque.
Ces moyens sont connus & employés,
pour cet effet, par tous les Chymistes.
Mais plusieurs Médecins ne pensent pas
comme l'a fait M. *Model*, que les acides
végétaux soient le meilleur remede qu'on
puisse prendre quand on a bu du vin
falsifié, & ils se fondent sur ce que les
vins lithargirés renferment un poison que
les acides dissolvent & ne détruisent
point. Il n'en est pas de même des poi-
sons végétaux, dont la qualité délétère

appartient à une substance saline particulière, & dont les acides végétaux deviennent les antidotes. C'est à ce sujet que M. P. rappelle l'efficacité du vinaigre contre les ravages de certaines plantes venimeuses, d'après les expériences qu'il a faites sur les champignons. Il remarque qu'il est impossible, par aucune opération chimique, de distinguer les bons d'avec les mauvais, puisque les uns & les autres donnent constamment les mêmes résultats dans l'analyse.

En traitant des poisons végétaux, on s'attendoit bien que l'ergot du seigle ne seroit pas oublié. Des Auteurs ont attribué à ce grain vicié les effets les plus affreux; mais ces Ecrivains n'ont sans doute pas fait les expériences nécessaires pour se mettre à l'abri de l'erreur : ils ont supposé comme un principe sûr ce qui étoit plus que douteux; en se copiant les uns les autres, ils ont attribué à l'ergot des maladies auxquelles il n'a vraisemblablement aucune part. M. Model discute le pour & le contre des diverses opinions sur la nature, l'origine & les propriétés de l'ergot. Quoique les nouvelles expériences de M. P. soient faites pour rassurer, cependant il termine cet article comme son Auteur, avec une circonspection digne d'éloge. On ne peut même

douter, dit-il page 430^e du tome second, que si l'ergot entroit pour moitié dans nos alimens, son usage ne devînt nuisible. On doit le regarder comme lourd, indigeste & peu nourrissant. Il faut espérer que bientôt il n'y aura plus aucune incertitude à cet égard, puisque la Société Royale de Médecine vient d'annoncer qu'elle alloit répéter les expériences convenables pour juger ce fameux procès.

La dissertation de M. *Model* sur l'eau-de-vie de grains est fort curieuse. On y trouve une grande érudition : il remonte jusqu'aux siècles les plus reculés, se transporte chez les différens peuples anciens & modernes, & prouve que, presque dans tous les temps, on a fait des liqueurs spiritueuses au moyen de la fermentation des grains, & à ce sujet M. *P.* rapporte les tentatives inutiles qu'il a faites dans la vue de tirer de l'eau-de-vie des pommes de terre : il attribue son défaut de succès à l'absence du muqueux sucré, qui est la seule matiere connue jusqu'à présent pour donner de l'esprit ardent. Ceux qui assurent avoir eu plus de réussite, ont employé probablement les fruits ou baies des pommes de terre au lieu des racines. Voilà comment souvent on se dispute faute de s'entendre ou de s'expliquer.

Nous renonçons à regret à l'analyse de beaucoup d'autres dissertations curieuses & utiles. Les bornes prescrites ne nous permettent que d'en indiquer l'objet. On communique une méthode , d'avoir , en peu de temps , l'huile animale de Dippel la plus blanche & la plus parfaite possible. On offre une espece de tableau minéralogique & chymique des différentes sortes d'eau , & des analyses de sels, de terres, de pierres de charbon bitumineux & pyriteux : la poudre d'Aillaud , les gouttes du Général Lamotte , la teinture d'antimoine , le raffinage du borax , la sublimation du camphre , sont autant de secrets que nos Auteurs examinent , dévoilent & apprécient à leur juste valeur ; mais nous ne saurions suivre MM. *Model* & *Parmen-tier* dans leur marche rapide , ni saisir la foule d'objets curieux qu'ils présentent : ils sont tous intéressans pour les Médecins , pour les Chymistes & pour les Economes.

M. *Model* est mort sans jouir du plaisir que procure , à l'Auteur le plus modeste , la traduction de ses Ouvrages. M. *F.* nous apprend dans l'Eloge de ce savant Chymiste , qu'il a été impossible , malgré la plus grande diligence , de la lui faire parvenir à temps.

L'édition

L'édition de la Chymie hydraulique de M. le Comte *de la Garaye* étoit épuisée , & cet Ouvrage ; dont le titre seul a fait la fortune , avoit besoin de corrections & d'additions pour reparoitre avec un air de nouveauté. M. P. se chargea de ce travail fastidieux , & l'enrichit d'un grand nombre de notes , qu'on lit de préférence au texte. M. le Comte *de la Garaye* , d'ailleurs respectable par son zèle charitable , n'étoit ni Physicien ni Chymiste : persuadé que l'eau , aidée de la trituration , séparoit des végétaux leurs parties les plus actives , il voyoit continuellement des sels par-tout où il n'y avoit que des extraits. On peut dire que M. P. a fait de la Chymie hydraulique un nouvel ouvrage : il y trouve occasion d'insister sur les soins éclairés qu'exigent la préparation & la distribution des remèdes. Il est en effet bien intéressant pour prévenir des malheurs , souvent irréparables , de ne confier l'exercice de la Pharmacie qu'à des hommes instruits & jaloux de mériter la considération publique.

Le dernier Ouvrage de M. P. a pour titre : *Expériences & réflexions relatives à l'analyse du bled & de la farine*. Le principal objet de cette production est de répondre

à l'Auteur de cette *Analyse des bleds* (a), & en même temps de revendiquer pour *Beccari*, *Kesselmeyer*, *Model*, &c., aussi-bien que pour lui-même, tout ce que l'Auteur de cette analyse a écrit sur les bleds & la farine. Comme le ton de cet Ouvrage de M. P. est polémique, nous devons nous contenter de l'indiquer. Le Lecteur y verra des discussions savantes & bien présentées.

Outre les Ouvrages dont nous venons de rendre compte, M. P. est encore Auteur de plusieurs Mémoires intéressans, publiés dans le Journal de Physique : nous nous contenterons d'en donner le titre & la date.

1°. Examen chymique des champignons. Mars 1774.

2°. Précis des différens sentimens des principaux Auteurs qui ont écrit sur l'ergot. Juillet 1774.

3°. Dissertation physique, chymique & économique sur la nature & la salubrité de l'eau de la Seine. Février 1775.

4°. Il a également publié dans le même Journal, l'Éloge de M. *Model*. Juillet 1775.

(a) *Analyse des bleds*, & Expériences propres à faire connoître la qualité du froment, & principalement du son de ce grain, &c. Paris, de l'Imprimerie Royale. 1776.

TROISIEME DISSERTATION (a)

SUR L'INOCULATION;

A M. DARIUC , Professeur en Médecine en l'Université d'Aix ; par M. BOUTEILLE , Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier.

Ut si desint vires , tamen est laudanda voluntas.
9 Ovid. de Pont. L. III. v. 4.

Les miasmes varioliques, déposés dans le tissu cellulaire & cutané lors de l'éruption, éprouvent ensuite, pendant la maturation des pustules, un changement considérable. Leurs parties hétérogènes & nuisibles, étant mêlées, broyées, confondues, & pour ainsi dire identifiées avec le pus, elles perdent, dans cette transmutation, une partie de leur activité & de leur acrimonie. Ce virus, ainsi mitigé par la suppuration, devient entre les mains d'un habile Inoculateur, le germe des petites-véroles les plus bénignes.

(a) La premiere Dissertation est consignée dans le Journal de Novembre 1775, page 398, & la seconde dans celui de Juin 1776, page 514.

J'ai essayé d'établir deux causes générales, qui décident du caractère benin ou malin de la petite-vérole. La première est la disposition naturelle du sujet. Nous naissons tous, ou presque tous, avec cette disposition, que par cette raison je pourrois appeller *innée*. Il est cependant quelques personnes que la nature semble avoir dispensé de payer ce tribut. On les voit parvenir à une vieillesse décrépite, sans jamais contracter la petite-vérole, quoique souvent exposées à la contagion. On a même connu des familles où cette exemption paroissoit héréditaire. Une des plus privilégiées, fut celle de *Diemberbroek*. Ce Médecin aussi habile Anatomiste, qu'heureux Praticien, nous assure que son pere, son grand-oncle, sa grand'mere, ses deux cousins germains, tous plus que octogénaires, avoient vécu sans essuyer cette maladie, & lui-même parvint à l'âge de soixante & dix ans sans en être affecté; malgré les fréquentes occasions auxquelles sa pratique très-étendue l'exposoit. Par un sort contraire, il est des individus très-susceptibles des impressions de la petite-vérole, & de ses funestes effets. Certaines familles même semblent malheureusement destinées à être, de pere en fils, les victimes de cette cruelle

maladie. Elle les maltraite d'une manière affreuse, lorsqu'elle ne les fait point périr. L'Inoculation démontre cette vérité dans plusieurs sujets inoculés par la même main, avec la même matière, dans la même saison, sous le même climat, dans le même lieu, & après les mêmes préparations. Tous n'ont pas la petite-vérole d'une manière également favorable. On ne peut attribuer cette différence qu'à la diverse disposition des sujets. Je n'entreprendrai point d'expliquer en quoi consiste cette disposition. On ne peut former à cet égard que des conjectures bien vagues & bien hasardées. V. les dissertations précédentes.

La seconde cause est la qualité intrinsèque du virus. La différence de cette qualité n'est pas idéale; elle est réalisée par les effets analogues aux différentes espèces de petite-vérole, & constatée par la diversité des épidémies varioliques, tantôt généralement malignes, tantôt généralement bénignes, tantôt mixtes. On a voulu déduire ces différences des influences de l'air; mais jamais on n'a pu découvrir aucun rapport constant entre ces épidémies, & l'état météorologique du ciel. Il ne faut pas non plus la chercher toujours dans les dispositions des malades. Il n'est pas à

supposer que des milliers de sujets, souvent en des provinces fort éloignées, en des climats bien opposés, aient une égale disposition à contracter la petite-vérole; cette année toutes bénignes, & une autre année toutes malignes: il faut donc recourir à la matiere morbifique, & reconnoître que d'elle dépend en grande partie la différence des effets qui sont plus ou moins violens, selon que la virulence variolique est plus ou moins grande.

La disposition innée tient à la constitution individuelle de chacun. La nature la donne; la nature seule peut la changer & la détruire, & c'est ce qu'elle fait au moyen de la maladie même.

La virulence variolique paroîtroit plus susceptible de correction par les agens médicaux; mais l'antidote précieux de ce venin n'existe pas encore: cependant combien de fois ce prétendu spécifique a-t-il été annoncé? L'écoulement de quelques gouttes de sang, par le cordon ombilical, a été indiqué comme un prophylactique assuré: un autre, non moins singulier, emprunté, dit-on, des Juifs de Hongrie, & publié par le Docteur *Moses* dans une thèse soutenue en 1766, est de saupoudrer de sel l'enfant qui vient de naître. Cet usage remonte à un

siècle bien antérieur à celui de la naissance de la maladie dont on le dit le préservatif. *Galien* en parle au Livre I. de *sanitate tuenda*, ch. 7. Il étoit si ancien chez les Juifs, que le Prophète *Ezechiel* l'indique dans ces paroles, & *quando natus es in die ortus tui*, non est præcisus umbilicus tuus, & aqua non es lota in salutem, nec sale salita. Chap. XVI. vers. 4.

M. le Marquis de *Saint-Aulaire*, cet *Anacréon* octogénaire, qui ne se rappella d'être né Poète qu'à l'âge de 80 ans, avoit été saupoudré à sa naissance. J'ignore si pendant le cours de sa longue vie, qui fut de 105 ans, il fut exempt de la petite-vérole : mais quant aux circoncis de Hongrie, on ne doit pas être persuadé qu'ils jouissent de l'exemption que le Docteur *Moses* leur attribue. Le fait seroit trop public & trop remarquable pour qu'il n'eût pas frappé les Médecins Hongrois, qui en auroient instruit toute l'Europe. D'ailleurs ces enfans d'*Israel* n'auroient-ils pas révélé leur secret à leurs autres freres ? Ne leur auroient-ils pas appris à préserver aussi leurs enfans de la petite-vérole ? Cette prérogative, plus que la circoncision, distinguoit aujourd'hui ce peuple errant, des nations, parmi lesquelles il est dispersé. Cependant les Médecins du pays ne disent

rien de ce prétendu privilege, & nous voyons que la petite-vérole maltraite les Juifs autant que les Chrétiens & les Musulmans. Que penser donc de l'affertion du Docteur Juif? Ecrivons au bas de sa thèse ces paroles d'*Horace*: *credat Judæus apella.*

Le fameux Médecin Arabe, qui, le premier, a si bien décrit la petite-vérole, *Rhasès*, parle d'un syrop de perle, en usage chez les Indiens, d'une vertu si anti-variolique, que dès qu'on en prenoit, la petite-vérole, eût-elle déjà poussé dix boutons, le onzième n'osoit plus paroître. Je ne m'arrêterai pas à faire le détail de toutes les absurdités avec lesquelles on a voulu séduire le Public. Mais je ne dois pas omettre de parler des remèdes mercuriaux.

L'alliage de l'antimoine & du mercure, réduits en des parties fort atténuées, n'a pas rempli les espérances que l'illustre *Boerhaave* en avoit conçu, & qu'il avoit inspirées aux gens de l'art. Les Médecins d'Edimbourg nous ont détrompés sur l'efficacité de l'éthiops minéral, tant prôné par *Lobbs*. *Huxham* n'hésite pas à proscrire tous les mercuriaux. Ces remèdes ne sont pas cependant tout-à-fait à rejeter. Des grands Médecins savent en tirer avantage. Les fameuses poudres

Suttoniennes sont mercurielles. *Dimf-dale* prescrit à ses inoculés le mercure doux aiguisé par un quart de grain de tartre stibié. M. *Fouquet*, dans son traitement de la petite-vérole des enfans, ordonne le mercure doux, associé à la poudre cornachine. Un Médecin, connu par son esprit & par son habilité dans notre contrée, employoit, sous le nom de poudre pour la petite-vérole, un composé de panacée mercurielle, d'antimoine diaphorétique, & quelquefois de diagrede sulfuré. Je puis attester les bons effets d'un mélange de mercure doux broyé avec le sucre & du kermès minéral à petite dose dans la fièvre secondaire, & sur-tout dans les symptômes péripneumoniques qui l'accompagnent : mais ces remèdes m'ont toujours paru agir comme fondans, incisifs, évacuans, & jamais comme spécifiques.

Quant au mercure en substance, je suis bien assuré qu'il ne garantit pas des mauvais effets du venin variolique. J'en ai des preuves bien évidentes. Je me contenterai de rapporter deux de mes observations. Un jeune homme, infecté de la maladie vénérienne, passoit par les remèdes à Montpellier : il avoit déjà reçu presque toutes les frictions, lorsqu'il fut pris de la petite-vérole : elle fut très-

confluente & très-dangereuse. Cependant il fut guéri de ces deux maladies ; mais la petite-vérole a laissé sur son visage des cicatrices multipliées & profondes , qui l'ont horriblement défiguré.

Un enfant de neuf ans avoit la teigne sèche, pour laquelle on employa le mercure intérieurement & extérieurement. A l'issue du traitement il fut atteint de la petite-vérole : elle fut discrète, mais des plus abondantes. On pourroit appeler cette espece , où les boutons , sans se confondre , sont si près les uns des autres , petite-vérole affluente , pour la distinguer & de la discrète & de la confluente. Elle me paroît différer également de l'une & de l'autre , & constituer une espece moyenne. Tous ces boutons , qui couvrirent le corps de ce petit malade , donnerent une suppuration si grande , que le pus filtroit même dans le tissu cellulaire ; ce qui occasionna une résorption de la matiere purulente , qui se jeta sur la poitrine & étouffa le malade. Les pustules continuoient à se remplir de pus & à s'épancher au moment même de la mort.

Le camphre renommé par *Groenyeld*, comme le correctif des cantharides , prôné depuis peu comme celui du mercure , vient d'être annoncé comme anti-variélique. Selon *M. Rosen* , cette substance ,

mêlée avec la pommade dont on se sert pour inoculer en certains pays, fait manquer l'inoculation en énervant le levain variolique : aussi ce savant Médecin Suédois l'a-t-il fait entrer dans ses pilules préservatives de la petite-vérole, pilules qui corrigent tellement la confluence des pustules, que, par leur usage, l'Auteur, (à ce que M. *Fouquet* rapporte d'après lui) a vu des pustules confluentes disparaître & être remplacées par des discrètes. Que répondre à un Médecin illustre qui dit avoir vu des choses si incroyables ? se taire & laisser parler l'expérience. Or depuis long-temps elle a désabusé de ces prétendus antidotes, dont la composition nous est connue. Quant aux recettes secrètes, elle nous a appris & nous a convaincus qu'elles n'ont de mérite que celui du mystère ; d'efficacité que sur l'oreille des dupes, & d'utilité que pour la bourse de l'homme à secret.

Sans être séduits par de si belles promesses, recourons à la nature, mettons à profit ses bienfaits, & recevons de ses mains un virus qu'elle-même a pris soin de corriger & d'adoucir. Donnons à ce présent toute l'utilité dont il est susceptible. C'est dans cette vue que je vais proposer les règles qui m'ont paru les

plus propres à nous diriger sur le choix du pus variolique.

I. Toutes choses égales d'ailleurs, *plus le virus variolique qui servira à communiquer la petite-vérole sera corrigé & adouci, plus la maladie sera bénigne.*

Cette proposition est une conséquence évidente de ce principe incontestable, que tout effet est proportionné à sa cause.

II. *Par la suppuration des pustules, le virus qu'elles contiennent est dompté & corrigé. Ce virus doit donc, toutes choses égales d'ailleurs, produire une petite-vérole plus bénigne que celui qui n'a pas passé par la suppuration.*

C'est aussi ce que l'expérience a démontré, puisque la petite-vérole, inoculée par quelque méthode que l'on suive, est généralement plus heureuse que la naturelle, & cette pratique ne doit ses succès qu'à la bénignité de ce levain, ainsi que je l'ai fait voir dans ma deuxième dissertation.

III. *La suppuration corrigeant le virus variolique, il en résulte nécessairement que plus la suppuration est parfaite, plus aussi la correction du virus doit être considérable.*

Il suit de-là que la matière pour l'inoculation ne doit pas être prise indifférem-

ment en tout temps & de toute pustule ; mais que si l'on veut avoir le levain le plus doux & le plus propre à produire des petites-véroles bénignes, on doit le prendre à l'époque où les pustules sont en pleine suppuration, & dans le nombre choisir celles dont le pus paroît le plus louable & le mieux formé.

De fameux inoculateurs suivent une pratique différente ; à un pus bien lié & épais, ils préfèrent l'humeur limpide & tenue qui suit des incisions des inoculés, dans le temps sur-tout de la fièvre d'éruption. M. *Cramer* a adopté ce choix, à l'exemple de *Rambi*, *Dimisdale* & *Valton*, & l'on fait que c'est aussi la manière dont *Power* en usoit, & à laquelle on a cru qu'il devoit en partie le succès de ses inoculations. Cette pratique contredit formellement celle que je recommande, & ce qui est singulier, c'est qu'elles dérivent toutes les deux du même principe, & supposent l'une & l'autre la vérité de mon opinion. Je préfère un pus bien formé, comme étant un levain plus doux, & M. *Cramer* aime mieux se servir de la sérosité des incisions, comme étant une matière plus âcre, plus énergique, plus active, *magis acris, magis efficax, & per consequens magis prompta videtur contagiosa materies (limpida.)*

Cram. Diff. de Inocul. p. 62. Par-là M. Cramer reconnoît , ainsi que moi , que le venin , qui n'a pas éprouvé la suppuration , est plus âcre que celui qui y a été assujéti. Or quel est le préférable de ces deux levains , le plus âcre ou le plus doux ? Je laisse à la prudence des Inoculateurs à le décider.

IV. *Un pus variolique bien conditionné est homogène à tout autre pus variolique également bien fait.*

Tous ces pus ne peuvent être parvenus au même état de suppuration & au même degré de perfection , sans avoir subi les mêmes changemens & reçu la même combinaison. Une goutte de pus bien louable doit être aussi homogène à une autre goutte de bon pus , comme une goutte de bon sang à une autre goutte de bon sang , & cela doit être aussi non-seulement dans le même homme , mais encore indistinctement dans tous.

Cette proposition nous conduit à plusieurs conséquences pratiques : la première est qu'il importe fort peu de quelle espèce de petite-vérole discrète ou confluyente , bénigne ou maligne , on emprunte la matière de l'insertion , pourvu que la pustule qui l'aura fournie contienne un pus louable & bien conditionné. C'est dans ce sens seulement qu'est

véritable l'opinion des Inoculateurs qui regardent comme indifférent le choix de la matiere variolique , & dont l'expérience a effectivement prouvé que le pus d'une petite-vérole confluente est aussi favorable à une heureuse inoculation , que celui de la plus discrète. Cependant , comme en général , dans l'espèce discrète , la suppuration est meilleure ; qu'au contraire , dans la confluente , les plaques pustuleuses fournissent , pour la plupart , un pus sanieux , mal lié , imparfait , il est de la prudence de l'Inoculateur de recourir plutôt à la première espèce qu'à la seconde , pour avoir une matiere bien conditionnée.

La deuxième proposition est que l'espèce discrète peut fournir une matiere aussi âcre que l'espèce confluente , & cela arrivera si , par imprudence ou par inattention , on la prend d'une pustule mal suppurée , & fournissant un pus moins louable qu'une pustule des confluentes bien suppurées : c'est probablement par ce défaut d'attention , indépendamment de la disposition naturelle du sujet ; que la matiere d'une petite-vérole discrète a produit quelquefois , par l'insertion , une petite-vérole confluente.

Troisième proposition. Peut-être pourroit-on trouver dans cette homogénéité

du pus la raison pour laquelle l'insertion ; donnant la petite-vérole , ne communique point les autres virus dont peuvent être infectées les personnes de qui l'on a emprunté la matiere variolique. Par la suppuration , ces virus sont peut-être non-seulement corrigés comme le variole , mais encore tout-à-fait détruits , de maniere que le pus n'a point les mêmes vices que le sang & les humeurs. Ainsi le pus d'un scorbutique , d'un écrouelleux , d'un gouteux , n'a probablement point le levain du scorbut , des écrouelles , de la goutte. Il n'est rien de tout cela , par cela seul qu'il est pus , & que pour le devenir il a fallu que les liqueurs , dont il a été formé , aient changé de caractère.

Je ne dissimulerai point mes craintes sur le virus vénérien. Je ne fais si la suppuration le détruit au point que le pus d'un vérolé , atteint de la petite-vérole , n'ait plus rien de vénérien. Le virus variolique est corrigé , mais non pas anéanti par la suppuration : peut-être en est-il de même du vénérien (a).

(a) M. *Bouteille* cite un exemple bien capable d'entretenir , dans la crainte qu'un pareil malheur peut arriver. Nous ne le rapporterons point : mais nous devons remarquer que les propositions que M. *Bouteille* avance sur le changement &

V. *La suppuration mitigeant le virus variolique, il est évident que plus le même virus aura successivement passé par la suppuration, plus il doit être censé corrigé & adouci.*

Par conséquent le pus d'une petite-vérole inoculée doit fournir un levain blus benin que le pus d'une petite-vérole spontanée : il doit donc être préféré pour une nouvelle insertion, & ainsi successivement, d'inoculation en inoculation.

Cette pratique commence à s'accréditer ; mais il ne paroît pas qu'on y attache l'importance qu'elle mérite. La plupart des Inoculateurs ne se mettent que peu ou point en peine d'employer la matière prise d'une petite-vérole inoculée préféablement à celle prise d'une petite-vérole naturelle. Il en est même qu'on diroit se méfier du caractère vraiment variolique de la première. Ils la regardent comme un levain équivoque, & ils se persuadent qu'une petite-vérole inoculée est plus décidément, plus authentiquement véritable, lorsqu'elle est le produit

sur la correction des virus par la suppuration, ne sont encore que des problèmes, & conséquemment ils doivent rendre les Inoculateurs très-scrupuleux sur le choix de l'individu qui leur fournit la matière variolique.

d'un ferment fourni par la petite-vérole naturelle , que s'il étoit pris d'une petite-vérole artificielle : sur quoi ils sont peu d'accord avec eux-mêmes, & leur pratique contraste avec la persuasion dans laquelle ils sont & doivent être, que la petite-vérole inoculée est complètement la même maladie que la petite-vérole naturelle. Ils doivent donc admettre que le virus de la petite-vérole inoculée est toujours variolique , toujours virulent , toujours contagieux, comme dans la petite-vérole naturelle.

VI. *Le pus , en séchant , perd de sa virulence : le pus desséché doit donc fournir un levain plus doux , plus favorable.*

M. Cramer , qui préfère la matière fraîche , comme plus active , reconnoît néanmoins les bons effets de celle qu'on a conservée pendant quelques jours & qui s'est desséchée : il veut seulement qu'on la délaie avec de l'eau tiède. *Succedit etiam materies collecta & exsiccata , sed aquâ tepidâ dilui debet ante insitionem.*

VII. *Plus le virus passe directement dans le sang , plus il doit être actif & dangereux ; & vice versa.*

L'expérience , en effet , prouve que plus le virus est lent à se développer dans le corps , & plus son action est douce ,

tellement que *Sydenham* avoit appris à prévoir la petite-vérole discrète par la longueur du premier période ; & la confluente , par sa brièveté.

Je me réserve à prouver , par des faits nombreux , la vérité de ce principe , sur lequel je reviendrai. Quant à présent , ce que je viens d'en dire suffira pour le faire admettre.

Il en résulte que les Inoculateurs ont eu raison d'abandonner les incisions profondes & sanglantes , qui ouvrant beaucoup de vaisseaux sanguins , rendoient le passage du levain transmis plus prompt. La même raison , qui a fait donner la préférence sur les incisions profondes aux légères , doit la faire donner sur celles-ci à la simple piquure , sur-tout à celle qui est faite à la suttonienne , dans laquelle on introduit le levain sous l'épiderme soulevé , sans intéresser ni le tissu cellulaire ni les petits vaisseaux cutanés. Cette pratique , à mon avis , est ce que la méthode des Suttons a de plus excellent , & ce qui lui mérite le plus la préférence sur celle qui étoit en usage.

OBSERVATION

Sur quelques circonstances qui ont accompagné une Fievre inflammatoire ; par M. RAZE, Médecin à Nemours.

*Inventa perficere non inglorium.
Phæd. Lib. IV. Fab. XVII.*

Un Marinier âgé de quarante ans , robuste & d'un tempérament sanguin , tomba malade à Nemours le 16 Décembre 1776.

Il se plaignoit d'un point de côté fixe , d'une difficulté de respirer , qui , disoit-il , lui déchiroit la poitrine lorsqu'il vouloit prendre sa respiration : il touffoit peu & tiroit seulement avec peine quelques crachats légèrement teints d'un sang vermeil : il avoit en outre un violent mal de tête , & des lassitudes spontanées dans tous les membres ; la fievre étoit peu forte : néanmoins le deuxième jour de sa maladie , époque à laquelle je commençai à le voir , il fut saigné deux fois du bras : je lui ordonnai des tisanes béchiques & un looch composé avec le kermès. La Garde , au lieu de lui donner du looch de

deux heures en deux heures , comme je l'avois recommandé , en donna une forte cucillerée d'heure en heure , ce qui , à la seconde , lui procura un vomissement considérable de matieres bilieuses , & des déjections de mêmes matieres très-copieuses. Soupçonnant que ce vomissement pouvoit dépendre ou de la trop grande quantité du looch , ou de ce que les doses étoient trop rapprochées , je diminuai la dose & prescrivis un plus long intervalle ; dès-lors les accidens cessèrent. Le troisieme jour il fut très-bien , presque sans fièvre ; les crachats comme dans l'état naturel ; le point-de-côté presque nul , au moyen des saignées & d'un topique anti-pleurétique. En un mot , de tous les symptômes , les uns avoient disparu & les autres étoient diminués prodigieusement. Jusque-là tout étoit calme en apparence , sinon que je lui trouvois quelque chose de hagard dans la vue. Le quatrieme jour la fièvre redoubla ; la tête , qui , dès le commencement , n'avoit pas été très-libre , se prit tout-à-fait , & le malade déliroit fortement. Comme je soupçonnois quelque malignité , j'aiguifai ses tisanes avec le tartre stibié & le nitre. Les évacuations bilieuses , qui , le second jour , avoient été très-abondantes , s'étoient arrêtées sur le champ. En vain le

cinquieme jour je réitérai les mêmes moyens , je n'obtins point d'évacuation : les lavemens ne produisoient également aucun effet. Cependant la fièvre augmentoit , le pouls étoit serré , petit & concentré ; l'éréthisme étoit des plus sensibles : j'observai alors que la langue , qui , les premiers jours , étoit un peu chargée , avoit repris son état naturel. Je me déterminai , en conséquence , à la saignée du pied , laquelle fut faite le même jour. Le soir je l'allai voir & le trouvai à table avec d'autres mariniers , buvant & mangeant comme eux. Il n'avoit pas été possible à la Garde de le retenir. Je ne fus pas plus heureux pour obtenir de lui qu'il remontât à son lit : ses camarades l'encouragerent , en me disant que vivant dans le vin , il falloit qu'ils y mourussent. Cependant le malade déliroit & avoit une fièvre des plus violentes ; n'ayant pu lui persuader de se recoucher , je m'en retournai. Sur le minuit on le força à se coucher ; on lui donna deux fortes personnes pour le garder ; l'une d'elles s'endormit ; l'autre s'en alla. Le malade , livré à lui-même , se leve , descend dans une cour , monte sur un mur de vingt pieds de haut , à la faveur d'une échelle , & s'élance , de dessus le mur , dans un jardin , où il tombe la tête en - bas sans se blesser.

Malgré la rigueur de la saison , & sans autre vêtement qu'une veste & une culotte de toile , ce malheureux se jette à l'eau ; traverse deux fois , à la nage , une rivière fort large & très-profonde. Transi de froid , il gagne un cabaret , où il obtient , pour la nuit , un asyle , & se réchauffe en buvant une bouteille de vin. Le lendemain , sixieme jour de sa maladie , on le ramene chez son hôte ; je vais le voir : il nous raconte toutes ses prouesses de la nuit ; ses yeux étoient étincelans & hagards , la conjonctive du côté droit très-rouge , le poulx comme étranglé , une voix rauque & forte ; toutefois la langue belle. On eut beaucoup de peine à le saigner du pied : il le fut cependant deux fois ce jour-là , & les vésicatoires furent appliqués , en même temps entre les épaules. Pendant l'intervalle de ses deux saignées il but une bouteille de vin & mangea , malgré sa Garde , une fricassée de lapin , qu'il déroba. Il arracha son emplâtre vésicatoire au moment où il commençoit à agir. Je le mis aux boissons antiphlogistiques. Le septieme jour il alloit mieux , le délire cessa ; toutefois point d'évacuation. Le huitieme jour il prit un minoratif en deux verres , qui lui fit peu d'effet. Le neuvieme il n'avoit presque plus de

fièvre , étoit fort tranquille & ne se rappelloit rien de ce qui s'étoit passé. Le dixieme il fut purgé, & dès cet instant tout fut de mieux en mieux , jusqu'au quatorze. Il se rétablit si promptement , que le seize il partit pour faire vingt lieues environ.

Ce malade m'a assuré ne savoir pas nager ; ses freres m'ont dit la même chose : aussi ne vouloit-il pas croire ce qu'on lui rapportoit. Le bain , quoique dans une saison très-rigoureuse , n'a-t-il pas été avantageux à ce malade , nonobstant ses fautes dans le régime ? Ce sont les doutes d'un jeune praticien qui se soumet aux lumieres de ceux à qui plus d'expérience & plus de connoissances , ont donné le droit de juger les opinions.

P. S. Quoique cet homme ait raconté les circonstances qui ont accompagné son évasion, étant dans le délire , cependant le fait n'est pas douteux : la situation des lieux est telle , que le malade n'a pu s'empêcher de traverser deux fois la riviere, qui se partage dans cet endroit, pour arriver où il s'est rendu ; d'ailleurs ses habits mouillés , ses souliers laissés dans le jardin , & l'empreinte de ses pas & de sa tête dans la terre , prouvent assez la vérité de son récit & de sa chute.

L E T T R E

A M. BERTHOLET, Docteur en Médecine ; par M. THOMAS, Médecin à Villers-Cotterets.

M O N S I E U R ,

Comme nous nous occupons, vous & moi, du soulagement & de la conservation des hommes, vous me permettez de vous faire part, & au public, des réflexions que j'ai faites sur une assertion que j'ai trouvée page 28 de vos Observations sur l'Air, & je le fais avec d'autant plus de confiance, que vous dites vous-même que vous avez osé combattre M. de *Buffon*, que personne n'admire plus que vous, & que ceux qui cherchent la vérité, doivent écrire leur façon de penser sans fiel & sans ménagement. Je vais tâcher de vous imiter.

Vous dites donc, page deuxième, que vous avez tiré trois onces de terre de cinq onces d'os ; que c'est cette terre qui, en s'accumulant, ossifie nos cartilages, roidit nos ressorts lorsque quelques circonstances en empêchent le dépôt, & nous conduit au terme fatal.

Je pense comme vous, Monsieur, &

je regarde cette terre comme le principe de nos parties solides, sans quoi, nous ne serions composés que de parties molles, & nos corps ne pourroient se soutenir.

La vie, dites-vous, peut se prolonger au-delà du terme ordinaire : vous citez, pour exemple, *Jenkins*, qui a vécu 169 ans, & *Thomas Paré*, chez qui on a trouvé les parties du sternum défunies.

Vous dites encore, que le ramollissement des os prouve que cette terre trouve quelquefois une issue : cet effet, dites-vous ne pourroit-il pas être ménagé par Part ? Il paroît que les urines se chargent de cette terre, qui en forme, en grande partie, le dépôt ; & qu'à cette occasion, il seroit bon de substituer l'abondance des urines à la transpiration, qui ne peut donner issue qu'aux liqueurs les plus subtiles, & qui, étant sujettes aux influences de l'atmosphère, est une source d'une infinité de maladies. Pour preuve de ce que vous avancez, vous dites que les sauvages s'oignent de linimens qui bouchent les pores, & diminuent la transpiration ; que les anciens, & sur-tout les athlètes, conservoient leur souplesse par ce moyen, & que la jeunesse romaine, après des exer-

cices violens, se jettoit dans le Tibre, sans craindre les maladies catarrhales, & que chez nous, ceux qui bravent l'intempérie des saisons, sont moins sujets aux maladies, & que si l'on supprimoit la transpiration pendant les premiers temps de la vie, les couloirs de l'urine s'agrandiroient, & les humeurs y établroient, pour toujours, un cours plus abondant, &c. tel est votre sentiment.

Les os reçoivent leur nourriture & leur accroissement par le moyen des artères lymphatiques, qui sont les extrémités des sanguines, lesquelles contiennent cette terre que vous avez trouvée dans les os, qui, en s'amassant couche sur couche, forme la dureté des os; cette même terre est rapportée dans les voies de la circulation du sang, pour être éliminée après avoir passé par divers organes. Je ne parlerai que de ceux de la transpiration & de la sueur, comme faisant le sujet de cette lettre.

Tous les Anatomistes conviennent que la peau est tapissée d'une infinité de petites glandes, qu'on appelle miliaires: elles sont en plus ou moins grande quantité dans des endroits que dans d'autres, suivant les besoins de la nature. Cette même peau est percée d'une infinité de petits trous, qu'on appelle pores; &

c'est par ces mêmes trous que passent les vaisseaux excréteurs, qui chassent dehors, par la transpiration & par la sueur, des humeurs, qui dépurent la masse du sang de ce qui lui étoit superflu, & qui n'étoit plus d'aucun usage dans l'économie animale; & c'est cette matiere que vous voulez faire passer par les urines, en supprimant la transpiration & la sueur. Vous supposez, sans doute que *Jenkins* & *Thomas Paré* ne suoiert & ne transpiroient pas, & qu'ils urinoient beaucoup; leur histoire n'en parle pas, & il y a tout lieu de penser le contraire: l'Auteur de la nature a destiné toutes nos parties à différens usages, dont il ne nous est pas permis d'empêcher les effets, sans exposer l'homme à de grands dangers; aussi les plus habiles Médecins attendent beaucoup de la nature, & ont soin d'espier la route qu'elle veut prendre pour se débarrasser de l'humeur morbifique; & lorsqu'elle n'a pas la force de le faire, ils font enforte de la seconder, & non pas de la contrarier.

Pour appuyer votre assertion, vous avancez, Monsieur, que les anciens s'oi-gnoient d'huile, & que les Romains se jettoient dans le Tibre pour empêcher la transpiration; je ne crois pas que leurs onctions fussent capables d'empê-

cher la transpiration, ou, tout au plus, c'étoit pour le moment : car après leurs exercices, ils transpiroient & suoiént plus abondamment, de même que ceux qui sortent du bain ; la nature ne veut rien perdre de ces usages. On ne sait que trop la quantité de maladies qui sont la suite d'une transpiration ou d'une sueur interceptée, qui, faisant rétrograder l'humeur dans le torrent de la circulation, lui devient, pour lors, hétérogène, & peut causer une infinité d'accidens. Vous savez que le trajet seroit difficile à parcourir ; si l'on venoit à bout d'intercepter la transpiration pour la faire passer par les urines, combien de vaisseaux de tout genre seroient exposés à des engorgemens, & combien de glandes & de viscères se trouveroient obstrués : d'ailleurs il faudroit que les vaisseaux de tout genre augmentassent de calibre, en supposant, comme vous le dites, que les conduits de l'urine s'agrandiroient.

Par conséquent le corps deviendroît si volumineux, qu'il nous feroit paroître comme des monstres.

Vous savez à combien de maladies sont exposés les reins & la vessie ; outre celles qui leur sont communes avec les autres parties, on ne voit que trop de dou-

leurs néphrétiques, causées par des glaires, des pierres & des graviers retenus dans les bassinets des reins & dans la vessie.

Je ne crois pas non plus que ce soit un grand mal que nos cartilages s'ossifient dans la vieillesse; tout au contraire, je pense que plus nos parties ont de solidité, & mieux elles nous soutiennent dans notre caducité.

Si les paysans, qui sont exposés à l'imperté des saisons, & qui mènent une vie rustique, se portent mieux que ceux qui n'y sont pas exposés, je ne pense pas que ce soit le défaut de transpiration qui en soit la cause; mais bien la sueur, excitée par leurs travaux, pendant les grandes chaleurs; & comme ils ont beaucoup sué, il n'est pas étonnant que la masse du sang s'étant bien dépurée pendant ce temps, ils jouissent d'une santé parfaite dans les plus rudes saisons.

J'ai l'honneur d'être, &c.



O B S E R V A T I O N

*Sur les suites d'une plaie de poitrine ; par
M. GAVELLE , Chirurgien en chef
de l'Hôtel-Dieu de Pont-Audemer.*

LE nommé *Nicolas Mauchois*, âgé de 24 ans, Soldat au Régiment de Berry, Compagnie de *Courcelles*, reçut le 24 Février 1774 un coup d'épée sur le cartilage de la troisième des vraies côtes, du côté droit, près le sternum. On le conduisit aussi-tôt en prison, où il fut pansé, & où il demeura jusqu'au lendemain, qu'on l'amena à l'Hôtel-Dieu. Je l'examinai alors conjointement avec le Chirurgien qui l'avoit pansé la veille. Nous fîmes tous nos efforts pour découvrir si la plaie étoit pénétrante; tous les moyens furent mis en usage; ils furent inutiles. Je saignai le blessé; je le mis à la diète la plus exacte; je continuai à le panser, & j'aperçus au bout de quelques jours une petite fièvre, accompagnée de frissons fréquens, plus ou moins considérables, avec une légère difficulté de respirer, de la pâleur & du gonflement dans les parties supérieures.

Ces accidens m'annonçoient un épanchement dans la poitrine. J'appellai en consultation M. *Grandin*, Médecin de l'Hôtel-Dieu, & deux autres Praticiens de la Ville; ils soupçonnèrent aussi un épanchement. Je dilatai, en tout sens, la plaie; je cherchai encore, en leur présence, la route qu'avoit suivie le fer; & ce fut sans succès. Comme les accidens n'étoient pas très-pressans, nous retardâmes à faire l'opération, & l'on employa seulement les saignées répétées, les purgatifs ensuite, avec une diète convenable pour obtenir la résorption des liqueurs épanchées. Ce traitement fut suivi jusqu'au 9 Mars suivant. Les accidens étoient alors si violens, & les symptômes si manifestes, que l'opération fut résolue unanimement: je la fis de la manière ordinaire, & au lieu d'élection. Je tirai, par ce moyen, environ cinq livres de pus sanguinolent: le lendemain j'en tirai encore à-peu-près trois livres. Cet écoulement s'est soutenu & a duré pendant six mois, à trois ou quatre onces par pansement du soir & du matin, & sur la fin il est devenu noir, séreux & putride, quoique les injections détersives & balsamiques, & les autres moyens prescrits, aient été mis en usage.

L'état

L'état de la suppuration nous faisant juger qu'il étoit survenu de la carie à la face interne des côtes : nous crûmes alors qu'il étoit nécessaire de poser une canule d'argent dans la plaie, devenue fistuleuse, & l'écoulement a continué de même nature, & en plus ou moins grande quantité. Le malade se portoit bien d'ailleurs. Le 10 Janvier 1776 ce malade desirant une guérison radicale, se transporta à Paris, se présenta à l'Hôtel-Dieu de cette ville, où, après un examen fait de son état, on lui déclara que la guérison parfaite étoit au-dessus des ressources de l'Art ; qu'au contraire il falloit qu'il conservât cette fistule toute sa vie. D'après cette décision, il revint à Pont-Audemer, & resta à l'Hôtel-Dieu jusqu'au mois d'Octobre dernier.

A cette époque il alla trouver un Charlatan, qui lui conseilla de retirer la canule, de ne la jamais remettre, & de n'y appliquer qu'une emplâtre de sa façon, que je ne connois point. A l'application de la seconde emplâtre, la plaie s'est trouvée parfaitement cicatrisée. Depuis ce temps jusqu'à présent aucun accident n'a reparu ; cet homme se porte au mieux, au point qu'il doit rejoindre

fon Régiment au mois de Mars prochain.

La témérité de ces deux personnes a été heureuse : j'avoue que je n'eusse osé en faire autant. L'écoulement d'un pus ichoreux , noir , putride & de fort mauvaise odeur , annonçoit qu'il y avoit carie à la face interne des côtes : Messieurs de l'Hôtel-Dieu de Paris le crurent ainsi que moi. Cependant cet écoulement , après avoir duré trente-un mois , a été supprimé sur le champ , sans qu'il soit arrivé aucun accident , & le malade jouit de la plus parfaite santé. J'ai cru qu'un fait semblable devoit être publié , pour engager les Maîtres de l'Art à s'assurer s'il est aussi dangereux qu'on l'a cru jusqu'à ce jour , de retenir les plaies de poitrine devenues fistuleuses.



R É F L E X I O N S

Sur l'Observation de M. BESCHER, Maître ès Arts de l'Université de Paris, Chirurgien du ROI, & Major-Substitut à l'Hôtel-Dieu de Nantes, à l'occasion d'une nouvelle maniere d'extirper le polype du nez; par M. BONNARD, ancien Chirurgien d'armée, Chirurgien Juré du ROI au rapport, & Maître en Chirurgie des Ville & Bailliage Royal d'Heſſin.

CE n'est point l'envie de contredire qui conduit ici ma plume ; c'est l'amour du bien public qui animoit de même M. *Bescher*, lorsqu'il publia sa réussite. Je le prie de ne pas voir d'autre motif dans les réflexions que je fais sur le titre, le début & le fond de son Observation.

Dans le titre, M. *B.* annonce une nouvelle maniere d'extirper le polype du nez. Dans le début » tous ceux, dit-il, » qui savent ce que c'est qu'un polype, » savent aussi qu'on n'avoit employé jus- » qu'ici que des instrumens pour faire » l'extraction d'une excrescence aussi fu-

» neste , ou des escharotiques ; moyens ;
 » qui , en augmentant les douleurs du
 » malade , rendent la cure toujours longue
 » & quelquefois dangereuse. »

Tels sont , tout-à-la-fois , le titre & le début. Cependant le polype du nez est un vrai Prothée , si l'on peut s'exprimer ainsi , par la différence de sa forme , de son volume , de sa consistance , de sa nature & de son adhérence : variétés qui conduisent à autant de manières d'opérer. Un Chirurgien expérimenté choisit , parmi les secours de l'Art , ceux qu'il juge les plus efficaces , selon la circonstance , & les moins sujets à inconvéniens : il emploie la torsion , l'arrachement , la ligature , la section , les consumptifs , les pyrotiques ou escharotiques , &c. méthodes connues , & qui , je ne crains pas de le dire , ont chacune leur utilité. Cette assertion est tous les jours confirmée par l'événement. On voit , d'après cet exposé , que le titre , dont est ici question , ne peut se soutenir , sans induire en erreur des praticiens moins instruits que M. B.

De la manière dont M. B. s'exprime dans son début , on seroit tenté de croire que quelque chose de singulier fait la base de sa nouvelle manière , & que les diverses méthodes décrites jusqu'ici ne doi-

vent point valoir la sienne par les inconvéniens qu'il dit qu'elles entraînent, notamment celle que l'on suit en employant les escharotiques, & » il s'agit, ajoute-t-il plus bas, d'extraire le polype par une opération plus courte, moins douloureuse, & par conséquent plus humaine que celle qu'admet l'ancien usage ». Qu'inférer de tout ceci, si ce n'est ce que je viens de dire.

Cependant M. B. n'ignore pas, en parlant d'instrumens, que le fil ciré dont il fait mention, & qui a fait le point principal de sa pratique, ne soit un des instrumens les plus anciens de la Chirurgie. On s'est, jusqu'à présent, servi de ce moyen, dans plusieurs occasions, aussi-bien que dans la cure des excrescences polypeuses, avec des vues différentes, j'en conviens : mais au moins M. B. conviendra que son fil étoit un instrument connu. Je ne crois pas qu'il y ait des Chirurgiens qui puissent méconnoître les admirables productions d'un des plus savans hommes que la France ait eu dans la Chirurgie des parts & des polypes. Je m'étonne que M. B. n'en dise rien dans son Observation, & qu'au lieu de nommer M. *Lévet*, il parle seulement de l'ancien usage. Ne semble-t-il pas oublier qu'il existe des modernes

auxquels nous devons l'avantage d'avoir porté à leur perfection les moyens les plus efficaces de combattre les polypes.

Je serois très-fâché cependant , en faisant l'éloge de ce savant Académicien , de dire du mal de M. B. On ne peut , au contraire , que lui savoir gré du zèle qu'il montre pour le progrès d'un Art aussi important que celui de guérir , en publiant un point de pratique qui ne peut être trop approfondi. M. B. croit avoir rempli son but dans le cas qu'il a détaillé ; mais est-il sûr de ne point avoir fait courir des risques à son malade , par l'arrachement forcé de deux portions de l'os ethmoïde , de la grandeur , forme & épaisseur de l'ongle du petit doigt , par le délabrement de la membrane pituitaire , par le déchirement des filets nerveux olfactifs , par celui que le fil auroit pu faire au voile du palais dans un moment d'inattention ?

L'hémorrhagie , si plusieurs vaisseaux variqueux s'étoient rencontrés , n'étoit-elle pas à craindre , &c. ?

N'auroit-il pas été prudent de chercher préalablement les moyens d'ampu-ter les adhérences au cas de possibilité ?

Ces réflexions m'ont paru mériter attention. Comment M. B. employa-t'il sa liqueur oxycratique pour opérer des

effets si prompts , & aussi sûrs qu'il le dit , dans les trois hémorrhagies abondantes & consécutives par le nez & par la bouche ? Nous voyons , par l'Observation , que le malade avoit une tumeur considérable , couverte par le voile du palais portant sur la base de la langue , & que les deux narines étoient bouchées , ce qui rendoit la respiration difficile. D'après cet état , comment le remède fut-il administré ? Il n'a pu l'être par des bourdonnets portés dans les narines & les arrières - narines , puisqu'elles étoient bouchées : il n'a pu , non-plus , par la même raison , & par celle de la difficulté de respirer , le faire aspirer. Il n'y avoit donc de ressource que dans les injections du nez & dans les lotions de la bouche ; c'est ce qu'il ne falloit pas laisser ignorer , parce que dans la description d'une opération , tout est de conséquence. Les pansemens ne le sont pas moins dans le cas d'extirpation , tant à cause de la dénudation des os & de la déperdition de substance des autres parties , qu'à cause des accidens consécutifs qui peuvent arriver. Ils sont pourtant également passés sous silence.

Les trois hémorrhagies , dit M. B. , ne furent pas de durée ; car je m'y étois attendu. Ce Chirurgien , qui prévoyoit des

accidens , ne peut oublier de se munit des remedes les plus sûrs , & dans lesquels il a le plus de confiance. Il est donc à présumer que M. B. prit ce parti , & que ceux employés lui parurent mériter la préférence. Cela posé , il a dû regarder l'arrêt de chaque effusion comme l'effet de la liqueur qu'il avoit choisie. Cependant , sans nier absolument la vertu de ce remede , qui seroit d'une bien foible ressource dans des hémorrhagies considérables , je vais développer ce que je regarde comme la cause qui a le plus concouru à l'empêchement de l'écoulement du sang , & à quoi M. B. ne paroît pas avoir pensé. Cette cause est , si je ne me trompe , dans l'extraction même de la masse polypeuse. Pour éclaircir cette proposition , il ne faut que réfléchir sur ce qui se passe dans un atrachement forcé d'une partie de nous-mêmes. Dans ce cas , abstraction faite des parties dures , tout prête , s'allonge , se déchire , se rompt & se détache. Les vaisseaux ne peuvent ainsi s'allonger & subir tout ce que nous venons de dire , sans qu'ils ne perdent en même temps leur calibre , leur diametre , leur figure cylindrique ou conique , & sans que leurs tuniques ou parois intérieures ne s'entretouchent & ne se collent , pour ainsi dire , au point qu'il

SUR L'OBS. DE M. BESCHER. 249
n'est plus possible au sang de s'échapper. Cette théorie est vraie & facile à concevoir.

J'ai vu, il y a quelque temps, une main qu'un Chirurgien de la campagne m'apporta, & qui avoit été arrachée par la lanterne d'un moulin à vent auprès du village de Rouge-Failli. Cette main s'étoit détachée au poignet. Les tendons qui en sortoient étoient allongés d'environ un pied aplati en forme de lanier. Le garçon Meunier à qui l'accident étoit arrivé, perdit la tête, sortit brusquement du moulin & se mit à courir à toutes jambes dans la campagne, comme un homme aliéné & forcé. On le rejoignit, on le ramena & le tout se passa sans aucune effusion de sang d'une plaie aussi considérable, qui fut pansée heureusement, & conduite à parfaite guérison, sans autres suites fâcheuses.

Les Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris font mention de plusieurs membres arrachés sans qu'il en ait résulté aucune hémorrhagie. L'observation suivante est encore une nouvelle preuve.

Un Marchand de Fer, du Bourg de Frévent, vint à Hesdin, il y a quelques années, pour se faire guérir d'un polype dans la narine gauche. Il se confia

à mes soins , & je fis , avec les pincés fenêtrées , l'arrachement du corps étranger , qui tenoit à la partie supérieure de la voûte du nez , près l'os ethmoïde. Cette excrescence , d'une substance compacte carniforme , avoit le volume & la figure de deux des plus gosses cornouilles , de longueur d'environ douze lignes. Le sang coula d'abord ; mais en moins de douze secondes , l'écoulement cessa de lui-même ; alors je pansai le malade avec quelques bourdonnets trempés dans la liqueur végeto-minérale de *Goulard* ; ce qui fut continué jusqu'à la guérison.

Ne peut-on pas conclure de tout ce qui vient d'être dit , que les trois hémorrhagies qui survinrent au jeune homme , opéré par *M. B.* ont eu pour cause principale de leur cessation , l'allongement forcé des vaisseaux , & que le remède employé , y entre pour fort peu de chose ?

Je sens qu'on va m'accuser de n'être pas d'accord avec moi-même , en ce que je parois donnet de la sécurité dans les cas d'hémorrhagie , après en avoir parlé de maniere à les faire redouter. Mais qu'on se rappelle que j'ai avancé que toutes les méthodes différentes d'opérer , avoient chacune leur utilité , relativement aux circonstances. Je ne prétends absolument point appliquer la théorie

que je viens d'exposer sur l'arrachement des membres, à celle des polypes; il y a, je le fais, une (a) disparité palpable de ces excrescences parasites, aux par-
ties qui nous composent essentiellement; disparité qui ne peut empêcher de tirer des inductions de la théorie même. Il seroit, par exemple, imprudent de procéder à l'arrachement d'une masse polypeuse, carcinomateuse, qui, communément, se trouve accompagnée de vaisseaux variqueux, & doit être au rang des *noli me tangere*. On ne pourroit non plus donner la préférence à l'arrachement dans un cas où la ligature pourroit être pratiquée avec facilité. En un mot, c'est de la variété des circonstances, que dépend la variété des moyens de curation; réflexion que l'on doit mûrement peser, afin de ne point prendre, à la lettre, ce qui est susceptible de modification.

M. B. sur l'examen qu'il a fait des

(a) Ces excrescences ont, lorsque leur base est large, une infinité de petites racines vasculuses presque imperceptibles, qui, ne pouvant prêter à l'allongement suffisant, se cassent & laissent échapper le sang qui coule d'abord, mais pour peu de temps, à moins qu'il n'y ait dissolution dans la masse sanguine, ou que quelques vaisseaux variqueux n'entretiennent l'écoulement par leur rupture.

deux éclats osseux, de la figure de l'ongle du petit doigt, dit qu'ils faisoient partie de l'os ethmoïde, & que le polype tiroit son origine des cellules de cet os. Il faut, pour cette présomption, de deux choses l'une, ou que la tumeur, en sortant de ces cellules, ait fait une solution de continuité à la membrane pituitaire pour se faire jour à travers, ou que cette tumeur se soit revêtue de la même tunique; deux hypothèses que M. B. a été plus à portée que moi de vérifier, & que je n'entreprendrai pas de résoudre. Du reste, je crois à la cessation des accidens qu'éprouvoit le malade, de même qu'au retour de son appétit, de sa digestion, de ses forces, & notamment de son sommeil, parce que le corps étranger étant délogé, l'accès libre de l'air, sans lequel nous ne pouvons respirer ni reposer, a été rétabli, & que *sublatâ causâ, tollitur effectus*.



S U I T E

Des Observations sur l'Apoplexie.

Le temps, au commencement de Mai, avoit été plus doux qu'il ne l'est ordinairement alors dans cette contrée. Il y avoit eu même quelques jours de chaleur vers le milieu du mois : la liqueur du thermometre, avant le 15, s'étoit portée à la hauteur d'environ 18 degrés. Un orage, survenu dans la nuit du 21 au 22, refroidit considérablement le temps : le vent, qui avoit été alternativement nord & sud ; avec des variations du sec à l'humide, s'étant trouvé fixé au nord le 24 au soir, la malade, ce même soir, fut prise d'une apoplexie, à laquelle elle succomba le 25 au matin.

Le crâne ayant été dépouillé de ses tégumens, nous apperçûmes un petit trou qui perçoit la partie écaillée de l'os temporal gauche, & par lequel nous vîmes sortir une assez grande quantité de sang fort clair. La calotte du crâne ayant été enlevée, nous reconnûmes que ce trou, qui étoit rond, ne pouvoit pas être l'effet d'une fracture, mais qu'il étoit naturel, l'os se trouvant très-mince

en cet endroit. Le sang, que nous avions vu s'écouler, provenoit de quelques rameaux des vaisseaux de la dure-mere, qui vraisemblablement avoit été détachée de l'os, en cet endroit, par l'effet de la dernière chute. Après avoir écarté les hémisphères du cerveau, & percé le plancher supérieur des ventricules latéraux, nous trouvâmes ces cavités dilatées par l'amas d'un sang noir & grumelé, sur-tout le ventricule gauche, dont la paroi externe, correspondante à la partie écailleuse de l'os temporal, étoit amincie par la compression, de manière qu'elle avoit perdu presque la moitié de son épaisseur. Le troisième ventricule étoit aussi gorgé d'une pareille matière: elle s'étoit même glissée jusque dans le quatrième ventricule.

Ces épanchemens datent au moins du temps de la dernière chute, où la tête avoit porté sur le pavé, s'ils ne provenoient pas même des chutes antérieures. La nature & la couleur du sang épanché prouvent qu'ils n'étoient point récents. La compression de la partie blanche du cerveau, qui devoit s'en être ensuivie, sembloit devoir être suffisante par elle-même pour causer l'apoplexie. C'est néanmoins l'intempérie du temps qui l'a décidée.

Il est encore une autre classe de causes de maladies, dont nous n'avons pas encore fait mention : ce sont les causes antécédentes ou préparatoires, qui sont en partie relatives à la constitution spéciale du corps ou du tempérament (*a*), & en partie aux fix choses non naturelles. Cette dernière considération nous conduit à l'examen du sol de la ville, & de l'état dominant de son atmosphère.

La ville de Lille est située à 50 degrés, 57 minutes 50 secondes de latitude septentrionale, sous le même méridien que Paris (*b*), occupant un terrain plat, marécageux, & peu élevé au-dessus du niveau de l'Océan, dont elle n'est distante que d'environ quinze lieues communes de France, & ayant à peine soixante

(*a*) On fait qu'un corps petit, rable & chargé d'embonpoint, une grosse tête & le col court, un tempérament sanguin ou pituiteux, &c. donnent aisément prise à l'apoplexie.

(*b*) Nous avons déjà dit quelque chose sur cet objet dans le Mémoire des observations météorologiques que nous avons présenté à l'Académie en 1753, & qu'elle nous a fait la grace d'insérer dans le cinquième tome de son Recueil des Mémoires de Mathématiques & de Physique, présentés par divers Savans, & lus dans ses assemblées. Nous croyons néanmoins devoir nous répéter ici à quelques égards.

pieds de supériorité sur la laisse de basse mer de vive-eau.

Des forêts & des marais incultes l'entouroient autrefois : l'industrie & les travaux multipliés des habitans , tant de la ville que des environs , ont remédié , par les défrichemens successifs , aux inconvéniens qui devoient résulter , pour leur santé , d'un pareil territoire , & en procurant aux eaux croupissantes des écoulemens suffisans par des canaux. Mais ces travaux n'ont pu obvier tout-à-fait aux impressions peu favorables d'une atmosphère naturellement humide & presque toujours chargée de nuages. Le temps y est pluvieux pendant presque les trois quarts de l'année : les pluies sont amenées par les vents du sud , du sud-ouest & de l'ouest , qui soufflent le plus souvent dans cette région. Les brouillards y sont communs , sur-tout dans l'automne , en hiver & dans une partie même du printemps. Nous avons cependant des automnes sereins & agréables.

La quantité d'eau dont l'atmosphère se trouve chargée est relative à la qualité du sol respectif , à la hauteur de son niveau au-dessus de celui de la mer , à la distance de cet élément , des lacs , &c. On conçoit que le voisinage de l'Océan , & le peu d'élévation du sol de cette ville
au-dessus

au-dessus du niveau de ses eaux, ainsi que la nature même de son territoire, doit rendre son atmosphère plus ou moins surchargée de parties aqueuses, qui ne pouvant être en équilibre avec les parties constituantes de l'air, se ramassent en forme de nuages & tombent en pluie, lorsque les vents ne les emportent pas au loin (a). Cet état de l'atmosphère, chez nous ordinaire, tient les fibres animales dans le relâchement; le jeu du poulmon, qui est immédiatement soumis à son impression, en est gêné & ralenti; ce viscere absorbe une quantité surabondante de liquide aqueux. Il en est proportionnellement de même des vaisseaux inhalans de toute la circonférence du corps, de-là la cacochymie pituiteuse,

(a) La hauteur du mercure dans le barometre étant toujours relative à la pesanteur spécifique de l'air, on sent bien que dans notre climat le mercure ne doit pas s'élever à la hauteur où il se porte ordinairement dans les contrées où l'air a plus de poids & d'élasticité. Il est très-rare que le mercure, dans nos barometres, se porte au-dessus du terme de vingt-huit pouces six lignes, & son plus grand abaissement est du terme précis de vingt-sept pouces. Ce sont-là les deux termes qui servent depuis quinze ans à mes observations météorologiques. Ainsi le terme moyen de nos barometres en général doit être censé se trouver à la hauteur de vingt-sept pouces neuf lignes.

dans laquelle l'état des parties constitutives du sang est telle , que la partie rouge n'est point en proportion suffisante avec la partie séreuse ou lymphatique. Or un sang de cette nature ne peut faire sur les parois de ses vaisseaux qu'une impulsion foible , & la réaction des vaisseaux doit être en raison de cette impulsion ; en conséquence , la circulation & les diverses fonctions du corps doivent se faire avec moins d'aisance que dans ceux en qui la masse du sang se trouve plus abondante en partie rouge. Ce sont sur-tout les viscères dans lesquels l'action des vaisseaux est naturellement foible , qui se ressentent de cette inertie de la circulation , & plus particulièrement le poumon & le cerveau , par les raisons que nous avons alléguées ailleurs. De-là un sentiment d'inquiétude & de pesanteur dans tout le corps , des lassitudes spontanées , une respiration gênée , &c.

La constitution des corps animés étant monlée sur l'état dominant de l'atmosphère , ce n'est guere que lorsqu'elle se trouve chargée d'un surcroit d'humidité , que ces indispositions se font ressentir , ou lorsqu'un temps doux & vain a lieu dans une saison où il devroit être l'opposé. L'une & l'autre circonstance au-

gmentant le relâchement des fibres animales, l'action systaltique du genre vasculaire se trouve affoiblie au point que la transmission du sang dans les capillaires des vaisseaux où elle est naturellement trop foible, tels que ceux de la pie-mère, est rendue plus ou moins difficile; de-là des stases dans ces vaisseaux, dont la texture délicate n'offrant presque point de résistance à l'impulsion des liquides, leur permet de se dilater; d'où s'ensuit la compression du cerveau. D'un autre côté les extrémités des artères capillaires lymphatiques se trouvent dans ce cas relâchées au point de laisser échaper cette vapeur, destinée à lubrifier, comme nous l'avons observé, les diverses parties de l'intérieur du crâne, en plus grande quantité qu'elle ne peut être résorbée par les vaisseaux inhalans: d'où résulte une double cause de compression du cerveau, bien propre à entraîner la paralysie, l'apoplexie même. (a)

Des observations constantes nous ont

(a) Le caractère essentiel des apoplexies de pareille cause se fait aisément appercevoir par la pâleur du visage, par la lenteur & la dépression du pouls, par un sentiment intérieur de foiblesse & d'anéantissement. La saignée tue les malades, ou du moins rend la maladie beaucoup plus fâcheuse.

convaincus que la grande humidité de l'air est néanmoins bien plus propre à garantir nos corps des maladies aiguës en général qu'à les procurer. L'apoplexie, tout au contraire, sévit, principalement dans le temps des constitutions pluvieuses. L'année 1768 a été très-pluvieuse : le mercure, dans le barometre, a été pendant le cours de l'été & de l'automne, observé constamment au-dessous du terme de vingt-huit pouces, & le vent a toujours été sud : il n'a regné, pendant toute cette année, guere d'autre maladie que l'apoplexie, qui a été commune pendant tout l'été & la moitié de l'automne. De plus, un grand nombre de personnes ont été affectées de pesanteur de tête, d'affections vertigineuses, d'éblouissemens, de tintemens d'oreilles, &c. & beaucoup ont essuyé des accès d'épilepsie, auxquels ils n'étoient point sujets. Si un temps vain ou décidément chaud se trouve joint à l'humidité de l'atmosphère, il en résultera de plus fâcheux effets. En pareil cas les fibres organiques essuient une double cause de relâchement, savoir, de la diminution du poids de l'air & de celle de son élasticité ou de sa force compressive ; de-là s'ensuit l'affaissement de l'économie animale ; la circulation languit en raison de la diminution des forces dont elle est

dépendante; la portion d'air, renfermée dans la masse des liquides soumis aux loix de la circulation, ne se trouvant plus suffisamment contrebalancée par la pression de l'air ambiant, dilate les vaisseaux, ce qui est visible dans les vaisseaux cutanés, & sensible dans ceux du poumon, par l'état de gêne & d'oppression que souffre alors ce viscere. Les vaisseaux du cerveau participent de cette expansion en raison de leur texture & du peu de résistance que leur oppose la substance molle & flexible de ce viscere; qui en souffre tous les inconvéniens. Les effets de la fausse pléthore s'en ensuivent. D'un autre côté, l'état violent où se trouve alors le poumon, contribue à augmenter l'engorgement des vaisseaux du cerveau. On fait, en général, que la portion d'air du dehors, reçue à chaque inspiration dans le poumon, dilate les vésicules trachéales en raison de son poids & de son élasticité. Si l'un & l'autre se trouvent considérablement affoiblis, l'air inspiré ne peut alors surmonter suffisamment la résistance que lui opposent les fibres contractiles qui composent le tissu de ce viscere. Dans ce cas les vésicules trachéales ne peuvent s'étendre & se développer au point nécessaire, pour que le sang traverse libre-

ment les distributions des vaisseaux dont il est composé : alors le ventricule droit & l'oreillette droite du cœur ne peuvent transmettre en entier, dans l'artere pulmonaire, celui qui leur est apporté par les deux veines caves. En conséquence les veines jugulaires ne se déchargent qu'à demi de la portion du sang qu'elles rapportent du cerveau. Ce viscere se trouve donc surchargé de cet excédent. De-là la pesanteur de tête, l'oppression de poitrine, la respiration embarrassée, une pente continuelle au sommeil, &c. symptômes précurseurs des maladies soporeuses.

Le printemps de l'année 1753 avoit été très-pluvieux ; le mercure dans le barometre avoit presque toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces pendant les mois de Mars, d'Avril & de Mai : le temps avoit été plus chaud que de coutume ce dernier mois. Les chaleurs avoient considérablement augmenté en Juin, & les pluies avoient été abondantes dans le cours de ce mois. En conséquence nous avons eu en Juillet beaucoup d'affections soporeuses, des apoplexies, des morts subites. L'apoplexie a encore attaqué nombre de personnes au mois de Septembre de l'année 1767, à la suite des pluies abondantes de l'été

& d'un temps vain & orageux (a). Dans les automnes qui suivent une pareille constitution de l'air, le contraste de la fraîcheur des nuits avec le milieu de certains jours, où les chaleurs se réveillent, saisissant les fibres animales relâchées, trouble & intercepte la circulation, altère les sécrétions & fait refouler dans la masse commune des liquides une partie de ceux qui devroient être évacués; d'où résultent la pléthore humorale, les stases & les engorgemens des vaisseaux des viscères. Dans ces circonstances, si le sang, par quelque cause que ce soit, se trouve déterminé à se porter proportionnellement plus à la tête qu'ailleurs, les vaisseaux de la pie-mère, dilatés fortement, céderont à cette impulsion, & seront forcés. D'où s'ensuivra une apoplexie forte ou par épanchement.

Le froid de l'air, joint à l'humidité, n'est pas moins propre à causer, dans l'intérieur du crâne, des stases ou congestions, que la chaleur humide; mais par une mécanique bien différente,

(a) Deux hommes respectables, M. d'Aubert, Premier Président du Parlement de Flandres, & M. de la Feuillie, Conseiller-Clerc de ce Parlement, ont été les victimes de cette maladie, dans leurs Campagnes.

celle-ci produit l'expansion des liquides & un excès de dilatation dans les vaisseaux qui les renferment, le froid engourdit l'action tonique des fibres systaltiques relâchées par l'humidité: il tend à épaissir la lymphe concrescible du sang déjà naturellement moins déliée qu'elle ne devroit l'être pour la parfaite harmonie de l'économie animale. La transpiration d'ailleurs se trouvant diminuée par cette constitution de l'air, la masse du sang est surchargée de cette lymphe visqueuse, & l'action systaltique du genre vasculaire se trouvant ralentie par la même cause, il doit s'en ensuivre des stases dans les capillaires sanguins & lymphatiques; mais ce sera sur-tout dans les vaisseaux de la pie-mere que le ralentissement de la circulation sera plus marqué, tant par rapport à la délicatesse de leur texture, que parce qu'ils sont privés de tous les secours accessoires qui pourroient suppléer à la foiblesse de leur action. La portion de cette lymphe, qui, séparée de la masse du sang, passe dans d'autres vaisseaux pour y subir une circulation particulière, ne pouvant, à cause de sa viscosité, les traverser librement, dilate nécessairement leur calibre; d'où résulte une autre cause de compression de la substance du cerveau, à la-

quelle ces vaisseaux se distribuent : arrêtée & croupissante dans ces vaisseaux ; elle perd de plus en plus de sa fluidité ; elle entraîne des obstructions ; & une partie de ses vaisseaux venant à être forcée, ils la laissent échapper dans les diverses cavités du cerveau. L'ouverture des cadavres de ceux qui succombent aux maladies , qui sont le produit d'une pareille cause , présente les vaisseaux lymphatiques du plexus choroïde plus ou moins dilatés, & ce lacs , rempli d'hidatides & de grains glanduleux gonflés & durcis. C'est principalement au commencement de l'automne de 1753 , que nous avons eu des atteintes d'apoplexie produite par une semblable constitution de l'air , d'autant plus nuisible qu'elle est extraordinaire & contraire à la saison. Le temps avoit été froid & pluvieux , pendant tout le mois d'Août , par un vent constant du sud , & le mercure , dans le barometre , s'étoit presque toujours tenu au-dessous du terme de 29 pouces 9 lignes.

L'été de 1768 avoit été assez chaud ; mais la fréquence des vents du sud & du sud-ouest l'avoit rendu pluvieux. Des brouillards & des pluies froides , survenues au commencement de l'automne , ont causé des pesanteurs de tête , des

vertiges , des atteintes de paralysie & d'apoplexie.

Il est aisé de concevoir pourquoi des corps , dont le tempérament est monté sur une constitution de l'air naturellement humide , doivent recevoir quelque altération des grandes & longues sécheresses unies à de vives chaleurs. Une pareille constitution est bien propre à faire éclore chez nous la fièvre synoque ; putride , la fièvre ardente. Mais un air sec & fort froid n'est pas moins nuisible à la santé de nos concitoyens. Porté à un certain degré , il rend la péripneumonie épidémique , & cause des apoplexies inflammatoires. Nombre de personnes ont été prises de cette dernière maladie à la fin des hivers de 1754 & de 1757 , qui ont été longs & rigoureux.

La constitution de l'air de 1757 a approché de celle de 1754 : la gelée avoit commencé dès les premiers jours du mois de Novembre ; elle continua , à quelques jours près , pendant tout ce mois & le suivant ; le 22 Décembre la liqueur du thermometre descendit à 6 degrés au-dessous du terme de la congelation. Le froid fut aigu pendant la première moitié du mois de Janvier de l'année 1768 : la liqueur du thermometre descendit le 7 & le 8 au terme

SUR L'APOPLEXIE, &c. 267
de 10 degrés au-dessous de celui de la congélation. La gelée reprit le premier Février, & persista jusqu'au 14 : le 3 de ce mois la liqueur du thermometre fut observée à 7 degrés au-dessous du terme de la congélation : il y eut ce mois & le mois suivant des apoplexies de nature inflammatoire.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1777.

Il y a eu des fièvres, qui s'annonçoient par des frissons suivis de sueurs abondantes, quoique partielles. La plupart des malades n'avoient aucune soif; ils étoient tristes, abattus, & éprouvoient une tension douloureuse aux hypocondres; les sécrétions étoient suspendues pendant plusieurs jours, & il succédoit une jaunisse, qui, dès que la fièvre fut dissipée, céda facilement aux apéritifs amers, aiguës avec la terre foliée de tartre, & enfin aux doux purgatifs. Chez plusieurs, cette maladie s'est terminée par une dysenterie hémorrhoidale, La petite-vérole n'a point discontinué pendant ce mois; mais on a observé bien plus fréquemment des diarrhées féreuses, des fluxions de poitrine, des maux de gorge & des érysipeles, qui affectoient plus particulièrement le visage.

OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

J A N V I E R 1777.

Jo. du Mo.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du S.	Azh. du soir.	A9h. du soir.	Au matin		A midi.		Au Soir.	
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.
1	4	0	4	27	8	27	8	27	9
2	4	2	4	27	10	27	10	27	9
3	2	1	2	27	8	27	9	27	9
4	2	2	1	27	9	27	9	27	9
5	3	2	1	27	9	27	8	27	8
6	3	0	2	27	7	27	6	27	7
7	2	0	3	27	7	27	7	27	7
8	9	4	5	27	6	27	5	27	5
9	4	1	2	27	8	27	9	27	9
10	0	2	0	27	8	27	7	27	6
11	1	3	3	27	4	27	5	27	7
12	5	7	8	27	7	27	8	27	8
13	4	8	6	27	10	27	9	27	9
14	6	8	6	27	9	27	10	27	10
15	3	7	4	27	10	27	10	27	11
16	1	6	3	27	11	27	11	27	11
17	0	3	0	27	11	28	0	28	0
18	0	0	1	28	0	28	0	28	0
19	0	0	0	27	11	27	11	27	11
20	0	1	1	27	10	27	9	27	8
21	3	4	1	27	6	27	6	27	6
22	0	2	0	27	5	27	5	27	6
23	0	2	1	27	8	27	10	27	9
24	5	6	1	27	6	27	4	27	7
25	0	0	0	27	11	28	0	28	1
26	0	1	0	28	1	28	1	28	0
27	1	1	0	27	10	27	10	27	9
28	1	0	0	27	8	27	8	27	8
29	1	1	1	27	9	27	9	27	8
30	0	1	2	27	8	27	9	27	10
31	0	3	2	28	0	28	1	28	2

VENTS ET ETAT DU CIEL.

<i>h. du soir.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N. cou. neig.	N. couv. neige.	N. couv. neig.
2	N. couvert.	N. couvert.	N. couvert.
3	N-E. <i>id.</i> neig.	N-E. <i>idem</i> neig.	N-E. <i>idem</i> .
4	N-O. nuages.	N-O. <i>idem</i> .	N-O. <i>idem</i> .
5	N-O. couvert	N-O. <i>idem</i> .	N-O. <i>idem</i> .
6	N-O. <i>id.</i> neig.	N-O. couvert.	N-O. <i>idem</i> .
7	O. couvert.	O. <i>idem</i> .	O. nuages.
8	S-O. c. giv. br.	S. couv. neige.	S. couv. neig.
9	S. beau.	S-O. <i>idem</i> .	S-O. couvert.
10	S. c. dég. br.	S. c. neige fond.	S. couvert.
11	S. <i>idem</i> .	S-O. couv. bro.	S-O. nuages.
12	S. cou. gr. br.	S-O. couv. pluie	S-O. couvert.
13	S. beau.	S. nuages.	S. nuages.
14	S. c. v. pl.	S-O. nuages.	S-O. couvert.
15	S. nuages.	S. beau.	S. Beau.
16	E. be. gel. bl.	E. beau.	E. beau.
17	E. cou. gr. br.	E. couv. gr. br.	E. c. gr. bro.
18	N-E. c. gr. br.	N-E. couv. bro.	N-E. c. brou.
19	E. cou. verg.	N-E. c. br. bru.	N-E. c. b. bru.
20	N-E. cou. br. bruine.	N-E. <i>idem</i> .	N-E. <i>idem</i> .
21	N-E. <i>idem</i> .	N-E. <i>idem</i> .	N-E. <i>idem</i> .
22	N-O. c. grand br. neige.	N-O. <i>idem</i> .	N-O. <i>idem</i> .
23	O. c. pl. neig.	N-O. couvert.	N-O. couv.
24	S-O. c. v. g. p.	N-O. c. pl. ven.	N-O. couv. v.
25	N-E. c. v. fr.	N. c. vent froid.	N. couvert.
26	N-E. couv.	N. couvert.	N. couvert.
27	S-O. couv.	S-O. couvert.	S-O. couvert.
28	S-O. c. neige.	S-O. couv. neig.	O. couv.
29	N. couvert.	N-O. nuages.	N-O. couv.
30	N-E. beau, n. la nuit.	N. beau.	N. beau.
31	N. beau.	N. beau.	N. beau.

270 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur $8\frac{1}{4}$ deg.

Moindre degré de chaleur 9

Différence $17\frac{1}{4}$ deg.Plus grande élévation du Mer-
cure 28 pou. 2^l.Moindre élévation du Mercure . . 27 4^l.Différence 0 po. 10^l.

Nombre de jours de Beau 3

de Couvert 27

de Nuages 1

de Vent 3

de Brouillard . 10

de Pluie 7

de Neige 11

Quantité de Pluie 25 lignes. $\frac{1}{4}$

D'Evaporation 3

Différence $22\frac{1}{4}$

Le vent a soufflé du N. 5 fois.

N.-E. 6

N.-O. 6

S. 5

S.-E. 0

S.-O. 5

E. 2

O. 2

Température : Froide & humide

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de
Montmorency, Correspondant
de l'Acad. Roy. des Sciences de
Paris, de la Soc. Royale d'Agric.
de Laon, Adjoint à la Société &
Correspondance Royale de Mé-
decine.

A Montmorency, ce 1 Février 1777.

La maladie, appelée *Oreillons*, a été fort commune ; les enfans & les grandes personnes en ont été attaqués indistinctement ; elle n'a pas eu de suites facheuses. Il y avoit aussi des maux de gorge & des fluxions. Nous avons eu quelques rougeoles.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois de Janvier , par
M. BOUCHER , Médecin.*

La gelée, qui avoit commencé la nuit du 27 au 28 Décembre, a persisté ce mois jusqu'au 11 ; mais elle n'a pas été forte, la liqueur du thermomètre n'étant descendue aucun jour plus bas qu'à 5 degrés au-dessous du terme de la congélation ; & ce n'est que le 8 qu'elle est descendue à ce terme. Après quelques jours d'interruption, la gelée a repris le 17, & elle s'est maintenue jusqu'au 31 ; mais dans aucun jour la liqueur du thermomètre n'a pas été observée plus bas qu'à 3 degrés au-dessous du terme de la congélation.

Il a tombé de la neige à différentes reprises ; mais elle n'a pas été abondante ; le baromètre a essuyé des variations : cependant le mercure ne s'est guère éloigné du terme de 28 pouces, sinon le 11, qu'il a été observé à la hauteur de 27 pouces 6 lignes,

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 6 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 5 degrés au-dessous de ce terme.

La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

272 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes, est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du nord,	5 fois du sud,
2 fois de Nord	4 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
3 fois de l'est.	4 fois de l'ouest
3 fois du sud,	3 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest,

Il y a eu 24 jours de temps couvert ou nuageux.
 9 jours de neige. } 8 jours de brouil-
 7 jours de pluie, } lards.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité presque tout le mois.

Maladies qui ont regné à Lille, pendant le mois de Janvier 1777.

Il y a eu ce mois peu de maladies aiguës. Les alternatives du temps, eu égard à la température de l'air, ont causé des rhumes, des esquinancies, des fièvres catarrheuses, des fluxions de poitrine; mais en petit nombre, excepté les rhumes, qui ont été assez communs. Quelques personnes ont été travaillées de rhumatismes inflammatoires. Les saignées & les délayans ont été la base de la cure de ces maladies. La qualité, ou plutôt la consistance du sang, décidoit de la quantité que l'on devoit en tirer de la veine. On peut assurer qu'en général il s'est trouvé peu coëneux. Dans ce cas les doux laxatifs étoient souvent indiqués après quelques saignées médiocres.

Nous

Nous n'avons vu personne, ce mois, attaqué de la fièvre putride maligne, dont il a été fait mention dans le mois précédent, & aucun de nos confreres ne nous a rapporté qu'il en ait traité. La force de la fièvre, au commencement de la maladie, jointe à la violence du mal de tête, à la rougeur du visage & à l'oppression, obligeoient de débiter par deux ou trois saignées. Immédiatement après, les signes des matieres saburreuses & vermineuses, dans les premieres voies, obligeoient à recourir aux vomitifs & aux apozemes laxatifs. Mais l'espece d'atonie, qui succédoit bientôt, marquée par la dépression & l'inégalité du pouls, &c. jointe aux soubresauts des tendons, indiquoient l'emploi des cordiaux tempérés, & des remedes antispasmodiques du genre des toniques. On remplissoit pleinement cette double indication avec l'élixir de quinquina d'*Huxham*, administré dans un mélange de vin & d'eau. A l'égard des malades en qui la dépression du pouls n'étoit pas si marquée, mais dont la langue & la peau marquoient de la chaleur dominante dans l'intérieur, on suppléoit à ce remede par la décoction de quinquina nitrée ou acidulée avec l'esprit de vitriol. La limonade, l'orangeade, le lait de beurre, les décoctions de tamarins ou de pommes aigrettes, étoient les boissons communes : on y joignoit du vin dans le cas de l'abattement des forces vitales. Le symptôme le plus difficile à combattre étoit le météorisme du bas-ventre, sur-tout lorsque la constipation y étoit jointe : les malades alors, se trouvant dans un état de délire, ne pouvoient recevoir des lavemens, ou ne les retenoient point : nous nous sommes bien trouvés, dans ce cas, de l'emploi d'une potion huileuse, aiguillée de kermès minéral.

P R I X.

L'ACADÉMIE des Sciences , Arts & Belles-Lettres de Dijon , avoit proposé ; pour le prix de 1771, la question suivante : *Déterminer l'action des acides sur les huiles , le mécanisme de leur combinaison , & la nature des différens composés savonneux qui en résultent.* Elle proposa la même question pour l'année 1774. Comme cette Compagnie n'a pas été satisfaite des Mémoires qu'elle a reçus , elle remet encore cette question pour le prix de 1777, lequel sera de trois médailles. Si elle trouve ses vues remplies dans plusieurs des Mémoires qui lui seront envoyés , elle partagera le prix : mais si ses desirs ne sont pas satisfaits , les trois médailles seront employées à exciter l'émulation sur d'autres objets.

L'Académie invite les Auteurs à indiquer, dans les trois regnes, les productions naturelles les plus simples , qui participent de l'état savonneux acide, à essayer en ce genre de nouvelles compositions ; à exposer leurs propriétés générales ; à désigner leurs caracteres particuliers, & à ne présenter, leur théorie qu'appuyée de l'observation & de l'expérience.

Dans la Séance que tint cette Académie le 18 Août dernier, M. *Maret*, Secrétaire perpétuel, fit la proclamation du prix qui avoit été proposé dès 1773, & dont le sujet étoit la question suivante : *Quelles sont les maladies dans lesquelles la Médecine expectante est préférable à l'agissante, & celle-ci à l'expectante, & à quels signes le Médecin reconnoît qu'il doit agir ou rester dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer les remèdes ?*

Le prix étant double, la première médaille a été donnée à l'Auteur du Mémoire qui avoit pour devise : *Optima Medicina interdum est Medicinam non facere*. C'est M. *Vouffonne*, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, & premier Professeur de celle d'Avignon.

La seconde médaille a été le partage de M. *Planchon*, Licencié en Médecine de l'Université de Louvain, & Médecin à Tournai dans la Flandre Autrichienne. Son Mémoire avoit pour devise : *Cum ergo sint occasiones quædam faciendi, quædam cessandi . . . dicendum quæ sint occasiones curandi atque abstinendi à curationibus*.

L'*Accessit* a été accordé au Mémoire ayant pour épigraphe : *Nihil forsan novum, ni saltem novo ordine digestum*. Il est

écrit en latin , & a été composé par M. *Jaubert* , Docteur en Médecin de la Faculté de Montpellier , & Médecin à Aix en Provence.

L'Académie a d'ailleurs distingué trois autres Dissertations qui ont mérité son estime & ses éloges.

C O U R S.

M. *Bucquet* , Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris , Professeur de Chymie , Censeur Royal , &c. fera , conformément au décret de la Faculté du 10 Novembre 1770 , un Cours public de Chymie analytique & médicinale. Il commencera le Lundi 13 Mars 1777 , à quatre heures après-midi , & continuera les Lundi , Mardi , Jeudi & Vendredi de chaque semaine , à la même heure ; dans l'Amphithéâtre des Ecoles de Médecine , rue de la Bucherie , vis-à-vis le petit Pont de l'Hôtel-Dieu.

M. *Alphonse Leroy* , Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris , commencera un Cours public sur les maladies qui arrivent aux femmes pendant & à la suite de leurs couches , Mardi 25 Février 1777 , à deux heures précises après-midi , & continuera

jusqu'à Pâques, les Lundi, Mardi, Jeudi & Vendredi de chaque semaine. Dans l'Amphithéâtre des Ecoles de la Faculté, rue de la Bucherie.

A la suite de ce Cours, M. *Alphonse Leroy* commencera le 21 Avril prochain, à neuf heures du matin, & continuera quatre jours la semaine, à la même heure, des Leçons particulières sur les femmes considérées dans les périodes de leur vie, tant en santé qu'en maladie, & sur la manière d'agir des principaux médicamens. La démonstration de la théorie & de la pratique des Accouchemens, commencera le 23 du même mois, à six heures du soir. Les Femmes grosses, qui sont dans l'indigence, trouveront les mêmes secours que ci-devant; en son Amphithéâtre, rue des Anglois, en face de la rue du Plâtre Saint Jacques.

M. *Vicq d'Azyr*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, commença Lundi 24 Février à 3 heures de relevée, dans l'Amphithéâtre du Jardin du Roi, un Cours d'Anatomie, qui sera suivi d'un Cours d'Opérations de Chirurgie. C'est la troisième année que ce Médecin supplée M. *Antoine Petit* dans l'exercice de cette chaire, dont ce dernier est titulaire.

LETTRE

*A Messieurs les Auteurs du Journal de
de Médecine.*

MESSIEURS,

La Gazette de Santé ayant été annoncée, dans quelques écrits publics, comme l'ouvrage de la Société Royale de Médecine; cette Compagnie a cru devoir déclarer qu'elle n'y a aucune part, & elle m'a chargé de vous adresser cette lettre, qu'elle vous prie d'insérer dans votre Journal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur VICQ D'AZYR, Pre-
mier Correspondant Secrétaire
Perpétuel de la Société Royale de
de Médecine.

ANNONCE.

M. Dupont, Docteur en Médecine de la Faculté de Reims, s'étant présenté en 1772, en vertu de ses lettres, pour exercer la Médecine à Troyes, essuya beaucoup de difficultés de la part des Médecins établis dans cette ville. Ces Messieurs prétendoient former un Collège, lequel

ne pouvoit être composé que de Membres reçus Docteurs dans les Facultés de Paris & de Montpellier. Cette prétention tenoit à exclure M. *Dupont* du droit de faire la Médecine à Troyes ; mais comme il ne l'a crue ni légitime ni fondée , il s'inscrivit contre elle. L'instance, commencée au Bailliage de cette ville , fut ensuite portée au Conseil Supérieur de Châlons, d'où elle est passée au Conseil d'Etat du Roi , qui vient de rendre un Arrêt (30 Octobre 1776.) en faveur de la Faculté de Médecine de Reims & du sieur *Dupont* , Docteur de ladite Faculté , qui déboute les sieurs *Jannard* , *Thieffet* , *Collet* & *Gillet* , Médecins à Troyes , de leur demande en cassation d'un Arrêt du Conseil Supérieur de Châlons , qui autorise le sieur *Dupont* à exercer la Médecine à Troyes ; ordonne l'exécution dudit Arrêt ; supprime les termes injurieux à la Faculté de Reims & au sieur *Dupont* , insérés dans les Requêtes & Mémoires desdits *Jannard* , *Thieffet* , *Collet* & *Gillet* ; ordonne que l'Arrêt sera imprimé , affiché aux dépens desdits *Jannard* , *Thieffet* , *Collet* & *Gillet* , dans les villes de Reims , Chalons & Troyes ; les condamne en l'amende & aux dépens.

Les quatre Médecins qui s'oposoient à l'établissement que M. *Dupont* vouloit

faire à Troyes, & qui prétendoient former un College de Médecine, n'acquierent cependant point par cet Arrêt ce droit qu'ils ont voulu faire valoir pour exclure, de leur ville, ce Docteur de la Faculté de Reims.

LIVRES NOUVEAUX.

Mémoire sur les eaux minérales chaudes ou thermales de Sylvanès, & sur les eaux minérales froides de Camarès; contenant leur analyse, leurs propriétés & la maniere d'en user, soit intérieurement soit extérieurement; par M. MALRIEU, Docteur en Médecine, résidant ci-devant à Albi, & actuellement à Vabres en Rouergue. A Toulouse, chez la veuve J. P. Robert, Impr. Libr. rue Sainte Ursule, à S. Thomas d'Aquin, M. pcc. LXXVI. (in-12, de 29 pages.)

Pour donner une idée de l'ouvrage de M. Malrieu, ouvrage qu'il a divisé en 14 chapitres, il suffira d'insérer le rapport qu'en ont fait, le 18 Février 1775, à l'Académie, les Commissaires nommés pour l'apprécier.

« Nous avons examiné, M. Cadet & moi, un
 » Mémoire de M. Malrieu, sur la nature & sur
 » les vertus de l'eau thermale de Sylvanès, en
 » Rouergue, frontiere du Languedoc.
 » La chaleur de cette eau, prise à sa source est

» de 32 degrés du thermomètre de M. de Réaumur.

» M. *Malrieu*, pour déterminer la nature des principes qui y sont contenus, a employé la méthode des réactifs & celle de l'évaporation. Il a reconnu par ces deux moyens que l'eau de Sylvanès contenoit 1°. un esprit volatil incoercible, sulphureux, qui noircissoit l'argent; 2°. un peu de fer; 3°. un peu de matière grasse; 4°. beaucoup d'air fixe; 5°. de la terre calcaire; 6°. du sel marin à base d'alkali fixe; 7°. du sel d'Epſom. M. *Malrieu* a entendu désigner le sel marin à base saline & terreuse mêlé de sel de Glauber. On ſçait cependant aujourd'hui, d'après les découvertes modernes, que le sel d'Epſom est un sel vitriolique à base terreuse particulière, & qui ne contient point d'acide marin.

» M. *Malrieu* s'étend ensuite sur les propriétés médicales de ces eaux, & sur les effets qu'on doit en attendre, pour la guérison des maladies. Cet article n'étant pas aussi directement du ressort de l'Académie, nous nous abstiendrons de lui en rendre compte; nous dirons seulement que la position de la source d'eau thermale de Sylvanès a l'avantage d'être voisine de la source froide de Camarès, connue depuis long-temps pour eau acidulée & aérienne. Il est possible que l'usage intérieur de ces dernières eaux, combiné avec celui des eaux de Sylvanès prises intérieurement ou en bains, puisse être très-avantageux dans quelques maladies, que chacune de ces eaux séparément ne pourroient guérir.

» L'analyse contenue dans ce Mémoire nous a paru bien faite, conforme aux principes de l'Art; & nous croyons que l'Académie peut en autoriser l'impression, dans le Recueil des Savans Etrangers. *Signé* CADET & LAVOISIER.

» Je certifie le présent Extrait conforme à l'original, & au jugement de l'Académie; ce 4
 » Janvier 1776. Signé, le Marquis DE CON-
 » DORCET. »

Etat de la Médecine, Chirurgie & Pharmacie en Europe, & principalement en France. Pour l'année 1777. Dédié à Mgr. le Comte d'ARTOIS. Par une Société de Médecins. Prix 3 liv. broché. A Paris, chez la Veuve Thiboust, Imprimeur du Roi, place de Cambrai. (in-12, de 634 pages, plus 31 pages pour le Titre, l'Avertissement & une Dissertation préliminaire.)

Nous devons cet Ouvrage à MM. DE HORNE & DE LA SERVOLLE, qui ont associé à leur travail M. GOULIN.

Ce volume s'annonce par un *Essai sur la manière dont les Allemands pratiquent la Médecine relativement à leur climat, à leur nourriture, à leurs habitudes, & à leur constitution primitive & acquise, comparée à celle qui est en usage en France*. Nous ne nous arrêterons point sur cette Dissertation; nous nous bornerons à présenter le plan de l'Ouvrage, divisé naturellement en plusieurs parties.

La première est destinée à faire connoître l'état de la Médecine, de la Chirurgie & de la Pharmacie à la Cour: il est précédé d'une liste chronologique des premiers Médecins de nos Rois, depuis 1461; espace durant lequel on en compte 32. C'est la liste la plus exacte qui ait encore paru. Ducange, dans son Glossaire s'étoit trompé à cet égard: car il a mis au nombre des premiers Médecins, les Médecins ordinaires; erreur

que Chomel a quelquefois suivie. On trouve ensuite la liste des premiers Chirurgiens, depuis 1544, où Vavasseur occupoit cette place, jusqu'à la mort du célèbre la Peyrouie; on en compte onze.

Après eux commence l'état actuel de la Maison du Roi; vient ensuite celui de la Maison de la Reine, puis celui de la Maison de Monsieur, de Madame, de Monseigneur le Comte d'Artois, de Madame la Comtesse d'Artois, de Mesdames, de Monseigneur le Duc d'Orléans, & enfin des Maisons & Infirmeries Royales.

La seconde partie contient l'état de la Médecine dans la Capitale. En adoptant cet ordre, les Auteurs n'ont point eu dessein de fixer les rangs, ni de blesser les droits de la Faculté de Paris & des autres Corps; ils ont seulement voulu être méthodiques. Cette seconde partie commence par un Précis historique sur l'origine de la Faculté de Paris, extrait des *Mémoires littéraires* de M. Goulin, tom. ij, pag. 119. Il est suivi de la liste de tous les Docteurs vivans de cette Faculté; on a soin de faire connoître les Ouvrages que chacun d'eux a composés; attention que l'on a eue à l'égard de toutes les personnes de l'Art nommées dans ce Livre.

L'article qui suit, regarde le Collège Royal de France, mais seulement pour la Médecine; on y fixe l'époque de cet établissement, dû au zèle de François premier, appelé à juste titre le Restaurateur des Lettres. On parle ensuite du Jardin Royal des Plantes, dont la fondation fut projetée dès 1614, & réalisée en 1626 par des Lettres-Parentes. Ces deux morceaux, curieux & intéressans, sont suivis des noms des Professeurs & des Démonstrateurs chargés de l'enseignement, chacun dans sa partie.

L'histoire & l'établissement du Collège de Chi-

rurgie forment un autre article , dans lequel il s'est glissé une faute typographique , que les Auteurs nous prient de rectifier ; c'est *page 104, ligne dernière*, où l'on voit la date de 1352, au lieu de 1552. Le tableau des Membres qui composent ce Collège trouve ensuite sa place, & après lui le tableau de l'Académie de Chirurgie, puis celui des Sages-femmes.

On jette ici un coup-d'œil historique sur l'origine des Pharmaciens en Corps, & sur l'objet de leurs travaux ; on donne ensuite les noms des membres de ce Corps dans la Capitale. Le reste de cette seconde Partie est employée à faire connoître les eaux minérales de la Généralité de Paris, l'état de la Médecine des Cours souveraines & autres Jurisdictions, des Hôpitaux ; les différens établissemens relatifs à la Médecine, tels que *la Commission Royale de Médecine, la Société & Correspondance Royale de Médecine, l'Ecole Royale Vétérinaire, le Bureau des Nourrices, les secours pour rappeler à la vie les noyés, & les suffoqués par la vapeur du charbon, les Cours de Médecine, Chirurgie & Pharmacie, les Censeurs Royaux, pour ces trois objets seulement*

La troisième partie, qui est aussi fort étendue, comprend l'état de la Médecine, Chirurgie & Pharmacie dans les Provinces. Les Auteurs ont suivi l'ordre alphabétique des Gouvernemens, sous lesquels on trouvera les Villes principales qui en dépendent. En faisant mention des Facultés & des Collèges de Médecine, des Collèges de Chirurgie, on a eu soin d'en donner une histoire succincte. On y voit les noms & les titres des Ouvrages de la plupart de ceux qui se sont dévoués au service de l'humanité. A la fin de chaque article des Provinces ou Gouvernemens, on indique les Eaux-Minérales qui y sont, & les vertus qu'on leur connoît.

La quatrième partie a pour objet les Hôpitaux militaires de terre & de armées.

La cinquième partie renferme tout ce que les Auteurs ont pu recueillir sur l'état de la Médecine dans les différens Royaumes de l'Europe ; en Angleterre, par exemple, en Allemagne, en Hollande, en Italie, en Russie, en Turquie.

La sixième partie présente les titres des Ouvrages de Médecine, de Chirurgie, de Pharmacie, &c. qui ont paru en 1776, accompagnés quelquefois de notices plus ou moins étendues.

L'Ouvrage est terminé par un nécrologe, où l'on voit les noms de quelques Médecins que la mort a enlevés depuis un an.

Apparatus Medicaminum, tam simplicium quàm præparatorum in praxeos adjumentum consideratus. Goetting: Dietrich. 1776.

Cette matière médicale, dont le premier volume parut l'année précédente, est de M. Murray, Professeur de Goetting : on y parle de 201 plantes, dont on donne une description succincte, suivie de l'exposition de leurs vertus médicinales.

Lettre de M. CARRERE, Professeur Royal Emérite de Médecine, Censeur Royal, Médecin du Garde-Meuble de la Couronne, &c. . . . : à M. BACHER, Médecin de la Faculté de Paris, un des nouveaux Auteurs du Journal de Médecine. (in-8° de 8 pages, sans nom de lieu ni d'Imprimeur.)

Parmi une infinité de choses étrangères contenues dans cette Lettre, on

croit appercevoir ou démêler que M. Carriere se propose d'abord de persuader, ce qu'il croit fermement lui-même, que la *Bibliothèque littéraire, historique & critique de la Médecine*, in-4^o: 2 vol. est un Ouvrage excellent, *OPUS QUOD OMNE TULIT PUNCTUM*; mais on voit clairement qu'il n'est pas satisfait du jugement qu'on en a porté dans le Journal de Médecine du mois de Décembre dernier 1776; ce qui le détermine, en conséquence, à demander à M. Bacher les raisons démonstratives de sa critique:

On se gardera bien d'essayer à défabuler M. C. sur le premier point; c'est une opinion de complaisance, à laquelle il peut demeurer tendrement attaché; mais qu'il auroit néanmoins beaucoup de peine à faire adopter universellement.

A l'égard du second point, M. B. déclare qu'il voudroit avoir pu, sans blesser la vérité, exalter cette *Bibliothèque*; mais il reconnoît qu'après l'avoir lue attentivement, il s'est trouvé malheureusement forcé d'en porter le jugement, qu'on accuse de partialité, bien qu'il soit ratifié par tous les Médecins instruits de la Littérature médicale, & versés dans la Biographie & dans la Bibliographie.

M. C. ajoute à sa Lettre un *nota bene*, dans lequel il rapporte une réponse qu'il a reçue de M. B. Elle est très-laconique;

& l'on n'en peut rien induire, sinon que la lettre menaçante de M. C. étoit parvenue à M. B. & que M. B. attendoit pour prendre un parti, que M. C. en ait pris un lui-même.

Comme ce dernier somme aujourd'hui publiquement M. B. de rompre le silence qu'il croyoit devoir garder, & d'apporter, de la critique de la nouvelle *Bibliothèque*, des preuves qu'il avoit eu la discrétion & le ménagement de supprimer, il avertit que M. C. auroit déjà eu dans le Cahier de ce mois une partie de la satisfaction qu'il désire hautement, si la Lettre imprimée lui eut été connue plutôt ; mais ne l'ayant vue que le 22 Février, il est contraint, malgré lui, de différer ces éclaircissemens. M. B. ne fera pas beaucoup attendre M. C. il lui promet que dans le Cahier d'Avril, il fournira ces preuves convaincantes de sa critique, & qu'il en continuera la longue énumération dans les Journaux suivans, tant que les personnes qui les lisent prendront quelque intérêt aux discussions curieuses & suivies qu'il est en état de donner sur les deux volumes in-4°. de la *Bibliothèque de Médecine*.

T A B L E

DU MOIS DE MARS.

<i>EXTRAIT. Cinq Ouvrages de Chymie, par M. PARMENTIER, Apothicaire. Page 195</i>	
<i>Troisième dissertation sur l'Inoculation, par M. BOUTEILLE, Médecin. - 211</i>	211
<i>Observation sur les circonstances qui ont accompagné une fièvre inflammatoire, par M. RAZE, Médecin. 228</i>	228
<i>Lettre à M. Bertholet, par M. THOMAS, Médecin. 233</i>	233
<i>Observation sur les suites d'une plaie de poitrine, par M. GAVELLE, Chirurgien. 239</i>	239
<i>Réflexions sur la nouvelle manière d'extirper les polypes du nez, (de M. Bescher) par M. BONNARD, Chirurgien. 243</i>	243
<i>Suite des Observations sur l'Apoplexie, par M. BOUCHER, Méd. 253</i>	253
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1777. 267</i>	267
<i>Observ. météorolog. faites à Montmorenti. 268</i>	268
<i>Observations météorologiques faites à Lille. 271</i>	271
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Janvier 1777. 272</i>	272
<i>Prix de l'Académie de Dijon. 274</i>	274
<i>Cours de Chymie, d'Anatomie, & d'Acc. 276</i>	276
<i>Lettre de Mr. VICQ D'AZYR, aux Auteurs de ce Journal. 278</i>	278
<i>Annnonce de la décision du procès entre le sieur Dupont, Doct. en Méd. de la Fac. de Reims, & les Médecins de Troyes. 278</i>	278
<i>Livres nouveaux. 280</i>	280

A P P R O B A T I O N.

**J' lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Mars 1777. A Paris, ce 24 Février 1777.
Signé POISSONNIER DESPERRIERE.**

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale
MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

*Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia
confirmat. Cicero de Natur. Deor.*

AVRIL 1777.

TOME XLVII.



A PARIS.

Chez la V. THIBOUST, Imprimeur,
place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1777.

EXTRAIT.

*DU Pronostic dans les Maladies aiguës ;
par M. LE ROY , Professeur en Mé-
decine au Ludovicé de Montpellier ;
Membre de la Société Royale de la
même Ville , & de celle de Londres ,
&c. A Paris , chez P. F. Didot le jeune ,
Libraire , quai des Augustins. 1776.
in-8°. Prix 3 liv. relié.*

CET Ouvrage est divisé en trois par-
ties. La première contient les pronostics

en 593 paragraphes. La seconde renferme les pronostics d'Hippocrate , qui sont disposés , à-peu-près , dans le même ordre que ceux de l'Auteur. La troisième est une collection de notes destinées à prouver ou à développer ce qui est avancé dans la première Partie. Le tout est précédé d'une Préface sage , où l'Auteur démontre les avantages du pronostic. « Il est donc essentiel, dit-il, de connoître, dans le plus grand détail , les signes qui indiquent l'intégrité des viscères , le bon-état des principaux organes de la circulation du sang , & ceux qui marquent au contraire l'influence plus ou moins fâcheuse des maladies aiguës sur ces organes, ou sur les viscères. Ceux-ci annoncent toujours un danger plus ou moins pressant : les premiers nous rassurent. Ces signes, tirés de l'exacte observation des symptômes différens que présentent les maladies aiguës, lorsqu'elles tournent à la mort , ou lorsqu'elles tendent à la guérison, forment la base la plus solide de leur pronostic , & sont le sujet de la première Section.

Lorsqu'un homme , atteint d'une maladie aiguë , en guérit par les seules ressources de la nature , & sans le secours de l'art, on observe presque toujours que

cette heureuse terminaison de la maladie est dûe ou à quelque évacuation, ou à quelque dépôt extérieur, ou à quelque éruption, par lesquels la nature paroît porter, hors des voies de la circulation, les humeurs dégénérées qui avoient excité la maladie. Les Médecins attentifs observent la même chose chez presque tous les malades qu'ils dirigent.

Les évacuations, les dépôts, les éruptions qui peuvent survenir dans le cours des maladies aiguës, ne sont cependant pas toujours également salutaires. Dans certaines circonstances ils annoncent le danger, quelquefois même une mort prochaine; il est donc intéressant de connoître & d'être en état d'apprécier tous les signes qui se rapportent à ces évacuations, à ces dépôts, à ces éruptions, qui, suivant leurs différentes qualités & les symptômes qui les accompagnent, annoncent ou une prochaine guérison, ou un danger plus ou moins pressant. Ces signes, qui font le sujet de la seconde Section, ne servent pas seulement à fonder notre pronostic; ils sont encore utiles pour nous diriger dans le traitement des maladies aiguës. Faute de les connoître ou de les observer, un Médecin s'expose à tomber fréquemment dans les erreurs les plus graves, soit pour compter, sans

raison, sur les ressources de la nature, soit pour la troubler, mal-à-propos, par des remèdes, dans le temps qu'elle travaille efficacement à terminer la maladie. »

M. le Roy a rassemblé dans la troisième Section un nombre considérable de signes utiles à connoître, & qui n'auroient pu se ranger naturellement dans les deux premières.

L'Auteur expose enfin dans la quatrième les signes pronostics qui sont particuliers aux inflammations & aux abcès de poitrine, & à quelques autres maladies aiguës.

Les paragraphes qui composent la première partie de cet Ouvrage doivent être regardés comme autant d'aphorismes, qui sont le résultat d'une pratique éclairée, fondée sur une théorie lumineuse, & dont la lecture ne peut qu'être utile aux jeunes Médecins pour leur inculquer de bons principes, & aux anciens pour leur rappeler ce qu'ils doivent avoir toujours présent à l'esprit, quand ils sont auprès des malades. Nous croyons cependant devoir faire quelques observations sur un petit nombre d'aphorismes dont la vérité ne nous a pas paru aussi absolue qu'à l'Auteur. N^o. 91. *Lorsque le délire est compliqué de mouvemens convulsifs,*

soit dans les poignets, ou dans les yeux, ou dans les muscles de la face; dans ceux du col, de la tête, il est mortel. Nous croyons cette proposition présentée d'une manière trop générale; car nous avons vu plusieurs malades atteints de ces mouvemens convulsifs, & cependant guérir. Pour porter un jugement bien absolu sur le pronostic qu'on doit tirer des mouvemens convulsifs, il faudroit être parfaitement sûr de leur cause; ce qu'il est souvent très-difficile, & quelquefois même impossible de connoître. L'action des différens corps sur les nerfs, l'irritabilité plus ou moins grande de ceux-ci, présente tant de variétés, qu'on ne peut rien assurer à ce sujet de positif & d'absolu. J'ai été le Médecin d'une Dame Religieuse, morte dans un âge avancé, laquelle ne pouvoit avoir un accès de fièvre sans avoir de délire, & à qui la plus légère irritation dans l'estomac causoit des mouvemens convulsifs dans les yeux. Il en est de cela comme des antipathies, qu'on observe sans pouvoir en donner de raisons satisfaisantes. Le n°. 114 n'est qu'une répétition du n°. 91, excepté qu'il est plus détaillé: nous ne le croyons pas plus vrai. N°. 129. *Survenant dans une maladie aiguë, à la suite d'un vomissement symptomatique verd,*

porracé , atrabilaire , le hoquet annonce une mort prochaine. Certainement cet accident est très-dangereux : mais on a vu quelquefois ce vomissement , même avec le hoquet , être une crise favorable au malade ? Et d'ailleurs tant de causes , soit de la part du sujet , soit de la part des remèdes , peuvent altérer la couleur des excrétiions , qu'on ne doit juger d'après la couleur , que lorsqu'elle concourt avec d'autres signes , soit favorables , soit défavorables. Combien ne se tromperoit-on pas si , dans certaines fièvres malignes , on prononçoit sur l'état d'un malade d'après les évacuations du ventre & des urines , qui , quoiqu'avec toutes les apparences d'une bonne coction , n'empêchent pas de périr le malade , qui souvent en rend de telles deux heures avant sa mort. Il faut donc , pour porter un jugement certain , l'ensemble de tous les signes ; encore est-il des cas , où , malgré cette attention , on ne peut rien assurer , tant la nature a de ressources , & fait souvent , pour le salut des malades , des efforts qu'on n'auroit dû ni attendre ni espérer. Nous dirons la même chose sur le n°. 271. *Les taches livides , violettes , s'il en survient dans le cours d'une fièvre pestilentielle ou maligne , annoncent une mort prompte & certaine.*

Telles sont nos observations sur cette premiere Partie, précieuse par la collection des vérités importantes qu'elle renferme.

Le choix que l'Auteur a fait des pronostics d'Hippocrate dans sa seconde Partie, est très-bon ; il est rangé dans un ordre semblable à celui de la premiere Partie, ce qui met le Lecteur dans le cas de les retenir avec plus de facilité, & d'en faire la comparaison plus aisément. Il y en a 316. La troisieme & derniere Partie contient 41 notes, qui sont, comme nous l'avons dit, destinées à expliquer ce qui est énoncé dans la premiere Partie. Ces notes sont toutes claires & précises : elles ne s'écartent point de l'objet à prouver & le prouvent bien. Quoiqu'il y ait déjà beaucoup d'ouvrages sur le pronostic, celui-ci mérite d'être distingué des autres, & ne peut que contribuer à confirmer la réputation bien méritée de l'Auteur.

La Faculté de Médecine de Paris, toujours pleine de zele pour le bien public, a cru devoir accéder unanimement à la requête que lui a présentée M. le Roy pour être coopté parmi ses membres, d'après la Déclaration de 1696. Né à Paris d'un homme célèbre dans son art, il

298 QUATRIEME LETTRE

s'est déterminé à se fixer dans cette Capitale , où sa réputation l'avoit devancé. M. Roux , qui sera long-temps regretté , & difficilement remplacé par rapport à l'étendue de ses connoissances en tout genre , avoit déjà rendu à M. le Roy la justice qui lui étoit dûe dans les Journaux d'Avril 1767 , page 391 , & de Novembre 1771 , page 387.

QUATRIEME LETTRE

*A M. ANT. DE HAEN , Professeur en Médecine , à Vienne en Autriche ; * par M. LOUIS ODIER , Docteur en Médecine , à Geneve , sur la mortalité de la petite-vérole.*

Du 17 Juin 1776.

Je finissois la Lettre que j'eus l'honneur de vous adresser dans le Journal de Médecine du mois de Janvier de cette année , par une question intéressante , relativement

* Comme l'utilité publique est l'objet de cette Lettre , & comme elle ne contient aucune discussion polémique , nous avons cru devoir la rendre publique , quoique M. de Haen soit mort. (Voyez Journal de Médecine Octobre 1776 , page 325.)

à la mortalité de la petite-vérole; savoir, si la mortalité de la rougeole a suivi une marche différente de celle de la petite-vérole, si elle a toujours été uniforme avant & depuis l'inoculation de celle-ci, ou si elle a diminué, tandis que celle de la petite-vérole augmentoit: c'est de l'examen de cette question que je vais m'occuper ici. Son importance est assez évidente; car si la mortalité de la rougeole a souffert les mêmes révolutions que celle de la petite-vérole, il en résultera que les causes de ces révolutions peuvent être les mêmes pour l'une & l'autre maladie, & que conséquemment, l'inoculation n'y a eu aucune part, puisqu'on n'a point inoculé la rougeole: une pareille recherche ne peut se faire que sur les Extraits-mortuaires d'une grande ville telle que Londres; parce que le nombre des personnes qui meurent de la rougeole, est trop peu considérable, pour que ceux d'une petite ville comme Geneve puissent fournir aucun résultat sur lequel on pût compter; en conséquence, voici, Monsieur, une Table de la mortalité de cette maladie à Londres depuis l'an 1661, jusqu'en 1772. Comme j'ai publié précédemment le nombre total des morts, je me dispense de le répéter ici. Depuis l'an 1687

jusqu'en 1700, la petite-vérole fut confondue dans les Registres avec la rougeole; c'est pourquoi j'ai calculé le nombre des morts de la rougeole pendant 16 ans avant & après cette période, & je l'ai évalué en conséquence pendant celle-ci, à 114 par année, comme je le disois dans ma première Lettre.

TABLE de la Mortalité de la Rougeole à Londres, dep. 1661 jusqu. 1716.

Ann.	morts	Ann.	morts	Ann.	morts
1661	188	1681	121	1701	4
1662	20	1682	50	1702	27
1663	42	1683	39	1703	51
1664	311	1684	6	1704	12
1665	7	1685	197	1705	319
1666	3	1686	25	1706	361
1667	83	1687	114	1707	37
1668	200	1688	114	1708	126
1669	15	1689	114	1709	89
1670	295	1690	114	1710	181
1671	7	1691	114	1711	97
1672	118	1692	114	1712	77
1673	15	1693	114	1713	61
1674	795	1694	114	1714	139
1675	1	1695	114	1715	30
1676	83	1696	114	1716	270
1677	87	1697	114	Tot.	6444
1678	93	1698	114		
1679	117	1699	114		
1680	49	1700	114		

Suite, depuis 1717 jusqu'en 1772.

Ann.	morts	Ann.	morts	Ann.	morts
1717	35	1737	127	1757	24
1718	492	1738	216	1758	696
1719	243	1739	326	1759	316
1720	213	1740	46	1760	157
1721	238	1741	42	1761	394
1722	114	1742	981	1762	122
1723	231	1743	17	1763	610
1724	118	1744	5	1764	65
1725	70	1745	14	1765	54
1726	256	1746	250	1766	482
1727	72	1747	81	1767	80
1728	82	1748	10	1768	409
1729	41	1749	106	1769	90
1730	311	1750	321	1770	325
1731	102	1751	21	1771	115
1732	30	1752	111	1772	211
1733	605	1753	253	Tot. 11120	
1734	20	1754	12		
1735	10	1755	423		
1736	169	1756	156		

Depuis 1661 jusqu'en 1766, nous avons vu qu'il étoit mort à Londres 1154479 personnes (sans compter celles qui moururent de la peste) desquelles 71996 moururent de la petite-vérole, c'est-à-dire, environ la 16^e partie, ou 62 sur 1000; & 6444 de la rougeole, c'est-à-dire, environ la 179^e partie, ou 6 sur 1000. Depuis 1717 jusqu'en 1772, nous avons vu qu'il étoit mort

à Londres 1383971 personnes, desquelles 121436 moururent de la petite-vérole, c'est-à-dire, environ la 11^e partie, ou 88 sur 1000, & 11120 de la rougeole, c'est-dire, environ la 124^e partie, ou 8 sur 1000. La mortalité de la petite-vérole avoit donc augmenté dans la proportion de 62 à 88, & celle de la rougeole avoit augmenté aussi dans la proportion de 6 à 8. Vous voyez, Monsieur, que l'augmentation est à-peu-près la même de part & d'autre; mais suivons-la encore dans tous ses détails, en analysant la table précédente. Si cette analyse nous offre les mêmes résultats, il s'ensuivra cette importante vérité, à laquelle personne, jusqu'ici, n'avoit encore fait attention; c'est que les révolutions de la mortalité des maladies contagieuses, en général, ou au moins de la petite-vérole & de la rougeole, dépendent probablement des mêmes causes, & que l'inoculation n'y a eu aucune part; ce qui détruiroit absolument toute la force de votre argument: pour cet effet, voici une Table de la mortalité de la rougeole, calculée de 7 en 7 ans, depuis l'an 1661, jusqu'à l'an 1772. La première colonne indique la première année de chaque période; la 2^e, le terme moyen annuel des morts occasionnées par la rou-

geole pendant chaque période; la 3^e, la proportion du nombre de ces morts à celui des enterremens; la 4^e, la proportion du nombre des morts de la petite-vérole, à la totalité des morts.

TABLE de la Mortalité de la Rougeole à Londres, de sept en sept ans, depuis 1661 jusqu'en 1772.

I.	II.	III.	IV.
1661,&c.	·93	1:191ou·5:1000	·44:1000
1668,&c.	206	1:·900ou11:1000	·74:1000
1675,&c.	·79	1:259ou·4:1000	·73:1000
1682,&c.	·78	1:284ou·4:1000	·73:1000
1689,&c.	114	1:191ou·5:1000	·51:1000
1696,&c.	·86	1:233ou·4:1000	·39:1000
1703,&c.	142	1:150ou·7:1000	·53:1000
1710,&c.	122	1:187ou·5:1000	·87:1000
1717,&c.	223	1:118ou·8:1000	·90:1000
1724,&c.	136	1:204ou·5:1000	·79:1000
1731,&c.	152	1:172ou·6:1000	·80:1000
1738,&c.	233	1:115ou·9:1000	·70:1000
1745,&c.	115	1:211ou·5:1000	·74:1000
1752,&c.	239	1:·86ou12:1000	103:1000
1759,&c.	245	1:·93ou11:1000	109:1000
1766,&c.	245	1:·95ou11:1000	106:1000

Les révolutions de la mortalité de la Petite-Vérole & de la Rougeole, ont donc été successivement comme les nombres suivans:

$$\begin{array}{l} \text{P. V. } \{ 44. < 74. > 73. = 73. > 51. > 39. < \\ \text{R. } \{ 5. < 11. > 4. = 4. < 5. > 4. < \end{array}$$

$$\begin{array}{l} \text{P. V. } \{ < 53. < 87. < 90. > 79. < 80. > 70. < 74. < \\ \text{R. } \{ < 7. > 5. < 8. > 5. < 6. < 9. > 5. < \end{array}$$

$$\begin{array}{l} \text{P. V. } \{ < 103. < 109. > 106. \\ \text{R. } \{ < 12. > 11. = 11. \end{array}$$

Vous voyez , Monsieur , que pendant les quatre premières périodes , la marche de la petite-vérole & de la rougeole a été à-peu-près la même , c'est-à-dire , que , quand la mortalité de la petite-vérole augmentoit ou diminueoit , ou se soutenoit au même point , celle de la rougeole augmentoit ou diminueoit aussi , ou se soutenoit de même. Pendant la cinquième période , cette uniformité se dérange ; la mortalité de la petite-vérole diminue de 73 à 51 , tandis que celle de la rougeole augmente de 4 à 5 ; mais remarquez , Monsieur , que nous n'avons pu déterminer , pour ainsi dire , qu'au hasard , le nombre des morts de la rougeole pendant cette période-là ; il est probable que nous n'avons pas rencontré parfaitement juste , & un très-léger changement dans la supposition d'après laquelle nous sommes partis , suffiroit pour rétablir ici l'uniformité , sans faire aucune différence considérable dans nos calculs précédens. Pendant les deux périodes suivantes , cette uniformité se sou-

tint

tint encore; elle se déranger de nouveau pendant la période de 1710, &c. pendant laquelle la mortalité de la petite-vérole augmenta de 53 à 87, tandis que celle de la rougeole diminua de 7 à 5; mais nous avons vu précédemment (Journal de Médecine du mois d'Octobre 1773, pag. 338) qu'il y a quelque raison de croire que la grande mortalité de la petite-vérole pendant cette période-là, fut accidentelle; & si elle ne l'étoit pas, il faudroit en conclure que l'augmentation de mortalité de la petite-vérole, que vous attribuez à l'inoculation, avoit commencé plusieurs années avant cette époque; ce qui renverseroit les conséquences que vous en tirez; mais supposons qu'elle fût accidentelle, comme je le crois, & disons que jusqu'alors la marche de la petite-vérole & de la rougeole avoit été très-uniforme; que cette uniformité se soutint pendant les trois périodes suivantes; qu'elle se déranger, il est vrai, pendant la période de 1738, &c. pendant laquelle la mortalité de la petite-vérole diminua de 80 à 70, tandis que celle de la rougeole augmenta de 6 à 9; mais cette différence fut compensée par la mortalité de la période suivante, pendant laquelle celle de la petite-vérole augmenta de 70 à 74, tandis que celle de

la rougeole dimnua de 9 à 5. Je ne fais quelles furent les causes de ce dérangement; mais ce qui me paroît certain, c'est que l'inoculation n'y eut aucune part, puisqu'elle pendant la première de ces deux périodes, l'on n'inocula point, & peu pendant la seconde. Pendant les trois périodes suivantes, l'on inocula beaucoup, & il est vrai que la mortalité de la petite-vérole fut très-grande; mais celle de la rougeole ne le fut proportionnellement pas moins, puisqu'elle se soutint entre 11 & 12 sur 1000; ce qui n'étoit encore arrivé qu'une fois; savoir, pendant la période de 1668, &c. Il résulte de l'analyse que nous venons de faire, que la marche de la petite-vérole & de la rougeole a été assez uniforme pendant une très-longue suite d'années, pour donner lieu de croire que les mêmes causes qui ont augmenté la mortalité de l'une, ont augmenté celle de l'autre, & que par conséquent, l'inoculation n'a eu aucune part à l'augmentation de mortalité de la petite-vérole.

Parmi les maladies contagieuses dont la mortalité pouvoit être comparée avec celle de la petite-vérole, j'ai choisi la rougeole de préférence; parce que ces deux maladies ont entr'elles la plus grande affinité. *Rhazès, Haly - Abbas & Avi-*

zenne, qui sont les premiers Auteurs qui aient fait mention de la petite-vérole, sont les premiers aussi qui aient parlé de la rougeole : ils considèrent ces deux maladies comme n'en faisant qu'une, avec cette différence seulement, qu'ils regardent la rougeole comme plus inflammatoire, & la petite-vérole comme plus putride, différence qu'ils croient tenir plutôt à la disposition du sujet, qu'à la nature de la maladie qui, selon eux, est toujours essentiellement la même. Quelques Auteurs modernes ont ouvertement embrassé ce sentiment : je prouverai bientôt qu'ils se trompent ; mais leur autorité ne laisse pas de montrer la grande affinité de ces deux maladies entr'elles ; il est certain au moins, que les épidémies de petite-vérole & de rougeole, loin de s'exclure mutuellement comme les autres, s'accompagnent presque toujours, ou se suivent immédiatement l'une l'autre. Si vous voulez bien vous donner la peine de comparer la table de la mortalité de la petite-vérole avec celle de la rougeole, vous verrez, Monsieur, que presque toutes les fortes épidémies de petite-vérole ont été ou accompagnées (telles que celles de 1661, 1664, 1670, 1674, 1681, 1685, 1708, 1716, 1721, 1723, 1736, 1746.

1763, 1766, 1668, 1772) ou immédiatement précédées (telles que celles de 1719, 1727, 1731, 1734, 1740, 1743, 1754, 1759) ou immédiatement suivies (telles que celles de 1668, 1679, 1704, 1717, 1725, 1729, 1749, 1752, 1754, 1757, 1760) de fortes épidémies de rougeole : il en est de même des épidémies les plus bénignes, de celles qu'on ne sauroit distinguer par leur mortalité. Pour s'en assurer, il n'y a qu'à consulter le Journal des Épidémies de maladies exanthématiques que M. Huxham a observées pendant 21 ans consécutifs. Il le termine lui-même par cette question : « *Est-ne peculiaris aliqua atmosphæra constitutio ad eruptiones cuticulares gignendas apta ?* » Et dans un autre endroit il s'exprime encore plus positivement, en disant : *Videtur adeò jam inesse sanguini diathesis quædam peculiaris ad exanthemata gignenda, quod sæpè sanè notatur, variolis nempe, morbillis, papulis, & omnium generum pustulis undè grassantibus.*

La rougeole a d'ailleurs bien des caractères de ressemblance avec la petite-vérole : elle n'attaque le même sujet qu'une fois dans la vie : elle se manifeste d'abord par une fièvre de trois ou quatre jours (dont les symptômes sont quelquefois à-peu-

près les mêmes que ceux de la fièvre de la petite-vérole,) puis par une éruption plus ou moins abondante; & cette éruption ressemble quelquefois si fort à celle de la petite-vérole, qu'on a peine à les distinguer; c'est ce qui a donné lieu à M. Sauvages d'en faire une espèce distincte sous le nom de *Rubeola variolodes*; & il avoue qu'il ne sait à laquelle des deux maladies la rapporter. Il y a plus encore; il n'est pas extrêmement rare de voir des malades qui ont en même-temps la rougeole & la petite-vérole, & l'on a plusieurs exemples de gens qui, ayant été inoculés, ont pris d'abord la rougeole, & puis la petite-vérole; quoiqu'ils eussent été inoculés par le venin de la petite-vérole seulement. M. Gatty en a vu un; M. le Docteur Manget un autre; M. Evan Davis plusieurs à la fois. (Voyez les Transact. Philos. pour l'année 1732, N^o. 429. IX): en voici un autre des plus remarquables, que M. le Docteur Vignier a eu la bonté de me communiquer. Il avoit inoculé un enfant avec un fil imprégné de matière variolique, prise sur un sujet que lui-même avoit inoculé quelques jours auparavant, qui étoit son parent, & dont il étoit parfaitement sûr. Au bout de sept ou huit jours, la fièvre éruptive se déclara; mais

au moment où l'éruption de petite-vérole commençoit, l'enfant se trouva couvert d'une éruption complète de rougeole bien caractérisée, dont les boutons se terminèrent, comme à l'ordinaire, au bout de trois ou quatre jours, par des écailles farineuses; & alors l'éruption de petite-vérole qui avoit été suspendue pendant ce temps-là, s'acheva, & elle fut fort heureuse: il n'y avoit alors aucune épidémie de rougeole à Geneve, & le sujet duquel on avoit pris la petite-vérole pour inoculer cet enfant, n'avoit eu aucun symptôme de rougeole. Tout cela nous montre que la petite-vérole & la rougeole ont entr'elles la plus grande affinité, & que l'on peut assurer, sans être taxé de partialité, qu'une cause qui n'expliqueroit que les révolutions de l'une sans expliquer celles de l'autre, seroit une cause purement imaginaire, & dénuée de toute vraisemblance.

Vous m'objecterez peut-être, Monsieur, que tout ce que je viens de dire, tend à confirmer le sentiment des Auteurs Arabes & modernes, qui soutiennent que la petite-vérole & la rougeole ne sont qu'une seule & même maladie, que par conséquent, il n'est pas surprenant que l'inoculation de la petite-vérole ait contribué à augmenter la mortalité de la

rougeole; qu'en répandant la contagion de la petite-vérole, elle a pareillement répandu celle de la rougeole. Il est aisé de répondre à cette objection; car premierement, quelque ressemblance qu'il y ait en certains cas, entre la petite-vérole & la rougeole, l'on observe cependant toujours quelque différence. Dans la rougeole boutonée, par exemple, (*Rubeola variolodes*, Sauvages,) les symptômes qui précèdent l'éruption, sont les mêmes qui précèdent celle de la rougeole ordinaire, savoir, une toux sèche, beaucoup de larmolement, beaucoup d'enchiffrement; ce qui arrive bien quelquefois dans la fièvre de la petite-vérole, mais rarement: les boutons sont bien aussi gros que ceux de la petite-vérole, mais ils sont plus pointus, ne durent pas aussi long-temps, ne se remplissent point de matière purulente, & se terminent en crôutes farineuses. Secondement, dans tous les cas où la petite-vérole & la rougeole ont attaqué en même-temps le même sujet, elles se sont maintenues fort distinctes l'une de l'autre pendant tout le cours de la maladie. Dans la plupart même, la rougeole a paru retarder, mais non empêcher l'éruption de la petite-vérole: assurément si ces deux maladies n'en faisoient qu'une, elles ne

seroient pas aussi distinctes l'une de l'autre, lorsqu'elles surviennent ensemble. Troisièmement, s'il y a des exemples de petite-vérole ou de rougeole qui ait attaqué plus d'une fois dans la vie le même sujet, ces exemples sont excessivement rares; mais il est reconnu qu'en général, tout le monde a la petite-vérole & la rougeole une fois dans la vie, & jamais personne n'a songé à dire qu'il suffisoit d'avoir eu la petite-vérole, pour n'avoir point la rougeole, & réciproquement. Si ces deux maladies n'en faisoient qu'une, il semble que pour l'ordinaire, l'une tiendroit lieu de l'autre. Quatrièmement, les cas où le venin de la petite-vérole a communiqué la rougeole, ont jusqu'à présent, été fort rares. Si ces deux maladies n'en faisoient qu'une, rien ne seroit plus ordinaire, au lieu que cela n'est certainement pas arrivé une fois sur mille. Cinquièmement, toutes les fois que cela est arrivé, l'inoculation a communiqué tout à la fois les deux maladies; il n'y a pas un seul exemple de rougeole survenue à la suite de l'inoculation, sans petite-vérole; ce qui devoit cependant arriver très-fréquemment, s'il étoit vrai que les deux maladies n'en fissent qu'une, & que l'inoculation de la petite-vérole ait augmenté la mortalité de la rougeole;

Il me paroît donc démontré que la petite-vérole & la rougeole sont deux maladies parfaitement distinctes, quoiqu'elles aient assez d'affinité l'une avec l'autre, pour pouvoir en conclure que l'augmentation de mortalité de la première, est due aux mêmes causes qui ont augmenté la mortalité de la seconde, & que l'inoculation n'y a eu aucune part.

Quelles sont donc ces causes ? nous l'ignorons parfaitement ; & en général, tout ce qui concerne les maladies épidémiques, leur retour & leur cause, est enveloppé pour nous dans la plus grande obscurité ; mais cela n'empêche pas que nous ne puissions examiner, comme nous l'avons fait, jusqu'à quel point une cause manifeste & évidente, peut influer sur leur mortalité.

Permettez-moi, Monsieur, de terminer ici ces Lettres, en résumant toutes les réflexions que j'ai eu l'honneur de vous adresser dans ce Journal ; il en résulte :

Premièrement, que la mortalité de la petite-vérole, à Londres, a augmenté, depuis l'introduction de l'inoculation ; dans la proportion de 62 à 88. (*Voyez ma première Lettre du mois de Sept. 1773.*)

Secondement, que cette augmentation a été, jusqu'à un certain point, proportionnée aux progrès de l'inoculation ;

c'est-à-dire, que la mortalité a augmenté, lorsque l'on a commencé à inoculer ; qu'elle a diminué, lorsque l'inoculation est tombée dans l'oubli, & qu'elle a été plus considérable que jamais, lorsque l'inoculation est devenue beaucoup plus générale. (*Voyez* ma Lettre du mois d'Octobre 1773.)

Troisièmement, que la mortalité de la petite-vérole à Geneve, a augmenté au commencement du siècle passé, & au commencement de celui-ci ; que dans toutes les autres périodes, elle a constamment diminué jusqu'à l'introduction de l'inoculation ; & qu'alors elle a augmenté de nouveau.

Quatrièmement, mais cette augmentation n'a point été proportionnée aux progrès de l'inoculation, puisqu'elle a été fort irrégulière, tandis que les progrès de l'inoculation ont été plus réguliers qu'par-tout ailleurs : & comme nous ne savons point les causes qui ont augmenté la mortalité de la petite-vérole à Geneve au commencement du siècle passé & au commencement de celui-ci, il est probable que nous ne savons pas mieux celles qui l'ont augmentée depuis 25 ans en çà ; par conséquent, ce ne seroit qu'au hasard que nous en accuserions l'inoculation. (*Voyez* ma Lettre du mois de Janvier 1776.)

Cinquièmement, la mortalité de la rougeole à Londres, a suivi précisément la même marche que celle de la petite - vérole , en sorte qu'il est possible que l'augmentation de mortalité de celle - ci soit due non à l'inoculation , mais aux mêmes causes qui ont augmenté la mortalité de la rougeole.

Sixièmement, cela devient extrêmement probable , quand on considère la grande affinité que ces deux maladies (quoique parfaitement distinctes l'une de l'autre) ont entr'elles, & l'uniformité avec laquelle leurs épidémies s'accompagnent ou se suivent immédiatement l'une l'autre.

En voilà assez , Monsieur , pour montrer que l'inoculation n'a point nui au public , comme vous l'avez cru : c'étoit la seule considération qui me laissoit quelques doutes sur son utilité ; maintenant j'en suis parfaitement convaincu.

J'ai l'honneur d'être , &c. &c.



OBSERVATION

D'une maladie produite par la foudre dans la personne de Dom Robert Seconditi, Abbé Régulier du Monastere de Sainte-Marie-des-Anges de Faenza, décrite par lui-même (a).

Le 20 Juin 1776, sur les 7 heures du soir, l'atmosphère se couvrit au-dessus de la ville de Faenza, & ses environs, de vapeurs basses, épaisses, groupées par intervalles; les unes blanchâtres; d'autres d'une couleur noire & sombre, telles en un mot qu'on les voit d'ordinaire lorsqu'elles sont le prélude d'un orage. Vers les huit heures, sans qu'il y eût le moindre vent, ces vapeurs s'épaissirent au point que, selon la piété mal-entendue de cette ville & de beaucoup d'autres, on sonna toutes les cloches.

Le Monastere de Sainte-Marie-des-Anges est situé au midi de la ville, sur un terrain qui la domine. Le clocher de cette Eglise est au nord, & au moyen de l'avantage du terrain, il s'élève au-dessus

(a) Extrait du *Magazzino Toscano*, Ouvrage périodique de Florence.

de tous les autres. C'est une tour très-antique, d'une double muraille épaisse, bâtie de briques & de figure octogone : elle est surmontée d'une pyramide ou pointe conique de même matière, liée & environnée de bandes & de chaînes de fer, disposées horizontalement & irrégulièrement. Cette tour a été frappée & maltraitée deux fois de la foudre, anciennement & dans des temps plus récents.

Qu'on se rappelle l'état du ciel. J'étois alors occupé dans ma chambre, à retirer, avec un fil de fer, un bouchon tombé dans une bouteille qui avoit contenu de l'encre, & que je voulois faire nettoyer. J'allai tenant la bouteille & le fil de fer de la main droite vers une grande fenêtre du dortoir qui regarde au nord, pour observer les nuages qui s'amassoient & noircissoient de plus en plus de ce côté. Je posai le bras gauche & la poitrine sur l'appui de la fenêtre, & aussi-tôt un trait de feu partit du côté gauche, avec une lumière qui éclaira tout le clocher. En même temps je ressentis dans les épaules un coup pareil à ceux que fait éprouver une secousse électrique assez forte. Je me relevai précipitamment, & courus à l'extrémité du dortoir vers la fenêtre opposée qui regardoit au midi. Le ciel de ce côté étoit serein & l'horizon

découvert. Je me voyois autour du bras droit & de la jambe droite des sillons & des étincelles d'un feu d'une couleur bleue claire, & dans l'instant où j'allois atteindre la fenêtre, il vint à moi un nouveau trait de feu en serpentant & sans aucun bruit. Alors, effrayé & toujours environné d'étincelles, je courus à une petite terrasse exposée au couchant pour appeller du secours, & dans le moment même un nouvel éclair se porta vers le clocher avec une lumière si vive qu'elle m'éblouit. J'entendis aussi-tôt, dans le lointain, un coup de tonnerre éclatant : il fut suivi de plusieurs autres très-forts, accompagnés de pluie. Le ciel étoit alors en feu.

J'avoue que la frayeur m'avoit mis hors de moi ; je descendis, du mieux que je pus, pour rejoindre les autres personnes du Monastere : je fis cesser de sonner, & je m'enfermai dans la cuisine. Je soupai avec les Religieux sans leur faire part de mon trouble intérieur & de l'ardeur considérable que je ressentois dans le dos. M'étant ensuite retiré dans ma chambre, j'examinai minutieusement tous mes vêtemens, & n'y trouvai pas la moindre marque de brûlure ni de déchirure. Après avoir passé toute la nuit sans sommeil & dans l'inquiétude, je

recommençai le matin l'examen que j'avois fait la veille ; je fis pareillement des recherches à la fenêtre où j'avois éprouvé la secousse ; mais ce fut en vain , je ne pus rien découvrir.

Cependant mon agitation , & la chaleur que je ressentais aux épaules , augmentoient toujours ; je sentois de la pesanteur au bras & dans tout le côté droit ; ma langue étoit convulsive & retirée vers le fond de la bouche : je ne parlois qu'avec peine , mes gencives & mes dents étant couvertes d'un limon salé & très-amer , dont j'essayoie de me débarrasser avec du vinaigre.

Quoique je sois naturellement sobre , mon appétit devint bientôt excessif. La chaleur & la pesanteur qui me tourmentoient devenant aussi insupportables , je me fis visiter ; on trouva des traces semblables à celles qu'auroit occasionnées un frottement rapide , une tache noire sous le pouce du pied droit , & une grande partie de la plante du pied gauche criblée comme une éponge.

Je commençai l'usage des bains & des pédiluves , & un soir , pendant que j'avois les pieds dans l'eau , il s'ouvrit une plaie sous le pied droit , de laquelle il s'écoula une si grande quantité de sanie visqueuse noirâtre , extrêmement fétide , qu'elle m'au-

roit fait évanouir, si je n'eusse été prompt à ouvrir les fenêtres & à la jeter dans le jardin; la douleur & l'ardeur des épaules se calma : mais pour cela je ne fus pas encore guéti ; au contraire , en continuant à mettre mes pieds dans l'eau , il s'ouvrit une seconde plaie près de la première, mais plus petite , & une troisième sous la plante de l'autre pied , qui fournirent une matiere semblable à celle de la première plaie , mais en moindre quantité , & sans m'occasionner aucune douleur. A cette époque l'écrêt convulsif de ma langue diminua considérablement ; ainsi que la pesanteur de mon bras droit.

Je craignois cependant d'autres suites fâcheuses. Les plaies , en peu de jours , s'étoient cicatrisées en laissant à peine des vestiges : mais j'étois dans une situation d'esprit altéré , avec une vivacité qui ne m'étoit pas naturelle ; mes idées se présentoient toujours en foule , sans que j'eusse la liberté de réfléchir. Mes forces augmentèrent , & mon humeur devint colere , susceptible d'irritation pour le plus léger sujet. J'aurois pu me livrer à un exercice violent & continuel sans jamais me lasser. En un mot , ma situation alors étoit celle des enfans qui veulent tout avoir , & presque aussi-tôt s'en ennuiënt & s'en dégoûtent.

A cet état se joignirent des hémorrhagies très-abondantes par le nez , un crachement de sang , & une diarrhée aussi sanguinolente & très-fétide. Nonobstant ces nouveaux accidens , qui durèrent jusqu'au 21 Juillet , ma vigueur s'accrut encore ainsi que mon appétit. Toujours inquieté par des songes & par des secousses continuelles, mais légères , je ne pouvois prendre de repos que rarement , & seulement à l'air & dans la campagne , & mon sommeil étoit de courte durée. Après quelques journées écoulées de la sorte , je résolus de passer le temps à la campagne , en y menant la vie la plus dure des paysans , de marcher au moins douze heures par jour , de me fatiguer par des travaux rustiques à l'ardeur du soleil : je me procurai par ce moyen des sueurs énormes , mais je n'y gagnai rien. Je soutins cette vie à peu près quinze jours ; mon imagination eut la même vivacité pendant ce temps , & mes forces ne diminuèrent pas.

Telles fut à peu près ma situation jusqu'au 21 Juillet , comme je l'ai dit. Ce jour je me levai avec plus d'inquiétude & d'altération que de coutume ; j'allai me promener lentement à travers les champs : bientôt je fus tourmenté par une colique violente qui se termina par

une évacuation vermineuse, fétide à l'excès. Je continuai à marcher; mon trouble s'augmenta, & j'eus une sueur si abondante, qu'elle étoit sensible par de grosses gouttes sur les mains mêmes. Je me sentois brûler, avec des tiraillemens douloureux dans tout le corps. Je crus, dans cet instant, toucher au terme de ma vie. L'esprit égaré, je m'avançois pour me coucher dans quelque fossé; mais les douleurs que j'éprouvois croissant de plus en plus, & ne sachant où aller, je m'enfonçai, presque désespéré, dans une chenevière voisine de la paroisse de la Cella, & j'y rendis, par haut & par bas, une si grande quantité de sang, avec des vers enveloppés dans un mucilage si fétide, qu'à peine j'eus la force de me relever & de me traîner quatre pas plus loin, où j'eus une sueur froide & une défaillance qui fut de peu de durée.

Je pense que c'est de cet instant que ma santé a commencé à se rétablir: car je revins dîner avec un esprit tranquille; mon imagination se régla; mes inquiétudes se calmerent, & depuis ce jour, quoique j'aie été sujet à quelques diarrhées, elles ont été naturelles & ne m'ont occasionné aucun accident particulier.

J'ai cependant encore actuellement (premier Août 1776) une vigueur qui

ne m'est pas ordinaire , & l'imagination vive , quoique modérée. Je n'ai point maigri , & ma santé est aussi bonne qu'elle ait été depuis long-temps , à la réserve que je n'ai pu reprendre encore le sommeil.

[On ne peut douter de l'exactitude de cet exposé dans toutes ses parties , non-seulement parce qu'il est écrit par la personne même qui a éprouvé les accidens qu'elle décrit , mais parce que cette personne est savante , & professe la philosophie avec réputation depuis plusieurs années. On n'a ajouté au récit aucunes réflexions ; on n'en a tiré aucune conséquence. Si cependant les accidens vermineux qu'a éprouvés l'Abbé *Secondi* ont un rapport plus ou moins prochain avec la commotion , cause première de toute sa maladie , ne pourroit-on pas trouver dans les secousses électriques un moyen de s'assurer de la présence des vers , que l'on a quelquefois si grand intérêt à constater ? Tous les secours ordinaires sont souvent inutiles , & ce n'est pas une chose rare de voir des enfans , par exemple , auxquels on a fait l'opération de la taille , être bientôt après tourmentés cruellement par ces insectes , contre lesquels on avoit pris auparavant toutes les précautions imaginables.]

OBSERVATION

Sur un Végétal indigène, non moins efficace, contre la fièvre intermittente, que le quinquina; par M. SABAROT DE LAVERNIERE, Docteur en Philosophie & en Médecine, Aggrégé du Collège des Médecins de Nîmes, &c.

Pertinet ad rem omnium proprietates nosse.
Cels. L. 11. C. XVI. p. 92.

L'HOMME ne doit pas simplement exister pour soi-même, il est encore fait pour concourir, de tout son pouvoir, au bien général de ses Concitoyens; la nature nous donne ce précepte, & l'amour de l'humanité verra toujours un crime dans ces personnages à secret, qui préfèrent leur propre intérêt à celui du Public. Animé de ce sentiment, je rends compte à la Médecine des effets d'un remède qui a fait le vœu de l'Académie de Lyon, & l'objet de mes observations. Le maronnier d'Inde n'est plus un arbre exotique depuis 1650; des plantations multipliées l'ont rendu indigène, &

pour ainsi dire, domicilié en Europe; les Botanistes le connoissent sous le nom d'*æsculus*; *hippocastanum castaneæ folio multifido*. L'écorce première de cet arbre est aussi efficace contre la fièvre intermittente, de quelque espèce qu'elle soit, que le quinquina; dont nous usons depuis 1650. Cette écorce peut être détachée du tronc de l'arbre en toute saison; c'est un épiderme écailleux, intérieurement couleur de maron clair, qui se reproduit chaque année, & qui, connue de tout le monde, n'a pas besoin d'une plus ample description. Il faut la choisir solide, préférer celle qui adhère à l'écorce des arbres de moyen âge, & qu'elle soit saine & bien sèche: on doit en séparer la mousse qui, souvent, la couvre. Pulvérisée subtilement, une once de cette poudre, divisée en douze portions égales, peut être donnée de quatre en quatre heures dans les jours intercalaires des fébricitans, avec une cuillerée d'eau sucrée pour ceux qui en craindroient l'amertume, quoique le goût en soit plus supportable que celui du quinquina. Pendant le temps de l'emploi des prises de ce remède, chez les uns, les accès de fièvre s'éloignent; & chez d'autres, ils se rapprochent; mais toujours en diminuant. J'en ai donné rarement plus

d'une once pour obtenir cet effet. Afin d'assurer le succès de cet antifebrile, j'ai souvent fait précéder les remèdes généraux, la saignée ou la diète dans les personnes pléthoriques, & l'émétique ou la purgation dans les cacochymes. Ce remède agit souvent sans évacuation sensible, & quelquefois comme purgatif; il donne de l'appétit, & il fortifie. Quelques personnes se sont plaintes d'un léger resserrement de poitrine pendant son usage: on prévient cet inconvénient, en buvant un verre de tisane mucilagineuse, donnée immédiatement après la prise de chaque dose. Son effet s'étend sur toutes les fièvres intermittentes essentielles, & il m'a paru même plus constant que celui du quinquina. Je l'ai prescrit avec succès dans la fièvre erratique, tierce, double tierce, quarte, quotidienne & autres intermittentes, toujours avec succès. Les faits, que j'expose, pourroient être justifiés par les personnes mêmes que j'ai traitées en Vivarois & à Nîmes, où je suis fixé, si la probité, qui doit être inséparable de l'état du Médecin, ne me dispensoit ici de les nommer inutilement. C'est aux Maîtres de l'Art à justifier ou à improuver mes observations par leur propre expérience; mais ces expériences

mêmes ne sauroient jamais infirmer, en aucune maniere, la certitude des faits détaillés dans ce mémoire. La décoction de cette écorce est un peu verdâtre; je l'ai prescrite en lavemens; & le résultat en a été des selles copieuses. La poudre du maronnier d'Inde m'a réussi pour arrêter l'écoulement gonorrhœique opiniâtre, provenant de l'atonie de la partie affectée, & il a retardé trois ou quatre fois des accès épileptiques, ainsi qu'il m'a paru. Je laisse aux Chymistes le soin d'analyser l'écorce de ce végétal, & au zèle & à la prudence des Médecins d'en multiplier les essais dans divers genres de maladies, que l'occurrence pourra leur fournir. La découverte de ce remède, égal au quinquina, ne m'est point due; c'est le célèbre Zannichelli qui en a parlé le premier; j'ai seulement eu l'avantage d'en avoir répété les expériences à ma satisfaction, que je référerai toujours au bien public, malgré cette maxime accréditée de l'empirisme: *Ars est celare artem.*



S U I T E

Des Observations sur l'Apoplexie.

La gelée roidit les fibres animales : elle les accourcit & leur procute en épaisseur ce qu'elle leur fait perdre en longueur : elle augmente leur force de contractilité ; en un mot elle produit en elles l'opposé du relâchement : en conséquence elle précipite le mouvement progressif des liquides. L'épaississement, la viscosité, la densité du sang & de la lymphe concrécible en sont la suite. Le sang est donc alors plus inflammatoire : il a même une disposition aux concrétions polypeuses. Le tissu délicat du poumon , recevant immédiatement les impressions de la gelée , est aussi principalement affecté ; l'air gelé , appliqué sur la surface interne des vésicules pulmonaires , fronce leurs fibres , les roidit , les desseche , arrête le sang dans les vaisseaux capillaires , d'où s'ensuit l'obstruction , l'inflammation , &c. La surface de toute la circonférence du corps s'en ressent , à proportion , & sur-tout les parties exposées à l'action immédiate de l'air , le visage , &c. Les fibres cutanées , violem-

ment contractées , rétrécissent le calibre des vaisseaux qui aboutissent à la peau , de maniere que la contraction du cœur & des arteres , quoiqu'augmentée , n'est point suffisante pour vaincre la résistance qui s'y rencontre. Alors il s'ensuit un refoulement , dans l'intérieur du corps , des fluides circulans , qui ne peuvent être admis dans les capillaires de la circonférence. Une répercussion considérable de la matiere de l'insensible transpiration est encore l'effet de la forte contraction des fibres cutanées. Ainsi toutes choses étant égales d'ailleurs dans l'économie animale , les vaisseaux des parties internes du corps , pendant la gelée , doivent se trouver surchargés d'un plus grand volume de liquides que dans toute autre constitution de l'air. L'action du cœur , qui subsiste dans toute sa force , est aiguillonnée par le surcroît des liquides repoussés vers ce centre de la circulation ; ses battemens en deviennent plus puissans & plus fréquens ; (c'est ce que l'expérience vérifie) mais cette action ne pouvant être victorieuse de la résistance que lui opposent les parties prises par le froid , la portion excédente des fluides répercutés dans l'intérieur est poussée nécessairement dans les organes dont les vaisseaux offrent moins de rési-

stance : ce ne sont pas les viscères du bas-ventre qui souffrent le plus de ce refoulement ; cependant leurs enveloppes ne les mettent point tout-à-fait à l'abri des impressions du froid , qui diminue la souplesse des fibres constituantes de leur tissu ; nous en avons la preuve dans l'état de constipation , qui est ordinaire dans cette constitution de l'air ; c'est dans les vaisseaux de la pie-mere , qui offrent le moins de résistance , que doit se porter en grande partie cet excédent ; d'où résulte une compression proportionnée de la substance du cerveau ; l'obstruction des artères capillaires s'ensuit d'autant plus aisément , que la masse du sang est alors , presque toujours , plus compacte & plus solide que dans d'autres températures de l'air : les vaisseaux perdent insensiblement , par leur dilatation forcée , le peu d'action qui leur reste ; les artères deviennent anévrysma-tiques , & les veines variqueuses ; les stases & les congestions : ensuivent : le sang croupissant devient polypeux ; l'inflammation est une suite de l'engorgement , ou bien les vaisseaux , portés à un point considérable de dilatation , sont forcés , déchirés , & laissent échapper le sang , qui , amassé à un certain point , fait sur le cerveau une compression funeste en causant l'apoplexie forte.

On voit quelquefois ces fâcheux effets s'ensuivre subitement, & en peu de temps, des froids inattendus & prématurés; qui, saisissant tout-à-coup la surface de la circonférence du corps, fait une répercussion subite & considérable des fluides circulaires dans toute l'étendue de cette surface. C'est d'une intempérie de cette espèce que sont provenues les apoplexies qui ont été observées en cette ville au mois de Décembre de l'année 1767, & au commencement d'autres hivers prématurés. Si le froid subit ou la gelée prématurée succèdent inopinément & promptement à un temps doux ou chaud, le contraste qui en résulte rend ce genre de maladie bien plus formidable. Dans ce cas les solides tombent dans l'engourdissement; les fluides circulaires se trouvent arrêtés & coagulés, en grande partie; dans les capillaires de la circonférence du corps, par l'impression du froid, & le surplus est repoussé brusquement vers le centre de la circulation. Nous avons vu les fâcheux effets de cette intempérie dans l'automne de 1762, où des vents froids du nord, succédant brusquement à des chaleurs assez vives, qui s'étoient fait ressentir à la fin de Septembre & au commencement d'Octobre, ont causé des apoplexies & des morts

subites. C'est ce qui a encore été observé dans l'automne de 1765, où un froid considérable & extraordinaire succéda tout-à-coup, vers la mi-Septembre, à des chaleurs vives qui avoient persisté dans les deux mois antérieurs. C'est à la gelée, amenée prématurément par les vents d'est dès le mois de Novembre de l'année 1767, & qui succéda promptement à un temps doux, que nous avons dû attribuer des apoplexies & des paralyties qui ont été observées dans le mois de Décembre suivant.

Dans le temps des longues & fortes gelées, le repos & les grands exercices sont également nuisibles. L'inaction augmente l'inertie & l'engourdissement des parties du corps, exposées aux impressions de la gelée, & l'épaississement de la masse des fluides circulans. La gelée, portée à certain point, tue promptement les animaux domestiques qu'on laisse en plein air; ils meurent apoplectiques: c'est ce qui arrive aussi aux hommes qui, étant dans le même cas, ne se donnent point assez de mouvement pour vaincre l'impression du froid. La chaleur naturelle s'éteint d'abord dans les parties qui y sont le plus exposées; les parties molles perdent leur souplesse; toute sensation y est abolie; en un mot elles sont

gelées : tout le contour de la tête se trouve particulièrement dans cet état ; on la sent comme pressée par une forte ligature : le froid même perce le crâne & saisit la substance corticale du cerveau : en conséquence on est entraîné à un sommeil d'autant plus insidieux , qu'il cause une sensation délicieuse ; si l'on s'y livre ; la mort suit bientôt. On conçoit qu'elle est l'effet de la suppression absolue de la sécrétion du fluide nerval (a).

L'action musculaire outrée , en soumettant la masse générale des fluides à un broiement trop considérable, est capable d'entraîner leur dissolution, & en même temps la destruction des solides : elle enlève à ceux-là leurs parties les plus affinées & les plus mobiles : elle convertit le surplus en une masse dense & prête à s'engorger dans les petits vaisseaux. Il n'est guere , pendant la gelée, de cause de destruction du corps plus prochaine & plus décidée que l'exercice & le mouvement musculaire général

(a) Dans la fameuse retraite de Prague , qui a eu lieu par un froid très-rigoureux, nous avons perdu beaucoup de soldats de cette manière. Leurs Officiers en ont cependant sauvé un grand nombre , qui étoient prêts à périr , en les réveillant à grands coups de fouets,

porté au point de le mettre au-dessus des impressions de la gelée, en excitant, dans tout le corps, une chaleur supérieure à ces impressions; c'est ce qu'on concevra aisément, si l'on compare le degré ordinaire de la chaleur du corps, qui est de 92 degrés du thermometre de *Fahrenheit*, & le degré de la congélation de l'eau, qui est de 32 degrés du même thermometre. Dans cette constitution de l'atmosphère, le mouvement musculaire doit donc être porté au point de faire récupérer au corps les 60 degrés de chaleur intermédiaire, que l'air absorbe continuellement. Quel prodigieux degré d'action des solides sur les liquides, & de réaction de ceux-ci sur les solides, n'est point requise à cet effet? Il faut même, que ce mouvement soit porté au point de surpasser cette mesure pour mettre le corps au-dessus des impressions de l'air gelé. Si, dans le cas d'une gelée forte & de durée, ce mouvement est proportionnellement continué, il entraînera la destruction des organes. C'est à cette cause que l'on doit rapporter les coups-de-sang & les morts subites qui arrivent dans le temps des grandes & longues gelées.

Mais c'est sur-tout au dégel que se-vissent les apoplexies & les maladies de

ce genre , sur-tout quand la gelée a été forte & de longue durée. En l'année 1766 la gelée commença à la fin du mois de Novembre, & persista jusqu'aux derniers jours de Janvier 1767. La gelée fut forte ce dernier mois. Le 7 la liqueur du thermometre de *Réaumur* descendit par un vent d'est à 13 degrés & demi au-dessous du terme de la congélation , & le 20 à douze degrés sous ce même terme. Dans le mois de Février , au temps du dégel , beaucoup de personnes furent prises de vertiges , de tintemens d'oreilles , d'affections soporeuses, &c.

Il gela fort en Janvier 1768 ; le thermometre fut observé le 5 & 6 de ce mois au terme de 12 degrés & demi au-dessous de celui de la congélation. Nombre de personnes ont succombé à l'apoplexie dans le mois suivant.

Au dégel , les fibres animales , dont le ton a été forcé par la gelée , tombant dans l'affaissement , leur tissu même se trouve en partie détruit. Ces effets sont plus fâcheux dans les personnes en qui le mouvement musculaire a été le plus mis en action ; ce sont nos artisans qui s'en ressentent le plus. Si un temps vain ou chaud succède immédiatement à la gelée , les effets du dégel sont encore plus

à craindre. L'atonie consécutive des solides est bien plus marquée. L'action systaltique du genre vasculaire languit au point que la sécrétion du fluide nerval se trouve intercepté. De-là l'apoplexie forte & la mort subite.

Les situations opposées des corps animés, dans le dégel & la gelée, doivent faire pressentir combien les alternatives de l'un & de l'autre état de l'air, sont en général nuisibles à l'économie animale, & en particulier au germe nerveux. Au mois de Novembre de l'année 1757, nombre de personnes furent assaillies d'accès d'épilepsie & d'atteintes d'apoplexie. Quelques-uns même furent frappés de mort subite. C'étoit la suite des alternatives de ce genre. Il en a été de même des apoplexies observées à la fin de l'année 1762. A la fin du mois d'Octobre de cette année, un froid assez notable succéda tout-à-coup à des chaleurs peu ordinaires dans cette saison, & fut ensuite interrompu par une douce température, qui fit bientôt place à la gelée. Enfin c'est aux alternatives de gelée & de dégel, qui ont eu lieu dans le cours du mois de Janvier & au commencement de Février de l'année 1771, que l'on a dû attribuer les attaques d'apoplexie,

plexie, qui ont été en vigueur dans ce temps-là.

La neige, qui précède la gelée, n'est pas moins nuisible à l'économie animale que la gelée elle-même. Lorsqu'elle est suspendue dans l'atmosphère, elle affecte nos corps d'une manière particulière : le froid, qu'elle cause alors, est bien plus incommode que celui que la gelée nous fait ressentir, lorsqu'elle couvre la surface de la terre ; nous nous sentons le visage comme déchiré, lorsque nous l'exposons à un air chargé de neige ; l'irritation singulière qu'elle cause, dans les honppes nerveuses qui aboutissent à la peau, se transmet jusqu'à l'origine des nerfs, & entraîne des pesanteurs de tête, l'assoupissement, le vertige, le coma, l'apoplexie, &c. maladies que nous avons vues sévir, principalement vers la fin de l'hiver de 1770, à la fin des neiges abondantes.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire sur les causes antécédentes de l'apoplexie, relatives à l'état de l'air, que cette maladie peut provenir de diverses intempéries de cet élément, même opposées entr'elles. La constitution générale de nos corps est telle, qu'ils peuvent se prêter à certain point, aux diverses constitutions de l'air, & ils s'y prêtent d'au-

tant mieux, qu'elles s'éloignent moins de la constitution dominante du sol où ils vivent : s'il se fait des changemens subits & répétés dans l'état de l'air, on conçoit que l'économie animale ne pourra se conformer de suite & à point nommé, à ces prompts mutations ; ainsi les alternatives du sec à l'humide, du chaud au froid, & *vice versa*, en donnant des tendances diamétralement opposées à l'état des solides & de la masse des fluides, entraîneront nécessairement des irrégularités dans la circulation, causeront des stases, des congestions, des engorgemens dans les vaisseaux de tout genre, & sur-tout dans ceux dont l'action est foible ; la déviation des fluides circulans s'ensuivra ; ils seront forcés de passer dans des vaisseaux qui ne leur sont point propres : ces effets auront lieu, sur-tout dans le cerveau & dans le poulmon.

En l'année 1757, les gelées que nous avions essuyées dans le cours des mois de Janvier & de Février, furent prolongées jusque dans le mois de Mars : le 11 de ce mois, la liqueur du thermometre fut observée à $4\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du terme de la congélation. Un air doux succéda au froid dans les derniers jours de ce mois : la température de l'air varia beau-

coup dans le courant d'Avril; la liqueur du thermometre s'approcha certains jours du terme de la congélation, & dans les derniers jours du mois, elle s'éleva à tel point, que le 30 elle fut observée à la hauteur de 19 degrés au-dessus de ce terme. Le thermometre, dans le cours du mois de Mai, présenta encore bien des variations. Il en fut de même des vents, qui ayant été du sud pendant une grande partie du mois d'Avril, passerent, dans le cours de celui-ci, réitérativement du sud au nord, & du nord au sud. Le vent, ayant ensuite constamment soufflé du côté du nord-est, amena quelques chaleurs dans le mois de Juin; la liqueur du thermometre fut observée dans différens jours de ce mois, à la hauteur de 21 degrés: elles furent plus vives en Juillet, par le vent d'est: la liqueur du thermometre, pendant les deux tiers de ce mois, fut observée constamment au-dessus du terme de 10 degrés: le 9 & le 10, elle s'éleva de 25 degrés; il en fut de même du 26; mais le 20 elle se porta jusqu'à la hauteur de 26 $\frac{1}{2}$ degrés. La dernière moitié de ce mois fut fort orageuse; on entendit très-souvent le tonnerre gronder: ces chaleurs avoient été accompagnées de sécheresse; il vint néanmoins des pluies à la fin de

Juillet, qui cessèrent dans les premiers jours d'Août, & reprirent après le 15 de ce mois : les chaleurs s'amortirent dans le cours de ce même mois, de manière qu'après le 15, la liqueur du thermomètre ne fut guère observée au-dessus du terme de 15 degrés : il y eut encore au contraire, quelques retours de chaleur à la mi-Septembre : le vent du nord, qui souffla constamment pendant tout le cours de ce mois ; maintint la sécheresse : dans les derniers jours, la liqueur du thermomètre s'approcha du terme de la congélation. En Novembre, les vents constants du sud ramenerent un air tempéré, avec des pluies abondantes : ce fut dans ce dernier mois, qu'il y eut des accès d'épilepsie, des apoplexies, des morts subites, effets évidens des fréquentes variations que nous venons d'observer.

Des maladies de cette nature ont dû encore être pareillement attribuées aux fréquentes variations de l'atmosphère, dans l'Automne de 1759. Des chaleurs vives s'étoient fait ressentir dans le courant des mois de Juillet & d'Août ; Juillet avoit été sec & Août pluvieux ; l'air s'est maintenu à un état de température moyenne pendant le mois de Septembre : il y eut quelques jours de chaleur jusque

vers le milieu de ce mois ; mais dans le courant de la dernière moitié, le temps a été nuageux, pluvieux & chargé de nuages. En Octobre, le barometre essuya beaucoup de variations ; il y eut une alternative de jours sereins & de jours pluvieux.

En 1765, un froid subit succéda en Juin à des chaleurs vives : la liqueur du thermometre s'étoit élevée, chacun des douze premiers jours du mois, au terme de 20 degrés au-moins ; elle s'étoit portée le 4, le 6 & le 11 à 23 degrés ; le 3 elle s'étoit même portée au terme de 24 degrés, & le 5 un peu au-dessus de celui de 25 : tout au contraire, dans les derniers jours de ce mois, elle fut observée chaque matin, dans le voisinage du terme de la congélation : il gela même à la campagne la nuit du 28 au 29 : les chaleurs reprirent néanmoins vers la fin de Juillet, & continuerent jusque vers la mi-Septembre : la liqueur du thermometre, le premier & le 22 d'Août, fut observée à la hauteur de près de 26 degrés ; mais à la fin de Septembre, l'air se trouva considérablement refroidi par le vent du nord ; il gela même la nuit du 25 au 26. de ce mois.

Nous avons observé (*pag.* 262.) que la constitution de l'air, naturellement

humide dans cette contrée, y rend l'apoplexie & les autres maladies soporeuses presqu'endémiques; abstraction faite des changemens ou alternatives de l'atmosphère, qui déterminent plus ou moins efficacement ce genre de maladies. Nous avons à ajouter que l'habitation dans des cantons dont la surface du sol est plus bas que le niveau observé du territoire de la province en général, & en particulier de celui de notre ville de Lille (*pag.* 253.) l'y dispose plus particulièrement. Il est des endroits si humides, que l'eau source à un ou deux pieds de profondeur. L'atmosphère, plus chargée qu'ailleurs dans les territoires en question, de parties aqueuses, perd en proportion de sa pesanteur spécifique. Si le terrain se trouve entouré de côteaux ou de bois de haute-futaie, l'air y croupit, n'étant point renouvelé par les vents: il se corrompt faute de circulation, surtout dans les chaleurs de l'été, & alors il devient la source de nombre de maladies tant aiguës que chroniques, & en particulier de celles qui portent sur le genre nerveux & sur le principe des nerfs.

Si le territoire s'élève du côté du nord, & qu'il s'abaisse au midi & au couchant, les nuages abondans & fréquens que

charient les vents, qui soufflent de ces dernières régions, se trouvent arrêtés & interceptés par l'espece de digue que leur oppose le territoire qui s'élève du côté opposé ; autre source d'humidité surabondante. Les paysans, qui habitent de pareils territoires, éludent, en partie, les effets de ces intempéries de l'atmosphère par leurs travaux journaliers, qui tiennent l'action musculaire de tout le corps dans un exercice presque continuél (a). Mais aussi dans les grandes chaleurs de l'été cette action, en déterminant trop vivement le cours du sang vers la-tête, contribue aux maladies inflammatoires du cerveau, auxquelles ils sont enclins. Au contraire, dans le fort de l'hiver, la cessation de ces exercices, jointe à l'inertie de l'atmosphère, livre en entier les habitans de ces mêmes lieux aux impressions de cette constitution. Les effets en sont bien plus fâcheux dans

(a) On sait que les exercices du corps tendent à rendre aux solides le ton & la vigueur qu'une pareille constitution leur ôte, & prévient la surabondance des humeurs pituiteuses qui en est l'effet. La vie sobre & uniforme, ainsi que le genre d'alimens dont nos paysans se nourrissent, ne contribuent pas peu à leur faire éluder les effets de ce vice de l'atmosphère.

le temps des brouillards , très-fréquens en automne , d'autant plus que nos payfans sont continuellement exposés , dans cette saison , à leurs impressions , pour préparer les terres aux nouvelles semailles & à la plantation des colfats. Le concours de ces circonstances fâcheuses est encore aggravé dans les territoires marécageux & dans ceux qui sont au voisinage de la mer. L'atmosphère des cantons marécageux se trouve toujours , plus ou moins , chargé d'exhalaisons sulfureuses & de matières septiques , qui lui font perdre beaucoup de son élasticité naturelle , & en font un principe de destruction des solides & de dissolution putride des liquides. On peut avoir une idée du désordre que peut entraîner une pareille constitution de l'air dans le cerveau dans l'observation rapportée plus haut. Les exhalaisons de la mer ne sont pas moins pernicieuses à ceux qui habitent ses bords , ou qui n'en sont pas éloignés. Ces exhalaisons renferment un principe salin acrimonieux , qui , s'insinuant dans la masse du sang , en dissout la partie rouge , coagule la lymphe & détruit le tissu des petits vaisseaux du corps. De-là la cachexie scorbutique & le scorbut , maladies endémiques dans ces cantons.

De pareils séjours sont sur-tout nuisibles à nos citoyens aisés , qui y vont établir leur demeure pendant la moitié de l'année. Leur constitution , bien moins robuste que celle de nos paysans , qui y sont nés & élevés , affoiblie encore par la vie molle qu'ils menent en tout temps , & par le défaut d'exercices habituels du corps , est bien plus fortement affectée par ces états vicieux de l'air. Le peu d'exercice du corps , que la plûpart d'entr'eux y font , est un foible préservatif contre les suites des excès de table auxquels ils se livrent.

La plénitude de l'estomac , & la difficulté des digestions ; déterminent vers la tête une plus grande quantité de sang , d'où s'ensuivent la pesanteur de tête , de tout le corps , les vertiges , les éblouissemens , &c. qui sont les avant-coureurs des maladies en question. Ce sont sur-tout les personnes de cabinet , les gens de robe , ceux en un mot qui font excès des travaux d'esprit , qui en sont le plus susceptibles. Si l'exercice du corps , qui est peu familier à cette classe d'hommes , est poussé un peu loin dans un temps vain ou chaud , & qui soit en même temps nuageux , il ne sert qu'à engorger davantage le cerveau. Mais c'est sur-tout dans l'automne , à la suite des chaleurs

vives de l'été, que l'engorgement du cerveau sera plus à craindre pour les personnes en question, à cause du relâchement plus considérable des solides & de l'état du sang, qui se trouve dépouillé d'une bonne partie de sa sérosité. Nous en avons vu des exemples funestes au commencement de l'automne de 1767, dans la personne de deux illustres Magistrats qui ont succombé à l'apoplexie dans leurs maisons de campagne, situées dans des terrains bas & humides, *page* 263. L'oisiveté absolue des personnes qui habitent constamment les villes, & dont la condition n'exige aucune sorte d'exercice du corps, doit être aussi mise au nombre des causes préparatoires de l'apoplexie, ce qui se conçoit aisément.

Mais il en est une véritablement déterminante pour ce pays ; c'est l'usage de la grosse biere. La biere, récemment faite, est une substance mucilagineuse, résultante de la partie gélatineuse de l'orge, dont elle est plus ou moins chargée : ainsi elle abonde en parties organiques ou nutritives, qui n'ont presque pas besoin de préparation dans les premières voies pour augmenter le volume de la partie essentielle du sang. Le sang de ceux qui y sont habitués, est toujours épais. Ceux qui en boivent avec excès,

ont généralement le teint rubicond , le visage gonflé , les yeux saillans & les joues d'un rouge foncé. On conçoit que l'état des vaisseaux de l'intérieur de la tête est proportionné à celui des vaisseaux qui arrosent le visage. Les capillaires de la pie-mere se trouvent plus ou moins engorgés; ces vaisseaux dilatés, par les suites des obstructions , deviennent variqueux ; la compression de la substance du cerveau s'ensuit ; enfin les vaisseaux sont forcés : l'apoplexie funeste en est l'effet.

D'un autre côté la biere , récemment brassée , abonde en parties onctueuses , qui , se déposant dans les cellules de la membrane adipeuse , vont augmenter le volume de la graisse : aussi nous voyons que les personnes habituées à un usage abondant de la grosse biere , ont beaucoup d'embonpoint , circonstance que nous avons reconnu doit être rangée parmi les causes productives de l'apoplexie. Les travaux journaliers & les autres exercices de ceux de nos citoyens qui composent le peuple , préviennent en grande partie les inconvéniens de cette boisson. Les autres en sont garantis par l'usage du vin qu'ils lui substituent , dès qu'ils se tiennent , sur son usage , dans les bornes de la modération.

L'usage du vin est devenu très-com-

mun dans cette contrée depuis un certain temps. L'expérience journalière fait voir que les excès de cette boisson, causent des maladies soporeuses, & entraînent même l'apoplexie. La biere fermentée cause les mêmes maladies, mais d'une maniere différente que la biere récemment brassée. La biere n'est potable qu'autant qu'elle a subi une certaine dépuration, qui est l'effet d'une fermentation. Si on la conserve un certain temps, elle subit une seconde fermentation qui la rend vineuse & lui donne même les qualités du vin. La substance gélatineuse, dont elle étoit surchargée, se trouve atténuée par cette seconde fermentation, de façon que la biere est devenue plus légère, plus coulante, & plus ou moins abondante en principes spiritueux. Elle en est donc plus propre à s'insinuer dans les petits vaisseaux du corps, & à passer dans les divers couloirs. Mais les excès de cette boisson entraînent les mêmes d'sordres que ceux du vin, en déterminant le sang en trop grande abondance vers le cerveau; de là la dilatation forcée des arteres de la premiere, laquelle étant portée à un certain point par l'usage immodéré de cette boisson, prépare prochainement à l'apoplexie.

L'usage de l'eau-de-vie & des liqueurs fortes est très-commun chez nous dans la partie du peuple qui comprend les artisans & les journaliers. C'est sur-tout le matin qu'ils en boivent étant à jeun. Beaucoup même en font excès. On conçoit que la continuation de ces liqueurs ; irritant continuellement les tuniques nerveuses & musculieuses de l'estomac , doit éteindre considérablement leur action , l'abolir même & les rendre calleuses. L'irritation même , se portant jusqu'aux orifices du canal cholédoque & de celui de Virsungus , ils se rétrécissent de manière qu'ils ne peuvent plus verser dans le duodénum la quantité respective de liqueur requise pour l'œuvre de la digestion. L'effet même de cette irritation se transmet par les nerfs & par la communication des vaisseaux jusques dans les organes sécrétoires de la bile & des autres sucs servans à la digestion : de-là le défaut d'appétit , la pesanteur de la région épigastrique , les nausées , les digestions difficiles , devenues même impossibles pour la plupart des alimens ordinaires. Il ne peut en résulter qu'un chyle peu louable & dénué des principes nécessaires pour fournir de bon sang : celui qui en résulte est d'autant moins propre à traverser les petits vaisseaux

de la pie-mere, que tout le systême vasculaire a perdu plus ou moins de sa force systaltique par les excès en question. De là s'ensuit, d'un côté, une diminution considérable dans la sécrétion du fluide nerval; l'état de foiblesse & d'anéantissement où se trouvent souvent ces personnes; les lipothymies fréquentes qui leur arrivent, en fournissent la preuve; d'un autre côté, s'ensuivent des stases & des congestions dans ces mêmes vaisseaux, des concrétions polypeuses, des dilations anévrismales des arteres, & des veines variqueuses. L'apoplexie est le produit de cet état. L'ouverture de quelques cadavres nous a donné la preuve de pareils désordres.

Dès effets aussi funestes sont par fois, dans cette contrée, le produit d'une cachexie, dont la cause est opposée à celle que nous venons de désigner; c'est un relâchement considérable des solides & un défaut de consistance dans les liquides, suite d'une abondante boisson d'eau chaude, dans laquelle on a fait infuser quelques feuilles de thé, boisson dont la plupart de nos femmes font un abus singulier.

La masse du sang se trouvant en conséquence dénuée de parties rouges, & devenue presque toute séreuse, ne fait plus

sur le cœur & sur le système artériel les impressions propres à aiguillonner suffisamment leur action pour la distribution libre des liquides dans toute l'étendue du corps. Le cerveau doit se ressentir spécialement de cette inertie par les raisons que nous avons alléguées. D'ailleurs, un pareil sang est bien peu propre à fournir la matière de la sécrétion du fluide nerveux. Il est aisé de concevoir que l'apoplexie doit être aisément la suite de cet état.

Nous avons développé une partie du dédale des causes productives de l'apoplexie. On sent la difficulté qu'il y a à les reconnoître & à les apprécier, difficulté qui est augmentée par le peu de connoissance que nous avons de la structure intime du cerveau & de son mécanisme. On ne pourroit y parvenir que par un examen scrupuleux des symptômes de la maladie & des divers phénomènes qu'elle présente. C'est un travail auquel nous ne croyons pas devoir nous livrer, du moins pour le présent.

Fin des Observations sur l'Apoplexie.

R É P O N S E

De M. BACHER , Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris , à M. CARRERE , Médecin du Garde-meuble de la Couronne , Professeur Royal - Emérite de la Faculté de Médecine de l'Université de Perpignan , ci - devant Directeur - Garde & Démonstrateur du Cabinet d'Histoire naturelle de la même Université , ancien Inspecteur - général des eaux minérales de la province du Roussillon & du Comté de Foix , de la Société Royale des Sciences de Montpellier , de l'Académie Royale des Sciences , Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse , de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature , Bachelier de la Faculté de Médecine de Paris.

Vous m'avez demandé , Monsieur , par une Lettre écrite de votre main , les preuves du jugement vrai , mais trop sévère , selon vous , qui a été porté (*Journ. de Méd. de Décembre 1776 , pag. 560 , 561 , 562*) de la

la *Bibliothèque littéraire, historique & critique de la Médecine ancienne & moderne*. Cette lettre étoit datée du 3 Décembre 1776. Je me contentai pour-lors de vous en accuser la réception ; & malgré la menace que vous me faisiez de la publier, si je ne rendois pas compte des motifs de la notice critique que j'avois donnée, j'ai cru devoir garder le silence, persuadé que vous seriez assez prudent pour ne point hasarder une démarche qui vous compromettrait sûrement. Je me suis trompé, je l'avoue. Votre sensibilité extrême, & une autre affection non moins puissante, vous ont sollicité vivement à effectuer votre menace, & à manifester, par la voie de l'impression, vos prétendus griefs & vos plaintes amères, espérant sans doute retirer de cette publicité, tant pour vous que pour la *Bibliothèque littéraire*, des avantages que pourtant vous n'obtiendrez pas. Aussi-tôt que le hasard m'eut procuré un exemplaire imprimé de votre lettre, suivi de ma réponse plus que laconique, je n'ai point perdu de temps, je l'ai annoncée dans le *Journal de Mars*, avant même qu'il vous fût permis de répandre ce témoignage authentique de votre modestie ; & , en l'annonçant, je me suis engagé de produire ces preuves, que vous feignez desirer avec tant d'empressement. Je me hâte de tenir parole ; je me flatte que vous aurez plus même, que vous ne vouliez. Mais je déclare que c'est à regret que je mets sous les yeux du public les motifs d'un jugement qui est le sien depuis que la *Bibliothèque* a paru, & j'ajoute que c'est avec la plus grande répugnance que je me détermine à vous donner une satisfaction si peu avantageuse pour un Ouvrage que vous chérissiez avec trop d'inquiétude ; & que vous vantez vous-même avec trop

d'enthousiasme. Cependant je dois vous avertir, Monsieur, que ces preuves sont très-multipliées, & que, malheureusement pour la Bibliothèque littéraire, je ne suis embarrassé que du choix.

Comme tous vos Lecteurs ne lisent probablement pas le Journal Encyclopédique, nous croyons devoir les prévenir que dans les Cahiers du 15 Octobre & du 1 Novembre 1776, on a déjà indiqué plusieurs Auteurs & plusieurs Ouvrages omis dans la *Bibliothèque littéraire*, &c. . . Nous avertirons aussi que M. Carrere a pris la plume, non pour remercier absolument le Critique anonyme du soin qu'il a pris de marquer ces omissions, comprises dans vingt-quatre articles, mais pour s'efforcer de prouver, d'une manière peu concluante, à la vérité, que ces omissions ne doivent point passer pour telles. (*Lett. de M. Carrere, Journ. Encyclop. 15 Décembre 1776.*)

Pour nous, qui sommes forcés de mettre sous les yeux du public d'autres Auteurs & d'autres Ouvrages, qu'inutilement on chercheroit dans la *Bibliothèque littéraire*, que le modeste Auteur donneroit pourtant volontiers, mais assez gratuitement, comme un monument durable, élevé à l'honneur de l'Art, & destiné à conserver les annales & les fastes de la Médecine, nous ne pouvons pas nous flatter d'être plus heureux que le Critique anonyme. Ainsi que lui nous craignons de ne pas réussir à prouver à M. C., un peu trop aveugle sur les défauts de ses productions, que les hommes, plus ou moins célèbres, omis dans son nouveau Dictionnaire, devoient y occuper une place. Mais nous ne réussirons que trop, peut-être, auprès des personnes judicieuses & impartiales. Il nous répondra, sans doute, aussi,

comme il l'a déjà fait, par des distinctions; par exemple, si venant à découvrir un ou plusieurs Auteurs qui ayent écrit sur l'Histoire naturelle, nous disions qu'il auroit fallu les insérer dans sa compilation; il répliqueroit sans hésiter, & pour la seconde fois, que les Ouvrages d'Histoire naturelle n'ont absolument aucun rapport à la Médecine; qu'il ne donne point une Bibliothèque d'Histoire naturelle; que s'il parle quelquefois d'Ouvrages relatifs à cette dernière, ce n'est que lorsqu'elle y est traitée *médicinalement*.

C'est pour cette raison, sans doute, qu'il a accordé, dans son Dictionnaire, une place à Bochart, & qu'il doit en accorder une à M. Valmont de Bomare sous la lettrine V. C'est pour cette raison qu'il a indiqué une dissertation sur les pierres figurées de P. Barrere; l'Histoire des abeilles par Bazin; un Traité de figuris variarum rerum in lapidibus & speciatim fossilibus Comitatus Mansfeldii, par Valere Alberti; plusieurs écrits de Bellon; l'Histoire naturelle du savant Chancelier Bacon; l'Ornithophonia de Bærius; les lectiones opticonum phenomenorum d'Isaac Barrow, Docteur en Théologie; le schediasma curiosum de unicornu fossili de J. Laur. Bausch; la théorie de la vue, par George Berkley, Docteur en Théologie, puis Evêque; les Ouvrages de Vincent Brunus, &c. &c. &c.

Si nous rapportons les noms de ceux qui ont composé des dissertations insérées dans les Recueils Académiques ou dans les Journaux, M. C... a sa réponse toute prête: ils ne doivent point trouver place dans mon Ouvrage.... ils n'entrent point dans mon plan. Mais cette réponse paroîtra plus qu'inconséquente à ceux qui jetteront les yeux sur les articles Albini

356 RÉPONSE DE M. BACHER

(Jacq.) : Albrecht ; Amman (Paul) ; Ange (Daniel) ; Aumont (Arnulphe d') ; Bartholin , pere ; (Thomas) ; Bartholin (Gaspard) ; Beckett (Guill.) ; Behrens (Conrad Berthauld) ; Back (Abraham) &c. &c. &c. . . . articles dans lesquels on rapporte avec complaisance les objets des dissertations contenues dans des Recueils Académiques.

Mais si , pour satisfaire la curiosité des Bibliographes , nous croyons devoir rapporter ici les noms omis de ceux qui ont produit quelques pieces fugitives , M. C... , pour s'excuser de les avoir ignorées , se tirera encore aisément d'affaire. Il lui suffira de répéter : *ce sont de simples feuilles , des écrits ÉPHÉMÈRES de quelques pages , dont la durée est aussi ÉPHÉMÈRE , & dont la PUBLICITÉ ne passe presque jamais l'enceinte de la ville où ils sont PUBLIÉS.* On applaudiroit peut-être à cette réponse , si à l'article Belloste , tom. j. pag. 414 , on ne trouvoit pas l'annonce d'un *Traité du Mercure* de 92 pages , écrit dont la publicité est à la vérité bien grande , mais uniquement fait pour augmenter le débit des pilules mercurielles , dont la composition n'est plus un secret , & pour indiquer le lieu où elles se débitent.

M. Carrere voudra bien se souvenir que dans son Dictionnaire il ne cite aucun garant , aucun témoignage ; aucune preuve des faits qu'il avance : nous espérons qu'il n'exigera point de nous une exactitude scrupuleuse , à laquelle il n'a pas voulu s'astreindre lui-même. Comme nous ne faisons pas une Bibliothèque littéraire , nous ne nous engagerons pas à donner l'histoire des hommes que nous allons nommer : il doit se contenter de l'attention que nous avons de lui fournir de quoi grossir son Recueil (s'il a le courage de l'achever & de

l'imprimer) en lui découvrant des noms inconnus pour lui. Quant aux éditions, il pourroit fort bien arriver que nous ne marquassions pas toujours l'année, le lieu, leur nombre, le format. Nous prévenons M. *Carrere* que nous nous contentons de copier les notes que nous avons faites, n'ayant pas eu le temps de les vérifier sur les Ouvrages mêmes; mais il est Bibliographe, les renseignemens les plus simples lui suffiront, *intelligenti, pauca*.

Cependant, avant que d'entrer dans la discussion immense que nous avons entreprise, il nous paroît important de nous arrêter un moment sur la Préface du premier volume de la *Bibliothèque littéraire*, & sur le *Catalogue* qui suit cette Préface, & qui en dépend.

Elle commence ainsi: « l'objet dont nous
 » nous occupons aujourd'hui a mérité l'atten-
 » tion des plus grands maîtres. On a regardé
 » comme essentiel de réunir, dans un même
 » tableau, les *Ouvrages*, les *sentimens*, les
 » *découvertes* des maîtres de l'Art; & de trans-
 » mettre à la postérité les *noms* & l'*histoire* de
 » ceux qui se sont distingués dans quelque
 » partie de la Médecine ».

D'après cet énoncé très-précis, il sembleroit que la nouvelle Bibliothèque alloit tenir lieu de tous les Ouvrages qui avoient été faits jusqu'à ce jour. On devoit d'autant plus s'y attendre, que M. C..., en passant en revue ceux qui l'ont précédé dans la carrière où il s'est jeté, porte, des travaux de la plupart, un jugement qui donnoit aux Médecins l'espoir, nous dirions presque la certitude, qu'il les surpasseroit tous: celui-ci a seulement effleuré la matière; celui-là, rempli de fables, mérite à peine d'être lu: les uns n'ont pas fait connoître les Médecins qui ont concouru à la perfection de l'Art; les autres, en

indiquant les Livres, en ont omis un grand nombre : on reproche : plusieurs autres de n'avoir donné que des notions succinctes. Il résulte de cette critique que *tous ces Ouvrages réunis* (ce sont les expressions de M. C...) *ne sauroient faire un corps complet relatif à l'Histoire de la Médecine* ; page xiiij. Il étoit réservé au récent Ecrivain de produire ce chef-d'œuvre : il s'en est lui-même flatté ; qu'on l'écoute parler : « *Nous ne craignons point de le présenter* » (son Ouvrage) *comme le plus parfait de* » *tous ceux qui ont paru dans ce genre* ».

Il faut être bien sûr de son fait pour s'exprimer avec ce ton d'assurance. M. C... a cru pouvoir le prendre, après s'être donné la peine de puiser dans une infinité de sources ; & afin que le Public juge des efforts qu'il a employés, des travaux pénibles auxquels il s'est livré, du courage qu'il a eu pour conduire au point de perfection la Bibliothèque qu'il a mise au jour, il n'a pas oublié d'en produire les brillans témoignages. Ils sont consignés « *à la suite de* » *cette Préface, dans un Catalogue, par ordre* » *alphabétique, de tous les Ouvrages* (dit-il) » *que nous avons consultés ; on y verra* (ajoute-

» t-il) *quelle a été l'étendue de nos recherches, &*
 » *que nous n'avons rien négligé pour rendre cet*
 » *Ouvrage complet* ». page xv.

Nous serons de bonne foi, nous conviendrons qu'on trouve dans ce Catalogue l'indication de 778 Ouvrages, dont 102 sont *in-folio*, 231 *in-4°*. & 445, ou *in-12* ou *in-8°*.

Ce nombreux Catalogue n'annonce-t-il pas la vaste érudition, autant que la patience de l'Auteur ? Néanmoins en le parcourant, nous avons été tentés de le regarder ici comme un luxe bibliographique, d'autant plus déplacé, qu'il est capable d'en imposer ; mais nous avons

été plus loin, nous avons même présumé que la plupart des titres qui composent cette fastueuse nomenclature, ont été copiés sur des Catalogues. Voici les principaux motifs qui ont fait naître cette présomption.

Page xxj. on étoit ALBERIC, Auteur d'un Ouvrage Italien. Il falloit ALBERICI.

Ibid. ALEMAND (Louis-Auguste). On le nomme comme Auteur d'un Ouvrage relatif à la Médecine, intitulé *Secret de la Médecine des Chinois, à Grenoble, 1671, in-12*. On connoît bien ordinairement un Livre qu'on a consulté; comment arrive-t-il que le titre de celui-ci soit mal indiqué, car au lieu de *Secret*, au singulier, il falloit *les Secrets*? Mais on l'attribue à Louis-Auguste Alemand, ce qu'on ne trouve pas énoncé dans le titre; on y lit à la vérité ces mots: „... „ envoyés de la Chine par un François, homme „ de grand mérite „. D'où fait-on que ce François est Louis-Auguste Alemand, l'Avocat, dont on trouve l'histoire page 89. Ce qui est rapporté de lui en cet endroit, prouve qu'il ne peut être l'Auteur de ce Livre; 1°. sa naissance y est fixée à l'an 1653. Donc en 1671 il n'avoit que dix-huit ans; ce ne pouvoit être encore un homme de grand mérite. 2°. Ce François étoit à la Chine, d'où il envoie le manuscrit, tandis que L. A. Alemand étoit à Grenoble. 3°. L'Avis au Lecteur est daté du 21 Octobre 1668; l'Ouvrage étoit composé à cette époque, à laquelle L. A. Alemand n'avoit que quinze ans. 4°. L. A. Alemand ne pouvoit être, à cet âge, dans le cas où étoit ce François, qui, dans son *Avis au Lecteur*, s'exprime en ces termes: „ Voici un petit Livre qui vous „ vient entre les mains du bout du monde, „ envoyé par un François amoureux de son „ pays, & desirux du bien de ses compa-

360 RÉPONSE DE M. BACHER

» rriotes , lequel se trouvant à présent banni
 » à Canton , par Sentence de la Cour de Pe-
 » kin , donné il y a trois ans pour prêcher
 » la loi de Dieu , . . . a dérobé quelques
 » momens à ses dévotions pour s'occuper à
 » ramasser les connoissances qu'il avoit prises
 » hors de France , *l'espace de seize ans qu'il y a*
 » *qu'il court le monde* ». Il voyageoit , comme
 on voit , dès 1652 , un an avant la naissance de
 L. A. Alemand , qui ne naquit que l'an 1653.
 Qui osera dire , après cela , que ce dernier ait
 composé le Livre dont il est question ?

Mais puisque M. C... a consulté ce petit Ou-
 vrage , & qu'il s'est engagé de donner la notice
 de tous ceux qui regarderoient la Médecine ,
 pourquoi se contente-t-il d'en présenter le titre
page 29 ? Pourquoi n'a-t-il pas l'attention d'a-
 vertir que c'est un Traité du poulx ? Pourquoi
 ne fait-il pas connoître ce que la doctrine du
 poulx , contenue dans ce Traité , a de ressem-
 blant ou de différent avec celle qu'on trouve
 dans les Ouvrages de *Cleyer* , des *Peres Boym &*
Hervieux ?

Il seroit trop long d'entrer dans ce détail ,
 lequel , d'ailleurs , n'est pas de notre objet ;
 disons seulement que ces *Secrets* forment un
 livre de 135 *pag. in-12.*

Ibid. ALBERT (Salomon). Vous avez con-
 sulté , Monsieur , un Discours de ce Médecin
 sur la Médecine , sur ceux qui l'ont exercée , &c.
 Vous auriez dû , suivant votre plan , en faire
 l'analyse , ou en porter votre jugement , *page*
63. Il n'y a pourtant ni l'une ni l'autre.

Ibid. ALBERTI (Mich.) Vous vous êtes servi ,
 Monsieur , pour la confection de votre Biblio-
 theque , de deux Ouvrages de cet Auteur ; on
 en trouve les titres répétés *pag. 66 & 68 , &*
 vous ne vous y arrêtez pas plus que s'ils vous
 étoient inconnus.

Ibid. ALBIN (Bernard). Il a fait un Discours *de ortu & progressu Medicina*, dans lequel il doit y avoir des choses curieuses. M. C... le met au rang des Livres où il a puisé ; cependant, en l'annonçant page 70, il se contente d'ajouter, *c'est un Discours prononcé le 19 Octobre de la même année (1702.)*

Ibid. ALEXANDRIN (Jules). Pourquoi nous apprendre ici que son Ouvrage *de Medicina & de Medico* a été consulté, pour l'indiquer page 95 ; comme l'on feroit un Livre dont on connoît à peine le titre ? Ne contenoit-il rien de bon, rien d'utile, rien d'exact ? il falloit au moins le dire.

Pag. xxij. ANDRÆAS (Valcrius). Il étoit du Brabant. On inscrit trois Ouvrages comme étant de lui : M. C... les a consultés, & sûrement plus d'une fois ; c'est donc avec connoissance de cause qu'il attribue ces trois productions au même homme. Cependant est-il bien sûr que ce Val. André soit l'Auteur du *Catalogus Clarorum Hispania Scriptorum*, 1607 ? Notre doute est fondé sur deux motifs ; 1°. à cette époque de 1607, Val. André n'avoit que 19 ans, étant né le 27 Novemb. 1588 ; 2°. Fr. Swert, qui avoit été très-lié avec lui, ne met point ce *Catalogus* au nombre de ses écrits. Ce point méritoit bien d'être éclairci par un Bibliographe profond.

Ibid. Nous voyons parmi les anonymes une *Dissertation concernant la Chirurgie des Accouchemens*. Un Bibliographe, aussi savant que M. C..., ne devoit pas ignorer que ce morceau est de Devaux, Chirurgien de Paris, celui-là même qui a fait l'*index funereus*.

Ibid. Les *Recherches critiques & historiques sur la Chirurgie* ont été composées par un homme bien connu, M. Quesnay ; par quel hasard un Médecin aussi versé que M. C... dans l'Histoire littéraire, place-t-il ce Livre parmi les anonymes ?

362 RÉPONSE DE M. BACHER

Ibid. L'Auteur de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire Ecclésiastique* n'est ignoré de personne que de M. C... C'est M. Macquer, l'Avocat.

Ibid. APIN (Sigismond-Jacques). L'Opuscule de ce Professeur de Métaphysique, intitulé *de Republica Noribergensis munificentia*, &c... dont M. C... reconnoît avoir eu besoin, ne vaut pas, sans doute, la peine d'être recherché; car il se contente d'en indiquer le titre *page* 164, sans y mettre aucune notice.

Pag. xxij. ARTEDI (Pierre). Sa *Bibliotheca ichthyologica*, est indiquée ici comme un Livre dont on a profité. On en rapporte le long titre *page* 210; mais on ne dit rien de son mérite: ce que M. C... devoit faire pour être fidele au plan qu'il s'étoit proposé.

Ibid. BADUELLUS (Claude). C'est parce que vous avez eu, Monsieur, sous les yeux, le Discours de cet Auteur, *de laudibus Artis Medica*, que vous l'avez consulté, & que vous l'avez lu peut-être, que nous sommes étonnés de ne pas trouver énoncé sous quel format il a été imprimé. Nous esperions qu'on l'y verroit à l'article BADUELLUS; vain espoir. En y recourant nous sommes restés dans notre ignorance. Vous ne nous dites rien non-plus du cas qu'il faut faire de ce Discours, ni si la Médecine, qu'il loue, peut & doit être satisfaite. Bayle, qui parle de cet Auteur dans son Dictionnaire, ne nous instruit point à cet égard. Vous nous aviez promis des critiques, des jugemens, des appréciations; & pourtant vous nous laissez dans notre ignorance, vous, Monsieur, qui étiez si capable de nous en tirer. C'est un reproche qu'on est en droit de vous faire; sans que vous vous en fâchiez.

Ibid. BALDE (Jacques). Encore un trophée élevé en l'honneur de la Médecine, mais par

un Poète. Cette piece de Vers a dû vous transporter en la lisant ; n'étiez-vous donc pas obligé de faire passer dans l'ame de vos Lecteurs les sentimens qu'elle vous a inspirés , en rapportant quelques beaux endroits ? Pourquoi cette réserve ? N'aviez-vous pas déclaré que vous lisiez pour instruire les Médecins vivans & futurs ? Quand on promet , il faut tenir. Revoiez , s'il vous plaît , l'article BALDE (Jacq.) page 295 , & vous conviendrez que l'analyse de la Poësie de cet Auteur Jésuite n'y est pas.

Ibid. BARTHOLIN (Albert). Voilà un Médecin de l'Ouvrage duquel vous avez profité , de votre propre aveu , Monsieur. Il est intitulé *de Scriptis Danorum*. Nous nous attendions qu'on en trouveroit une notice page 342. Nos espérances ont été déçues ; elles le sont souvent.

Ibid. BARTHOLIN (Thomas). Autre Ouvrage d'un autre *Bartholin* , intitulé *de Medicis Poetis*. C'est pour nous comme si vous ne l'aviez pas consulté , puisque , page 347 , vous n'en rap- portez que le titre.

Pag. xxiv. BAYER (Jean-Jacques). *Biographia Professorum Medicina qui in Academia Altorfinâ unquam vixerunt. Altorfii & Norimbergæ apud Tauber*, 1729 , in-4°. Nul doute que cet Ouvrage ait été consulté par M. Carrere. Puisqu'il le dit , nous devons l'en croire ; mais comment arrive-t-il que dans ce titre il y ait plusieurs fautes ou inexactitudes ?

1°. Au lieu de *Bayer* , il falloit écrire comme l'Auteur , *Baierus* , ou au moins *Baier* , sans y.

2°. Après le mot *vixerunt* , l'exactitude vouloit qu'on ajoutât ceux-ci ; *singulorum ære expressis iconibus additis*. Il étoit important de savoir que dans ce volume se trouvoient les portraits des Médecins dont on écrit la vie.

3°. Sur l'exemplaire même on lit *Norimbergæ*

364 RÉPONSE DE M. BACHER

& *Altorfii*, mais non pas *Altorfii* & *Noriberge*.

4°. Le Libraire ou l'Imprimeur n'a pas mis *apud Tauber* simplement, mais *apud barodes Jo. Dan. Tauberi*, ce qui n'est pas absolument indifférent; car les héritiers de *Jo. Dan. Tauber* pouvoient très-bien ne pas porter le nom de *Tauber*.

5°. La date de 1729 est fautive. Voiei la vraie cloobeexxviii. (1728) ce qui est confirmé d'ailleurs par *Baier* lui-même, qui, en faisant l'énumération des Ouvrages qu'il a composés, s'exprime ainsi page 174.

38. *Biographia*, &c.,... 1728, in-4°. *ipsum nempo præsens hoc opusculum*.

Comment arrive-t-il encore (ceci ne se comprendra point aisément) que M. C... qui donne la liste des Ouvrages de *Baier*, d'après cette même *Biographia* qu'il avoit entre les mains, en marque seulement vingt-quatre, tandis que *Baier* en indique 38 ?

.. Comment arrive-t-il (ce qui est bien plus fort) que M. C..., en annonçant la Dissertation de *Baier*, de *Visco*, n°. 7. pag. 381, ait ajouté ? « *Bayer* ne parle point de cette Dissertation » dans le Catalogue qu'il a fait de ses Ouvrages, ce qui fait douter qu'elle soit de lui ». Cependant, qu'on ouvre la Biographie de *Baier*, on verra cette Dissertation énoncée page 171. n°. 13, & en cette manière :

Dissert. Med. Botanica de Viseo, Resp. Leonh. Frid. Hornung, Hala-Suevus, 1706.

.. Ce doit être dans cette Biographie où *Baier* écrit lui-même sa vie, que M. C... a pris ou extrait l'abrégé très-succinct qu'il donne de la vie de ce Médecin; il n'est point probable qu'il ait eu recours à un autre Historien, tandis qu'il étoit à la bonne source. Mais ce n'est pas là qu'il a vu que *Baier*, jeune Docteur, ne se

plaisoit point à Hall ; & que ce fut pour cette raison qu'il quitta cette ville. Baier dit au contraire que c'étoit pour voyager. *Quoniam verò singulari desiderio tenebar , alias regiones curiosè perlustrandi.... &c.* Ce n'est point là que M. C... a vu que Baier fût fait , en 1703 , Médecin de campagne par les Etats du Cercle de Souabe : il étoit à Nuremberg , ville dans laquelle se tenoient alors les Etats du Cercle , où elle est située ; or ce Cercle n'est pas celui de Souabe , mais bien le Cercle de Franconie. La phrase de Baier est claire , la voici : *Cùm interim anno hujus sæculi tertio (1703) vicinâ provinciâ periculoso arderent bello , atque in militia , propter intempestivas expeditiones , multi varique morbi orirentur ; præpotentium CIRCULI FRANCONICI ORDINUM Legati , tunc temporis Norimbergæ congregati , medicum desiderarunt , qui tam morboſis , quàm vulneratis militibus opem ferret in Noſocomiis , ad pagum Wendelſtein , alioſque propinquos constitutis.... &c....* Ce n'est point là non-plus que M. C... a vu que Baier devint ; dans la suite , Physicien de la ville de Ratisbone. Baier lui-même nous apprend que sa mauvaise santé l'obligeant à quitter Nuremberg ; il voulut essayer de faire à Ratisbone un nouvel établissement ; *Proſectus ſum Ratiſbonam , tentaturus ſcilicet utra civitas in Medicinâ faciendâ mihi foret commodior & fructuoſior.* Mais il ne demeura que quelques mois , & malgré lui ; dans cette ville , où il ne transporta point même sa famille , qui resta à Nuremberg : il ne fut point nommé Médecin de la ville de Ratisbone (*poliater*) , mais il y exerça seulement , en attendant l'occasion favorable de s'échapper. Ce n'est point-là que M. C... a vu davantage qu'il fut appelé à Altorf en 1704 ; Baier écrit que ce fut sur la fin de 1703 , & ajoute que ce fut le 18 Déc.

qu'il fut honorablement reçu par le Corps des Médecins, & que le 2 Mars 1704 il commença à remplir les fonctions de Professeur.

D'après ces inexactitudes, qui ne sont pas les seules à l'égard de *Baier*, ne seroit-on pas fondé à soupçonner que M. C... n'a pas vu la *Biographia*? Mais, comme il l'assure, il seroit malhonnête de soutenir la négative.

BELLORIUS (J. P.). En copiant le titre du *Traité des Médailles* de cet Auteur, qu'on a eu sous les yeux; un mot essentiel se trouve oublié; & ce mot empêche malheureusement que le titre puisse être entendu: c'est le mot *imagines*, qu'on ne devine pas d'abord. D'ailleurs, ce titre ne paroît pas avoir été copié sur l'exemplaire lorsqu'on l'avoit sous les yeux: ne l'auroit-on donné que de mémoire? Il n'y a personne qui ne soit dans le cas de se plaindre de la sienne.

Ibid. BEVERWICK (Jean). L'Ouvrage qu'on insère ici dans le Catalogue, comme ayant été consulté, & par conséquent comme un Livre qu'on a lu, n'a pourtant aucune notice à l'article *Beverwick*, page 466. Ces omissions se réitérent tant de fois qu'on est presque contraint de douter des consultations & des lectures dont on fait parade: ce n'est peut-être que par oubli; en ce cas, l'indulgence, qui est un acte méritoire chez les Lecteurs, leur attirera de la reconnaissance de la part de l'Auteur. Réunissons-nous donc sur ces points, & tout le monde sera content.

Ibid. BERNIER (Jean). C'est sans doute pour ne rien omettre, que M. C... reconnoît avoir fait usage des Ouvrages de ce Médecin; car s'il en avoit tiré quelque chose, il nous induiroit en erreur avec ce guide, toujours infidèle, & souvent aveuglé par la passion. M. C... indique sous l'année 1693 l'édition de ses *Essais* de

Médecine : il se trompe très-certainement ; elle date de 1689. Mais il faut prévenir sa réponse, qui sera telle : *ne voyez-vous pas que c'est une faute de typographie, & qu'on a mis 1698 au lieu de 1689*, que j'ai mis exactement à l'article *Bernier*, page 445. Nous admettons la validité de la réponse jusqu'à un certain point ; car en voyant dans un endroit 1698 & dans l'autre 1689, un Lecteur qui ne sera pas aussi bon Bibliographe que M. C..., ne saura laquelle des deux éditions sera la véritable, sur-tout quand il verra qu'il y en a une autre indiquée sous la date de 1695. Ne se déterminera-t-il pas à croire que l'édition marquée dans le Catalogue de M. C..., imprimé certainement après son volume, est la vraie, l'Auteur ayant pris l'année sur le titre même des Essais, lorsqu'il les feuilletait pour en extraire ou en copier certains morceaux ? Il seroit dans l'erreur assurément ; mais comment pourroit-il s'en défendre ?

Ibid. BEUGHEM (Cornel. à) Les personnes instruites de la Bibliographie seront fâchées pour l'honneur d'un Bibliographe, de le voir peu adroitement citer parmi les Livres qu'il a consultés, un *apparatus* de Corn. à Beughem, seulement connu de lui par le titre qui paroît avoir été copié mot à mot dans le Catalogue placé à la tête de la Bibliographie anatomique de Douglass. Eu effet, on lit dans l'un & dans l'autre : *Apparatus ad Historiam litterariam, novissima, variis conspectibus exhibendus, &c...* avec la date de 1701. Si M. C... avoit eu l'Ouvrage sous les yeux, au lieu de *novissima* qu'il a laissé d'après Douglass, il auroit écrit *novissimam*. Mais pourquoi, quand on connoît bien un Ouvrage, n'en consulter que la quatrième partie, tandis que les autres traitent du même objet ? Nous faisons l'objection, ce n'est pas à nous à y répondre.

368 RÉPONSE DE M. BACHER

Ibid. BEYRUS (Andr.) *Nomenclator Professorum Senensium*. Jena, 1652, in-12. Le titre de cet Ouvrage, dans lequel M. C... pourroit avoir tiré quelques particularités, s'il avoit eu l'avantage de consulter le Livre même, semble avoir été pris du Catalogue de Douglass, déjà cité. Il en diffère néanmoins, en ce que Douglass a mis *Jenensium*, qu'il faut, & M. C... *Senensium* qu'il ne faut pas. Mais le premier ayant écrit *Beyrus*, on ne doit pas être surpris que le second ait écrit de même, au lieu de BEYERUS. Comme cet Ouvrage n'est certainement pas commun en France, nous allons en donner le titre d'une manière qui le fera mieux connoître : ANDR. BEYER *Nomenclator Professorum Theologorum, Juridicorum, Medicorum, Philosophorum quotquot in Universitate Ienensi ab anno 1548, ad 1652, publice docuerunt, omnes & singulos binis describens distichis*. Ienæ, 1652, in-12.

Ibid. BIDLOO (Godefr.) Il a composé un Discours sur l'ancienneté de l'Anatomie, dont M. C... fait mention, comme s'il en avoit profité, pour dresser, sans doute, l'article *Anatomie*. Ce Discours, qu'en cet endroit on dit être in-4°, n'est plus du même format, page 475 : il est in-folio. Ainsi que bien d'autres morceaux, celui-ci n'est point analysé, à l'article Bidloo, comme on devoit s'y attendre : on n'en porte aucun jugement, on n'en donne aucune notice. M. C... en fait mieux que nous la raison : on l'imagine pourtant aisément.

Page xxxv. CADET (Ant. Alexis). Vous en parlez d'une manière bien succinte, sur-tout par comparaison avec l'éloge qui précède ; & non content de ce laconisme affecté, vous lui niez en quelque sorte, ou au moins vous cherchez à lui faire partager avec M. son frere le

mérite

mérite d'une traduction dont il étoit, quoique fort jeune, très en état de se bien acquitter, joignant à un cours d'étude fait d'une manière distinguée, des connoissances en Chymie. Mais il n'est point ici question de restreindre d'une part, & d'étendre de l'autre les éloges que vous donnez assez arbitrairement aux vivans comme aux morts. Il s'agit de la traduction des Instituts de Chymie de Spielmann, par M. Cadet le jeune, ainsi que de fixer son co-Opérateur; & ce co-Opérateur est non M. Cadet l'aîné, mais M. de Villiers, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris. Voici le fait. M. Cadet le jeune pouvoit se contenter de traduire le Catalogue des Auteurs de Chymie, tel qu'il est dans l'original; mais il a senti l'importance de compléter ce travail, & de le perfectionner, en y ajoutant des notes historiques & critiques. Trop jeune pour remplir cette tâche qui exigeoit un genre particulier d'érudition, trop modeste pour craindre de s'associer un homme de mérite & de réputation, il s'est adressé à M. de Villiers. Cette traduction qui parut en 1770, vous l'avez entre les mains, conséquemment vous êtes à portée de savoir que ces notes historiques & critiques, dont vous parlez, sont de ce Médecin; car M. Cadet, dans sa Préface pag. 24, en prévient. Il y a plus, vous-même dans la vôtre pag. xiiij, vous désignez M. de Villiers, comme ayant contribué à la perfection de cet Ouvrage. Enfin, n'auriez-vous pas dû être frappé en lisant, tome 2, pag. 293 de ces Instituts, l'avertissement qui précède le Catalogue des Auteurs; avertissement fait nominativement par M. de Villiers? Si vous ne vous rappelez pas ce passage, trouvez bon que je vous le remette sous les yeux: « Ces additions sont tirées des

» matériaux que je prépare pour une Biblio-
 » graphie Chymique qui fera la troisieme &
 » dernière Partie de l'Histoire de la Chymie,
 » que j'ai entreprise depuis quelque temps. »
 Tout le monde sait que M. de Villiers s'occu-
 poit alors fortement de cet objet auquel M. Ca-
 det n'a jamais pensé. Mais à qui, de M. de
 Villiers ou de M. Cadet, peut convenir ce qu'on
 lit dans le même volume, page 336, en par-
 lant des *Elémens du Docimastique de Cramer* ?
 « Cet excellent Livre méritoit bien de passer en
 » notre Langue, par l'utilité dont il peut être
 » à tous ceux qui travaillent les métaux.
 » M. Rouelle, mon illustre Maître, m'engagea
 » à le traduire ; ce que j'exécutai. » Ce fut en
 1755. C'est le Traducteur de Cramer qui parle ;
 or ce Traducteur est M. de Villiers. Donc
 M. de Villiers est co-Opérateur de M. Cadet
 le jeune ; conséquemment M. de Villiers est l'Au-
 teur des notes critiques dont il vous plaît de
 faire honneur à M. Cadet l'ainé, qui, ne sa-
 chant qu'une langue, étoit aussi peu capable
 d'exécuter un travail de cette nature, que de
 co-opérer à une traduction. Les Auteurs du Jour-
 nal de Bouillon, 15 Juillet 1770, ont avancé
 la même erreur, en disant que le même M.
 Cadet travaille à l'Histoire de la Chymie.

Ibid. CAMERARIUS (Joachim). Vous met-
 tez, Monsieur, au nombre des Livres que vous
 avez lus & consultés, son *Catalogus librorum*
rei rusticae... que vous avertissiez se trouver
 avec ses œuvres de *re rustica*. Nous avons voulu
 savoir le jugement que vous portiez de ces deux
 Traités, que vous devez bien & très-bien con-
 noître ; mais nous avons été très-surpris que
 vous n'en produisiez que le titre dans votre
 tome ij. page 298. De bonne foi est-ce tenir la
 parole que vous avez donnée ?

Pag. xxvj. CARDAN (Jérôme). Nous devons croire, Monsieur, que vous avez lu son *Encomium Medicinæ* ; puisque vous le dites bien positivement : néanmoins *tome ij* de votre Dictionnaire , *page 347.*, vous ne nous apprenez point ce que vaut cet éloge , comment l'Auteur a rempli son plan , s'il est bon ou mauvais , &c... Il y a tant de gens qui ne connoissent point la Littérature médicale aussi profondément què vous , qu'ils vous auroient su gré d'une notice de cet *Encomium*. Vous nous aviez promis de dissiper , par vos lumières , les ténèbres de notre ignorance ; vous nous y laissez plongés. Ne peut-on pas vous le reprocher ? Ajoutons què dans votre Catalogue des Auteurs , par vous consultés , l'édition des œuvres de *Cardan* , faite par *Spon* , est mise sous la date de 1662 , tandis qu'à l'article *Cardan* : elle est indiquée sous la date de 1663. Est-ce qu'il y en a eu deux éditions en si peu de temps ? Et en ce cas auriez-vous le courage de les lire toutes deux ?

Ibid. CARPZOVIVS (Chr. Benoît). CASLIUS (Jean). Ces deux Auteurs ont travaillé sur l'Histoire des Médecins : leurs Ouvrages ont long-temps été , & sont peut-être encore sur votre bureau , ainsi que les 778 que vous avez consultés ; cependant vous n'en annoncez que les titres *tome ij.* de votre Compilation alphabétique , *page 356 & 394* , comme si ces titres suffisoient pour les faire connoître à des Lecteurs qui seroient (comme vous le dites de nous avec vérité) très-nouveaux dans la Littérature médicale.

Ibid. CASTELLAN (Pierre). Dans la Bibliographie Lexique , on trouve ce nom , *page 405* , où l'on renvoie à CHASTEL (Pierre du). Il y a pour celui-ci trois lignes & demi ; c'est un privilégié , auquel on reproche de n'avoir donné

des Médecins que des notions succinctes & incomplètes. Mettons, comme on dit, la main sur la conscience, & convenons ensemble, Monsieur, que *Pierre Castellan* ou *du Chastel*, s'il revenoit au monde, pourroit faire le même reproche à la *Bibliothèque Littéraire*.

Page XXVII. CRASSUS (Laurent). Cét Ecrivain est Italien, & a composé en sa Langue : pourquoi donc lui donner un nom en *us*, surtout lorsqu'au frontispice de son Livre, on voit *da Lorenzo Crasso* ? Auroit-on cru que *Crasso* fût ici à l'ablatif, à la manière des Latins ?

Que de choses on pourroit encore reprendre dans ce Catalogue des Livres lus ou consultés ! Mais nous en avons assez dit pour démontrer qu'en général une érudition précaire se dissipe & s'évanouit dès qu'on s'en approche avec le flambeau de la critique.

On indiquera, dans le Journal de Mai, un bon nombre d'Auteurs omis dans la Bibliothèque Littéraire.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1777.

Ces maladies ont été des maux de gorge, des fluxions de poitrine catarrhales, des rhumes, qui n'ont rien offert de particulier à observer. La température chaude d'une partie de ce mois, suivie brusquement d'un temps froid & sec, en arrêtant la transpiration, occasionna ces maux; c'est encore à cette cause qu'il faut attribuer les coliques vives, les dévoiemens séreux, légèrement bilieux, & cependant fort âcres qu'ont éprouvés quelques personnes. Il y a eu des fièvres rouges dans quelques-unes, l'éruption ne s'étant faite qu'imparfaitement. Il est survenu un gonflement considérable aux glandes du col & de la surdité: un vésicatoire, appliqué à la nuque, a dissipé ces accidens. On a observé aussi des fièvres urticaires, *effera*, *porcelaines*: elles étoient sans aucun danger; quelques fièvres malignes longues & opiniâtres, mais peu meurtrières. Il n'en a pas été de même des apoplexies, qui ont été fréquentes. Beaucoup de vieillards sont morts subitement.

OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

F É V R I E R 1777.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	An du lever du S.	Azh. du soir.	A9h. du soir.	Au matin		A midi.		Au Soir.	
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.
1	-2	2	0	28	1	28	0	27	10
2	0	2	3	27	9	27	8	27	6
3	0	4	1	27	7	27	7	27	8
4	-1	2	-1	27	9	27	9	27	9
5	-3	1	-2	27	9	27	9	27	9
6	-3	0	-3	27	9	27	9	27	9
7	-4	0	-2	27	9	27	9	27	10
8	-5	2	-1	27	9	27	9	27	9
9	-2	0	-1	27	9	27	9	27	9
10	0	2	0	27	9	27	10	27	10
11	-1	2	0	27	10	27	9	27	8
12	-1	2	-1	27	6	27	6	27	7
13	-1	3	0	27	7	27	7	27	7
14	0	4	0	27	9	27	9	27	8
15	-1	1	-1	27	6	27	4	27	4
16	-2	0	-2	27	3	27	3	27	4
17	-4	1	-2	27	4	27	3	27	3
18	-4	0	-2	27	1	27	1	27	2
19	-2	0	-1	27	4	27	4	27	5
20	-2	0	0	27	3	27	2	27	1
21	1	5	4	27	2	27	2	27	3
22	6	11	6	27	1	27	2	27	4
23	7	10	6	27	4	27	7	27	6
24	9	10	7	27	5	27	7	27	9
25	3	10	7	27	11	27	11	28	0
26	4	12	8	27	11	27	11	27	11
27	3	11	8	27	10	27	10	27	11
28	4	12	8	27	11	27	11	27	11

VENTS-ET ETAT DU CIEL.

<i>du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	S-O. c. brou.	S. couvert.	S. couvert.
2	S-O. couv.	S-O. couv. pl.	S-O. couv.
3	O. beau vent.	O. nuag. pluie, grêle, vent.	N-O. couv.
4	N-O. beau.	N-O. ven. gib.	N-O. beau.
5	N-O. beau.	N. <i>idem.</i>	N. b. <i>aur. bo.</i>
6	N. beau.	S-E. beau.	E. beau.
7	N-E. beau.	N-E. beau.	N-E. c. <i>aur. b.</i>
8	N-E. beau.	E. couv.	N-E. couv.
9	N-E. c. neige.	E. couv. neige.	N-E. couv.
10	N-E. c. neige.	E. c. neig. br.	E. couvert.
11	E. couv. br.	N. couvert.	N-E. couv.
12	N. couv. neig.	E. couvert.	E. couv.
13	S. couv. gr. br.	S-O. couv. bro.	S. couvert.
14	N. couvert.	N. couvert.	N. couv.
15	S. c. grésil.	S-O. beau.	S-O. nuages.
16	N. beau grésil.	N. nuages, vent froid.	N. beau.
17	S-O. beau br.	S. beau.	S-E. beau.
18	E. beau.	E. beau.	N. beau.
19	S-O. nuag. v. grésil.	O. nuag. gibou.	N. nuages.
20	E. c. ve. neig.	E. couv. pluie, verglas.	E. couvert.
21	E. c. br. pl.	E. couv. brouil.	S-O. couv. br.
22	S. c. vent. pl.	S-O. nuag. vent	S-E. beau.
23	S-O. b. vent.	S. beau.	S-E. couvert.
24	S-O. nuag. v.	S-O. beau, vent	S-O. beau.
25	S-O. b. br.	S-O. beau.	S-O. beau.
26	E. beau.	S. beau.	E. b. <i>aur. bo.</i> <i>Lun. 70d.</i>
27	E. beau, 1 <i>parafelene.</i>	S. nuages.	S. b. <i>aur. bor.</i>
28	N. nuag. br.	N-E. beau.	N-E. nuages.

376 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES. RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur $12\frac{1}{4}$ deg. le 28
Moindre degré de chaleur 5 le 8

Différence $17\frac{1}{4}$ deg.

Plus grande élévation du Mercure 28 pou. $1\frac{1}{2}$ le 1

Moindre élévation du Mercure 27 $1\frac{1}{2}$ le 18

Différence 0 po. $1\frac{1}{2}$ l.

Nombre de jours de Beau 10

de Couvert 10

de Nuages 8

de Vent 7

de Brouillard 9

de Pluie 6

de Neige 5

Quantité de Pluie 13 lignes. $\frac{1}{2}$

D'Evaporation 9

Différence $4\frac{1}{2}$

Le vent a soufflé du N. 5 fois.

N.-E. 4

N.-O. 1

S. 4

S.-E. 1

S.-O. 6

E. 6

O. 1

Température : Froide, humide & très-désagréable, excepté les huit derniers jours, qui ont été beaux & chauds. Le 26 à huit heures du soir, j'ai observé une aurore boréale & une lumière zodiacale des plus complètes ; & le 27 à quatre heures du matin, j'ai vu très-beau parafelene.

COTTE, Prêtre de l'Oratoire, &c.

A Montmorency, ce 1 Mars 1777.

Nous avons eu quelques fluxions de poitrine, des péripneumonies, & d'autres maladies d'inflammation. Il mouroit beaucoup de vieillards dans nos environs.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois de Février , par
M. BOUCHER, Médecin,*

La gelée , qui s'étoit relâchée dans les premiers jours du mois , a repris ensuite , & a continué jusqu'au 22 , avec plus ou moins de violence. Le 8 , la liqueur du thermometre fut observée à 5 degrés , & le 20 à 6 degrés , au-dessous du terme de la congelation. Le temps a été fort adouci dans les derniers jours du mois. La liqueur du thermometre le 28 , s'est portée à 9 degrés au-dessus du terme de la congelation.

Il a tombé de la neige pendant plusieurs jours, du 4 au 20.

Il y a eu des variations dans le vent.

Le mercure , dans le barometre , a été observé tout le mois au-dessous du terme de 28 pouces , si l'on en excepte quatre à cinq jours.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermometre , a été de 9 degré au-dessus du terme de la congelation , & la moindre chaleur a été de 6 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre , a été de 28 pouces 1 ligne , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces

378 MALADIES REGNANTES.

6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du nord ,	1	8 fois du sud ,
6 fois du Nord		4 fois du sud
vers l'est.		vers l'ouest.
4 fois de l'est.		3 fois de l'ouest
3 fois du sud ;		2 fois du nord
vers l'est.		vers l'ouest ,

Il y a eu 18 jours de temps couvert ou nuageux.
3 jours de pluie. 8 jours de neige.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement & à la fin du mois.

Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois de Février 1777.

Il y eut , parmi les pauvres , quelques personnes prises de la fièvre continue-putride , sans malignité. Elle étoit vermineuse dans les jeunes gens.

La maladie aiguë la plus commune , a été la péripneumonie , qui a régné sur-tout dans le petit peuple. Cette maladie étoit traîtreuse , & trompoit les Ministres de l'art qui n'étoient pas bien sur leurs gardes ; ce qui est assez ordinaire au caractère de la maladie. Les saignées convenoient dans les premiers jours ; mais elles devoient être modérées pour la quantité de sang. On devoit être très-circonspect sur ce remède , lorsque la maladie avoit passé trois jours : alors on devoit sur-tout insister sur l'usage des expectorans incisifs , la décoction pectorale , animée avec l'oximel scillitique , le looch commun aiguë de kermès minéral , &c. Dans le cas où

la nature ne vouloit pas se prêter à une expectoration louable, & que l'oppression persistoit, on se trouvoit bien des vésicatoires appliqués aux jambes.

Quelques personnes ont été prises de la pleuro-pneumonie légitime. On conçoit que dans ce cas les saignées doivent être poussées plus loin. Nous avons, dans un sujet assez délicat, détourné un dépôt prêt à se faire dans la poitrine, par l'application des vésicatoires aux jambes.

Les rhumes ont été épidémiques. Quelques personnes ont été encore ce mois prises de rhumatisme inflammatoire gouteux.

LIVRES NOUVEAUX.

CODEx Physiologicus, quem ad usus domesticos, ac in favorem Auditorum suorum edidit N. F. ROUGNON, Regius Medicinæ Antecessor Bisuntinus. Vespontione, ex typographia Joannis-Felicis Charmet. 1776.

Les livres élémentaires ne peuvent trop se multiplier ; mais il faut qu'ils réunissent de l'ordre, de la précision & de la clarté : quand ils ont ces qualités, ils guident sûrement les Eleves dans la carrière qu'ils veulent embrasser. Dans l'Art de la Médecine la connoissance de l'homme en santé & le mécanisme des différentes fonctions, est indispensablement nécessaire pour parvenir au but de ce premier des Arts, qui est de rendre la santé perdue, & d'empêcher qu'elle ne s'altère. En vain voudroit-on corriger un vice dans une partie, si on ignoroit sa constitution primitive ; le hasard seul pourroit quelquefois favoriser dans

l'administration des secours ; mais on se conduiroit toujours en aveugle : c'est ce qu'on ne voit que trop souvent arriver à ceux qui, sans connoissance, & au mépris des loix *peu exécutées dans cette partie*, osent se charger de la vie des Citoyens.

M. Rougnon bien pénétré de cette vérité, a cru devoir rendre public le traité qu'il enseigne à ses Disciples : il a suivi un ordre méthodique dans la distribution de ses chapitres. Après quelques préliminaires sur la vie de l'homme, & ce qui constitue la santé, il passe à la sensation de la faim & de la soif, & la distingue, avec raison, de celle qui nous détermine à préférer un aliment à un autre ; vient ensuite la mastication, la déglutition, la chylication ; la sanguification ; il développe avec netteté la nature du chyle & du sang, & l'action des différens organes employés pour ces fonctions. Il divise toutes les humeurs en trois ; la première est le chyle, la deuxième le sang, la troisième classe renferme toutes les autres humeurs. Quoique toutes ces divisions puissent être un peu arbitraires, ne seroit-il pas mieux, sur-tout dans un livre élémentaire, destiné pour les Commencans, de faire quatre classes d'humeurs ; les une nourricières, telles que le chyle, le sang, la lymphe ; les deuxièmes, récrémentitielles ; telles que la salive, le lait, la semence, la bile, &c. les troisièmes excrémentitielles, telles que la matière fécale, l'urine, &c. les quatrièmes, neutres, telles que l'eau du péricarde, la synovie, la moëlle, &c. Une telle division fixe mieux les idées des Etudiens. La nature de la fibre première du tissu cellulaire est développée d'après des analyses bien faites, où l'Auteur a su profiter & s'approprier, mais sans plagiat, les découvertes de ceux qui ont travaillé sur les mêmes

matieres ; & en rendant justice à leurs travaux , il trouve , avec raison , une grande analogie entre la graisse animale & les huiles végétales. La contexture des vaisseaux est bien développée ; l'Auteur n'est cependant pas d'accord avec bien des Physiologistes sur le nombre des membranes qui constituent les arteres : je crois qu'il auroit de la peine à justifier tout ce qu'il dit à ce sujet, ainsi qu'à ce qu'il avance sur le degré de force des différens vaisseaux & sur la cause de l'action du cœur. Il faut cependant lui rendre justice : il est difficile de présenter mieux ses idées qu'il ne le fait ; il est à désirer qu'il continue à nous donner le *compendium semeiotico-pathologicum* , & le *prophylactico-therapeuticum* annoncés dans sa préface. Il est à désirer que l'édition de ces ouvrages soit plus correcte que celle que nous annonçons.

Practical remarks on west India Diseases, &c. c'est-à-dire, Observations pratiques sur les maladies des Indes Occidentales. A Londres, chez Newbery 1776.

L'Auteur , après quelques observations sur le climat des Indes & sur la nourriture des habitans, expose les maladies auxquelles ils sont sujets. Il y traite des inflammations tant générales que locales. Il s'arrête en particulier sur celles qui affectent la poitrine, le cerveau, le bas-ventre. Il fait ensuite des remarques sur les maladies bilieuses, la fièvre jaune, la fièvre bilieuse & putride, le *cholera morbus*, les coups-de-soleil, le tétanos, la diarrhée bilieuse, la fièvre inflammatoire.

Par cet essai l'Auteur veut présenter le juge-

ment des Médecins ; s'ils goûtent son travail, il publiera un ouvrage plus étendu , dont il présente l'extrait.

De rhachitide Dissertatio quam nobilissimis atque amplissimis sexviris Pontificiæ Ferrariensis Academiæ reformatoribus dicatam publico in eadem Academiâ subjecit examini VINCENTIUS FERRARINI exhedram moderantè excell. D. Doctore LAURENTIO LEATI , pub. Pathologiæ Professore. Ferrariæ, Rinaldi. 1776.

L'Auteur prouve dans cette Dissertation que le rhachitis fut connu d'*Hippocrate* & des anciens Médecins. Il essaye de démontrer qu'il ne faut point regarder, comme causes de cette maladie, la foiblesse ou l'obstruction de la moëlle épiniere, le virus vérolique, l'ensure du bas-ventre, la cacochymie, le relâchement des solides, la dentition, &c. . . C'est, suivant lui, une espece particulière de cachexie, dans laquelle la masse des humeurs est dépravée par une acrimonie que produit la corruption du lait. On indique ensuite le traitement qu'on croit convenir au rhachitis : il consiste à évacuer la matiere corrompue qui donne naissance au mal, à en empêcher la reproduction, & à calmer les symptômes.

Lettera sull' aria fissa, &c. c'est-à-dire, Lettre sur l'air fixe, adressée à M. le Marquis DE TANUCCI, Chevalier de l'Ordre de de S. Janvier, premier Secrétaire & Conseiller d'Etat

LIVRES NOUVEAUX. 383
de Sa Majesté Napolitaine. A Naples, chez Flauto, 1776, in-4°.

M. *Andria*, Docteur en Médecine, se propose, dans cette lettre, de faire voir que l'air fixe n'est pas un fluide d'une nature particulière ; mais l'air même de l'atmosphère, lequel, retenu dans les corps, & privé de son élasticité, la recouvre en s'en dégageant à la faveur d'un mouvement interne d'effervescence, de putréfaction, &c. Cette lettre est solidement & élégamment écrite.

E R R A T A

Du Journal de Février.

Page 175, ligne 17, effacez ces mots, la marche de.

Journal de Mars.

Page 228, par M. Raze, lisez M. Roze.

Page 255, à la seconde note, Académie, ajoutez, des Sciences de Paris.



T A B L E

DU MOIS D'AVRIL

<i>Extrait. Du Pronostic dans les maladies aiguës, par M. LE ROY, Médecin, page 291</i>	
<i>Quatrième Lettre à M. de Haen, par M. ODIER, Médecin, sur la mortalité de la petite-vérole.</i>	298
<i>Observation d'une maladie produite par la foudre dans la personne de Dom R. SECONDIRI, décrite par lui-même.</i>	316
<i>Observation sur l'efficacité de la première écorce du maronnier-d'inde, contre la fièvre intermittente, par M. SABAROT DE LA VERNIERE, Médecin.</i>	324
<i>Suite & fin des Observations sur l'Apoplexie, par M. BOUCHER, Médecin.</i>	320
(Le commencement de ce morceau se trouve dans le Journal d'Octobre 1776.)	
<i>Réponse de M. BACHER, D. M. P. à la Lettre de M. CARRERE, Médecin, au sujet de sa Bibliothèque littéraire.</i>	352
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1777.</i>	373
<i>Observ. météorolog. faites à Montmorenci.</i>	374
<i>Observations météorologiques faites à Lille.</i>	377
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Février 1777.</i>	378
<i>Livres nouveaux.</i>	379

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Gardes-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois d'Avril 1777. A Paris, ce 24 Mars 1777.

POISSONNIER DESPERRIÈRE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale
MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

*Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia
confirmat. Cicero de Natur. Deor.*

MAI 1777.

TOME XLVII.



A PARIS.
Chez la V. THIBOUST, Imprimeur,
place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MAI 1777.

EXTRAIT.

OBSERVATIONS sur les Maladies épidémiques, Ouvrage rédigé d'après le tableau des Epidémiques d'HIPPOCRATE, & dans lequel on indique la meilleure méthode d'observer ce genre de maladies. On y a présenté, à côté de chaque Observation, dans des colonnes séparées, l'administration des remèdes, leur effet, les signes de coction, les jugemens de la maladie, les pouls critiques, &c. &c. publié par ordre du Gouvernement & aux frais du ROI; par M. LE-

PECCQ DE LA CLOTURE, Docteur-Régent en la Faculté de Médecine de Caen, Agrégé au Collège des Médecins de Rouen, Médecin désigné de l'Hôtel-Dieu de la même ville, Adjoint à la Société & Correspondance des Médecins de Paris. A Paris, de l'imprimerie de Vincent, rue des Mathurins, hôtel de Clugny, 1776, avec approbation & privilège du ROI. (in-4^o. de 420 pag. Plus cxxxiiij pour le Discours Préliminaire.)

M. *Lepecq*, occupé constamment du desir d'étendre son travail sur les branches les plus importantes de la Médecine, nous annonce qu'ayant eu l'avantage de se dégager, d'assez bonne heure, des systèmes de l'école & de toute opinion particulière, il ne voulut absolument se livrer qu'aux seuls faits d'observations : il sentoît que la manière d'observer d'*Hippocrate* étoit la meilleure, & qu'on pouvoit essayer de l'imiter. Il s'est donc proposé d'observer les grandes variations de l'atmosphère, la durée plus ou moins longue des vents dans une même station, la continuité des pluies ou de la sécheresse, le lever des astres, les équinoxes & tous les changemens sensibles qui

peuvent produire une intempérie. Il a écrit, chaque jour, l'histoire de ses malades, & cette collection lui a fourni un nombre d'observations particulières, propres à caractériser l'ensemble d'une constitution jusque dans ses variations. C'est ainsi que M. L. s'est acquis les matériaux propres à faire le tableau des maladies qui ont régné en Normandie pendant douze années consécutives. C'est le travail d'une de ces années qu'il offre dans l'Ouvrage dont nous rendons compte. Ce genre de travail est véritablement nécessaire à tout Médecin qui veut suivre les maladies épidémiques, & donner des secours aux cantons qui en seront affligés : c'est à l'aide de ce journal qu'il connoitra la constitution prédominante dans l'épidémie qu'il va combattre : il paroitra, dit M. L., en homme instruit, en grand Médecin, où tout autre n'iroit qu'en tâtonnant.

Hippocrate a réduit les grandes constitutions des maladies épidémiques à quatre principales, qui répondent à celles des saisons : la constitution inflammatoire, au printemps ; la bilieuse, à l'été ; l'arrabieuse, à l'automne, & la pituiteuse ou catarrhale, à l'hiver. Ainsi les quatre saisons étant régulières, on verra régner les maladies de ces quatre constitutions

dans un ordre réglé ; mais leur dérangement fera prédominer celle qui doit répondre à l'intempérie qui aura précédé, & qui durera plus ou moins long-temps : elles deviendront pestilentiennes , si les excès de l'intempérie ont été considérables , & sur-tout si l'excès de l'humidité chaude a prédominé comme dans la constitution de la seconde Section du Livre III des Epidémiques.

Pour présenter ses observations avec clarté & avec précision , M. L. a fait une table à quatre colonnes. Dans la première se trouve écrite l'histoire de la maladie , réduite , autant qu'il est possible , à ses symptômes naturels & essentiels , à l'imitation de celle des épidémiques : mais l'observateur de la Grece , continue M. L. , semble avoir eu le seul dessein de peindre & de caractériser la *physionomie* d'une maladie , & nous montrer l'ordre que tient la nature dans ses efforts , les mouvemens qu'elle est en état de faire valoir dans sa détresse , ainsi que les grands troubles , les coups accablans sous lesquels elle est souvent forcée de succomber. Il ne nous indique point une méthode de traitement pour combattre ces terribles maladies. Le plan de notre Auteur est plus étendu : après avoir fait la description de la maladie dans la

première colonne, il marque dans une seconde colonne l'emploi des remèdes, leur choix, & l'instant de leur administration. Ce tableau est très-utile pour faire juger au Lecteur instruit, d'après l'exposé de la maladie, si les médicamens ont été convenables, & s'ils ont été administrés à propos. Il le jugera encore mieux en comparant le résultat de la troisième colonne, qui expose leur effet sensible. Cette double attention porte avec elle un autre avantage, c'est de faire appercevoir le changement que les remèdes ont pu produire dans la marche naturelle de la maladie, soit avantageusement, soit en augmentant les accidens. Ici le Médecin clinique aura son juge devant les yeux, & l'observateur apprendra à distinguer les momens où la nature veut être abandonnée à elle-même, ou secourue avec activité.

La quatrième colonne sert à marquer les indices de la coction, les crises ou excréctions critiques, le triomphe de la nature, & la voie d'expulsion qu'elle a adoptée. A l'aide de cet ordre, l'observateur ne néglige rien, il voit tout, & se conserve l'avantage de pouvoir en rendre compte à la postérité.

En consignait l'histoire générale ou le tableau en grand de chaque épidémie,

M. L. a commencé par indiquer ses symptômes précurseurs : il les a présentés dans son origine, dans son progrès, dans son déclin : il a montré sa face commune, ses signes pathognomoniques, les accidens essentiels, ceux de surcharge, & il a partagé la marche de la maladie épidémique en ses quatre temps principaux, celui de l'invasion, de l'accroissement, l'état, & le déclin. Enfin, pour donner un plus grand degré de perfection à son ouvrage, M. L., après la description générale de chaque épidémie, communique une collection d'histoires particulières, qu'il avoit consignées pour lui servir de point de raliement en de semblables occasions.

Notre Auteur, en donnant des regles sur la meilleure maniere d'observer, établit six especes d'observations : 1°. les observations pathologiques ; 2°. celles des signes de crudité, de coction, des crises, des apostases ; 3°. les observations sur les signes précurseurs des crises, les différens pouls critiques, &c. 4°. les observations diététiques & pharmaceutiques : 5°. les observations cadavériques, 6°. enfin les observations météorologiques & topographiques.

Cet exposé, tracé d'après les expressions de l'Auteur même, suffit pour faire

connoître l'importance de son Ouvrage : on y trouve un grand nombre de préceptes excellens, & des remarques judicieuses.

Nous regardons la lecture de cet Ouvrage comme indispensable aux jeunes Médecins : mais c'est précisément parce que nous la recommandons, que nous croyons devoir faire quelques remarques critiques, & d'abord sur la doctrine du pouls, dont M. L. se déclare le zélé partisan. N'a-t-il accordé sa croyance qu'après cet examen philosophique, qu'il recommande si fort lui-même, avant que d'adopter une opinion en médecine ? examen qui doit être bien plus scrupuleux, quand on prend le parti de l'accréditer. « Convenons, dit M. L., que les observations de *Solano*, celles de *Nihel*, les recherches sur le pouls, les nouvelles observations, & l'essai sur le pouls de MM. *Michel* & *Fouquet*, &c. sont une suite, une collection, un enchaînement de faits que l'on ne pourroit détruire qu'en produisant une infinité de faits contradictoires, & qui se trouvent, au contraire, confirmés chaque jour par un grand nombre d'observations faites dans des climats différens ». Est-il donc bien vrai que cet enchaînement de faits, recueillis par les pulsistes, soit confirmé chaque jour par un grand nombre d'ob-

servations ? Cet *enchaînement de faits* peut-il subsister, quand on trouve de l'enthousiasme, des contradictions, & même du ridicule dans presque toutes les observations communiquées en faveur de la doctrine du pouls ? On nous dispensera, sans doute, de prouver qu'il y a des contradictions très-évidentes entre les deux pulsistes les plus déterminés, M. de Bordeu & M. de Haen. Pour s'en convaincre, il suffit de lire la XII Partie du *Ratio medendi*, 1768 (1), & la seconde Partie du tome III des Recherches sur le pouls (chez Didot. 1772.) En consultant le *Traité de Médecine théorique & pratique, extrait des Ouvrages de M. de Bordeu*, (chez Ruault. 1774) on trouve encore des observations qui infirment & contredisent celles de Solano sur le pouls dicrôte. V. p. 354 & suiv. On fait de plus, page 358, des difficultés à Solano sur le pouls intermittent, & p. 362 on n'est point précisément d'accord avec lui sur le pouls ondulant. A la p. 367, ce pere de la doctrine du pouls essuie des reproches un peu durs : *aussi lui est-il arrivé*, dit M. de Minvielle, *de donner pour des pouls simples ceux qui*

(1) V. Discours préliminaire de M. Lepecq, la Note de la page lxxij.

..oient composés, &c. Les Anciens, ajoutés peu après M. de Minvielle, étoient dans la même erreur, en donnant leur pouls ondulant pour signe unique de la sueur. Il est sans doute bien naturel d'observer que si les pulsistes s'entendent si peu à l'égard des pouls simples, les plus faciles à distinguer, tels que le pouls dicrôte rebondissant ou celui des hémorrhagies, l'intermittent ou celui du dévoiement, l'ondulant ou celui de la sueur; il doit être bien difficile de les comprendre lorsqu'il s'agit des pouls compliqués, lorsque, comme le dit encore M. de Minvielle, p. 361, le pouls des hémorrhoides tient un peu du pouls supérieur, sur-tout du nasal. Mais écoutons un plus grand maître, il va nous donner des éclaircissémens par les définitions les plus nettes. Selon M. Fouquet, *Essai sur le pouls* (à Montpellier, 1761, p. 73) « le caractère du pouls pectoral est très-aisé à connoître. Il est principalement marqué par un soulèvement ou élévation du milieu de l'artere, ou de l'espace pulsant qui paroît sous les doigts; comme une petite montagne, unie, bien figurée, & un peu mollette; l'une & l'autre extrémité de l'artere se mouvant au niveau de leur plan & sous la forme ordinaire ou naturelle; en sorte que le profil supérieur de l'artere décrive

une espèce d'arc ». Page 84, dans le chapitre *des pouls abdominaux*, M. Fouquet dit que le caractère essentiel du pouls intestinal, ou des affections des intestins, se distingue d'abord par un rétrécissement singulier du bout digital de l'artere. Là se trouve, dans presque toutes les pulsations, comme un *osselet*, ou *petit grain de sésame mal formé* (1), qui depuis environ le point de l'artere, qui répond à l'intervalle entre les bouts du médius & de l'index (quoiqu'en se rapprochant davantage de ce dernier), qui, dis-je, &c. Parmi les combinaisons possibles des pouls, une des plus fréquentes & des moins compliquées, est vraisemblablement celle des pouls pectoraux & abdominaux. Mais quelle sensation doit produire dans le tact la combinaison de la petite montagne unie, bien figurée, & un peu mollette, avec le petit grain de sésame mal formé ? Les pulsistes, qui ne sont embarrassés de rien, vous disent en fin de compte, que chacun a sa ma-

(1) Assurément il faudroit avoir bien de la mal-adresse dans le tact, pour ne point distinguer le pouls intestinal, où l'on sent un petit grain de sésame mal formé, d'avec le pouls pectoral simple, où l'on sent une montagne petite à la vérité, mais unie, bien figurée & un peu *mollette*.

niere de toucher & de sentir (1) ; & que bien qu'il y ait de la bisarrerie dans leur façon de s'expliquer sur les modifications du pouls , la pulsantie n'en est pas moins la boussole du Médecin. Mais si elle lui apprend ce qui se passe dans tous les départemens des organes , l'Auteur des recherches sur le pouls n'en invite pas moins cependant M. Desbrest ; (p. 165 , tome III , premiere Partie ; chez Didot 1772) à éclairer les pulsistes sur les problèmes suivans : « 1°. le pouls portant à l'hémorrhagie du nez , faut-il saigner ; & faut-il saigner du bras ou du pied ? 2°. Le pouls étant stomachal , faut-il toujours faire vomir ? 3°. Le pouls étant intestinal , faut-il purger ? 4°. Le pouls de la sueur exige-t-il des remèdes sudorifiques ? 5°. Dans les crises compliquées , vers quel rythme du pouls faut-il qu'un Praticien dirige ses remèdes ? 6°. Les pouls critiques sont-ils des commencemens de crise , qu'il ne faille ni avancer ni retarder ? 7°. Le pouls des regles indique-t-il la saignée du pied ou celle du bras ? 8°. Le pouls non critique ne seroit-il pas le seul qui indiqueroit ou permettroit l'administration des remèdes ;

(1) V. Journal de Médecine , tome XXVIII. p. 150.

& quels remèdes pourroit-on employer pour changer le pouls non critique en critique ? »

Si, d'après cet aveu de l'Auteur des Recherches, un pulsiste doit être en conscience fort embarrassé auprès du lit d'un malade, il sera en revanche assez sûr de son fait, lorsqu'il dira à une femme grosse, qu'elle accouchera d'un garçon ou d'une fille. Il y aura du malheur, s'il ne rencontre pas juste au moins pour la moitié. Le Lecteur peut, à cet égard, se procurer des éclaircissemens bien satisfaisans, en consultant le Jugement LIV de la première Partie du tome III des Recherches sur le pouls. On lit page 223 : « Je veux dire que, lorsque le pouls droit d'une femme grosse m'annonçoit les règles plus que le gauche, je disois & devois dire, c'est un garçon : cette règle m'a trompé : elle m'a aussi fait prédire juste. »

Quoique M. de Vandermonde ait accueilli la doctrine du pouls, il n'a pu néanmoins s'empêcher de dire au sujet des nouvelles observations sur le pouls par rapport aux crises (chez Debure l'aîné, 1757) : « ce sont des sorties d'enthousiastes qui ne portent aucun coup à la Médecine, mais qui ne font pas honneur à ceux qui les ont faites ». tome VIII. page 302.

Tome XIV., p. 102, on voit avec peine que le Traducteur *des nouvelles observations sur le pouls intermittent*, en agit incivilement vis-à-vis de MM. *Cox & Michel*; mais on ne peut s'empêcher d'être de son avis, lorsqu'il veut bien nous rendre compte des motifs de sa croyance médicinale. « Ceux, dit-il, qui m'ont fait l'honneur de me recevoir Docteur, m'ont, par l'effet de l'autorité qui leur est confiée en cette partie, donné la permission de choisir sur toutes les méthodes, celle que je trouverois la plus convenable à ma façon de juger suivant mes lumières... Je suis donc en droit de choisir la doctrine du pouls comme ma boussole principale ».

Le temps ne nous permet point d'en dire davantage pour cette fois sur la pulsifimantie; mais nous ne pouvons pas nous dispenser de remarquer que les pulsistes ajoutent au nombre de leurs partisans plusieurs Médecins, qui sont étonnés de se trouver confondus avec eux. Il nous suffit, pour le présent, d'assurer à nos Lecteurs, que généralement la Faculté de Paris, & sur-tout les Praticiens les plus célèbres & les plus occupés, font si peu de cas de la nouvelle doctrine du pouls, qu'au lit des malades on n'en parle jamais. *M. de Bordeu* lui-même

étoit soigneux de s'abstenir, devant ses confreres, de porter aucun prognostic ni de prendre des indications, d'après les connoissances que son rare savoir, & son tact exercé & exquis, devoient lui fournir, & à cet égard *M. de Bordeu* étoit aussi sage qu'*Hippocrate*, qui, d'après *M. L.* lui-même (p. lxxix), ne fit point de la connoissance du pouls la regle de ses prognostics. Après avoir fait cet aveu, *M. L.* (p. lxx), soupçonne *Galien* d'avoir imaginé à plaisir des définitions de pouls (& nous croyons qu'en effet il en étoit bien capable.) *M. L.* convient de plus (p. lxxix.) que ceux qui l'ont suivi, ont juré sur sa parole, plus que d'après l'observation, qu'ils laissoient absolument muette à cet égard. Enfin notre Auteur applaudit à l'Ecole de Paris, qui vit les *Fernel*, les *Baillou*, retenir dans son sein le nom des différences les plus utiles, les pouls dicrôtes, l'ondulant, l'intermittent, &c. quoiqu'ils n'en fissent pas toujours une juste application, & plus souvent aucune. Cette remarque est fort exacte, & sans trop l'étendre, on peut avancer qu'il en est encore, & qu'il en sera toujours de même parmi les guérisseurs pulsistes. Cela n'empêche point que tous les Médecins ne pensent avec *M. L.* (p. lxxv.) qu'il est important de connoître

connoître au pouls cette agitation plus grande dans les humeurs & dans les vaisseaux, qui tend à rétablir les excrétions dont le dérangement a excité la maladie : » mais en admettant encore que l'espece de pouls qui les annonce, les précède de quatre, de sept ou de douze jours à-peu-près, (p. lxxi) » convenons que les pouls extérieurs, intérieurs, supérieurs & inférieurs, les pouls pectoraux & abdominaux, simples & compliqués, les combinaisons des pouls de la tête & du département de la matrice, du foie, de la rate, de la vessie, du colon, &c. sont trop imaginaires & trop plaisans pour ne pas fournir des satyres à un nouveau *Moliere*.

Si ces réflexions sur l'art sphygmique sont justes, les connoissances de M. L., ses talens, & le zele qui l'anime pour les progrès de l'art de soulager & de guérir, nous persuadent qu'il sera le premier à approuver notre critique & ses motifs. Nous donnerons au Journal prochain la suite de l'extrait de son Ouvrage.



L E T T R E

DE M. BALME, Médecin au Puy-en-Velay, adressée à M. GILIBERT, Aggrégé & Professeur de Botanique au Collège de Lyon, contenant quelques réflexions critiques sur la question, si la grosseur est une exclusion à l'allaitement ?

Sic autem se res habent mulierum, si quidem, cum viris rem habent, magis sanæ sunt: sin contra, minùs habent...

Quotid. lib. de Geniturâ. Hippocrates.

M O N S I E U R ,

LA Médecine n'a pas peu souffert de ce délire de l'amour-propre, qui rend ennemis, les Savans attachés à des opinions différentes. Le siècle présent donne droit à l'espérance de croire que la critique, plus sage & plus judicieuse, remplacera cette animosité, ces fureurs jalouses, qui anéantissoient toute espèce d'égards, & s'opposoit, malheureusement, à la découverte du bon & du vrai.

C'est d'après ces considérations, & sur de telles espérances, que je me suis déterminé à vous adresser cette Lettre. Vous

avez cherché le bien dans votre *Dissertation sur la dépopulation par les nourrices mercénaires* (a). J'ai par-tout été de votre avis, hors en un seul point, qui m'a paru essentiel : je le discuterai avec vous, & de bonne foi. Nos grands maîtres décideront sur la validité de nos opinions. Quel que puisse être le jugement, on ne pourra refuser à chacun de nous la justice d'avoir uniquement cherché la vérité.

Les maladies & la mort ont quelquefois obligé d'avoir recours à des nourrices mercénaires : le luxe & ses suites funestes en ont amené l'usage, dont vous avez si bien développé les inconvéniens. Après ce qu'ont dit les Anciens ; après les vives exhortations des Médecins & des Philosophes de ces derniers temps, pour engager les mères à suivre les loix de la nature ; à se garantir des suites si dangereuses des couches, à s'acquitter du plus doux & du plus saint des devoirs, en allaitant elles-mêmes ; on doit être dans

(a) Voyez *Dissertation sur la dépopulation, causée par les vices, les préjugés & les erreurs des nourrices mercénaires*. . . par M. Glibert, à la suite des *Chefs-d'œuvre de M. de Sauvages*. Cette Dissertation mérite d'être lue & réfléchié : on ne pouvoit traiter ce sujet d'une manière plus intéressante.

le plus grand étonnement qu'on n'ait pris aucune mesure pour obvier à tant d'abus. Mais comme les dangers auxquels les enfans sont exposés par la négligence & la mauvaise conduite des nourrices, ne déterminent pas toujours les meres à nourrir elles-mêmes, je m'occupe aujourd'hui à marquer le degré de confiance que nous pouvons accorder aux nourrices mercenaires, & l'époque où nous devons retirer de leurs mains le gage précieux de notre tendresse, sans que le préjugé nous décide.

Je réduis ce que vous avez dit sur cette question au passage suivant.... « Tous
» les Médecins conviennent que le lait
» des femmes enceintes est meurtrier
» pour les nourrissons... Ce lait peut
» occasionner plusieurs maladies mor-
» telles : les convulsions en sont souvent
» les suites funestes. On ne pourroit
» nombrer les enfans qu'elles immolent
» chaque année : nous en avons souvent
» vu périr par cet accident , quoiqu'ils
» eussent été très-bien ménagés d'ail-
» leurs , & nous nous sommes presque
» toujours assurés que la grossesse de
» leurs nourrices avoient donné lieu à
» leurs maladies. Ceux qui évitent ce
» grand fléau, ont une enfance très-ora-
» geuse, & sont, toute leur vie, d'une
» constitution foible & délicate. Nous

» pouvons attester que depuis dix ans
 » que nous nous occupons des enfans ,
 » il s'est écoulé peu de jours où nous
 » n'ayons eu occasion de questionner
 » des adultes , qui ne reconnoissoient
 » d'autres causes de leur délicatesse & de
 » leur pente à toutes les maladies , que
 » la méchanceté de leurs nourrices , qui
 » les avoient long-temps allaités pendant
 » leur grossesse.... »

Il faut en convenir, vous avez par-
 devers vous l'autorité de presque tous les
 Médecins anciens & modernes ; le cri gé-
 néral de tous les citoyens : votre senti-
 ment semble appuyé sur des faits incon-
 testables ; le raisonnement paroît le plus
 juste & le plus suivi, les conséquences
 les mieux déduites : cependant je crois
 avoir découvert l'empire du préjugé dans
 cette assertion trop générique. J'ai vu,
 je l'avoue , tous les obstacles que j'a-
 vois à surmonter , & je n'en ai pas moins
 espéré de vous enlever quelques suffrages.
*Amicus PLATO, sed magis amica veri-
 tas...* J'entre en matière.

Personne n'ignore toutes les rêveries
 que l'on a débitées sur les qualifiés, préten-
 dues nuisibles, du sang menstruel ; cette
 excrétion naturelle & salutaire a été
 chargée de toute sorte de malédictions.
 La défense expresse faite par le *Lévitique* ;

à la femme qui avoit ses regles, d'entrer dans le Temple, & d'approcher pendant l'espace de sept jours de son mari, paroît avoir déterminé les premiers Médecins à regarder ce sang comme impur & infecté, dans l'impossibilité où ils étoient de pénétrer les vues du grand Législateur qui avoit prononcé sur ce point.

On ne s'en est pas tenu à cette asser tion, qui seule n'avoit rien de nuisible : mais quoique ce sang fût regardé comme impur, & même comme pouvant produire les effets les plus dangereux, il n'en a pas moins été reconnu, d'un autre côté, comme nécessaire à la conception & à la nourriture de l'embryon.

C'est d'après ces jugemens contradictoires, dans l'interprétation des loix naturelles, que les Législateurs, les Médecins & les Philosophes se sont déterminés à interdire aux femmes accouchées la co-habitation des hommes, afin de ne point porter préjudice à leur nourrisson. *Aristote*, à la tête des Philosophes, prononce anathème contre la nourrice qui habite avec un homme. Le sévère Législateur *Lycurgue* fit construire, aux dépens de la République, un lieu où les accouchées vivoient séparées de leurs maris l'espace de deux années, c'est-à-

dire, tout le temps de l'allaitement, & les Médecins, à la tête desquels nous mettons *Galien*, se conformerent à ces décisions, & annoncèrent la co-habitation des nourrices comme dangereuse à l'enfant qu'elles allaitoient.

Hippocrate avoit conseillé aux femmes qui avoient conçu, de ne point habiter avec leurs maris. Les Médecins trouverent dans ce conseil une autorité pour appuyer leurs défenses; mais ce conseil ne regardoit que les femmes qui, après la conception, avortent & perdent facilement leur fruit. Je suis persuadé que les hommes, peu satisfaits de ces violences faites à la nature, laisserent eriger le Législateur trop rigoureux, les Médecins mal-à-propos exigeans, & les Philosophes mauvais raisonneurs.

C'est vraisemblablement parce que toutes ces idées fausses & singulieres se sont perpétuées de siècle en siècle, que les Médecins & les Accoucheurs modernes demandent, exigent encore qu'une nourrice ne soit pas négligée & ne co-habite point avec son mari, en ce qu'ils regardent la copulation comme incitant, déterminant l'évacuation menstruelle.

Mais ne peut-on pas leur dire, ou ce sang est pur ou il est impur? S'il est pur, l'évacuation est une preuve de sa surabon-

dance : il pourroit nuire étant retenu , & c'est le plus grand bien que l'excédent soit rejeté par la voie qui lui est propre : si ce sang est impur , rien de plus favorable à la nourrice que d'en être débarrassée ; son lait ne risque plus d'être altéré & corrompu par cette humeur , dont le défaut d'évacuation deviendroit si dangereux.

On apporte encore pour raison que la copulation détermine le sang à se porter vers les parties inférieures , & doit diminuer conséquemment la quantité du lait. Cela peut arriver quelquefois ; mais si la nourrice , malgré cette évacuation , conserve son lait , s'il est bon , abondant , suffisant , si le nourrisson l'*appete* bien & s'il ne dépérit pas : pourquoi craindre cette évacuation ? Pourquoi exclure cette femme de l'allaitement ? Pourquoi lui enlever son nourrisson ? . . . Un cabinet n'est pas le lieu où se forment & s'arrangent les loix de la nature : elle est indépendante : elle est au-delà des bornes & des entraves que nous lui donnons. Observons sa marche & ne la réglons pas.

Van Swieten, le moins dogmatique & le moins tranchant de nos auteurs modernes , blâmoit nettement toutes ces sollicitudes sur l'apparition des regles

aux nourrices. . . . «) Lorsqu'on choisit
 » les nourrices, nous dit-il, on leur de-
 » mande si elles ont leurs regles ou si
 » elles les avoient dans l'alaitement pré-
 » cédent, & c'est une raison d'exclu-
 » sion. J'ai vu dans l'espace d'un an,
 » changer par ce seul motif, plus de
 » soixante nourrices, ce qui fait que rien
 » ne chagrine tant ces pauvres femmes
 » que l'apparition de leurs regles : mais
 » je ne m'en tiens pas là, ajoute-t-il,
 » j'examine le lait, s'il est en quantité
 » & en qualité nécessaire, & s'il est tel,
 » je ne conseille jamais de changer de
 » nourrice, & je porte dans leur cœur
 » la consolation & la joie qu'avoit ban-
 » nie l'apprehension d'être renvoyée; &
 » j'assure avec vérité, qu'avec ces ob-
 » servations, & sous ces conditions, je
 » n'ai jamais reconnu aucun inconvé-
 » nient, qu'une nourrice sujette à cette
 » évacuation ait continué d'alaiter. Mais
 » j'ai observé bien plus d'inconvéniens
 » du fréquent changement des nour-
 » rices. . . (a). »

Les Médecins, les Philosophes & les
 Législateurs ont unanimement défendu
 aux nourrices de co-habiter avec leurs
 maris; leur opposition est précise & des

(a) *Comment. in Aphor. 1354. tom. 4.*

plus positives : j'en réduis les motifs à trois principaux. 1^o. La copulation favorise, détermine les regles ; nous en avons dit assez sur ce point pour ne pas y revenir. 2^o. La copulation trouble le sang de la nourrice, & donne mauvaise odeur au lait. 3^o. Enfin la nourrice risque de devenir grosse, & c'est-là le grand arc-boutant contre l'allaitement. Examinons le second motif de la défense.

Il faut l'avouer, la façon dont les auteurs expliquent & cherchent à démontrer le trouble & l'altération portés dans le sang par la copulation, ne peut satisfaire un homme qui raisonne. Je ne m'arrêterai pas à développer leurs sentimens ; moins encore chercherai-je à les réfuter. En même temps je conviens que si la nourrice est d'un tempérament égal à celui de ces fameuses Romaines, vraies héroïnes en amour ou en libertinage (a) ; & le mari, semblable à ce Castillan, dont, au rapport de *Montagne*, une Reine d'Aragon réduisit les caresses avec sa femme à six par jour : alors non-seulement le sang de la nourrice en sera troublé, mais encore toutes les fonctions de l'économie animale, & conséquemment le lait altéré

(a) Voyez le Catalogue qu'en donne *Sinibaldus Geneanthiopoia*, lib. 2. tract. 2. cap. 21.

& diminué ne pourra que devenir nuisible au nourrisson.

Une considération doit nous rassurer, & j'ose protester de sa validité; c'est que le paysan, chez qui nous mettons le nourrisson, ne mène pas ordinairement une vie assez oiseuse ou assez délicieuse pour qu'elle puisse l'exciter à des caresses capables de lui nuire ainsi qu'à son épouse. Le mari revenant de son travail, harassé de fatigue & de misère, porte tous ses desirs vers une nourriture nécessaire, & le plus souvent peu abondante. Le repos, dont il a le plus grand besoin, le détourne ensuite des plaisirs, qui ne pourroient le délasser. La femme, de son côté, fatiguée des soins & des peines de la journée, après un repas frugal, dont le nourrisson emporte tout le fruit, cherche le sommeil à côté de son mari plutôt que dans ses bras. Je le dis avec certitude, leurs caresses ne sont que le pur effet de la nature, qui s'explique sur de vrais besoins, & plutôt au soulagement du corps qu'à son détriment.

Je dis plus, peut-on imaginer qu'un acte auquel la nature invite par des plaisirs si délicieux, puisse être interdit, sans qu'il en résulte quelque inconvénient pour l'individu? Nous reconnoissons dans les célibataires volontaires

ou forcés , une foule de maladies plus singulieres & plus opiniâtres les unes que les autres. Pourquoi vouloir abolir & interdire à ceux auxquels il est permis, un acte qui les prévient , & qui très-souvent les guérit ?

Écoutez le judicieux *Joubert*, dont les réflexions solides ont entraîné bien des suffrages... « Il vaut beaucoup mieux » que la nourrice ait la compagnie de » son mari sagement & modérément , » que si elle brûle d'amour : le grand » desir non satisfait est le principal » qui trouble le lait.... Ne vaudroit-il » pas mieux que les nourrices eussent » quelque désaltération de cette grande » soif, que de les contraindre de brûler » ainsi à petit feu ?... Si la femme , » tentée de cette affection, est contrainte » de s'en abstenir totalement, je pense » que son lait n'en sera pas meilleur, mais » échauffé & troublé, sentira au bou- » quin , tout ainsi que sa personne.... » Et quoi, les femmes des laboureurs , » artisans , marchands & autres qui » communément nourrissent leurs en- » fans, sont-elles pourtant exclues du lit » de leur mari ? On voit bien qu'ils ne » s'en gardent pas ; & leurs enfans sont-ils moins bien nourris ?.. La femme » de ce monde que je chéris le plus, a

» nourri tous mes enfans , tant qu'elle a
 » eu du lait , & je n'ai pas laissé pour cela
 » de coucher avec elle , & lui faire l'a-
 » mour , comme un bon demi à sa bonne
 » moitié , suivant la conjonction du ma-
 » riage ; & , Dieu merci , nos enfans ont
 » été bien nourris & sont bien advenus :
 » je ne donne point conseil aux autres
 » que je ne preune pour moi... (a) ».

Ce sage réformateur des erreurs vulgaires avoit ébranlé la doctrine reçue : on commença donc à mettre un peu d'adoucissement aux préceptes. Le bon *Mauriceau* s'aperçut du préjugé où l'on étoit d'éloigner les nourrices de leurs maris. Ses réflexions sont pleines de sens , & sa dernière recommandation mérite d'être observée & suivie... « La
 » nourrice ne doit pas s'abstenir tout-à-
 » fait de *Vénus* si son naturel le requiert ,
 » pourvu que ce soit avec son mari. Il
 » n'y a aucun danger qu'elle en use mo-
 » dérément... ; quoi faisant , elle ob-
 » servera de ne pas donner à tetter à
 » l'enfant incontinent après cet exer-
 » cice : mais elle attendra au moins une
 » ou deux heures , afin de laisser repo-
 » ser , pendant ce temps , toutes les hu-

(a) Traité des Erreurs populaires , &c. liv. 5. chap. 7.

» meurs de son corps qui ont été agitées
 » & échauffées par cette action... (a) ».

Je ne m'arrête pas aux mêmes réflexions que M. *Brouzet* a fait dans son *Ouvrage de l'éducation médicale des enfans*. Je ne veux pas charger cette Lettre de citations, je vais de suite pour finir cet article, & pour lui donner toute l'autorité possible, produire le sentiment du grand praticien *Van Swieten*.

« C'est l'usage dans les Cours, que
 » l'on prive les nourrices de la compa-
 » gnie de leurs maris, & c'est aussi le
 » sentiment d'*Aëtius* : cependant l'ob-
 » servation journalière nous apprend
 » que les femmes qui nourrissent leurs
 » propres enfans, ne se conforment pas
 » à cette défense, & ne leur procurent
 » pas moins une longue vie. Ne voit-
 » on pas de même beaucoup de femmes
 » devenir enceintes dans l'allaitement ?
 » Et n'est-il pas à craindre qu'une
 » femme, à la fleur de l'âge, & menant
 » une vie commode, avec une nourri-
 » ture abondante, n'emploie la ruse
 » pour suivre la loi impérieuse & juste
 » de la nature (b) ? ou si des attentions

(a) *Traité des maladies des femmes grosses*, &c., liv. 3, chap. 43.

(b) D'où il arrive, suivant *Joubert*, qu'elle

„ les plus vigilantes , & une garde fé-
 „ vere , l'empêche de se satisfaire , on
 „ verra , dans peu , cette nourrice tom-
 „ ber dans un état de langueur ; c'est
 „ ce que j'ai vu arriver quelquefois ,
 „ & on peut assurer que ce sont de
 „ bonnes raisons pour permettre à la
 „ nourrice de se livrer modérément à
 „ un acte qui n'est point du tout capable
 „ de nuire à la mere ni à son nour-
 „ rison. . . (a) ».

Philosophes austères , censeurs trop
 rigides de nos mœurs & de nos actions ,
 vous ne connoissez guere ce que valent
 les doux noms de mari & d'épouse. Trop
 occupés de vos sublimes spéculations ,
 vous dédaignez de prêter l'oreille au
 vœu de la nature ; vous n'envisagez ,
 dans vos préceptes durs , que la société
 en général. L'individu , souvent sacrifié
 dans vos loix injustes , n'entre pour rien
 dans des prétendus biens , que vous ne
 cessez de promettre : mais cet empire de
 la nature est plus fort que vos ridicules
 prétentions : elle ramene , sans cesse , un
 époux vers sa femme : doucement solli-
 citée , elle cede à sa tendresse , & quelles

s'y porte , dans ces occasions dérobées , avec une
 fureur & une pétulance qui peut lui nuire.

(a) *Comment in Aphor. 1354. tom. 4.*

que soient vos déclamations, la loi naturelle prévaudra (a).

Voyons à présent les raisons dont on s'appuie pour prouver que le lait des nourrices enceintes ne vaut rien pour le nourrisson ; c'est l'opinion la plus universelle, la plus généralement adoptée, & trop souvent suivie par le public abusé.

M. *Raulin* nous dit... « *Plin* fait un » crime à une nourrice de devenir en- » ceinte : si cependant elle le devient, » ajoute-t-il, elle doit sévrer son nour- » risson dès l'instant qu'elle s'apperçoit » d'avoir conçu. Combien d'ensans n'a- » t-on pas vu languir, & même périr, » pour avoir sucé le lait des femmes » grosses? ... » J'ai cité M. *Raulin*, parce que dans son *Traité de la conservation des enfans*, il paroît avoir recueilli

(a) On a osé mettre en question si la nourrice ne seroit pas autorisée à refuser le devoir conjugal ? Heureusement les Casuistes n'ont pas trouvé dans le risque de la grossesse une raison suffisante. Mais *Paul Zachias* n'a pas craint de nous dire : *habere tamen locum Canonistæ prohibere rationem debiti laetanti.. at potest mulier debito satisfacere absque proprii seminis emissionem, & sic cessabit omne conceptionis periculum, imo & etiam & illud quod timetur, de laetis deteriori conditione, & turbatione ex seminis profusione..* *Quæstiones medico-legales*, tom. I. lib. 7. tit. 3. quæst. 3.

tout ce que les Anciens & les Modernes ont prononcé sur cette partie, à l'exception pourtant de quelques-uns, dont nous nous servirons pour balancer tant d'autorités.

La grossesse étant regardée, avec quelque raison, comme un état maladif, principalement chez les femmes délicates, & d'une certaine aisance, auxquelles le luxe prête toutes ses commodités, il n'est pas étonnant que les Médecins aient conclu qu'un tel sujet malade ne pouvoit & ne devoit point allaiter.

Pour donner une idée des raisons d'opposition à l'allaitement d'une nourrice enceinte, je ne peux m'empêcher de citer le passage suivant d'un Auteur, peu ancien à la vérité, mais bien partisan des rêveries anciennes. C'est de *Rodericus à Castro* que je veux parler. « Le pur
» sang, dit-il, est dirigé & séjourne
» dans la région de la matrice. Le sang
» impur est porté vers les mamelles; ainsi
» autant le sang de la nourrice enceinte
» est propre au fœtus, autant est-il con-
» traire au nourrisson. Sur quoi il ajoute:
» c'est une chose digne de remarque &
» d'admiration, que plusieurs rapportent
» que le lait d'une nourrice, qui redevient
» enceinte du même homme, ne con-

» traite aucune corruption . . . (a) ». La division qu'il fait du sang , & la place qu'il assigne à chaque espece , mérite autant de confiance que l'objet de son admiration.

Le sage *Lamotte* paroît être celui qui expliqueroit le mieux les motifs d'opposition . . . « Il est difficile de prévoir , nous » dit-il , si une nourrice est grosse , parce » que l'enfant tette sans cesse le superflu » des humeurs , & par conséquent la » cause des dégoûts , des envies de vomir , » des vomissemens & des lassitudes , » que la plus grande partie des femmes » souffrent dans le commencement de » leur grossesse , par la quantité des humeurs superflues dont elles regorgent , » en conséquence de la suppression de » leurs regles (b) ». Cette explication mérite attention , attendu qu'elle porte sur des faits incontestables. Nous ne nous proposons pas aussi de nier des faits ; mais nous discuterons l'application qu'on en fait dans le cas présent. Quant aux hypothèses , il suffit de les présenter pour en faire sentir la futilité , & on ne doit jamais s'en servir sérieusement à les réfuter.

(a) *De morbis mulierum* , Pars I. liber 4. cap. 12.

(b) *Traité des Accouchemens* , liv. I. chap. 33.

Nous avouons que le temps de la grossesse, chez beaucoup de femmes, est un état pénible, & rempli d'une infinité d'indispositions, souvent plus ou moins graves. Nous convenons aussi qu'une grossesse surchargée d'infirmités, ne peut produire, dans une nourrice, qu'un lait altéré, & point du tout propre à nourrir : conséquemment les fonctions animales n'ayant point lieu avec la même force & la même harmonie que dans l'état de santé, il doit nécessairement s'ensuivre que la sécrétion du lait doit être diminuée, ce qui, joint à l'altération de ce liquide, doit être très-pernicieux au nourrisson, & donner occasion au développement de plusieurs maladies, plus dangereuses les unes que les autres, & qui, dans ces premiers momens de la vie, peuvent très-bien laisser l'empreinte ou le germe d'une longue suite d'infirmités pour l'avenir : cela est incontestable ; aussi n'est-ce pas le sujet de la discussion.

Mais si la nourrice enceinte n'éprouve pas cette longue suite d'infirmités ; que le lait soit en même abondance ; qu'on ne s'aperçoive d'aucune altération de cette humeur, pourquoi interdire l'allaitement à cette femme, précisément parce qu'elle est grosse ? De bonne foi on ne peut plus mal raisonner & plus mal agir.

Je cherche en vain quelque fondement à cette interdiction ; je n'en trouve absolument aucun. Et les infirmités de la grossesse, dira-t-on ? Je réponds que ces infirmités n'ont pas toujours lieu ; que les exemples contraires ne sont pas rares , mais très-ordinaires , très-communs parmi les habitans de la campagne.

Habitans des villes ! ces femmes ne sont pas comme les vôtres ; point de comparaison : elles agissent toujours ; les vôtres sont oisives : elles mangent pour se nourrir & appaiser la faim que le travail continu leur donne ; les vôtres vivent pour manger. Toujours occupées à satisfaire leurs appétits factices ou sensuels , elles ne songent , dans leur mollesse & leurs ennuis , qu'à mettre tout l'intérêt possible à leurs maux vrais ou supposés , & à fatiguer un mari attentif & complaisant par les soins non interrompus qu'elles exigent de sa tendresse. Sortez de vos villes & de vos maisons : voyez à la campagne votre fermière , (si l'exemple & les dons de votre épouse ne l'ont pas corrompue déjà) ; voyez son travail , son activité dans la grossesse : remarquez sa bonne santé , son visage , où l'on ne peut méconnoître le contentement dans une heureuse pauvreté. Voyez ses couches promptes & faciles , qu'aucun accident

n'accompagne. Voyez avec quelle joie, quelle satisfaction elle court à son nourrisson. Se croit-elle enceinte ? sa tendresse veille à tout & ne néglige rien : elle ignore nos opinions & nos prétentions, & donne un sang pur à son fruit, pendant que son nourrisson reçoit le lait le plus balsamique : ainsi la sage nature prévient des maux que pourroient occasionner une surabondance d'humeurs par la grossesse, & une surabondance de lait par le défaut du nourrisson ?

Revenons à l'idée de *Lamotte* : il est donc de fait que la grossesse est difficile à connoître chez les nourrices, & que cette difficulté est dûe à l'absence des symptômes ordinaires. Bien d'autres gens de l'art nous assurent cette vérité, & l'expérience journalière vient encore à l'appui, & nous fait faire un pas de plus vers un point bien important.

L'accouchée, qui ne nourrit pas, s'expose à une surabondance d'humeurs, dont elle est délivrée si elle nourrit, d'où a résulté la nécessité de nourrir ; & les vives sorties contre celles qui veulent s'en dispenser. La nourrice enceinte est délivrée des accidens de la grossesse & du superflu d'humeurs, qui aideroient à la découvrir, si elle continue d'allaiter. Pourquoi ne sera-t-il pas permis à cette

nourrice enceinte, de continuer l'allaitement ? Je dis plus : pour quoi ne lui conseille-t-on pas , de même qu'à l'accouchée , de prévenir , par l'allaitement , la surcharge d'humeurs , & de se soustraire aux accidens de la grossesse , sur-tout à ceux qui ne manqueront pas d'arriver par la surabondance du lait , si on la prive de son nourrisson ?

La grossesse corrompt le lait , le diminue , le fait perdre. De quelle façon ce lait est-il corrompu ? Quels signes l'annoncent ? Il n'y en a point. L'enfant est-il malade ? N'est-il pas en bon état ?... Cherchons-en la cause. Elle ne se trouve pas dans le lait : il est le même & en égale quantité. Le lait doit diminuer , se perdre , à la bonne heure , si le fait arrive ; mais ne le devancez pas , examinez , soignez , redoublez votre attention. Avez-vous découvert que le lait est altéré , perdu , que l'enfant ne l'appète plus ? Vos prétentions sont justes , vous avez raison ; changez de nourrice : faites mieux , sévrez votre enfant , ou substituez le lait approprié de quelque animal : cela vaudra bien , au moins , une nourrice nouvelle , dont vous ne connoissez ni les mœurs ni le tempérament.

Lamotte ajoute : « il y en a quantité , » qui le lait ne change ni ne diminue à

» que lorsqu'elles sont avancées dans
 » leur grossesse, & qu'elles ne peuvent
 » fournir à l'augmentation de l'embryon
 » & du nourrisson. . . . » Écoutez aussi
Puzos. . . « On voit quelquefois des en-
 » fans jouir d'une très-bonne santé, quoi-
 » que leurs nourrices se soient trouvées
 » grosses : mais pour qu'on ne remarque
 » aucun changement dans le lait de ces
 » nourrices, malgré la grossesse, il faut
 » qu'elles n'aient point éprouvé de dé-
 » goûts & les autres incommodités de
 » la grossesse, &c. . . (a) ».

(a) Traité des Accouchemens, chap. 21.

La suite au Journal prochain.



L E T T R E S

*SUR la Goutte , écrites par M. EME-
RIGON , Procureur du ROI en la
Jurisdiction Royale , & au Siege
Général de l'Amirauté du Bourg Saint-
Pierre (a).*

P R E M I E R E L E T T R E

A M. le Comte DE NOZIERES.

A St. Pierre Martinique, le 8. Février 1776.

MONSIEUR,

VOICI la relation que vous me deman-
dez & de ma goutte & de ma prétendue
guérison.

Cette maladie ne m'est point hérédi-

(a) Nous communiquons ces Lettres , parce
qu'elles contiennent des observations précieuses.
Nous avons été les témoins oculaires des bons
effets du remede qu'on y préconise , sur plusieurs
Goutteux. Nous devons cependant avertir que
trois personnes , à raison de la chaleur que ce
remede excitoit dans leurs entrailles , n'ont pu en
continuer l'usage qu'en diminuant, la dose prescrite,
de moitié , & en la mêlant avec une tasse d'eau
sucrée. Il est essentiel de remarquer encore qu'il

taire : j'en ressentis les premières atteintes en 1767, âgé alors d'environ 55 ans.

Des douleurs fréquentes, qui circuloient aux pieds, aux genoux & aux mains, en furent le précurseur : je n'y crus point ; mais un accès caractérisé, qui me survint en 1769, me convainquit que j'étois réellement goutteux. Cet accès fut suivi de divers autres ; souvent plusieurs par année, & toujours plus longs & plus violens.

L'un & l'autre pied, les genoux & les mains furent attaqués ; tantôt séparément, & tantôt ensemble.

Mon dernier accès, en Septembre 1774, fut des plus cruels ; l'attaque fut générale, & je souffris, pendant plus de deux mois, des douleurs inexprimables.

Fomentations & cataplasmes de toute espèce furent, pendant les crises, inutilement employés, je n'en reçus aucun soulagement.

On m'assura néanmoins qu'un vieux goutteux, perclus de tous ses membres depuis plus de cinq années, avoit été

convient d'être assez réservé pour ne point satisfaire entièrement l'appétit, qui communément augmente pendant l'usage de ce remède. Enfin il nous parût indispensable que les Goutteux d'une constitution sèche & inflammatoire, s'assujettissent à un régime humectant & rafraîchissant.

radicalement guéri par un remède qu'il tenoit d'un Caraïbe.

Je vérifiai le fait, & certain de cette guérison, je me hâtai d'user du même remède, dont j'éprouvai bientôt les salutaires effets.

En voici la composition.

« Dans une bouteille, contenant environ trois pintes de taffia, faites infuser deux onces de gomme de gaïac pulvérisée; exposez au soleil, pendant sept à huit jours, cette bouteille bien bouchée; remuez & secouez, de temps en temps, la liqueur, pour faciliter la dissolution de la gomme; observez de ne pas remplir entièrement la bouteille, pour que l'effervescence ne la fasse pas éclater; filtrez cette liqueur à travers du coton ou du papier brouillard, remplissez-en des bouteilles ordinaires, qu'on bouchera exactement, & dont il convient de faire provision, pour qu'en vieillissant, la liqueur se bonifie.

La dose est de ce que peut contenir une cuiller à bouche, qu'il faut prendre tous les matins à jeun.

Le goût n'en est pas agréable; mais on s'y accoutume par l'habitude.

Il faut nécessairement employer le taffia, l'eau-de-vie ne produiroit pas le même effet.

J'ai commencé l'usage de ce remède en Novembre 1774 : mes jambes, qui restoient long-temps foibles & débiles après les accès, recouvrerent bientôt leur force & leur vigueur ; les nodus, qui s'étoient formés sur presque toutes les jointures des pieds & des mains, se dissipèrent peu-à-peu, soit par l'effet du remède, soit par l'application du savon blanc : le jeu des articulations est parfaitement rétabli ; il ne subsiste plus que deux légères nodosités qui ne me gênent point, & qui diminuent journellement.

Je ne ressens plus ces douleurs errantes qui me tourmentoient & qui m'annonçoient une nouvelle attaque, & depuis environ quinze mois je jouis d'un bien-être dont j'avois été privé pendant sept à huit années consécutives.

L'usage journalier que je fais de ce remède me procure un autre avantage. Des viscosités, des rapports, des aigreurs, des pléthores, une pituite excessive, m'obligeoient de recourir, de temps en temps, à la saignée & à la purgation ; ces incommodités sont dissipées, & mon estomac fait ses fonctions avec aisance & sans effort.

J'ai lieu de croire que cette liqueur à la vertu de briser, de diviser l'humeur goutteuse, de l'empêcher de s'accumuler,

de se fixer & d'en opérer l'évacuation ; soit par l'expectoration , qui est abondante , après avoir pris la dose , soit en produisant l'effet d'un léger purgatif.

Je ne suis pas néanmoins entièrement rassuré ; bien des gouteux ont souvent préconisé , avec trop d'empressement , certains remèdes qui ne leur avoient procuré que du répit.

Cependant si la présente année s'écoule sans que j'éprouve aucun ressentiment de goutte , je me croirai radicalement guéri.

Quant au régime , voici celui que j'observe : je fais les grands repas & toute sorte d'excès.

Une ou deux heures après avoir pris ma dose , je déjeûne avec du lait.

Je dîne frugalement , sans néanmoins aucun choix d'alimens ; gras ou maigre , doux , salé ou épicé , froid ou chaud , mon estomac s'en accommode , pourvu qu'il ne soit pas surchargé.

Je ne soupe point ou très-peu. L'eau & le vin vieux de Bordeaux forment ma seule & unique boisson.

Je me couche vers les dix heures & je me lève à cinq.

Je m'abstiens des bains , soit tièdes , soit froids : ils m'ont occasionné subitement deux accès de goutte. J'évite d'a-

voir les pieds mouillés; deux autres accès suivirent de près cet accident.

A la faveur de ce remede & de ce régime, je jouis, à l'âge de soixante-quatre ans, d'une santé parfaite.

Quel secours, Monsieur, pour l'humanité, si ce remede pouvoit extirper le plus cruel & le plus insupportable de tous les maux.

Je suis avec respect. Signé EMERIGON. »

*SECONDE LETTRE en réponse à
plusieurs Goutteux Européens.*

A St. Pierre-Martinique le 16 Août 1776.

LA lettre sous mon nom, Monsieur, insérée dans les papiers publics, n'est certainement pas apocryphe.

Je crois que vous pouvez avoir une entière confiance au remede mentionné dans cette lettre. Je lui dois & mon existence, & la bonne santé dont je jouis malgré mes soixante-quatre ans révolus: il a été pour moi une vraie panacée; malade, languissant depuis bien des années, ensuite esclave de la Goutte, je ne ressens plus aujourd'hui la moindre incommodité.

Mais ce remede aura-t-il en Europe le même succès qu'en Amérique? L'expé-

rience seule peut résoudre ce problème. Je pense néanmoins que la goutte doit procéder du même principe & de la même cause chez tous ceux qu'elle tourmente. Si cette conjecture est juste, le remède doit par-tout agir également, pourvu qu'il ne se rencontre pas complication de maux.

Pour diriger votre confiance, & l'établir sur quelque motif au moins vraisemblable, lisez dans le Dictionnaire Botanique & Pharmaceutique de l'édition de 1768, l'article *Gaiac*, dont vous ne trouverez ici qu'un extrait : « Le gaiac est sudorifique, apéritif, dissiccatif ; purifie le sang, fortifie les jointures, guérit la Goutte, la Sciatique, le Rhumatisme, l'Hydropisie, les Catharres & autres maladies qui naissent des flegmes, du tarrre mucilagineux, des vents, &c. La gomme agit plus fortement que l'écorce & le bois : elle doit être choisie nette, luisante, transparente, de couleur rouge-brune, friable, rendant beaucoup d'odeur, fort agréable quand on l'écrase, ou qu'on la met sur le feu, d'un goût âcre ».

Depuis la publication de ma lettre, la plupart des verrus attribuées à cette drogue ont été vérifiées ici par différentes guérisons merveilleuses, sur-tout pour les maladies qui naissent des flegmes, &

j'ai lieu de présumer que la Goutte est une de ces maladies.

Je crois être le premier qui ait fait un usage constant & suivi de ce remède. Il est vrai que la recette, qui m'en fut donnée, présentoit une liqueur bien rebu-tante : elle n'étoit point filtrée, le gaïac y entroit en trop grande quantité : il falloit boire ensemble & la gomme & le taffia. Les gouteux, qui en avoient usé avant moi, n'avoient pu résister à la violence, à l'âcreté de ce breuvage. Obligés de l'abandonner, ils retomboient, & ces rechûtes décrédoient le remède : ils ont depuis adopté ma nouvelle composition, & ils ne doutent plus de leur guérison.

J'ai cependant essuyé le mois dernier une légère attaque de Goutte; mais je l'ai bien voulu : c'est une épreuve que j'ai faite, pour connoître à fond les propriétés de mon gaïac au taffia.

J'en avois usé pendant environ dix-neuf mois consécutifs : le succès avoit passé mon attente. Je m'en suis après abstenu depuis le premier Juin dernier jusqu'au 23 Juiller suivant, & j'ai exactement observé le résultat de cette interruption.

Rien de remarquable pendant les vingt premiers jours; mais je m'appergus ensuite que mon appétit diminuoit, que mon estomac ne faisoit plus les fonctions

avec aisance. Des maux de tête, de mauvaises digestions & autres incommodités, occasionnées par mon tempérament pituiteux, se renouvelèrent.

Le 23 Juillet dernier je ressentis à la cheville du pied gauche une douleur qui augmenta pendant la nuit, avec gonflement, rougeur & chaleur ardente.

Sans employer aucun remède extérieur, j'eus recours à mon anti-goutte, dont je pris, pendant trois jours, deux fortes doses, une le matin & l'autre le soir : elles opérèrent une ample évacuation. Le quatrième jour le mal étoit presque dissipé. Le cinquième je ne ressentis plus aucune douleur, & bientôt mon estomac fut parfaitement rétabli, moyennant ma dose quotidienne.

Tout ce que j'ai l'honneur de vous marquer est ici notoire : je n'ai certainement aucun motif d'exagérer le mérite de ce remède ; ce n'est que le bien de l'humanité qui m'engage à publier ses vertus & son efficacité.

Après la dernière épreuve que j'en ai faite, je le considère comme un aliment journalier, absolument nécessaire aux gouteux pour leur assurer une guérison solide & permanente.

La fixation de la dose n'est pas stricte ; on peut l'augmenter ou la diminuer, suivant

vant le tempérament du malade , & suivant les effets qu'elle opere. Il n'y a même aucun inconvénient à la réduire , lorsque la guérison est assurée ; mais au moindre embarras dans l'estomac , il faut revenir , pendant quelques jours , à la dose entière , & même au-delà , s'il est nécessaire , pour qu'elle agisse comme un léger purgatif.

L'emploi du taffia me paroît indispensable. Cette liqueur , qui émane du sucre , possède , à ce qu'on prétend , des qualités balsamiques , qui ne se rencontrent pas dans l'eau-de-vie. Le taffia est toujours préféré pour les pansemens ; c'est un véhicule plus fort , plus puissant , plus actif.

La soupe au lait , que je continue de prendre environ deux heures après la dose , est un correctif adoucissant que je crois nécessaire.

Je fais , Monsieur , les vœux les plus ardens & les plus sinceres , pour que ce remede vous soit favorable ; j'en apprendrai le succès avec une satisfaction parfaite. Que je serois glorieux si je pouvois rendre ma guérison commune à tous les martyrs de cette infernale maladie !

Je suis , &c. *Signé* , EMERIGON.

*TROISIEME LETTRE à M. EME-
RIGON, Avocat à Marseille.*

A Saint-Pierre de la Martinique, le 18
Janvier 1777.

Vos Goutteux, mon cher frere, ne doivent pas craindre de m'importuner : je vais répondre avec plaisir, article par article, aux nouvelles questions, aux nouveaux doutes qu'ils vous ont chargé de me proposer ; mon souhait le plus flatteur est de pouvoir les faire participer au bienfait inappréciable dont je suis redevable à la Providence.

1°. Vous pouvez, cher frere, leur affirmer que je continue à jouir d'une santé parfaite : voilà mon état actuel, connu de tout le public, admiré de tous ceux qui m'ont vu dans la situation la plus triste, dans les tourmens les plus affreux.

2°. Que la chaleur du remede, & les petits ravages qu'il peut occasionner dans les premiers jours, ne les rebutent pas ; s'il pouvoit en résulter quelque inconvenient, je m'en serois appetçu pendant le cours de plus de deux années que je fais usage de ce remede. Il faut nécessairement qu'il agisse avec quelque effort pour déraciner,

pour absorber le germe de la goutte : qu'ils soient exacts à prendre leur dose , au moins jusqu'à l'expiration du temps périodique de leur accès ; qu'ils se soumettent au régime que tout malade doit observer , & bientôt ils seront délivrés d'un mal qui fut l'écueil de la constance du plus grand sectateur de la doctrine stoïcienne.

3°. Ils ne doivent faire aucune difficulté d'employer le remède pendant la violence du mal. Lorsque j'en commençai l'usage en Novembre 1774, j'étois encore dans les douleurs, & dans l'impuissance d'agir ; j'ai lieu de croire qu'il accélèra le terme de la crise ; son effet le plus sensible fut que je ne ressentis plus cette extrême foiblesse, que j'avois éprouvée à la suite des précédens accès, & que je fus plutôt rétabli.

4°. J'avois cru qu'il étoit nécessaire, même après la guérison, de persévérer dans l'usage journalier de ce remède ; mais de nouvelles épreuves m'ont fait connoître, qu'une fois l'humeur goutteuse expulsée, il ne devoit plus être employé que pour prévenir un nouvel amas de cette humeur, ce qui n'exigeoit plus la même pratique ; en conséquence, j'ai mis par degrés des intervalles entre les prises, que j'ai enfin réduites à deux

par chaque semaine : elles operent ordinairement l'effet d'un léger purgatif, sans irritation, sans gêne, sans douleur, ce qui suffit pour empêcher les humeurs de s'accumuler, & pour éloigner de moi toute espece d'inconmodités.

5°. Le savon blanc, dont j'ai parlé dans ma premiere Lettre, contribue beaucoup à détruire, à dissiper les nodus que la goutte dépose sur les jointures, & dont les suites sont si funestes. Voici la maniere de s'en servir : on le fait fondre, & l'on en forme des emplâtres, qu'on applique sur les nodosités ; j'en mettois dans des gants & dans des chausses, avec lesquels je passois la nuit ; ce qui m'a très-bien réussi ; mais il faut nécessairement a concurrence du remede intérieur, sans quoi le savon seul ne produiroit aucun effet.

6°. Non, chere frere, je ne suis pas le seul dans ce pays que ce remede ait favorisé ; tous ceux qui en ont fait un usage constant, sont radicalement guéris, & j'avois projetés de vous envoyer les certificats de douze ci-devant goutteux, que je connois, lorsque j'ai reçu de M. *Texier*, Négociant à Bordeaux, la lettre suivante.

A Bordeaux le 24 Octobre 1776.

« Monsieur, j'ai lu avec plaisir dans le
 « Journal de *Linguet*, la copie de la
 « lettre que vous aviez écrite le 8 de Fé-
 « vrier dernier à M. le Général de la Mar-
 « tinique, &c.

« Fort attaché à M. *Goris du Char-*
 « *tron*, mon ancien ami, je m'empressai
 « de lui faire part de votre lettre, & de
 « lui donner d'excellent raffia vieux de la
 « Martinique, avec lequel nous com-
 « posâmes, au mois de Juin dernier,
 « quelques bouteilles du remède: il com-
 « mença par en faire l'épreuve sur
 « un nommé *Dubois*, Employé des
 « Fermes, qui étoit retenu dans sa mai-
 « son depuis long-temps par la goutte.
 « Le remède opéra assez promptement,
 « & M. *Goris* eut la satisfaction de voir
 « venir chez lui *Dubois*, pour le remer-
 « cier: cela le détermina à faire usage
 « lui-même du remède, qui l'a prompte-
 « ment mis en état d'agir, tandis qu'il
 « avoit crain, par les cruelles attaques
 « qu'il a eues l'hiver dernier, d'être con-
 « damné à garder la chambre le reste de
 « ses jours. Il ne cesse de me remercier,
 « & de me témoigner l'obligation qu'il
 « vous a de m'avoir mis à même de lui
 « indiquer ce remède. Ce succès m'a
 « engagé d'en composer encore avec

» quelques bouteilles de taffia qui me
 » restoient, afin d'en offrir aux pauvres
 » goutteux qui y auroient foi; & pour
 » leur inspirer plus de confiance & leur
 » devenir plus utile, je prends la liberté
 » de vous prier de me marquer si votre
 » guérison se soutient bien, & si vous
 » connoissez quelqu'autre personne qui
 » soit guérie: j'espère que vous excu-
 » rez la liberté que je prends en faveur
 » du motif qui me fait agir, & que vous
 » voudrez bien joindre à cette bonté,
 » celle de me faire composer avec le
 » meilleur taffia & la meilleure gomme
 » que vous pourrez vous procurer, vingt-
 » cinq à trente bouteilles de ce remede,
 » &c. *Signé, PIERRE TEXIER* ».

La prompte guérison des deux Gout-
 teux mentionnés dans cette lettre, pa-
 roît suffisante pour établir généralement
 une entière confiance au remede qui l'a
 opérée, d'autant plus qu'elle dissipe le
 doute formé sur la différence du climat.

Depuis que je fais usage de ce remede,
 j'ai toujours présumé qu'il produiroit
 par-tout les mêmes effets, & je crois aussi
 que la chaleur doit être beaucoup plus
 supportable en Europe que sous notre
 zone torride.

Le pouvoir de ce remede n'est point
 borné à la seule guérison de la goutte, il

rend encore à l'humanité d'autres services bien essentiels, suivant le certificat que vous allez lire.

« Je soussigné, Chirurgien Juré, breveté de Son Altesse Sérénissime Monseigneur l'Amiral, déclare avoir traité M. *Emerigon*, Procureur du Roi, dans différens accès de Goutte, dont le dernier, sur la fin de 1774, fut des plus longs & des plus cruels; ce qui m'a mis à portée de faire des observations sur les effets de l'anti-goutte, dont il a fait usage: j'ai lieu de croire que ce Remede est le spécifique que la Médecine cherchoit en vain depuis plusieurs siècles; sa guérison, celles de plusieurs autres Goutteux & cacochymes, m'ont fourni la preuve la plus satisfaisante de son efficacité: il agit également contre la Sciatique, Rhumatisme, Catarrhe, & autres maladies qui naissent des flegmes, étant à ma connoissance, que plusieurs personnes affligées depuis long-temps de ces maladies, ont été guéries sans retour, par l'usage de ce remede; en foi de quoi j'ai donné le présent certificat. A St. Pierre Martinique, le 15 Janvier 1777. *Signé*, LOUSTAU ».

Quoique ce remede paroisse violent, je connois, dans ce bourg, plusieurs dames d'un tempérament délicat, qui

en ont fait un long usage, sans en ressentir aucune incommodité.

Une de ces Dames, qui l'employoit avec succès contre la pituite, a été agréablement surprise de voir fondre, & se dissiper entièrement, une loupe qu'elle avoit sur un œil, & qui avoit résisté à tous les remèdes : elle m'a dit que toutes ses précédentes grossesses avoient été fâcheuses, & que sa dernière a été des plus heureuses ; ce que son Accoucheur attribué au remède, dont elle a continué l'usage, quoiqu'enceinte, & dont elle use encore avec avantage, étant nourrice.

Un Goutteux qui n'en prenoit que pour la Goutte, a la satisfaction d'être guéri de ce mal, & de voir de jour en jour diminuer une ancienne & grosse loupe, qu'il a sur la joue, de manière qu'il a lieu d'espérer d'en être bientôt tout-à-fait délivré.

Des coliques de toute espece, des ulceres les plus invétérés, ont été guéris par ce remède. Plusieurs habitans l'emploient utilement pour leurs Negres, attaqués de la maladie qu'on nomme ici mal d'estomac, ou dissolution de sang.

Enfin, je puis attester en sa faveur, qu'après avoir été pendant long-temps valétudinaire ; qu'après avoir essuyé toutes

DE M. EMÉRIGON. 441
les rigueurs de la Goutte, je réunis à
65 ans, presque tous les attributs du
bel âge, vigueur, embonpoint, agilité,
bon appétit, faciles digestions, sommeil
doux & tranquille, avec espoir de jouir
long-temps de tous ces différens avan-
tages, & d'être exempt des infirmités
de la vieillesse.

S U I T E

*De la Réponse de M. BACHER,
à M. CARRERE, &c.*

AVANT que de quitter ce Catalogue boursoufflé
de ce qu'on a trouvé dans plusieurs catalogues de
livres, sur l'exactitude desquels on fait qu'il ne
faut pas compter, nous ferons encore quelques
observations.

Pag. xxvij. CROIX DU MAINE, (Fran-
çois DE LA). Il étoit nécessaire assurément de
consulter cet Auteur, dans l'édition *in-folio* de
sa *Bibliothèque*, imprimée en 1584; mais on
ne devoit pas négliger d'avoir recours aussi à la
nouvelle édition *in-4°*. publiée par M. Rigoley
de Juvisy, en 177..... On y auroit trouvé
des anecdotes, dont quelques-unes eussent bien
figuré dans le nouveau Dictionnaire historique.
Si M. C... eut seulement su que cette édition
de la *Croix du Maine* existât, auroit-il laissé
échapper l'occasion de l'inscrire au nombre des
ouvrages qu'il a consultés? Ce que nous disons
à l'égard de la Bibliothèque de la *Croix des*

Maine, doit s'appliquer aussi à la Bibliothèque de *du Verdier*, dont M. *Rigoley* a donné également une nouvelle édition *in-4°*, que M. C... n'a point consultée faute de l'avoir connue. Il ne s'est servi que de la première édition, 1584, *in-fol.*

Pag. xxviiij. FREIND. Ce médecin anglois a composé, en sa langue une *Histoire de la Médecine* (*Part. j.* London, 1725. *Part. ij.* London, 1726. *in-8°*) Nous en avons deux traductions françoises. M. C... reconnoît qu'il s'est servi de celle de COULET, tandis que celle de SANAC est plus estimée. Est-ce donc que l'Auteur de la *Bibliothèque Littéraire* n'auroit pas eu connoissance de cette dernière version, ou bien l'auroit-il crue inférieure à celle de Coulet? En ce cas, on lui auroit su très grand gré d'avoir rendu compte de ses motifs de préférence. Il y a cependant une version latine qui l'emporte sur les deux traductions françoises: elle est dûe à Jean Wigan: on la trouve dans le Recueil des *Ouvrages de Freind. Londini*, 1733. *in-fol.*, & dans l'édition de Paris, 1735, *in-4°*.

Mais si quelqu'un observoit malignement que l'original anglois devoit être consulté à l'exclusion même de la meilleure des trois traductions, & que ce recours à la version de Coulet pourroit faire douter que M. C... fût en état de lire en anglois, nous prendrions hautement sa défense, & nous dirions que la langue angloise lui est aussi familière que la latine, & peut-être même que la sienne propre. En effet, celui qui a bien pu consulter (comme M. C... déclare l'avoir fait) le *Catalogue des Ouvrages Chymiques*, composé en anglois par COWPER; un *Essai sur l'état des Médecins chez les Anciens*, par LAMOTTE; une *Histoire abrégée de l'Anatomie*, par NORCOTE; une *Histoire*

Littéraire d'Oxford, in-fol. 2 vol. par WOOD, quatre ouvrages écrits en anglois, étoit bien capable de faire dans l'original de *Freind* les extraits dont il avoit besoin. D'ailleurs, ce doute seroit d'autant plus mal-fondé, que M. C..., qui méditoit depuis long-temps ce grand ouvrage, dont il donne les deux premiers volumes, fait quatre autres langues : nous convaincrions les incrédules (s'il pouvoit s'en trouver) en les renvoyant au Catalogue même des livres consultés par notre Auteur, qui rapporte

1°. Les titres des Ouvrages de CALVI, de CORTE, de CRASSO, que pourtant il nomme *Crassus*, le croyant peut-être un descendant de l'ancienne & illustre Famille Romaine de ce nom ; de GIMMA ; de MAFFET ; de NEGLI ; de NICODEMO ; de PANELLI ; de PICINELLO ; de RICCHI ; de TAFURI ; de TOPPI ; d'ULIDOS ; c'est ainsi qu'on trouve écrit ce nom, inconnu certainement à tous ceux qui le liront ; tous auteurs italiens, lesquels ont composé en leur langue.

2°. Le titre d'une *Bibliothèque du Portugal*, écrite en Portugais par BARBOSA MACHADO,

3°. Les titres des Ouvrages de MARCILLO, de RODRIGUEZ, de VILLA, qui, tous Espagnols, ont suivi l'idiome de leur pays. A l'égard de ce dernier (VILLA) qui a fait la vie des douze Princes de la Médecine, nous félicitons M. C... d'avoir pu se le procurer. Cet avantage n'a pas été pour nous, en faveur de qui on a parcouru inutilement en 1768 & 1769 les boutiques des Libraires de Madrid & de Burgos, ville dans laquelle Dom Antonio, dans sa *Bibliotheca Hispanica*, nous avoit appris qu'il fut imprimé l'an 1647 in-8°.

4°. Les titres d'une *Biographie* en 3 vol.,

444 RÉPONSE DE M. BACHER

composée en allemand par BALDINGER ; ceux de deux Ouvrages de MOEHZEN en allemand , & celui de ROHR , écrit dans le même idiôme.

Qu'on juge , après cela , si quelqu'un pouvoit entreprendre , avec plus de facilité ; une Histoire universelle de la Médecine , qu'un Médecin François , capable de profiter des recherches faites par des Savans de toutes nations , Anglois , Italiens , Portugais , Espagnols , Allemands , si l'on songe que ce Médecin sait encore le françois & le latin , on voit qu'il possède sept langues. Mais remarquons qu'il ne fait nulle mention de tant de connoissances réunies dans l'article de dix pages qu'il s'est à lui-même consacré dans les deux premiers volumes de sa *Bibliothèque* , trait de modestie qui rehausse & les honneurs qu'il nous conte avoir reçus , & l'éclat de son mérite.

Le Public a droit d'être surpris que M. C . . , qui est versé dans la connoissance de tant de langues , n'ait pas tenu ce qu'il annonce & dans son *Prospectus* & dans le frontispice même de son Ouvrage , où l'on voit : *Bibliothèque... contenant... le Catalogue... des Ouvrages... le jugement qu'on doit en porter...*

L'avantage qu'il a de lire l'anglois , le mettoit à portée de faire connoître à tant de Médecins , instruits d'ailleurs , mais qui ne savent que leur langue & celle des Romains , le mérite des Ouvrages composés par les Médecins d'Angleterre , & de présenter l'exposition de leurs sentimens , l'histoire de leurs découvertes : (ces mots , qui se lisent aussi au frontispice de la *Bibliothèque* , ne forment-ils pas un engagement sur lequel nous devions compter ?) Cependant on nous annonce , sans aucune notice , les recherches sur les causes des maladies putrides , par WILLIAM ALEXANDRE ; la nouvelle Phar-

macopée Angloise, par JACQUES ALLEYNE; les *Observations sur le traité des vertus de la ciguë pour la cure des cancers*, par JEAN ANDRÉ; un *petit traité de Botanique*; dans lequel on examine en quoi les plantes dépendent de certaines constellations, par ANTOINE ASCHAM; la *liqueur alchaeft*, ou *Discours sur le dissolvant de Paracelse & de Van Helmont*, par JEAN ASTELL; un *Essai sur les effets de l'opium considéré comme poison*, par JEAN AWSITER; un livre intitulé *le Chirurgien de Vaisseau*; par JEAN ATKINS, tous ouvrages écrits en anglois.

On ne nous donne également que les titres d'un bon nombre d'Ouvrages composés en Italien; tels sont, par exemple, celui-ci d'un JEAN (il faut Jacques) AFFINATI, lequel a pour titre *Il muto che parla; dialogo ove si tratta dell' excellenxe e de' diffetti della lingua umana*. In Venet. 1602. in-8°. Voilà un livre mis au nombre des Ouvrages de Médecine. On ne voit pas trop par quel endroit; il y a quelques années, qu'un autre Médecin l'inscrivit parmi ceux qui enseignent l'art de faire parler les sourds & muets, classe auquel il ne paroît nullement appartenir, mais à la classe des moraux, comme l'insinue le titre, qui littéralement signifie *le muet qui parle*, *Dialogue dans lequel on traite de l'excellence & des défauts de la langue humaine*. Jamais la langue de l'homme, considérée physiquement en Médecin, ou en Physiologiste, ou en Anatomiste, n'a pu avoir l'excellence en parrage, mais bien dans le moral. Ajoutons à ceci qu'on trouve de ce Jacques Affinati deux autres productions, qui semblent confirmer notre observation; le premier, intitulé: *Il mondo al roverscio e sossopra*, in 4 Dialoghi. Venet. 1602. in-8°, c'est-à-dire, *le monde à la renverse & sens dessus dessous*, en quatre

446 RÉPONSE DE M. BACHER

Dialogues, &c. . . . Quant au second, il a paru sous ce titre : *Montaigne sainte, qui est un traité des afflictions & de leurs remèdes*. Paris, 1606. in-8°. C'est probablement une traduction en notre langue. Telles sont les méprises où l'on tombe quand on puise à droite & à gauche, & qu'on ne juge des ouvrages que par le titre.

Revenons aux livres italiens annoncés sans notices ; ce sont encore l'*anti-lucerna fisica* . . . & le *Trattato della sovrana Medicina* . . . par J. FR. AGGRAVIUS (il falloit écrire *Aggravio* ; *Discorso sopra la natura e complessione umana*, par LIVIO AGRIPPA, ouvrage qui, peut-être, est plus moral que physiologique ; la *Fisiologia chimica* de P. FR. ALBERGHETTI ; la *Critologia medica* de P. JOS. ALBERIZZI ; *neuf Traités* d'ANDRÉ ANDALORUS ; l'*Anatomico in Parnasso* de LUC FRANÇ. ANDERTINI, qu'on nomme dans le Supplément ANDERLINI ; ainsi que ceux de JOS. ANTONIN, dont la terminaison n'est point italienne ; de FR. ARCADIO ; de FABR. ARDIZZONI *sur la peste* ; de deux traités de P. FR. ARELLAN, dont la terminaison n'est pas italienne ; de GAÉTAN ARIZZARRA *sur la vérole* ; de J. FR. ARQUATUS, *sur l'hygiène* ; de LOUIS ARRIVABENUS (ou plutôt *Arrivabene*) ; de J. B. ANFÒSSI ; d'HYACINTHE DE L'ASCENSION :

Comme M. C... a trouvé, sans doute, peu d'Auteurs Médecins dans la *Bibliothèque du Portugal*, qu'il a consultée, son Dictionnaire doit donc en contenir aussi fort peu : parmi ce petit nombre, il donne au mot ANTOINS (Caétan de S.) le titre de la *Pharmacopœia Lusitana reformatâ*, qu'il auroit dû faire connoître, & apprécier.

L'Espagne a fourni plus d'Ecrivains à M. C... mais il n'a pas jugé qu'il fut sans doute nécessaire de suivre littéralement son plan ; en

conséquence, il s'est contenté d'indiquer les titres des Ouvrages composés par GOS. ALCINET, *nom qui n'est guere espagnol* ; par DIDACE-ALVAREZ CHACON ; par BLAISE-ALVAREZ DE MIRAVALL ; par ANTOINE AMIGUET, dont la terminaison n'a rien de l'espagnole ; par FRANÇ. ARCADIO ; par ARIAS DE BENAVIDEZ ; par MARTIN DE ARREDONDO ; par HENRI ALSARO. Ces articles fort courts sont tout faits dans la Bibliothèque de Dom ANTONIO, d'où *Manget* les a tirés pour les insérer dans la sienne, de laquelle ils ont passé dans le Dictionnaire de *Moréri*.

On fait que les Allemands ont beaucoup d'Ouvrages de Médecine, écrits dans leur langue maternelle ; M. C... qui, de son propre aveu, s'est servi pour son Dictionnaire de beaucoup de livres en idiôme germanique, lequel lui est conséquemment familier, n'a pas été prodigue de notices à l'égard de plusieurs traités qu'il indique : de *deux*, par exemple, qui sont d'HENRI-GASP. ABEL ; d'un d'ERNEST-DANIEL ADAMS ; de *trois* de JEAN AGRICOLA ; d'un de P. AHLWARD ; d'un de SEBAST. ALBIN ; d'un de FERD. JACQ. ARAND.

Voilà donc très-exactement cinquante traités annoncés sous la seule lettrine A, qu'on ne connoît que par le titre ; & il y en a bien d'autres écrits en latin ou en françois, sur lesquels on est aussi court. Et M. C... trouve mauvais que nous ayons observé dans notre Journal de Décembre, qu'on ne rencontre point dans sa Bibliothèque, comme on s'y attendoit pourtant, ces notions importantes & désirées sur le plan & la distribution des Ouvrages, & qu'un très-grand nombre n'y sont pas jugés. Si le fait est vrai, comme on n'en sauroit douter, falloit-il que nous dissions le contraire ? falloit-il que

448 RÉPONSE DE M. BACHER

nous trompassions le public ? nous qui savions que sous la lettrine A , de la nouvelle *Bibliothèque* ; lettrine qui comprend seulement 266 pages , il n'y avoit que 581 articles , & 39 pour le supplément , ce qui fait en tout 620 articles ; nous qui savions que dans la totalité de ces articles , on indiquoit onze cents quatre-vingt-sept traités imprimés ; mais que de ces traités , il y en a 926 dont on ne donne absolument que le titre abrégé ; qu'ainsi il y en a seulement 261 sur lesquels on s'arrête un peu plus , sans être fort instructif ; nous qui savions que de ces 261 traités , il s'en trouve à peine la moitié dont on présente une notice analytique , d'après laquelle le Lecteur croie pouvoir se faire de l'ouvrage une idée , nous ne disons point exacte , mais passable ; nous qui savions encore très-certainement que de ces onze cents quatre-vingt-sept *Ouvrages annoncés* , M. C... par lui-même , & par les manuscrits si vantés de M. son pere , n'en avoit pas connu la huitième partie ; nous qui savions enfin , après un semblable examen sur la lettrine B , que mais arrêtons-nous ici pour le moment ; n'anticipons rien , afin de ne point mettre de confusion dans nos remarques , & achevons de parcourir le Catalogue des Auteurs consultés.

Pag. xxx. JUSTUS (Wolfgangus). *Chronologia* , &c. . . Francof. 1556. in 8°.

Depuis long-temps ce livre est devenu rare. Un des savans Historiens de la Médecine , *LeClerc* , le disoit déjà tel , il y a cinquante ans. Mais ce n'est pas seulement en France que ce livre est rare , c'est en Allemagne même. *Kestner* , qui écrivoit en 1746 , met cette chronologie de *W. Justus* au nombre des livres très-rares. Nous connoissons une personne qui le cherche depuis quinze ans , sans pouvoir même
réussir

réussir à le voir. Nous devons vous féliciter, Monsieur, d'avoir été plus heureux. Mais si vous l'avez pris pour guide, il doit se trouver dans votre Ouvrage bien des anachronismes; car personne n'est plus fautive dans les dates que *Wolf. Justus*. On peut s'en convaincre en consultant *Van der Linden*, qui a rapporté, d'après lui, la plupart des courtes notices qui regardent les Médecins. Quiconque les copieroit dans *Van der Linden*, qui cite son garant, pourroit, à la rigueur, s'autoriser du même garant: mais, dans le fait, il en imposeroit, si, n'ayant jamais vu cette chronologie, (qui ne vaut absolument rien) il la mettoit parmi les Ouvrages qu'il a consultés, pour donner un peu de relief à son érudition.

Page xxx. KESTNER (Christ. Guill.) Si M. C... ne mettoit point sa *Bibliotheca medica* au nombre des Livres qu'il a consultés, on pourroit douter qu'il la connût; car, 1°. au lieu de copier ces mots *Jena 1746. sumptu Christ. Henr. Cunonis*, il écrit *Jena APUD AMONEM*. 2°. Il ajoute qu'elle est en deux volumes, ce qui n'est pas exact; elle est, à la vérité, divisée en deux parties, *in duos tomos distributa*; mais ces deux parties ne forment qu'un seul volume de 728 pages, sans compter la préface, & l'index des Auteurs.

Ibid. KNOBLE (Fred.) Comme M. C... déclare que la dissertation de cet Auteur, de *artis obstetricia-historia* qu'il a consultée, est sans date, nous aurons au moins le plaisir de lui apprendre que cette date est 1738.

Page xxxj. LENGLET DU FRESNOY. On annonce ici son *histoire de la Philosophie hermétique*, en commettant deux fautes. 1°. On la dit imprimée à la Haye, chez Gosse, en 1742. Tout le monde sait pourtant très-bien qu'elle porte au frontispice à Paris, chez Constelier,

450 RÉPONSE DE M. BACHER

avec approbation & privilège du Roi ; mais notis observons qu'une partie de l'édition ayant été depuis achetée par Nyon, celui-ci a fait renouveler le frontispice, où on lit ; à Paris, Nyon, 1744. Quand on supposeroit qu'il existe une édition de la Haye en 1742, en l'indiquant, M. C... ne devoit pas oublier celle de Paris de la même année, qui est l'originale. 2°. On présente cette *histoire de la Philosophie hermétique*, comme étant en cinq volumes, tandis que très-certainement elle n'en a que trois. Comment peut-on se méprendre si souvent à l'égard de livres qu'on a sur son bureau, en travaillant, dans sa bibliothèque, ou au moins très-fréquemment sous les yeux ?

Ibid. LIND. Son Catalogue des Auteurs sur le Scorbut, ne forme pas, comme l'avance pourtant M. C... le *deuxieme volume* de son Traité ; il fait seulement partie de ce deuxieme volume. Dira-t-on que ce soit la même chose ?

Pag. xxxiiij. MONTALBAN (Qvide). Vous annoncez, Monsieur, la *Bibliotheca Botanica*, comme un Livre que vous avez vu. Vous deviez donc savoir que l'édition de la Haye n'est pas une édition séparée ; mais qu'elle fait partie de la *Bibliotheca Botanica* du savant M. Séguier, qui a jugé à propos de l'ajouter à la fin de son Ouvrage. Il falloit donc en avertir, si vous vouliez que l'on fût persuadé qu'elle étoit ou qu'elle avoit été entre vos mains. Car enfin, on pourroit croire que la *Bibliotheca Botan.* de Montalban ou Montalbano est un livre isolé, imprimé en 1741 ; livre qu'on chercheroit pourtant en vain sous cette date, & séparément. Elle est toujours unie à celle de M. Séguier, qui parut non en 1741, mais en 1740. Quant à la premiere édition de la *Bibliotheca* de Montalbano, elle parut à Bologne

en 1657, in-24. Ce dont vous deviez avertir, M. Ségur, ayant observé qu'elle se trouvoit à la Bibliothèque du Roi, où vous dites avoir fait des recherches, & une ample moisson de découvertes. Cette édition de 1657 n'est pas du nombre; c'est que quand on se presse un peu trop, on ne sauroit tout voir.

Pag. xxxv. ROTHSCHOLTZIUS (Freder.) Il est très-singulier, Monsieur, qu'à l'égard d'un Auteur qui vous est aussi connu, (puisque vous avez eu ses Ouvrages entre les mains, & que vous y avez fait une ample moisson de découvertes,) vous vous trompiez au point d'en faire deux hommes différens. En effet, 26 lig. plus loin, page xxxvj, (l'intervalle est court) vous le représentez sous le nom de SCHOLTZIUS (Frédéric-Roth.). L'erreur ne sauroit venir d'un profond Bibliographe, qui prône l'étendue de ses recherches, & qui n'a rien négligé pour rendre son Ouvrage complet. (Pag. xv.) : nous la rejetterons donc toute entière, & avec plaisir; sur l'inexactitude des faiseurs de Catalogues, auxquels on s'en rapporte quelquefois trop aveuglément. Une preuve bien grande que ces rédacteurs à la journée vous ont trompé, c'est que vous annoncez le Catalogue de Roth-Scholtz comme un Ouvrage en prose, tandis qu'il est seulement la suite d'un autre intitulé : *Veterum sopherum sigilla & imagines, cui accessit Catalogus librorum, variarum, &c.* 1732, in-8° : le premier Traité est de 48 pag. & le Catalogue de 16. Il y auroit encore trois ou quatre observations à faire sur les Ouvrages de vos Rothscholtzius & Scholtzius; mais nous sommes pressés d'arriver à la fin de votre Catalogue, sur les précieuses richesses duquel est fondé le mérite étonnant de votre Bibliothèque Littéraire.

452 RÉPONSE DE M. BACHER

Pag. xxxvij. STROLOBERG, de Medicis Monspessulanis. Noriberga 1625, in-12. Qui pourroit deviner aisément, à moins que d'être bien versé dans l'Histoire des Médecins, qu'au lieu de *Stroloberg*, il faille STROBELBERGER ? Si ce n'étoit ici qu'une erreur typographique, le titre du Livre, au moins, seroit fidèlement indiqué ; mais de la manière dont il est énoncé, ne seroit-il pas permis de présumer que l'Ouvrage, dont il s'agit, n'est pas plus connu de M. C... que l'Ecrivain qui l'a composé ? Contentons-nous, pour le moment, d'en donner le titre : *Joh. Steph. STROBELBERGERI Historia Monspelienfis, in qua tum urbis Monspelicae, tum Schola ejusdem celeberrima brevis descriptio ac vita illustrium ejusd. Professorum, quin & accipienda ibidem Doctora ritus & privilegia recensentur. Norimbergæ 1625, in-12.*

Pag. xxxviii. ULIDOS (Nicole-Paschal). Voici encore le nom d'un Ecrivain furieusement défiguré & méconnoissable, bien que M. C... nous le donne pour un Auteur qu'il a souvent feuilleté, & dans lequel il a puisé quelques-unes des différentes choses qui rendent sa *Bibliothèque* curieuse, instructive, savante, &, pour nous servir de ses propres termes, (lorsqu'il l'apprécie modestement lui-même) l'Ouvrage le plus parfait de tous ceux qui ont paru dans ce genre. PRÉF. du I. vol. pag. xv. lignes 24 & 25. Cet ULIDOS, où M. C... a trouvé des renseignemens sur les Médecins Italiens de Bologne & sur leurs écrits, est connu dans l'Histoire Littéraire, sous le nom d'ALIDORI. Il occupe, comme on voit, dans le Catalogue de M. C..., une place bien éloignée de celle qu'il devoit avoir.

Qu'on ne croie pas néanmoins que ce soit là toutes les observations à faire sur cet imposant

& fastueux Catalogue ; piece de rapport, hors-d'œuvre posé ici parce qu'on sentoît (trop tard pourtant) & l'utilité, la nécessité même de consulter tous ces écrits, sans compter 500 autres pas plus connus, & le besoin bien réel de disposer favorablement le Public en faveur d'un Ouvrage qui peche par les fondemens. Nous pourrions aisément grossir du double, & peut-être du triple, le nombre de ces observations déjà multipliées ; mais il est temps de parcourir l'Ouvrage même de M. C..., dont nous portons notre jugement (*Journ. de Décembre 1776. pag 561*).

PRIMÒ : nous avons dit sans aigreur, & en louant même les *talens*, l'*esprit*, les *connoissances* de M. C... : on peut assurer qu'il manque dans cette Bibliothèque bien des Auteurs.

M. CARRERE, qui regarde cette assertion de notre part comme une imputation, sinon fautive, au moins avancée au hasard, prend feu, &, dans son transport réfléchi, nous adresse ces paroles :

« Vous me taxez d'avoir oublié beaucoup » d'auteurs ; cela ne suffit pas ; vous ne pouvez » vous justifier qu'en les faisant connoître ». Voy. sa lettre imprimée pag. 4.

C'est-à-dire, suivant M. C..., que l'observation, que nous avons faite, est mal-fondée, & qu'il prétend n'avoir oublié aucun des Médecins qui ont écrit. Cette apostrophe, prononcée d'un ton magistral qui ne nous a point étonnés, n'annonce-t-elle pas la confiance ; disons mieux, la certitude d'un Bibliographe de la première volée, qui connoît non-seulement tous les auteurs qui l'ont précédé, & qui existent aujourd'hui, mais encore tous les ouvrages qu'ils ont produits. Cependant, bien que nous n'ayons pas, à cet égard, des connois-

454 RÉPONSE DE M. BACHER

sances aussi vastes & aussi étendues, & que nous soyons même encore (comme nous le diriez agréablement M. C...) des hommes nouveaux dans l'empire de la littérature médicale, nous allons essayer de diminuer cette confiance d'un Athlète exercé, & lui montrer qu'on peut souvent apprendre d'un homme qu'on croit un ignorant, & avec lequel on semble dédaigner d'entrer dans l'arène. Mais quand nous pourrions, en fait d'histoire littéraire de la Médecine, marcher sur la même ligne avec M. C..., dont nous reconnoissons volontiers la supériorité, nous nous garderions bien d'en tirer vanité. Le vrai Savant n'est pas présomptueux; ce qu'il a appris par ses lectures & par ses veilles, lui montre, d'une manière très-claire & humiliante pour lui, combien il ignore de choses. *Socrate*, l'oracle de la Grèce, qui formoit la jeunesse d'Athènes, & dont les connoissances étoient surprenantes, disoit que tout ce qu'il savoit, étoit qu'il ne savoit rien.

Indépendamment des omissions qu'un anonyme, instruit de l'histoire littéraire de la Médecine, a démontrées bien réelles dans la *Bibliothèque littéraire* (*Journ. Encyclop.*) voici celles que nous trouvons, en comparant nos anciennes notes, prises au hasard, avec les articles de ce nouveau Dictionnaire; si complet en apparence, & cependant si défectueux.

ABEGG (J. Henr.) *de fistula ani.* Basilæ, 1722. in-4°.

ABEL (I. I. A.) *Beschreibung von der epilepsie, oder Schwehren noth.* Altenberg, 1713. in-8°.

M. Carrere a bien connu un Médecin de ce

nom, lequel a pour prénom *Henri-Gaspard* ; mais il a omis celui-ci de même que le suivant.

ABEL (Theod.) *de vomitu*. Lugd. Bat. 1737.

ABELDING (Adr. ab) *de dysenteria*. Lugd. Bat. 1709, in-4°.

ABRAHAM, Sieur de la Framboisiere. Ce Médecin, qui a beaucoup écrit, devoit être placé sous la lettrine A ; car son nom de famille est *Abraham*. La *Bibliothèque littéraire* a été annoncée en 1775 de manière à faire croire que le manuscrit, capable de former huit volumes, étoit tout prêt à imprimer, M. Carrere devoit donc savoir le véritable nom de celui dont, sans doute, il se proposoit de parler sous la lettrine F, au mot *Framboisiere*, où pourtant il sera déplacé.

ABU-ZACHARIA-JAHIA-BEN-MOHAMED-BEN-AHMAD, de Séville. Il a composé un Code d'agriculture en 34 chapitres : le 31^e est consacré aux oiseaux de basse-cour ; les 32 & 33 aux haras des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux, & à l'art de l'équitation ; dans le 34^e il a rassemblé ce qui concerne la médecine vétérinaire. Voy. CASIRI, *Biblioth. mss. escur.* n°. 901, un des Ouvrages que M. C... nous dit avoir consulté, puisqu'il est dans son Catalogue.

ACCREZZA. *Ross-artzney-mittel*, &c. Coethen, 1754. Remedes pour les maladies des chevaux.

ACHRELIUS. (Daniel) *Dissertatio historico-physica de cetis*, 1683, in-8°.

Cet auteur n'est pas le même que celui dont

456 RÉPONSE DE M. BACHER

M. C... fait mention dans son Supplément ; pag. 516 , & qui est nommé ACREL (Olof).

ACXTELMEIERS (Stanislas Rheinhardt). *Des aus der Unwissenheits Finsternuss eretteten natuerlichts.* 1715. in-4°. Première partie de la lumière de la nature sortant des ténèbres de l'ignorance.

Cette date de 1715 indique sans doute une édition postérieure à cette première Partie ; car nous en voyons une avec la date de 1699 à Ausbourg. On trouve la deuxième Partie , ainsi que la troisième & la quatrième , en l'année 1700 , in-4°. Il a paru depuis une cinquième Partie , dont nous ignorons la date. Cet ouvrage , au reste est cité par POTT. Voy. la traduction de ses dissertations par M. de Machy , TOM. IV. pag. 449 , où le traité d'Acxtelmeier paroît avoir encore été imprimé en 1706.

ADAM (Jerem). *De hepatitis.* Altorf. 1720 , in-4°.

Nous avertissons que M. C... a dit quelque chose de trois *Adami* ; mais il n'a pas connu celui-ci , ni les deux suivans.

ADAM ADAMIUS. *De thoracis vulneribus ; de immodico menstrui profluvio.* Basileæ , 1604. in-4°.

ADAMI. (J. Henr. Christian.). *De materia calcaria post diuturnam arthritidem per vesicam urinariam educâ observatio singularis.* Lubenæ , 1740 , in-4°.

— *De usu arenae externo in curandis quibusdam morbis , præcipuè ad illustrandum aliquem Symmachi locum lib. viij. epist. 45.* Lips. 1734. in-4°.

ADAMI (Andreæ). *Dissertatio exhibens partem*

tertiam formularum. Vindobonæ , Trattner , 1762. in-8°. (de 90 pag.)

Pour celui-ci nous assurons qu'on ne le voit point dans la *Bibliothèque littéraire*.

ADELBURNER (Michael). *De pulmonum fabricâ , usu , variisque , quibus affliguntur , incommodis.* Altorf. 1738. in-4°.

ADOLPHUS (Joy.). *De dolore.* Lugd. Batav. 1739. in-4°.

Comme nous faisons profession d'être toujours de bonne foi , nous reconnoissons que M. C... a connu un *Adolphus* ; mais il est différent de celui-ci.

ÆDES (Joh.). *De empyemate.* Ultraj. 1653. in-4°.

ÆGIDIÏ de Vadis. *Dialogus inter naturam & filium Philosophiæ : accedunt tractatus varii , &c.* Francof. Saurius. 1595. in-8° (de 150 pag.)

Cet ouvrage se trouve à la Bibliothèque du Roi , où M. C... conte avoir fait une ample moisson de découvertes. Il est coté ainsi , T. 4008.

La première partie de ce Livre se voit dans le tom. ij. du *theatr. chymic.* 1659. à pag. 81 ad 109 . . . & au tom. ij. de la *Biblioth. chym.* de Manget , pag. 326.

Les deux *Ægidius* qui ont chacun un article dans la *Bibliothèque littéraire* , sont autres que celui-ci.

ÆSCHER (Joh. Casp.). *De unguibus & pilis.* Basileæ , 1733, in-4°.

AGNOSTUS (Irenæus). *Liber T , oder portus tranquillitatis.* 1620. in-8°. ROSE CROIX en allem.

458 RÉPONSE DE M. BACHER

AGOSTI OU AGROSTI (Leon.) *L'antimedicina che agli infermi non si de' traer di sangue, ne prohibir il vino, ne dar medicina.* Bergamo, 1654, in-4°.

Il medico di grandi. Bergamo, 1654, in-4°.

M. Haller, qui dans son *Stud. medic.* annonce deux fois ces deux ouvrages, Savoir, page 891 & pag. 974, pense que ce sont des satyres : *videntur satyra.* Mais comme elles tiennent à l'histoire de la médecine, il ne falloit omettre, dans le nouveau Dictionnaire, ni ces satyres ni leur auteur.

AGUILERA (Ant. ab), dot. med. *Exposicion sobre las preparaciones de Mesue.* Compluti, 1569, in-8°.

AHLERS (Cyriac.) *Observations concerning the Woman of godalming.* London, 1726, in-8°.

AILLEBOUST (D'). Son mérite n'est point équivoque, puisqu'il lui valut la confiance de *Henri le Grand*, qui le choisit pour son premier Médecin. D'Ailleboust auroit donc bien dû avoir place dans la *Bibliothèque littéraire*. Comment le nom d'un Médecin François, qui a occupé le poste le plus honorable de l'art, est-il resté inconnu à M. C... , qui a tant lu, tant visité de bibliothèques, tant parcouru d'Historiens ? Lui sur-tout qui met au nombre des ouvrages qu'il a consultés, la *Bibliothèque de la Croix du Maine*, dans laquelle il est fait mention de ce médecin. Cependant nous avouons que D'Ailleboust se trouve dans la compilation de M. C.... Mais il y est d'une manière si méconnoissable, qu'on peut dire qu'il y manque. C'est de lui qu'il s'agit au mot *ALBOS*, pag. 73. Personne assurément ne s'en d'uteroit, ni peut-être M. C... lui-même, si nous n'en avertissions pas. Le récent historien a trouvé quelque part *Albosius*,

bien que *Roussel* (qu'il nomme mal *Roussel*) écrive constamment *Alibosius*. [VID. *ὁρροποροτοξίας assertio historiologica*. Par. 1590.] ; & il en a conclu qu'en ôtant à ce mot la terminaison latine, le véritable nom de l'auteur devoit être *ALBOS*. Un biographe, pour lequel rien n'est nouveau dans la littérature médicale, faire cette méprise ! la chose seroit inconcevable, si elle étoit la seule en ce genre, ou dans des cas peu différens.

AKERMANN (J. Fer.). *De morbo & sectione (viri) fulmine nuper adusti*. Kiel, 1771. in-4°. Ce rapport ou observation est aussi en Allemand.

ALAMANNI (Luigi) *Girone il cortese. Poema in-4°*. livre assez rare, dit l'Abbé Lenglet du Fresnoy, & que l'on prétend être un roman chymique. Il a été traduit en françois & n'est pas commun. Cet auteur a encore écrit sur l'agriculture.

ALANUS : JOD. GREVERI *Secretum & Alani dicta*. Lugd. Bat. Plantin 1599. in-8°. (de 86 pages) & se trouve dans la Collect. alchym. allem. de 1605 & 1747. avec Bernard Trévisan, & au tom. 3 du théâtre chym. pag. 720.

ALBERTI (Joh.) Wimpinci. *De concordia hippocraticorum & paracelsistarum libri magni excursionones deffensiva, &c...* Recusa Argentinae per Car. Kieffer, 1615. in-8°. (de 44 fol. non chifrés.) La Préface est datée de 1568.

ALBERTINI (Hippol. Franç.) membre de l'Académie de Bologne, a écrit en latin sur le quinquina.

ALBRECHT. *Tractatus physicus de effectibus musicis in corpus animantum*. Lipsi. 1734. in-8°. 2

460 RÉPONSE DE M. BACHER

Il y a tant de Médecins qui portent le nom d'*Albrecht*, que nous ne savons pas quel est celui-ci : ce qui est certain, c'est que M. C... n'a pas connu le traité que nous indiquons.

ALBRECHT (Joh. Sebast.) *Von der in der nahe sich einschleichenden horn-viehseuche*. Coburg, 1734, in-4°. De la maladie contagieuse des bêtes à cornes qui pénètre dans nos environs.

Unterricht wie des Kranken viehes zu pflegen seye, &c. 1742. in-4°. Coburg, 1749, in-4°... Instruction sur la manière de traiter les bestiaux malades.

ALBRECHT (Georg. David). *De ischuriâ*. Gotting. 1767. in-4°.

ALBRECHT (Michel). *Hippopronia, das ist, gründliche*, &c.... Francf. 1612. in-4°. Le parfait écuyer, avec la manière de traiter les chevaux malades.

ALCOCK (Nathan.) *De peripneumonia vera seu pulmonum inflammatione*. Lugd. Bat. 1740. in-4°.

Ce médecin seroit-il le même que celui dont M. C... rapporte un ouvrage écrit en anglois ? Personne ne sauroit mieux que lui prononcer sur cet objet. Ce qui n'est pas douteux au moins, c'est que M. C... n'a pas connu cette production latine.

ALETHEI (Hygiphili).

Il a publié un traité en allemand sur le danger de l'ivresse, que M. Haller met au nombre des livres d'hygiène.

ALETOPHILI *Glückliche eroberer und demolirung des Durch den Schall einer thæmernen Elias*.

posaune. Leipzig. Neuenhahn. 1705, in-8°. (de 142 pag.) le Conquérant heureux, ou destruction de la trompette d'argile d'Elie, par une écuelle, ou Réfutation du *Purgatoire allemand de l'alchymie*.

Voici le titre de l'anonyme réfuté.

Keren Häppuch, posaunen Elia, oder reutsches fegfeuer der scheide-kunst. Hamburg. 1702. in-8° (de 128 pag.)

ALETOPHILI aureum seculum patēfactum, oder die eröffnete guldene zeit. Nurnberg. 1706, in-8°.

ALETOPHILI hermes trismegistus von erkenntniss der natur. Hamburg, Heyler 1706, in-8°. Connoissance de la nature, par un amateur de la vérité.

ALETOPHILI eröffnung der thur des antimonij und lapidis philosophorum. Dresden, Lesscher. 1718; in-8°. Ouverture de la porte de l'antimoine, & de la pierre des sages.

ALETOPHILI. Sinceri geheimes Wunsch-butlein Paracelsi. Erfurt, Crusius 1738, in-8°. de 90 pag. Le chapeau secret de fortune de Paracelse.

Nous n'ignorons point qu'*Aletophile* est un nom supposé, sous lequel se sont cachés différens Auteurs d'Alchymie; nous ne laissons pas de les indiquer ici, puisque M. C... n'a pas connu ces Ouvrages. Si il les eut connus, il n'auroit pas manqué de les insérer dans sa Bibliothèque sous ce nom factice, puisqu'il y en a mis un de ce genre, disons mieux, qui est le même, à la différence d'une seule lettre: c'est ALITOPHILE, pag. 991

ALGURET ou ALGURETTI, (Victor) Médecin & Physicien de l'école de Vérone.

Il a écrit en *italien* un petit livre qui a été traduit en français, & imprimé sous ce titre : *Sommaire des vertus, de la nature, administration & usage d'une certaine poudre qui est la quintessence de l'or médicinal, &c. Anvers, chez Hierome Verdussen, 1603.*

ALICH (Jean).

Il publia en suédois un Ouvrage de Botanique, *in-8°*. 1722.

ALICOURT (d').

Le bonheur de la vie, ou le secret de la santé, &c. . Paris, 1666.

Ce Livre est à la Bibliothèque du Roi.

On a du même Auteur le *secret de retarder la vieillesse, ou l'art de rajeunir*. Paris, 1668.

M. C... trouvera aussi ce livre à la Bibliothèque du Roi.

ALLIOT (N...) *Liste des drogues & médicaments que les Apothicaires de Lorraine & de Barois doivent tenir dans leurs boutiques*. Nancy, Barbier (1708.) *in-4°*. (de 50 pag.)

ALPHONSUS, *Rex Castellæ Liber Philosophia occultioris*. Au tom. 4. theatr. chym. latin. 1639, pag. 766. On le trouve encore indiqué dans la *Biblioth. Bodleienne* sous ce titre : *Clavis sapientia seu liber philosophia, &c. Arg. 1622, in-8°*. dans un recueil.

ALI PULI, *Centrum natura concentratum oder, von der stein der Weisen, ins nieder teutsch gebracht, jetzo aber in hoch teutsch ubersetzt*. 1705, *in-8°*. (pag. 241 ; 304. La pierre des sages, traduit de l'arabe d'ALI PULI en flamand, & ensuite en allemand, par N. F. G. B.

Le même aussi en allemand à Francfort, chez Fleischer, 1757, in-8°.

ALTWEIN (Joh.) *De Febre quartana*. Erf. 1687, in-4°.

ALWARTS, (Fed.) *Betrachtung über die Vieh-Seuche*. Stralsund, 1747, in-8°. Considérations sur les maladies des bestiaux.

AMICO (Bernardino). *Delle piante e immagini de sacri edifici di terra santa*. Firenze, 1620.

AMIDEI, (Mattia) *imerologio ou vero discorsi diurni intorno alla confettione iacintina, &c.* in Siena, ercole Gori, 1643, in-4°. (de 438 p.)

AMMELUNGS, (Christof-Heinr) *Chymische untersuchung des antimonii*. Dresden, Gunther, 1760, in-12. Examen chymique de l'antimoine.

AMMELUNGS. (Just. Christ.) *Stein-tinctur*, 1664, in-4°. Teinture de la pierre.

AMMON (Joh. Nic.) *De Febre miliari*. Alt. 1707, in-4°.

AMY, Avocat. *Observations expérimentales sur les eaux des rivières de Seine, de Marne, d'Arcueil & de puits, &c.* Paris, Morel, 1749, in-12. de 61 pag.

— *Nouvelles fontaines filtrantes*. Paris, Coignard & Boudet, 1750, in-12. de 220. pag.

— *Réflexions sur les vaisseaux de cuivre*. Paris, 1752, in-12. de 113 pag.

— *Nouv. fontaines filtrantes*, 1752, in-12. de 71 pag. & 26.

— *Suite*. Paris, Boudet, 1754, in-12. de 352 pag. & 82.

— *Extrait de ce Livre*. Ibid. 1752, in-12. de 95 pag.

464 L E T T R E

— *Thèse* de Falconet, 72 pag.

— *Avis*, 24 pag.

— *Second Avis*, 48 pag.

ANCANTHERUS (Claud.) PSELLI *nomenclator gemmarum quem primus edidit ex græco.*

ANCILLON (Anagramme d'Ollincan). *Traité des eunuques*, 1707. in-12 de 187 pag.

ANDRADA (Petro Fernandez de). *Naturalizza del cavallo.* En Seylla, 1580, in-4°. de 152 feuillets.)

ANDRÉ (Abraham). *La chasse du lion vert.* Dans le théâtre chymique anglois, par Ashmole, 1652. in-4°.

La suite des articles omis sous la lettrine A, dans la Bibliothèque Littéraire, au Journal prochain.

L E T T R E

DE M. MARIGNIÉ, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Président à Montauban, aux Auteurs du Journal de Médecine.

MESSIEURS,

EN-annonçant dans votre Journal du mois de Février dernier (p. 140) une brochure sur *la Grippe*, imprimée en 1776

1776 à Montauban, sans nom d'Auteur, vous donnez à entendre au Public qu'elle est l'ouvrage d'un *Praticien consommé de Montpellier*, quoiqu'elle passe, dites-vous, pour être d'un *jeune Médecin de Montauban*. Une Thèse soutenue dans les Ecoles de Médecine de Montpellier vous a induit en erreur. Cette brochure y est en effet désignée d'une manière équivoque. La méprise m'honore ; & les éloges que vous donnez à cet opuscule m'enhardissent à le réclamer. L'incognito que les Auteurs devroient peut-être toujours garder jusqu'à ce que leurs Ouvrages eussent été appréciés, convient sur-tout quand on se fait imprimer à vingt-quatre ans. On se cache alors par une juste défiance ; & cet âge même sert d'excuse à celui qui se nomme après avoir obtenu, sous l'anonyme pour un si petit Ouvrage, des suffrages flatteurs. J'espère donc, Messieurs, que vous voudrez bien rendre cette lettre publique par la voie de votre Journal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Montauban le 26 Mars 1777.



OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

M A R S 1777.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2h. du soir.	A 9h. du soir.	Au matin	A midi.	Au Soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	5 $\frac{1}{2}$	12	8 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{7}{8}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
2	6 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
3	7 $\frac{1}{2}$	11	7 $\frac{1}{2}$	27 9	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
4	5 $\frac{1}{2}$	13	8 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
5	6 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{3}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	27 8	27 5 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$
6	4 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$
7	0 $\frac{1}{2}$	5	1	27 9	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$
8	-1 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 4 $\frac{1}{2}$
9	-1	6 $\frac{1}{2}$	2	27 3	27 3	27 4
10	-0 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	2	27 5	27 6 $\frac{1}{2}$	27 7
11	0 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	2	27 7	27 6	27 5 $\frac{1}{2}$
12	0	6	1	27 5 $\frac{1}{2}$	27 5	27 6 $\frac{1}{2}$
13	-2	3 $\frac{1}{2}$	-0	27 7	27 7	27 8
14	-0	6	3 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8	27 9 $\frac{1}{2}$
15	4 $\frac{1}{2}$	10	6 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$
16	5 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	5	27 3	26 11 $\frac{1}{2}$	27 1 $\frac{1}{2}$
17	5 $\frac{1}{2}$	10	7 $\frac{1}{2}$	27 4	27 7	27 7
18	9	11	9 $\frac{1}{2}$	27 7	27 8	27 9 $\frac{1}{2}$
19	8	12	7	27 8	27 6 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$
20	5	11	5	27 7	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$
21	5 $\frac{1}{2}$	9	5	27 9	27 9	27 10 $\frac{1}{2}$
22	3 $\frac{1}{2}$	8	5	28 0	28 0	28 0
23	4	10	8	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1
24	7	14	10 $\frac{1}{2}$	28 0	28 0	28 0
25	6 $\frac{1}{2}$	16	12	27 11	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
26	8 $\frac{1}{2}$	17	12	27 11	27 11	27 11
27	8	16	11	27 11	27 11	27 11
28	8	17	9	27 11	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$
29	6	7	3	27 10	27 10	27 11
30	0	5	1	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$
31	0	6	2	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9

VENTS ET ETAT DU CIEL.

1. du mois.	La Matinée.			L'Après-Midi.			Le Soir à 9 h.		
1	N-E. nua. br.	S. nuages br.			S. nuages.				
2	E. beau.	O. beau.			S-O. conv.				
3	O. c. gr. vent.	O. couv. pl.			N-O. couv.				
4	S-E. nua. br.	S. couvert.			S-E. <i>idem.</i>				
5	N-E. nuages.	E. beau.			E. b. <i>aur. bo.</i>				
6	N. <i>idem.</i>	N. couvert.			N. couv.				
7	N-E. beau.	N-E. beau.			N-E. beau.				
8	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>			N-E. <i>idem.</i>				
9	N-E. <i>idem.</i>	N. couvert.			N. couv.				
10	N. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>			N-E. <i>idem.</i>				
11	N-E. <i>id. vent.</i>	N-E. <i>idem.</i>			N-E. beau.				
12	N-E. couvert.	N-E. <i>idem.</i>			N-E. couv.				
13	N-E. beau.	N-E. beau.			N-E. beau.				
14	S-O. c. v. pl.	S-O. couv. pl.			N-O. couv.				
15	S-O. couv. pl.	S-O. couvert.			S-O. <i>idem.</i>				
16	S. c. pl. gr. v.	S. couv. pluie, tempête.			S. c. gr. v.				
17	O. nua. gr. v.	N-O. couvert.			S-O. cou. pl.				
18	S-O. c. pl. v.	S-O. c. pl. vent.			S-O. couv.				
19	S. <i>idem.</i> . . .	S-O. cou. pluie, tempête.			S-O. beau.				
20	S-O. nu. g. v.	O. c. pluie, gr. vent.			S-O. be. v.				
21	S-O. c. pl. v.	O. neig. v. pl.			N-O. <i>idem.</i>				
22	N-O. <i>idem.</i>	O. couv. pl.			O. beau.				
23	E. couv. pl.	S-O. couvert.			O. couvert.				
24	S-E. b. br.	S-O. beau. ch.			S. beau.				
25	E. beau.	S-O. <i>idem.</i>			S-E. <i>idem.</i>				
26	S. <i>idem.</i>	S-E. <i>idem.</i>			E. <i>idem.</i>				
27	S-E. <i>idem.</i>	S-E. <i>idem.</i>			S-E. <i>idem.</i>				
28	O. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>			N. <i>id. v. fr.</i>				
29	N. c. bruine.	N-E. c. v. fr.			N-E. c. v. fr.				
30	N-O. c. neig.	N-E. nuag. fr.			N-E. be. fr.				
31	N-E. nua. fr.	N-E. <i>idem.</i>			N-E. <i>idem.</i>				

468 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur $17\frac{3}{4}$ deg. le 28Moindre degré de chaleur $2\frac{1}{2}$ le 13Différence $20\frac{1}{4}$ deg.Plus grande élévation du Mer-
cure 28 pou. $1\frac{1}{2}$ l.Moindre élévation du Mercure . . 26 $1\frac{1}{4}$ l.Différence 1 po. $1\frac{1}{4}$ l.

Nombre de jours de Beau 11

de Convert 13

de Nuages 7

de Vent 11

de Brouillard 4

de Pluie 11

de Neige 1

Quantité de Pluie 16 lignes.

D'Evaporation 31

Différence 15

Le vent a soufflé du N. 3 fois.

N.-E. 9

N.-O. 2

S. 3

S.-E. 3

S.-O. 6

E. 2

O. 3

Température : très-variable & assez sèche. Les chaleurs ont été très-vives depuis le 24 jusqu'au 28. Il leur a succédé subitement un froid très-piquant pour la saison.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, Correspondant de l'Acad. Roy. des Sciences de Paris, de la Soc. Royale d'Agric. de Laon, Adjoint à la Société & Correspondance Royale de Médecine.

A Montmorency, ce 1 Mars 1777.

MALADIES REGNANTES. 469

Les Oreillons ont encore été assez commun ce mois-ci : il n'y point eu d'autres maladies.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1777.

Les dévoiemens, dont plusieurs personnes ont été attaquées pendant le mois dernier, ont été très fréquens ce mois-ci. Ils ont été accompagnés, dans beaucoup de personnes, de tranchées, de ténésmes, & même de déjections sanguinolentes. Lorsqu'il a paru du sang, l'hyppécacua a été employé avec succès. En général les dévoiemens ont été peu dangereux. Il y a eu beaucoup de toux & de rhumes, & plusieurs personnes ont essuié des accès de rhumatisme & de goutte. A la fin du mois on a observé des fièvres intermittentes, qui ont facilement cédé à l'usage du quinquina, lorsque les malades ont été préparés convenablement à son usage par les apozemes laxatifs.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille, au mois de Mars, par
M. BOUCHER, Médecin.*

Il y a eu ce mois des variations dans la température de l'air. La liqueur du thermomètre s'est élevée jusqu'au terme du tempéré dans les premiers jours du mois : mais le 9, elle est descendue à celui de la congélation ; & les jours suivans, à un degré au-dessous de ce terme. Après le 15, elle a monté par degrés au point, que le 27 elle s'est portée à la hauteur de 15 degrés.

Il y a eu aussi quelques variations dans le baromètre ; mais le mercure ne s'est pas élevé, de tout le mois, au-dessus du terme de 28 pouces.

Le vent a été le plus souvent *Nord* au commencement du mois, & *Sud* à la fin.

Du 18 au 20 l'air a été agité de tempêtes. Il y a eu des naufrages sur nos Côtes.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermomètre a été de 15 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été d'un degré au-dessous de ce terme.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre a été de 28 pouces, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du nord,	9 fois du sud,
10 fois du Nord	6 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
2 fois de l'est,	2 fois de l'ouest
3 fois du sud,	2 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest,

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.
 12 jours de pluie. } 1 jour de ton-
 1 jours de grêle. } nerre.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse presque tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant
 le mois de Mars 1777.*

Les fluxions de poitrine & la fièvre catarrheuse ont encore été les maladies dominantes de ce mois. Il y a eu aussi nombre de personnes attaquées de points de côté pleurétiques ; aux uns c'étoit la vraie pleurésie, qui devoit être traitée par la méthode antiphlogistique ; aux autres, c'étoit la fausse pleurésie, compliquée souvent de saburre dans les premières voies, & qui, après quelques saignées modérées, indiquoit l'emploi des émético-cathartiques.

La fièvre continue-putride a été plus commune ce mois que le précédent : elle portoit même un caractère de malignité dans la plupart des sujets ; peu cependant ont succombé, quoique ce fussent des indigens.

Nombre de personnes ont essuyé la fièvre double-tierce, dans laquelle les émético-cathartiques étoient presque toujours indiqués. La violence des accès a souvent obligé à recourir au quinquina.

Il y a eu des récidives de la fièvre tierce dans beaucoup de gens qui en avoient été travaillés dans l'automne & l'hiver. On a dû, pour les déraciner, unir les remèdes fondans au quinquina, après les évacuations suffisantes du bas-ventre.

LIVRES NOUVEAUX.

PRÉCIS de la matiere médicale, contenant ce qu'il importe de savoir sur la nature, les propriétés & les doses des médicamens tant simples qu'officinaux, avec un grand nombre de formules ; par M. LIEUTAUD, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, premier Médecin du ROI, de MONSIEUR & de Monseigneur le Comte D'ARTOIS, de l'Académie Royale de Paris & de la Société Royale de Londres, nouvelle édition, revue par l'Auteur, deux volumes in-4°. A Paris chez Didot le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine de Paris, Quai des Augustins. 1776.

ANATOMIE historique & pratique, par M. LIEUTAUD, Conseiller d'Etat, premier Médecin du ROI, &c. nouvelle édition, augmentée de diverses Remarques historiques & pratiques, & de nouvelles Planches ; par M. PORTAL, Lecteur du ROI, Professeur au Collège Royal, Médecin Consultant de MONSIEUR, Membre de l'Académie des Sciences de Paris, deux volumes petit in-4°, chez le même Libraire.

Les éditions multipliées de ces excellens Ouvrages sont une preuve du jugement que les Sa-

yans en ont porté , & de l'empressement à se les procurer. Il est , sans doute , bien flatteur pour M. Portal , d'être l'éditeur du dernier Ouvrage , & de l'avoir augmenté de ses Remarques.

RECHERCHES physiques sur la nature de l'air nitreux & de l'air déphlogistiqué , par M. l'Abbé FELIX FONTANA , Physicien de S. A. R. le grand Duc de Toscane , & Directeur du Cabinet Royal d'histoire naturelle à Florence. A Paris , chez Nyon l'aîné , Libraire rue S. Jean de Beauvais. 1776.

Cet Ouvrage n'est pas susceptible d'extrait , n'étant qu'une collection d'expériences curieuses & ingénieusement faites.

A Treatise on cattle , &c. c'est-à-dire , Traité sur les bestiaux , contenant les méthodes les meilleures & les plus constatées pour élever , soigner , rendre plus utiles les quadrupèdes domestiques , avec des instructions sur le traitement des maladies auxquelles ils sont sujets , & une dissertation sur les maladies contagieuses : le tout recueilli des meilleurs Auteurs , & enrichi de remarques ; par M. JEAN MILLS , Ecuyer , Membre de la Société Royale. A Londres , chez Johnson. 1776.

Cette compilation , qui est (dit-on) bien faite , ne sauroit manquer d'être utile.

FLORA PARISIENSIS, ou Descriptions & figures de toutes les plantes qui croissent aux environs de Paris, avec leurs différens noms, les classes, ordres, genres qui leur conviennent, rangée suivant la méthode sexuelle de de M. LINNÉ, leurs parties caractéristiques, leurs ports, leurs propriétés, leurs vertus & leurs doses d'usage en Médecine, suivant les démonstrations de Botanique qui se font au Jardin du ROY; par M. BULLIARD, Ouvrage composé de plus de six cens figures imprimées sur du papier de Hollande, dessinées, gravées & colorées, d'après nature, avec la plus grande exactitude, précédé d'une Introduction à la Botanique, qui explique & apprend à connoître toutes les parties caractéristiques des plantes, le nom & l'explication de chaque partie, &c. & terminé par une table générale des noms françois, latins & vulgaires, au moyen de laquelle on pourra ranger chaque plante suivant le système qu'on voudra adopter; in-8° proposé par abonnement; chez Didot le jeune, Libraire Quai des Augustins.

Les Etrangers nous ont donné les plantes colorées de leur pays; c'est à leur imitation que l'Auteur du *Flora Parisiensis* a conçu le projet de donner celles

des environs de Paris, projet qu'il exécute, avec succès, depuis une année. Il a déjà paru six cahiers de cette collection intéressante, qui réunit le double avantage d'être portative & d'être peu coûteuse, vu les frais qu'exige nécessairement l'exécution d'une pareille entreprise. Le septième cahier, qui vient de paroître, est le premier de la seconde année. Il ne le cède pas aux autres, tant pour la manière dont il est soigné, que pour la vérité de l'expression. Chaque plante est imprimée sur du papier de Hollande : le dessin qu'on en donne est exact : les couleurs sont celles de la nature ; chaque Planche représente le port de la plante en petit ; les détails caractéristiques quelquefois vus à la loupe, lorsque dans l'état naturel, ils pourroient échapper aux yeux de l'observateur. Ces détails sont d'autant plus essentiels, que le système que l'Auteur suit est le système sexuel de M. Linné. On a joint à chaque planche une explication, où on trouve le temps de la floraison de la plante, les endroits où elle croît le plus communément, ses propriétés décrites d'après les meilleurs Ouvrages de Médecine, les doses auxquels on doit l'employer, & ses usages. On ne peut qu'applaudir aux efforts de l'Auteur, & louer son zèle. On desireroit seulement, puisqu'il a dessein de donner les plantes qui croissent aux environs de Paris, ne pas trouver, comme dans le troisième cahier, des arbres tels que le pommier, le poirier, le pêcher, qui se trouvent plus dans les jardins & dans les vergers que dans les champs, & qui sont le produit de la culture. Cet Ouvrage, de format in-8^o, dont une année est composée de six cahiers, de chacun vingt planches, se distribue par abonnement aux conditions suivantes :

On paye en recevant le premier cahier de chaque année, bro. 15 l.
 En recevant le deuxième 7 10 s.

476 LIVRES NOUVEAUX.

En recevant le troisieme 7 10

En recevant le quatrieme 7 10

En recevant le cinquieme 7 10

L'on donnera *gratis* le dernier.

Total d'une année de six cahiers ou
cent vingt planches 45 l.

Les mêmes conditions serviront pour les années
suivantes.

On donnera au même prix de 45 liv. l'année
1776 à ceux qui s'abonneront pour la présente
année.

Nota. Le même Libraire vient de s'arranger
avec MM. les Directeurs des Postes, & il peut
actuellement envoyer les six cahiers de chaque
année, franc-de-port par la poste, en payant
3 liv. de plus par année, ou dix sols par cahier.

En annonçant le *Codex Physiolo-*
gicus de M. ROUGNON, dans le Journal
d'Avril, on a oublié de marquer qu'on
le trouvoit à Paris chez le même Libraire.

ELOGE Historique de M. THÉOPHILE
DE BORDEU, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Médecin
de Montpellier; par J. J. GARDANE,
Docteur-Régent de la Faculté de Mé-
decine de Paris, Médecin de Mont-
pellier, &c. chez Ruault, rue de la
Harpe 1777. Brochure in-8. de 44
pages.

Elle ne répond point à l'idée avantageuse que
les Ouvrages de M. Gardane ont donné de ses
talens, & on n'en est point surpris, quand on
sait que cet Elage Historique est une production

de quatre jours. Quelques raisonnemens de l'Auteur se ressentent de cette précipitation. Le passage suivant en est une preuve « il est évident dit-il, que le genre vasculaire est souvent interrompu par le tissu musculeux, ainsi que le mouvement circulaire du sang l'est dans ce tissu, & même dans ses vaisseaux. Il est évident que le mouvement circulaire des gros vaisseaux, comparé au grand mouvement des astres, est interrompu par beaucoup de petits cercles, dont on trouve l'image dans la marche des planetes, dans ce qu'on nomme les épicycles. Malgré cette évidence la doctrine du pouls essuya des contradictions, &c. » p. 23 & 24.

Nous ne porterons pas plus loin nos remarques sur cette brochure; nous avertirons seulement nos Lecteurs que, p. 28 & suiv. on trouve une note faite au sujet de ce que nous avons dit des recherches sur le pouls de M. de Bordeu, V. *Journal de Médecine Fevr. 1777. p. 184.* Comme nous venons de nous occuper de la pulsion dans l'extrait qui est au commencement du Journal de Mai, il nous suffira d'y renvoyer.

P R I X

Proposés par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon pour les années 1777 & 1778.

L'IMPORTANCE du sujet qui a déjà été proposé pour le Prix de 1771 & pour celui de 1774, a décidé l'Académie à le proposer encore pour 1777, en triplant le Prix. Elle le partagera si plusieurs Mé-

moires remplissent ses vues ; mais si elle n'a pas la satisfaction de pouvoir le décerner, elle renoncera à l'espérance d'obtenir la solution qu'elle desire, & emploiera les trois Médailles à diriger l'émulation sur d'autres objets.

L'académie demande donc encore pour le Prix de 1777, que l'on détermine.

L'action des acides sur les huiles, le mécanisme de leur combinaison, & la nature des différens composés savonneux qui en résultent.

Les Auteurs sont invités à indiquer dans les trois régnes les productions naturelles les plus simples qui participent de l'état savonneux acide ; à essayer en ce genre de nouvelles compositions ; à exposer leurs propriétés générales ; à désigner leurs caractères particuliers, & à ne présenter leur théorie qu'appuyée de l'observation & de l'expérience.

Le sujet du Prix proposé pour 1778, est *l'Éloge de Claude Saumaise.*

Tous les Savants, à l'exception des Académiciens résidents, seront admis au concours. Ils ne se feront connoître ni directement ni indirectement ; ils inscriront seulement leurs noms dans un billet cacheté, & ils adresseront leurs Ouvrages, franc-de-port ; à M. MARET, Docteur en Médecine, Secrétaire per-

pétuelle , qui les recevra jusqu'au 1 Avril inclusivement des années pour lesquelles ces différents Prix sont proposés.

Le Prix fondé par M. le Marquis du Terrail & par Madame Crussol d'Uzés de Montausier , son épouse , à présent Duchesse de Caylus , consiste en une Médaille d'or de la valeur de 300 livres , portant , d'un côté , l'empreinte des Armes & du Nom de M. Pouffier , Fondateur de l'Académie ; & de l'autre , la Devise de cette Société littéraire.

E R R A T A

Du Journal de Mars.

Pag. 265. lig. 24. lisez du terme de 27 pouces.

Pag. 266. lig. 23. ajoutez au mot *Novembre*,
1755.

Même pag. lig. 27. ce qui suit ces mots , *de la congelation* , doit être *ad lineam*. Il faut rectifier ce dernier paragraphe de la manière suivante.

Le froid fut aigu dans les premiers jours de Janvier 1768. La liqueur du thermometre le 2 fut observée à $9\frac{1}{2}$ degrés sous le terme de la congelation , le 4 à 10 degrés , & le 5 à $12\frac{1}{2}$ degrés. Ce dernier jour le barometre d'un ami , mieux exposé que le mien , a marqué 14 degrés sous le terme de la congelation. Le 8 , le froid n'a guère été moindre. La gelée , qui avoit cessé à la fin de Janvier , a repris en Février. Le 3 , la liqueur du thermometre fut observée à 3 degrés au-dessous du terme de la congelation.

T A B L E

DU MOIS DE MAI.

<i>EXTRAIT. Observations sur les maladies épidémiques ; par M. LEPECQ DE LA CLOTURE, médecin.</i>	pag. 387
<i>Lettre sur la question ; si la grossesse est une exclusion à l'allaitement ? par M. BALME, médecin.</i>	401
<i>Lettres sur la goutte, au sujet d'un nouveau remède ; par M. EMÉRIGON, Procureur du Roi à la Martinique.</i>	424
<i>Suite de la Réponse de M. BACHER, D. M. P. à la lettre de M. CARRERE, médecin, au sujet de sa Bibliothèque Littéraire.</i>	441
<i>Lettre de M. MARIGNIE, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Président à Montauban, aux Auteurs du Journal de Médecine.</i>	464
<i>Observ. météorolog. faites à Montmorenci.</i>	466
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1777.</i>	469
<i>Observations météorologiques faites à Lille.</i>	470
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Février 1777.</i>	471
<i>Livres nouveaux.</i>	472
<i>Prix proposés par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon pour les années 1777 & 1778.</i>	477

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Gardes-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Mai 1777. A Paris, ce 24 Avril 1777.

POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

*Opinionum commenta delet dies, naturæ judicium
confirmat. Cicero de Natur. Deor.*

JUIN 1777.

TOME XLVII.



A P A R I S.

Chez la V. THIBOUST, Imprimeur,
place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1777.

S U I T E

*DE l'Extrait des observations sur les
maladies épidémiques , &c. par M.
LEPECQ DE LA CLOTURE,
Docteur-Régent en la Faculté de Mé-
cine de Caen , &c.*

NOTRE auteur , après avoir commu-
niqué ses réflexions sur la manière de
voir , de peindre , de caractériser une ma-
ladie , après avoir traité des signes de
crudité , de coction , des crises , des
apostases , des différens pouls critiques ,

(& même, comme nous venons de le faire observer, des pouls organiques avec leurs complications), il s'occupe de la doctrine des jours critiques. Après une légère récapitulation des divers sentimens à cet égard, il rapporte des observations qui lui sont propres, & il semble se décider en faveur des jours critiques. Comme le travail & le suffrage de M. de Haen influe beaucoup sur l'opinion de M. Lepecq, nous devons remarquer que l'autorité du Professeur de Vienne n'est établie que sur des calculs inexacts & sur des argumens spécieux. Pour le prouver, nous renvoyons le Lecteur à la seconde partie des Mélanges de médecine de M. Leroi (a). On y trouve note 29 sur le §. 415, p. 206 & suiv. une analyse de la dissertation de M. de Haen, qui ne permet point de douter que M. de Haen ne se soit trompé. L'analyse de l'ancien Professeur de Montpellier demande à être lue en entier, & elle passeroit les bornes qui nous sont prescrites : mais nous en dédommagerons nos lecteurs en rapportant le sentiment de cet auteur sur les jours critiques.

(a) Du prognostic dans les maladies aiguës, édit. de Montpellier, 1776.

« Ainsi il est évident qu'on s'est nourri long-temps d'une opinion très-absurde, lorsqu'on a tenu pour principe général, « que dans les maladies aiguës, les jours » critiques, tels que le quatrième & le » septième, le onzième, le quatorzième, » doivent être respectés, comme destinés » particulièrement aux opérations critiques de la nature; que ces jours-là, » il seroit imprudent de la troubler par » des remèdes qu'on doit réserver pour » les jours vuides ou intercalaires ».

Mais, répondra-t-on, abandonnant l'idée des jours critiques comme communs aux maladies aiguës considérées en général, il s'agit seulement de savoir si celles dont la marche est rapide se terminent principalement le quatrième & le septième par des crises heureuses : si celles qui viennent ensuite se terminent le onzième, le quatorzième : si celles dont la marche est encore moins rapide, affectent de se terminer le dix-septième, le vingtième.

Pressé par cette question, & m'appuyant sur les réflexions (397 & suiv.), sur mon expérience particulière, & sur les nombreuses histoires de maladies aiguës qu'on trouve dans nos auteurs, je réponds que je ne vois pas que la nature affecte aucune sorte de constance à

terminer heureusement ces maladies aux jours qu'on a nommés critiques. Que ce seroit une erreur imprudente que d'en fixer le pronostic, d'en diriger le traitement relativement à la considération de ces jours; que pour se régler sur les deux objets, on doit, sans faire attention aux jours de la maladie, se fonder uniquement sur les signes qui la caractérisent, sur ceux qui indiquent sa marche plus ou moins rapide, sur ceux qui annoncent l'intégrité ou une affection plus ou moins grave des viscères, sur les signes de crudité ou de coction; sur ceux qui indiquent l'état des forces, sur ceux qui caractérisent les évacuations, les dépôts salutaires, critiques ou symptomatiques qui se font ou qui sont prêts à se faire, en un mot, sur l'ensemble de tous les signes qui sont exposés dans ce traité. * 29.

Les observations d'*Hippocrate* fournissent un si grand nombre d'exemples d'événements contraires à la doctrine des jours critiques, que fondés sur elles seules, nous serions suffisamment autorisés à embrasser le sentiment qu'on vient de proposer. Voyez la * 29, & *Prosper Alpin de Præ sag. lib. VI, cap. IV.*

J'ose encore me flatter de partager

cette manière de penser avec un nombre considérable des meilleurs médecins actuels de l'Europe. Je n'en nommerai qu'un seul, le célèbre Chevalier *Pringle*, qui, rejetant la doctrine des jours critiques, est fidèle néanmoins à observer, dans l'occasion, la durée ordinaire, la période particulière de telle ou telle fièvre, & la manière dont elle a coutume de se terminer (a). La liberté philosophique qui s'est introduite dans la médecine, comme dans les autres branches de la science naturelle, paroît nous avoir enfin guéri de ce respect aveugle, &, pour ainsi dire, fanatique, qu'avoient nos prédécesseurs pour *Hippocrate* & pour *Galien*. Mettant à profit & admirant les excellentes observations qu'ils ont puisées dans la nature, nous osons, nous devons discuter leurs opinions, & les rejeter lorsqu'elles nous paroissent contredites par l'expérience ».

Quoique M. de *Bordeu*, dans sa savante dissertation sur les crises, ne se soit pas aussi positivement expliqué que M. *Leroy* sur les jours critiques, cependant il n'est pas difficile de croire qu'il étoit pleinement du même avis.

(a) On the diseases of the army, 7e édit. 8°. p. 140, 207, 315.

M. *Lepecq*, en communiquant ses remarques sur la diete & l'administration des remedes, a pris pour guide HIPPOCRATE & SYDENHAM. Cet article est traité d'une maniere intéressante au sujet des observations cadavériques. M. *L.* fait de même des remarques très-judicieuses : « c'est sur-tout, dit-il, dans les cadavres des sujets morts de maladies aiguës, que l'erreur suit de près le préjugé. Les embarras & les engorgemens des vaisseaux artériels ou veineux, trouvés à l'inspection anatomique, n'ont-ils pas trop accrédité la théorie de l'inflammation ; au grand danger des malades ? C'est pour-quoi, comme le remarque le commentateur de *Boerhaave*, l'observateur doit bien se tenir sur ses gardes & craindre de prendre, pour la cause de la maladie, ce qui n'en est que le produit ; car on a souvent observé, dit-il, dans les cadavres, des phénomènes qui n'existoient pas avant la maladie ». Et plus loin, continue M. *L.* : « ne rejettons cependant pas cette branche anatomique du travail de l'observateur, qu'il ne compte pas entierement sur de pareilles découvertes, qui, lors même qu'elles peuvent indiquer le foyer du mal, n'apprennent point encore à le combattre ; qu'il n'en déduise point de fausses conséquences ;

qui pourroient l'égarer dans la pratique ; mais qu'il interroge avec confiance la nature sur le cadavre même ; son attention , sa patience lui fourniront souvent des traits de lumière , & l'art y gagnera toujours des faits dont la réunion servira peut-être à découvrir un jour ce que nous ne pouvons présumer en ce moment. En un mot, *les ouvertures de cadavres sont des monumens précieux , & il seroit à souhaiter que nous possédassions un fond plus riche de ces importantes observations , principalement de celles qui se font dans les hôpitaux , où le médecin n'a plus ni les préjugés du grand monde , ni tant de passions à combattre.* Mais nous n'avons point d'ouvrage plus utile sur cette matiere ; rien même de mieux digéré que le *Sepulchretum* de BONET, & les deux volumes d'observations faites sur le cadavre , publiées par l'illustre *Lieutaud*, ouvrage devenu plus important encore par l'ordre & le choix des matieres ».

L'article des observations météorologiques est supérieurement fait : on y reconnoît l'ensemble des connoissances du Philosophe , du Physicien & du Médecin. Mais ce qui rend l'auteur plus recommandable encore , c'est la sensibilité qui annonce les excellentes quali-

tés du cœur, qui lui ont valu l'estime générale de ses compatriotes. Voici comme il s'exprime, après avoir exposé les avantages d'un état nosologique général de la France. » Il n'y a qu'un moyen pour l'obtenir cet état précieux des constitutions particulières & annuelles, qui feroit le tableau naturel des épidémies de chaque contrée & du royaume entier. Nous osons l'affurer au gouvernement le plus sage & le plus juste dans ses intentions, c'est de fixer dans chaque province, au moins dans chaque généralité, s'il se peut, un observateur médecin, un homme qui ait annoncé son goût, son génie dans ce genre si difficile : c'est de l'attacher par honneur & par gloire, par l'amour même de ses devoirs les plus sacrés, à l'observation des intempéries de l'atmosphère, de la constitution des saisons & des maladies régnantes ou populaires. Le gouvernement auroit le droit d'exiger le fruit de ce travail, qu'il auroit provoqué pour l'utilité publique. Chaque année offriroit le dépôt de ces observations, qui seroient remises à une société éclairée, pour en faire le choix & les transmettre à la postérité. Un Philosophe, un ami des hommes, pourroit-il ne pas regarder cet établissement comme un des plus pressans besoins de l'Etat ».

M. L. ayant achevé ses remarques sur les différens genres d'observations, communique enfin les siennes sur l'année 1770 : elles sont présentées dans un ordre précis & lumineux. L'auteur a enrichi son ouvrage de remarques & de notes qui le rend encore plus intéressant. Le lecteur pourra en juger par celle qui se trouve p. 72 & suiv., où il fait voir que la théorie de MM. *Robert & Tronchin* sur la colique de Poitou, est insoutenable, & qu'elle induiroit à une pratique incertaine & dangereuse. On ne lira pas avec moins de plaisir la réfutation du système de M. de *Haen* sur les pétéchies, p. lvij & suiv. : mais nous ne pouvons nous empêcher de faire part de notre surprise du peu de justice que rend M. L. à M. de *Sauvages*. Voyez p. xxvij. Les auteurs & les praticiens consultent, avec fruit, les écrits dans lesquels les maladies sont présentées par classes. Et quoique tout système force son auteur de s'éloigner de la réalité, & de ranger, dans une même classe, des maladies dissemblables ; cependant la classe & le nom de la maladie n'induit point en erreur dans la Nosologie du savant *Sauvages*. Il a soin de faire remarquer que les maladies qui portent le même nom, peuvent

dépendre de causes opposées ; que , dans leur traitement, elles demandent des modifications & de la différence relativement à leur période & à d'autres circonstances , enfin , quoiqu'elles portent le même nom , que cependant , à beaucoup d'égard , elles ne peuvent quelquefois se guérir que par des remèdes opposés : pour en citer un exemple frappant , on peut consulter l'article Hydropisie de cette même Nosologie.

Comme il est à désirer que M. L. continue son travail & publie la suite de ses observations , nous communiquerons quelques remarques sur sa manière d'écrire : son style n'est point toujours facile ; il est même quelquefois affecté , *microcosme de l'homme , attention , mere de la pénétration , la raison même , tant qu'elle restera séparée de l'expérience*. Mais qu'est-ce que la raison , sinon précisément le fruit & le résultat de l'expérience même ? M. Desmars , dit M. L. a traduit le mot *apostasie* par le terme d'*apostaze*. Assurément il ne falloit point de Dictionnaire pour faire cette traduction. Nous ne savons pas pourquoi le mot *artiste* plaît beaucoup à notre auteur. Il nous semble que quand une langue fournit le mot propre qui définit spécialement l'objet dont on veut donner l'idée , on ne doit point se servir

d'un mot vague & indéterminé. Pourquoi donc préférer le mot *artiste* à celui de *médecin*, quand on veut désigner un homme qui s'occupe à guérir. M. L. nous a averti qu'il avoit d'abord écrit son ouvrage en latin, & quand même il n'auroit pas pris ce soin, on s'en seroit apperçu par le *scribebam Rothomagi* qui termine sa préface.

Nous convenons volontiers que ces fautes sont bien legeres, & on trouve souvent des passages qui les font promptement oublier. Nous nous contenterons d'en citer les suivans. « Le médecin, selon *Hippocrate*, doit avoir un esprit tranquille & l'ame élevée. Ainsi l'observateur joindra la patience à l'adresse, à l'habileté, s'il veut réussir à faire une bonne observation. Il faut quelquefois du temps pour surprendre la vérité: mais une observation bien faite, vraie & utile, dédommage amplement de toutes les peines qu'on a prises. Elle instruira l'univers, & contribuera à la perfection de l'art de guérir ». Et plus loin: « malheur à ceux qui, courant après une vaine gloire, pressés par l'aiguillon de l'amour-propre & de l'orgueil, viendroient accumuler, dans leurs observations, des faits que le mensonge auroit dictés! ils jouiroient peu de temps, ces hommes lâches,

du fruit de leur imposture. Ils pourroient en imposer un instant à l'ignorance ; mais l'art, éclairé par la nature , qui ne nous trompe jamais, saura bientôt méconnoître & rejeter tout ce qui ne portera pas l'empreinte du sceau de la vérité» .

S U I T E

DE la Lettre de M. BALME , &c.

Ce qui doit véritablement exciter de la surprise, c'est que ces auteurs paroissent se repentir de ce qu'ils ont avancé, & retournent sur leurs pas pour reprendre & suivre le chemin battu, que le préjugé & l'erreur ont frayé : ils concluent toujours d'arrêter l'alaitement de la nourrice enceinte : je vois, avec étonnement, M. *Brouzet*, à demi converti par *Joubert*, nous dire après avoir permis l'usage du mariage... « mais à condition qu'on changera de nourrice, si elle devient grosse, & qu'il ne soit pas temps de sévrer le nourrisson... (a) ». M. *Leyret*, malgré ses connoissances &

(a) Essai sur l'éducation médicinale des enfans, tom. I, liv. I, chap. 5.

son expérience , nous avertit de même que « la cause primordiale de la plupart » des maladies aiguës des nourrissons , » provient de ce que les nourrices deviennent grosses... &c. (b) ». Lorsque les maîtres de l'art se laissent entraîner par le préjugé , nous sommes un peu excusables des fautes que nous faisons.

Nous avons une preuve de fait en faveur de l'allaitement des nourrices , qui se présente tous les jours sous nos yeux. Peut-on connoître l'instant de la conception ? Comment faire un crime à une nourrice de ne pas avertir sitôt qu'elle est grosse ? En général les nourrices ne s'apperçoivent guere de leur grossesse que vers le quatrième mois , si , d'ailleurs , aucune indisposition relative n'y donne lieu. Donc l'enfant profite s'il se soutient. La nourrice fait bien de le garder. Je trouve les parens heureux de ce qu'elle leur évite une sottise : mais , d'ordinaire , cette tranquillité est de courte durée , une voisine jalouse vient bientôt détromper l'heureuse ignorance où ils vivent. La nourrice la plus sage , la plus soigneuse & la mieux intentionnée , tombe inévitablement dans ce prétendu

(b) L'art des accouchemens , part. 4 , chap. 3 , sect. 7 , §. 1383.

crime ; en un mot , il n'en est aucune qui ne trompe le nourrisson , les peres & les meres , si l'on s'en tient aux auteurs ; car , selon eux , aussi-tôt après la conception , le lait change , s'altère , devient nuisible , meurtrier , que fais-je ? Cependant il se passe des mois entiers que la nourrice ignore avoir conçu : le nourrisson n'en tette & n'en profite pas moins. Souvent il acheve heureusement le temps de son allaitement.

Exigeons ce qui est juste , demandons ; obtenons par toute sorte de moyens , que la nourrice nous avertisse de ses maladies , de ses infirmités , de la diminution ou du changement de son lait , & des affections qui peuvent survenir au nourrisson. Si son honnêteté , sa confiance ou son attachement l'obligent à déclarer sa grossesse ; que son lait soit le même & en même quantité ; que l'enfant soit en bon état , rendez le calme à son ame troublée : marquez-lui votre reconnoissance en lui laissant son nourrisson , & foyez tranquille , mais avec prévoyance.

Je crois que ces preuves justificatives de mon sentiment démontrent la fausseté de l'opinion contraire , quoique la plus suivie & la plus généralement adoptée ; qu'elle est appuyée sur de vains raisonnemens , & déduite de la plus singuliere

&

& de la plus fausse théorie, je joins à ces preuves l'avis de l'illustre *Van-Swieten*.

« On ne doit pas appré-
 » hender, qu'on le fait, la grosseffe
 » dans le temps de l'alaitement, ce qui
 » arrive d'ailleurs très-fréquemment aux
 » femmes qui nourrissent leurs propres
 » enfans, attendu que n'ayant point leurs
 » regles, elles se trouvent grosses sans le
 » savoir, & on leur voit un lait aussi bon
 » & aussi abondant qu'il l'étoit aupara-
 » vant, dans les premiers mois de la gros-
 » seffe. On croit communément qu'une
 » femme enceinte, & qui allaite, préjudi-
 » cie à son embryon; mais on a d'autant
 » plus de tort, que l'embryon étant très-
 » petit dans les premiers mois, trouve une
 » nourriture suffisante dans l'uterus, quoi-
 » que le lait soit porté continuellement
 » vers les mamelles. De même on doit
 » faire attention que la femme pouvant
 » nourrir dans son sein, deux enfans, &
 » quelquefois plus, dans le même temps,
 » fournira de même à la nourriture de
 » l'embryon & de son nourrisson.... »

Mais voici une observation digne de
 remarque, que cet auteur, juste appré-
 ciateur du bon & du vrai, nous donne
 en preuve & en exemple.... « J'ai vu
 » une femme, nous dit-il, qui, aux pre-

» mières douleurs d'un accouchement
 » prochain, donnoit à tetter à un enfant
 » qu'elle nourrissoit depuis un an, & en
 » souffrant elle l'avertissoit de faire les
 » adieux aux réservoirs de sa nourriture ;
 » qui, bientôt, alloient être destinés à
 » celui qui étoit sur le point de naître.
 » Tandis que j'admirai cette femme,
 » ajoute *Van-Swieten*, elle m'assura s'être
 » ainsi comportée à six reprises ou aux
 » six précédens accouchemens. Quelques
 » heures après elle mit heureusement au
 » monde un enfant sain & robuste, qui fut
 » élevé, ainsi que les autres, avec le même
 » succès. (a). »

Opposera-t-on que le lait de la nour-
 rice enceinte, quoiqu'abondant & bon,
 n'est tel qu'en apparence ; que, bien
 que l'enfant ne paroisse pas s'en trouver
 mal, s'il n'en retire pas moins les se-
 mençes d'une longue suite d'infirmités,
 qui se développeront dans la suite ; &
 encore, que la délicatesse, ou la foi-
 blese de tempérament, que l'enfant
 pourra acquérir dans l'adolescence (sou-
 vent occasionnée par bien d'autres causes
 dont on n'a garde de s'occuper), doivent
 être véritablement imputées à l'alaitement
 d'une nourrice enceinte.

(a) *Comment. in aphor. I 354. tom. 4.*

Les organes du nourrisson, dans cette supposition, résisteroient à l'action immédiate de ces levains morbifiques; dans l'état le plus foible, le plus délicat, le plus susceptible de la vie. Il n'en paroîtroit aucune trace. On ne pourroit découvrir aucune preuve de leur présence, & l'on veut en faire la cause des maladies éloignées. Ce raisonnement est-il supportable ?

Observons ce qui se passe lorsqu'une nourrice est malade véritablement. Si elle l'est depuis peu, & d'une manière vive, le nourrisson refuse son lait; & ce lait, que le besoin ou la faim lui font prendre, occasionne aussitôt des coliques, des diarrhées, des convulsions, &c. Si la nourrice a, depuis quelque temps, une languissante santé; si elle a contracté quelque maladie chronique qui ait altéré insensiblement ses humeurs, le nourrisson prend peu de lait; devient maigre & dépérit chaque jour: la diarrhée, la jaunisse, le gonflement du ventre, la chartre, les ulcères, les dépôts, tous les maux l'assiégeront, le précipiteront au tombeau, si le père & la mère négligent de venir à son secours. Ces observations sont faciles à faire, il ne faut qu'ouvrir les yeux.

Voyons encore la nature dans un

autre exemple qui me paroît concluant : examinons ce qui se passe chez les animaux.

A peine le payfan a vu , avec satisfaction , sa jument pouliniere , lui donner le fruit qu'il en attendoit , que sans crainte pour le petit poulain , & suivant en cela l'instinct de la nature , il conduit sa jument au haras & ne cesse de l'y reconduire , que lorsqu'il a des preuves qu'elle a conçu. Avec les précautions , à-peu-près , semblables à celles que recommande *Mauriceau* , cette jument ne nourrit-elle pas son nourrisson ? Elle alloit avec ardeur au haras , elle en revient avec empressement pour son nourrisson.

Ce poulain , parce que la mère est pleine , en tire-t-il moins sa subsistance ? En est-il en moins bon état , moins gai , moins beau ? Ne réussit-il pas à souhait si l'on en a bien soin , si on nourrit bien la mère ? ... Que de réflexions ? ...

La vache , pareillement , ne donne-t-elle pas son lait , avec profit , au veau qu'elle nourrit , & qui croît sous nos yeux , bien qu'elle ait déjà conçu , & qu'elle porte un fruit assez avancé ...

Je suis surpris que les médecins , dans leurs idées systématiques , n'aient pas assigné pour cause de quantité de nos maladies , l'usage du lait d'une vache

pleine , & n'en aient pas condamné , proscrit la distribution ? ... C'est assurément un oubli de leur part ; leurs théories devoient les mener jusques-là.

Je ne présume pas que , d'après ce que je viens de dire & de soutenir contre l'opinion générale , on veuille me faire conclure qu'on a toujours tort de retirer le nourrisson du sein de la nourrice enceinte ; que les enfans n'en contractent jamais aucune incommodité présente ou future ; que le lait d'une nourrice enceinte est toujours aussi bon que celui d'une nourrice qui ne l'est pas , &c. &c. &c.

Je fais à quoi s'expose celui qui combat des préjugés généralement adoptés. L'interprétation qu'on fait de ses sentimens ne lui est jamais favorable , & on le condamne , le plus souvent , sur des suppositions auxquelles il n'a jamais pensé. Pour prévenir de tels abus , & les désagréemens qui les suivent , voici ce que je conclus , & ce qu'on doit conclure si on veut être de bonne foi.

1°. Peu importe pour un nourrisson que la nourrice ait ses regles ou ne les ait pas , pourvu , d'ailleurs , qu'elle ait du lait en quantité suffisante , & en qualité convenable.

2°. C'est un mal auquel s'expose une

nourrice, de ne pas suivre les loix du mariage, & on a grand tort de l'en priver si son naturel & son tempérament l'exige; en s'en acquittant avec ménagement, & se conformant à l'avis de *Mauriceau*, il n'en peut rien résulter de mauvais pour le nourrisson.

3°. La nourrice qui devient enceinte, & qui, avec une bonne santé, continue d'avoir du lait en même quantité & qualité qu'auparavant, ne doit point cesser de nourrir, & on a tort de lui retirer son nourrisson.

4°. Le lait de la nourrice grosse n'a rien en soi de mauvais, précisément parce qu'elle est grosse; & lorsque le nourrisson est en bon état & l'appète bien, il n'en contracte aucun mauvais levain qui puisse se développer dans la suite.

5°. On a tort de faire un crime à la nourrice de n'avoir pas donné connoissance de sa grossesse, si sa bonne santé, l'abondance du lait, & le bien-être du nourrisson se sont toujours soutenus.

6°. C'est à la faute des parens qu'on doit imputer, le plus souvent, les maladies des enfans acquises chez les nourrices: c'est ce qui me reste à démontrer, & je finis mes réflexions par cette dernière considération.

Personne n'ignore avec combien de fondement on a raison d'imputer aux nourrices les maladies & la mort de beaucoup d'enfans : aussi on ne leur a épargné aucun des noms , aucun des reproches que le ressentiment a pu inventer. Mais voyons, examinons , n'y a-t-il pas de la faute des parens d'exposer chez ces femmes , au moins d'abord indifférentes , leur nourrisson , comme on le fait généralement , avec une confiance aveugle , en négligeant absolument les attentions qui pourroient prévenir la plupart des abus dont on se plaint.

Deux époux tendrement unis , soupçonnant bientôt l'apparition d'un nouveau fruit de leurs amours , demandent , cherchent & trouvent une nourrice : (je mets à part les raisons qui devroient les déterminer à exclure toute nourrice étrangère ou mercénaire , & se charger de cet emploi si doux & si beau). Pourvu que les apparences d'une bonne santé soient reconnues ; qu'elle montre un sein dont les réservoirs paroissent assez grands & bien remplis , & que quelques informations très-superficielles , prises souvent au hasard , répondent de sa conduite , & un peu aussi de celle de son mari , on est tranquille ; on se croit fort heureux

de la découverte; on est dans une sécurité parfaite.

Cet enfant si désiré, & dont la naissance a excité la plus grande joie, est remis à cette femme, moyennant un prix convenu, dont on tire d'ailleurs le meilleur parti, dans la crainte d'être dupe d'une trop grande libéralité, & cet enfant adoré est ainsi conduit, laissé, abandonné à cette nouvelle mere, sans qu'on songe, la plupart du temps, à s'en informer par soi-même, & on s'en tient aux informations générales, jusqu'à ce qu'on se décide à faire un voyage. La nourrice est rarement surprise. Le pere & la mere sont enchantés, à leur arrivée, du bien-être de leur enfant. Ils se retirent contents & satisfaits.

Souvent peu de jours après ou avant cette visite, la nouvelle arrive que l'enfant est mort, ou qu'il est bien mal : mille causes sont alléguées ; on pleure, on se console, suivant les espérances que l'on a de le remplacer tôt ou tard : on ne recherche pas davantage la cause de cette perte afin de l'éviter à la prochaine occasion. Bien loin de-là, le souvenir du passé est trop affligeant pour revenir sur tous ces détails; on n'y pense plus; & on sera surpris, attrapé la prochaine fois comme la précédente. C'est le ta-

bleau fidele de ce qui se passe chez les gens réputés les plus soigneux. Qu'on juge de ce qui arrive dans les familles nombreuses. . . . le dirai-je ? celles où la multiplicité des enfans fatigue , & dans lesquelles la nouvelle de la mort d'un nourrisson n'est pas un jour de deuil. . .

Peres & meres : c'est à vous que je m'adresse ; d'ou vient cette coupable & indolente sécurité ? sur quoi est-elle fondée ? Les exemples & les avertissemens ne vous manquent pas , pour vous prémunir contre les ruses & les tromperies dangereuses , & souvent funestes des nourrices. Croyez-vous que vos informations légères suffisent pour vous instruire du naturel, du tempérament, des mœurs , de la santé, des facultés, des vices d'une nourrice, de la salubrité du lieu qu'elle habite , des aliments dont elle se nourrit ? . . . Connoissez-vous bien son mari , sa conduite , ses penchans , ses habitudes , ses passions , sa misere ? . . .

Je veux que vous soyez bien informés , de tout ce que je viens de dire : cela est bien loin de suffire. Que signifient ces délais , ces retards , ces raretés de visites ? Allez voir votre enfant , surprenez la nourrice ; voyez la couche du nourrisson ; examinez-le nud ; jugez de son état & de

son accroissement : quelque soit le court espace de temps , il doit avoir gagné. Songez que le défaut de soin & de propreté tue autant d'enfans que le mauvais lait. Mais ce n'est pas une fois qu'il faut faire cet examen : c'est souvent , très-souvent , le plus souvent qu'il est possible ; aucun motif , aucune raison , rien ne peut , rien ne doit vous en dispenser.

Ce n'est pas une matrone , une personne de confiance , qui doit à votre place s'acquitter de ce devoir : c'est vous , peres & meres , dont les yeux découvriront ce que d'autres n'y sauroient voir : & si vous êtes assez heureux , pour avoir trouvé une bonne nourrice , que vos mains libérales s'ouvrent pour l'aider , la soulager , & la dédommager de ses peines ; ne l'obligez pas de venir , à la ville , chercher une récompense méritée ou non ; ces voyages des nourrices à la ville ne valent rien pour le nourrisson : vous faites mal augurer de votre tendresse pour votre enfant , si on voit la nourrice , à votre porte , demander son salaire ou un bienfait.

Je ne finirois pas si je voulois relever toutes les négligences , toutes les preuves de défaut d'attention des peres & meres pour leurs enfans abandonnés aux nourrices mercénaires. Pense-t-on que le mo-

dique salaire que l'on donne à ces femmes doive les déterminer à tout sacrifier pour les enfans qu'on leur confie ? Imagine-t-on que la tendresse réciproque de la mere & du nourrisson puisse compenser les soins forcés qu'on se donne, & qu'on exige d'elle ? Croit-on, de bonne foi, qu'une nourrice, traitée comme on le fait d'ordinaire, & si peu soignée, se forme un devoir d'avertir au moindre mal qui lui arrivera ; qu'elle prévienne sur les indispositions d'une grossesse, sur la diminution ou l'altération de son lait ; qu'elle annoncera, pour son lait, la répugnance du nourrisson, son état changé & malade ? Tout cela pour contenter les peres & les meres, qui, en la chargeant de reproches, la priveront aussi-tôt du salaire qu'elle retiroit, & qui l'aideront à supporter son mal, & à fournir aux moyens de se guérir... Une paille conduite seroit héroïque, & l'on ne doit pas l'espérer. L'indifférence, la négligence ou la dureté des peres & meres rassurent la nourrice : elle fait qu'un mensonge apprêté couvrira facilement un événement dangereux ou funeste, & que la même indifférence lui facilitera les moyens de faire d'autres dupes.

OBSERVATION

*SUR une vomique , accompagnée des
symptômes les plus allarmans ; par
M. BAJON , médecin à Mauvéfin.*

Le 19 Juillet 1773 je fus appelé chez le sieur *Bertrand Dabrin* , cordonnier ; homme maigre & fluët , d'un tempérament sanguin & très-délicat. Je le trouvai étendu sur son lit , sans connoissance , sans mouvement & sans pouls. Sa femme & ses parens , rangés autour de lui , travailloient , depuis près d'un quart-d'heure , à le rappeler à la vie. Après bien des frictions & des fomentations , le pouls se fit sentir & la connoissance revint peu-à-peu. A côté du lit étoient répandues , sur le pavé , environ quatre livres de pus rougeâtre & fétide que le malade venoit de rendre par la bouche avant de tomber en syncope. Je demandai la cause de ce phénomène. On me dit qu'environ deux mois auparavant le sieur *Dabrin* avoit eu une pleurésie , & que depuis cette époque ses forces n'étoient jamais revenues , quoique le point-de-côté ne se fit plus sentir.

Ce récit me confirma dans l'idée où j'avois d'abord été, que ce pus provenoit de la rupture d'une vomique. Je conseillai au malade de se mettre au régime & de ne prendre, pour toute nourriture, qu'un peu de crème de riz, de trois en trois heures, & quelques verrées de tisanne vulnéraire. Sur le soir il eut beaucoup de fièvre, accompagnée d'embarras & d'oppression de poitrine : il passa la nuit dans l'agitation & l'insomnie, & le lendemain matin je le trouvai dans le dernier degré de foiblesse. Les parens demanderent une assemblée de médecins : il y fut arrêté que le malade observeroit le régime déjà prescrit ; qu'il prendroit trois fois le jour demi-scrupule de quinquina en poudre, & feroit sa boisson ordinaire d'une légère limonade, à laquelle on ajouteroit de l'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité. J'observai que bien des praticiens, & notamment le sage *Riviere*, n'approuvoient pas les acides dans les maladies de poitrine, & que la limonade augmenteroit la toux qui, par elle-même, n'étoit déjà que trop importune. Malgré toutes ces raisons & l'autorité d'un si heureux praticien, il fallut céder à la force, & consentir que le malade en usât. Mes soupçons se changerent bientôt en certitude. A peine eut-on donné la première

verrée de limonade, que la toux, l'oppression & le resserrement de poitrine devinrent plus considérables. Le malade sentoît, disoit-il, comme un cylindre de glace qui, partant de l'arrière-bouche, se terminoit dans l'estomac. Quelque instance qu'on lui fit, il refusa d'en boire davantage. La nuit fut assez bonne; mais le lendemain, au lever du soleil, il survint un nouveau vomissement, & le malade rendit environ deux livres de pus noirâtre & fétide. Huit jours se passerent sans aucun soulagement, pendant lesquels il cracha ou vomit une quantité incroyable de matieres dégoûtantes. La foiblesse, la maigreur & l'épuisement augmentèrent: il se manifesta une diarrhée colliquative très-importune, avec ædème aux malléoles: les cheveuxomboient: la tête & la partie antérieure de la poitrine étoient sans cesse couvertes d'une sueur froide fort abondante. Il ne restoit plus qu'un souffle de vie.

Les observations judicieuses que M. Tiffot fait au §. 82 de *Pavis au peuple sur sa santé*, touchant les balsamiques, étoient capables de détourner de l'usage de ce genre de remède dans la conjoncture actuelle, quoique conseillé par un grand nombre d'illustres médecins. Mais voyant que tout étoit perdu, & que le mal

augmentoit chaque jour , malgré le traitement le plus généralement approuvé des modernes ; je me déterminai à employer un remède , sur les vertus duquel les auteurs n'étoient point d'accord , plutôt que de laisser périr le malade sans autre secours. Le 10 Août , après une crise des plus allarmanantes , je fis préparer une masse de pilules avec myrrhe pulvérisée , demi-once ; quinquina , deux onces ; térébentine de Venise , une once ; oliban , quantité suffisante pour faire des pilules (a). J'en fis donner régulièrement le poids de douze grains de trois heures en trois heures , nourrissant le malade de crème de riz & d'orge , de prunes , pommes cuites & autres fruits analogues. Je ne fus pas long-temps à remarquer le bon effet de ma nouvelle méthode : la fièvre , qui rehaussoit tous les soirs , se calma peu-à-peu ; la toux devint moins importune , les crachats moins chargés de pus & les selles plus rares. Le 25 Août le malade fut mieux à tous égards , & je cessai de le visiter au commencement de Septembre.

(a) Ces pilules sont presque les mêmes que celles dont M. *Boerhaave* donne la composition page 214 de sa matière médicale , édition de Leide, 1740.

OBSERVATIONS

SUR l'agaric , appelé en latin fungus laricis , par M. BARBUT , Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier , Membre du College des Médecins de la ville de Nismes , & Médecin du ROI en exercice.

CETTE espèce d'agaric est une substance végétale blanche , fongueuse , légère , friable , d'un goût amer , & âcre , qui croît sur les plus beaux arbres , les plus pleins de vie , & ordinairement sur les mélezes , presque épuisés par la quantité de térébenthine qu'ils ont fournie , & y reçoit sa nourriture comme les fausses plantes parasites. On croit que cet agaric , qu'on nous apporte du Levant , vient de Tartarie , & c'est le meilleur. Les mélezes , qui croissent sur les Alpes , donnent aussi un agaric ; mais celui-ci est d'une qualité bien inférieure au premier.

On ne parleroit point de l'agaric , si on vouloit le vanter comme purgatif ou apéritif , puisqu'il n'a , en cela , que des vertus communes à un nombre infini de médicamens , qui auront même toujours
sur

sur lui la préférence ; car on a observé ,
Dictionn. d'histoire nat. art. Agaric , qu'il
 étoit très-lent dans son opération , qu'il
 excitoit des nausées , des vomissemens ,
 & laissoit même un long dégoût pour les
 alimens , ce qui a fait penser à M. de Hal-
 ler que c'étoit un mauvais remede , dont
 on feroit mieux de purger la pharmacie.
 Plusieurs auteurs croient , au rapport de
 M. *Lieutaud* , que l'agaric dont se ser-
 voient les anciens étoit bien différent de
 celui que nous employons ; au moins
 étoit-il fort estimé d'eux selon M. *Boul-
 duc* , *Mémoires de l'Académie des Sciences*.

Quoiqu'il en soit , on ne parleroit pas
 de l'agaric , si ce n'étoit pour lui assigner
 une vertu , peut-être unique. Si la plû-
 part des découvertes sont dues au hasard ,
 celle-ci , si toutefois c'en est une , auroit
 le même principe. Ecoutons M. de Haen
 sur ce sujet. « Après *Galien* , dit-il , les mé-
 » decins Botanistes ont donné de grandes
 » louanges à l'agaric : ils lui ont attribué
 » la faculté d'arrêter l'hémoptysie , de dé-
 » livrer de la jaunisse , de donner du ton
 » à l'estomac affoibli. . . L'agaric jouit-il
 » de tous ces avantages ? Rapportons le
 fait suivant ; c'est toujours M. de Haen
 qui parle.

« Je fus consulté au mois d'Août 1767
 » par un Moine qui , à la suite d'une

»pleuro-péritneumonie , à laquelle on
 »n'avoit pas apporté les secours néces-
 »saires , fut affecté d'une toux qui traîna
 »après elle une hémoptysie. Après avoir
 »pris plusieurs remèdes appropriés à sa
 »maladie , il devint extrêmement foible ,
 »ce qui , joint à des sueurs nocturnes ,
 »le jeta dans un mauvais état. Il fut mis
 »à l'usage du quinquina , qui lui fit un
 »grand bien : mais l'hiver suivant , la
 »fièvre ayant reparu sous la forme d'une
 »continuë rémittente , suivie de sueurs
 »colliquatives , le malade fut encore mis
 »à l'usage du quinquina , qui modéra
 »beaucoup la fièvre , & qui ne produisit
 »aucun effet sur la sueur.

» Un de ses amis le voyant dans cette
 »triste situation , lui raconte & lui assure
 »qu'une pauvre femme avoit guéri plu-
 »sieurs personnes dans des cas semblables,
 »en leur prescrivant tous les jours un
 »petit morceau d'agaric *frustulum aga-*
 »*rici*. Il exécuta , sur le champ , ce qu'il
 »venoit d'apprendre , & fit bientôt dis-
 »paroître la sueur.

» A cela succéda une dysenterie opi-
 »niâtre . . . qu'on vint cependant à bout
 »de guérir . . . Ce malade commença à
 »rendre des crachats purulens. La sueur
 »voulut encore établir son empire de-
 »structeur , mais l'agaric en triompha.

» Je lui conseillai, avant d'en venir à
 » d'autres remèdes, de prendre, pendant
 » quelque temps, du lait de chevre, avec
 » l'infusion & le suc de plantes vulné-
 » raires. Le soulagement qu'il éprouva,
 » après en avoir usé l'espace de cinq se-
 » maines, ne fut pas peu de chose, au
 » rapport qu'il me fit; mais il ajouta qu'il
 » avoit toujours en besoin d'agaric pour
 » se mettre à l'abri des sueurs qui mena-
 » çoient souvent de l'assaillir, & depuis
 » je n'ai plus vu cet homme ».

M. de Haen invite ceux qui seront dans le cas, d'observer avec soin si l'agaric arrête les sueurs colliquatives. De Haen, *Ratio medendi*, tom. 7, pars duodecima, cap. 6, §. 6.

Voici ce que j'ai observé à ce sujet.

Un journalier âgé de vingt-six ans, attaqué d'une fièvre tierce, ne manqua pas, par un mauvais régime, de la faire dégénérer en continuë. Il y avoit environ deux mois qu'il étoit malade, lorsqu'il commença à se plaindre qu'il suoit beaucoup la nuit, & qu'il en étoit extrêmement affoibli. Je ne me hâtai point d'en venir aussi-tôt à l'agaric : je voulus laisser écouler quelques jours pour voir si cette sueur persisteroit, & quelles pourroient en être les suites. Comme tout tournoit au détriment du malade, j'es-

ſayai le remede de M. *de Haën*, d'une maniere bien différente de celle dont il parle. Je lui ordonnai deux grains de trochifques d'agaric en poudre, qu'on délaya dans une cuillerée d'eau, & qu'on eut ſoin de lui faire prendre ſur les huit heures du ſoir, obſervant de boire par-deſſus un demi-verre d'eau. Le malade crut n'avoir pas tant ſué cette nuit. Le lendemain la même doſe fut répétée à la même heure & de la même maniere, & le malade m'afſura avoir moins ſué qu'au-paravant. Il en prit une troiſieme fois, & il ne ſua point du tout. Depuis cette époque il ne fut plus queſtion de ſueur, & ce malade, avec les remedes donnés à propos, ſe rétablit fort bien, & jouit depuis d'une parfaite ſanté. C'étoit vers la fin du mois de Septembre de l'année dernière.

Je fus appellé au mois d'Octobre 1776 pour voir un garçon teinturier, âgé de vingt-cinq ans, qui étoit déjà dans le premier degré de la phthiſie. Après avoir pris divers remedes ſans un ſuccès marqué, & ſans diminution de ſymptômes, la terreur ſ'empara de ſes ſens, tant parce qu'il n'alloit pas mieux, que parce qu'il ſuoit beaucoup la nuit, ſur-tout lorsqu'il commençoit à dormir (a). Comme ces

(a) Les phthiſiques, en général, ne ſuent que

sueurs lui portoient un grand préjudice, l'agaric lui fut prescrit de la même manière & à la même dose qu'au journalier. La première fois qu'il en fit usage, la sueur ne fut pas si considérable. Il continua d'en prendre le lendemain pour la seconde fois : à la vérité il ne sua pas, mais il vomit & passa la nuit dans une angoisse extrême. Je ne savois si j'attribuerois ce désordre à la toux ou à la suppression de la sueur. Il en prit une troisième dose, & il ne sua presque point. Il lui en fut donné encore une quatrième, qui mit fin totalement aux sueurs. La maladie principale existant toujours, il partit quelque temps après pour son pays, où il mourut au bout d'environ trois mois (a).

Une femme âgée de trente-huit ans, fatiguée depuis long-temps d'une toux cruelle, qui avoit été suivie d'une légère hémoptysie, me fit appeler pour la voir.

lorsqu'ils dorment, & la crainte qu'ils ont de suer les tient éveillés. On est souvent à même d'éprouver cela; car la phthisie est une maladie fort commune à Nîmes, & ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que presque tous les sujets sont la proie de la mort.

(a) On a observé qu'autrefois les phthifiques trainoient plus long-temps : est-ce que le virus phthitique étoit plus rare ? Est-ce qu'étant plus commun de nos jours, il est plus énergique ?

Je m'apperçus bientôt que le virus phytique se développoit , chez elle , d'une maniere sensible. Ce qui l'inquiétoit beaucoup , étoit la sueur qu'elle éprouvoit la nuit depuis long-temps , sueur cependant qui se bornoit au tronc. Après lui avoir prescrit une tisanne pectorale & détersive , dont elle buvoit dans la journée , & l'avoir mise à l'usage des bouillons de limaçons de vigne , qu'elle prenoit tous les matins ; voyant que la sueur persistoit , nous appellâmes à notre secours les trochiques d'agaric. La premiere dose arrêta la sueur ; mais ses regles , qui depuis trois mois étoient supprimées , revinrent en assez grande quantité. L'agaric fut suspendu jusqu'à ce que cette évacuation se fût naturellement arrêtée. Le remede fut donné pour la seconde fois , & la sueur fut moins abondante. Elle fut presque insensible la nuit d'après , jour de la troisieme dose ; mais elle eut pendant le jour , sur les quatre heures du soir , un redoublement de fièvre. Cette femme prenant l'agaric pour la quatrieme fois , la sueur fut modérée , & le redoublement du jour moins fort. La nuit qui suivit elle voulut suspendre le remede ; mais la sueur dont elle fut inondée l'obligea à y avoir recours la nuit d'après , qui fut exempte de sueur. Enfin , elle en

prit une fixieme fois, & elle ne sua plus, ce qui lui fit quitter le remede. Après quelques jours de repos, la sueur se manifesta encore ; mais comme elle étoit peu considérable, & ne caufoit aucune altération dans les fonctions de la malade ; qu'au contraire ses forces revenoient, nous ne nous en mimes point en peine, & l'usage de la tisanne & des bouillons, long-temps continués, guérèrent radicalement cette femme. C'étoit au mois de Novembre 1776.

On sent bien, sans que je le dise, que les ténèbres qui enveloppent encore cette matiere, ne pourront se dissiper qu'à l'aide des observations, & c'est l'affaire du temps. D'après ce qui est contenu dans tout ce que nous avons rapporté, peut-on faire cette question ? *L'agaric agit-il comme spécifique, comme calmant ou comme astringent ?*

E X T R A I T

D'UNE Lettre du même Médecin aux Auteurs du Journal de Médecine.

DANS la Gazette Salulaire du 5 Septembre 1776, N^o 36, on témoigne de la surprise de ce que dans le mois de

Décembre 1776 , j'ai pu employer de la verveine fraîche. Il est cependant de fait que dans ce pays (à Nîmes), à moins d'une révolution extraordinaire, on trouve de la verveine fraîche, en quantité, dans le mois de Décembre.

Je vous prie, Messieurs, d'insérer cette Lettre dans votre Journal. J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATIONS

Sur quelques plaies extérieures de la tête, & Réflexions sur une nouvelle méthode qu'on propose pour leur traitement; par M. GUYETANT, Maître en Chirurgie à Lons-le-Saunier.

Première Observation.

LE 22 Septembre 1771 Augustin Guy, Charpentier, travaillant sur le toit d'une maison d'un village de notre voisinage, se laissa tomber dans la rue, & se blessa à la tête. La plaie, qu'il se fit, commençoit au-dessus & au milieu du coronal, au bord du cuir chevelu, continuoit suivant la direction de la suture sagittale jusqu'à

l'occipital , se réfléchissoit sur le côté droit , & finissoit à l'apophyse mastoïde du même côté. Les tégumens ainsi divisés , formoient un grand lambeau qui tomboit sur l'oreille droite. Le blessé fut apporté en notre hôpital , où , au défaut du Chirurgien ordinaire , je fus prié de le panser. Lorsque j'en nettoyé la plaie du sang & de la terre dont elle étoit couverte , je vis à nud tout le pariétal droit. Après un examen attentif , il me parut sain. Je réappliquai le lambeau , & désespérant de pouvoir le maintenir exactement avec le seul secours du bandage , je fis des points de suture aux angles les plus considérables. Je mis de la charpie brute sur la ligne de division , & par-dessus des compresses trempées dans du vin tiède , avec le couvre-chef. La précision avec laquelle ce blessé me répondoit , & l'absence des signes qui indiquent la commotion & l'épanchement , me rassuroient sur les accidens primitifs. Pour parer aux consécutifs , le malade fut saigné deux fois du bras & une fois du pied. La diète fut sévère. On humectoit fréquemment les compresses , & toujours avec le vin tiède. Le malade eut de la fièvre le même soir & le lendemain. Il se plaignit beaucoup de la tête ces deux jours. Ces accidens cessèrent tout-à-fait le troisième

Il est sorti de l'hôpital le 2 Octobre, la plaie parfaitement réunie, & n'ayant suppuré qu'à l'endroit des sutures, dont on coupa les fils ce même jour.

Deuxieme Observation.

Un ancien Officier d'infanterie habite, à une demie lieue de cette ville, une maison de campagne située au revers d'une montagne qui lui sert de clôture au couchant, & qu'on a coupé au midi, tant pour en tirer les pierres nécessaires à la construction du bâtiment, que pour former une terrasse. Le roc est escarpé, & se leve, au-dessus du niveau de la terrasse, de plus de vingt-cinq pieds. La terrasse étoit encore couverte de pierres de toute taille & de toute figure, lorsque le 8 Juin 1776, une servante courant sur la colline après une volaille échappée, s'approcha trop près du bord & se précipita : elle tomba sur la tête & le côté gauche. La tête & le bras furent les parties les plus maltraitées. Elle avoit trois plaies à la tête : une commençoit à un travers de doigt au-dessus de la racine du nez, se contournoit un peu du côté gauche, & venoit finir vers le milieu du pariétal du même côté. Cette plaie étoit frangée, & décrivoit une ligne moyennement

courbe. La seconde étoit au-dessus du sourcil gauche, se dirigeant du côté de la fosse temporale : elle étoit triangulaire, ayant, à-peu-près, un pouce de long & un demi-pouce d'un de ses angles postérieurs à l'autre. Les deux plaies pénétroient jusqu'à l'os, qui étoit nud dans la plus grande partie de leur étendue : elles communiquoient entr'elles par-dessous le lambeau ; une portion de celui de la seconde plaie avoit été arrachée. La troisième étoit sur l'os de la pommette ; mais il n'étoit point découvert. L'avant-bras fut fracturé vers sa partie moyenne, & tout le côté considérablement contus. Dans ce même temps cette fille avoit ses regles : cependant la secousse de la chute, la multiplicité de ses blessures, la douleur qu'elle en dut ressentir, la quantité de sang qu'elle avoit perdu, tant par ses plaies que par le nez, ne lui firent point perdre la tête. Elle se releva seule & fit plus de cinquante pas pour regagner la maison : elle entra sans rien dire à personne & couroit à l'eau pour se laver, lorsqu'une défaillance qui survint, & un grand soupir qu'elle jeta, attirèrent l'attention & épouvantèrent tout le monde. Je fus mandé aussi-tôt, & je me rendis, sur le champ, auprès de la malade : j'examinai les plaies dont je

viens de faire le détail : je les nettoyai bien avec un mélange d'eau & de vin tiède, & après avoir absorbé toute humidité avec une éponge, j'examinai les portions découvertes du coronal & du pariétal : elles me parurent saines. Je n'hésitai point à réappliquer le lanibeu, que je fixai par quelques points de future. Je mis beaucoup de charpie brute sur le trajet de la plaie, & j'appliquai par-dessus des compresses trempées dans le vin tiède, & le couvre-chef. Cette plaie a continué d'être ainsi pansée, & a été guérie en très-peu de temps : elle n'a suppuré qu'à l'endroit des futures, & un peu à son commencement au-dessus du nez. Dès les premiers indices de suppuration, ces endroits ont été pansés avec un emplâtre d'onguent de la mere. La seconde plaie, dont une portion des tégumens avoit été arrachée, a suppuré long-temps, ainsi que celle de la pommette, quoique l'une & l'autre fussent incomparablement plus petits. La fracture de l'avant-bras fut réduite & le régime établi. La malade ne fut saignée que deux fois du pied, quoique la fièvre fut assez forte pour occasionner du délire, qu'il y eut assoupissement & vomissement. La quantité de sang que cette fille avoit perdu au lieu de sa chute, & l'état du pouls, me firent

craindre un trop grand affaïssement. Mon prognostic fut fixé à sept jours très-incertain. Je suivois la malade fort attentivement : enfin les accidens diminuèrent par degrés, & malgré la réserve qu'on doit avoir en prononçant sur les plaies de tête, je n'hésitai pas à déclarer la malade hors de danger le quinzième jour. Elle fut purgée le lendemain : elle le fut encore quatre jours après. La grande plaie avoit été entièrement cicatrisée le seize. Elle porta des emplâtres, pendant quelque temps encore, sur les autres plaies ; mais j'ignore combien de jours, parce qu'au dix-neuvième de l'accident je cessai de voir la malade, & le trentesixième jour, lorsque je revins pour ôter l'appareil de la fracture, tout étoit cicatrisé, & la malade, impatiente, avoit elle-même développé son bras.

Troisième Observation.

Le 13 Octobre 1776 le nommé *Pierre*, manœuvre, travailloit, avec deux autres ouvriers, à tirer de la pierre dans une carrière distante de cette ville de demi-lieue. Il se fit un éboulement qui ensevelit ces malheureux. On les secourut assez promptement. Cependant *Pierre* fut retiré mourant de dessous les dé-

combres ; les deux compagnons étoient déjà morts. La tête de ce blessé étoit toute en lambeaux , pleine de sang & de terre ; le visage & le corps contus , déchirés , méconnoissables. On l'apporta dans cet état à notre hôpital , où je fus prié de le panser en l'absence de M. *Magaud* , Chirurgien de la maison. Après avoir coupé les cheveux , ôté le sang & la tere dont la tête étoit couverte , je reconnus neuf plaies ; la première , & la plus considérable par le délabrement , commençoit au-dessus de la bosse du coronal du côté gauche , s'étendoit obliquement en anticipant sur le cuir chevelu , qui recouvre la partie supérieure moyenne du coronal , jusqu'à sa partie latérale droite. Le lambeau étoit rabattu sur le front , & le coronal découvert jusqu'au dessus du sinus sourcillier. La seconde étoit sur la partie inférieure & antérieure du pariétal droit , de l'étendue d'une piece de vingt-quatre sôls : le crâne étoit félé en cet endroit. La troisième étoit sur la partie postérieure du même os , près la suture lambdoïde , à-peu-près vers son milieu. Cette plaie étoit transversale , & avoit un pouce de long. Le pariétal étoit aussi découvert dans toute son étendue. Cinq autres plus petites , & n'intéressant que les régiments , occupoient la partie po-

stérieure & latérale gauche de la tête. La dernière étoit sur l'apophyse zygomatique gauche assez longue. L'os n'étoit point découvert; mais les tégumens avoient été enlevés. La face étoit toute contuse. Le rebord alvéolaire de la mâchoire supérieure étoit rompu depuis une dent canine jusqu'à l'autre; de sorte qu'en prenant avec deux doigts les dents incisives, on faisoit vaciller de dedans en dehors, & de dehors en dedans, les six dents antérieures. La mâchoire inférieure étoit cassée du côté gauche, entre la seconde molaire & la troisième, en comptant de devant en arrière, & du côté droit, entre la première molaire & la dent canine. Le tronc & les extrémités étoient couverts de contusions & d'écorchures; mais je n'y remarquai ni fractures ni luxations.

Je commençai par le pansement de la plaie du front, que je nettoyai du mieux qu'il me fut possible: j'absorbai bien l'humidité & réappliquai le lambeau. Je crus pouvoit le faire tenir en place sans sutures & je m'en abstins. En faisant ce pansement, je m'aperçus qu'il y avoit déperdition de substance à l'angle gauche, de la largeur d'un travers de doigt & de la longueur de deux pouces. Je couvris cette plaie de charpie sèche, & pansai de même toutes les autres. Par-dessus je mis

des compresses trempées dans le vin chaud, & je fis la *cappeline*. La mâchoire inférieure fut soutenue par une fronde attachée au bandage. La diete fut très-sévère. Le malade, qui est un jeune homme fort & vigoureux, fut saigné abondamment du bras & du pied les deux premiers jours. Il y avoit beaucoup de fièvre & de grandes douleurs de tête, que le malade ne rapportoit à aucun point déterminé : il conserva sa présence d'esprit, & sa mémoire fut un peu assoupie les premiers jours. Sans déranger l'appareil, on humectoit souvent les compresses avec le vin chaud : j'en appliquai aussi sur les bras, les jambes & les autres parties contuses. M. *Magaud* étant de retour, je lui remis entre les mains ce blessé, le troisième jour de son accident. Il approuva ma conduite & se proposa de suivre le plan que je m'étois tracé, d'observer attentivement la marche des accidens, pour être en état de parer à ceux qui pourroient survenir, & pratiquer les opérations qu'ils pourroient exiger ; mais aussi d'attendre leur apparition avant que d'en faire aucune. La nature, sur qui nous ayons beaucoup compté, ne fut point en défaut. La suppuration ne s'établit qu'à la partie gauche & supérieure de la plaie du front, au lieu où le pariétal

riétal étoit fêlé & à la plaie de l'apophyse zygomatique. Mais ce qu'il est utile d'observer ici, le lambeau du front réappliqué reprit & ne suppura qu'à son commencement, au-dessus de la bosse gauche du coronal, où étoit la perte de substance. Cette partie a été, de toutes ses plaies, celle qui s'est cicatrisée la dernière: elle a été en suppuration près de quatre mois. Il est survenu à ce blessé une infinité de petits abscess çà & là sur toute la surface de son corps. La partie fêlée du pariétal est tombée au commencement de Novembre. Les deux tables étoient intéressées; leur chute a permis de voir la dure-mère, par une ouverture presque carrée, de quatre à cinq lignes de diamètre. Il n'est rien sorti de dessous, au moins ne s'en est-on pas apperçu. Ce trépan naturel a été pansé avec de la charpie sèche, & parfaitement cicatrisé vers le milieu de Décembre. Il est survenu deux petits dépôts à la mâchoire inférieure, à l'endroit des fractures. Celui du côté gauche a suppuré le premier, & a donné issue à une petite esquille que le malade a tiré lui-même; après quoi la cicatrice ne s'est pas fait attendre. Il n'en a pas été de même de celui du côté droit: au commencement de ce mois (Février) on passoit encore fort aisément un stilet de

dehors en dedans, en traversant la machoire. Mais hier, 23 du même mois, en visitant ce malade, je le trouvai parfaitement guéri. La machoire du côté droit est aussi réunie, mais bien moins adaptée que du côté gauche. Les molaires surpassent un peu le niveau des incisives, ce qui ne gêne cependant pas la mastication. Dans cette observation, comme dans les premières & secondes, on a vu de grands lambeaux séparés du crâne, celui-ci être à nud, le recouvrir, & les lambeaux reprendre promptement sans accidens, ainsi que sans suppuration.

Ces Observations sont suivies de Réflexions qui seront insérées dans le Journal prochain.

S U I T E

*De la Réponse de M. BACHER,
à M. CARRERE, &c.*

ANDREAS (E. F.) *Gegensatz ueber Frederick Hoffmanns bedenken, von todlichen dampfe der holz-kohlen.* Jenæ, 1716. in-4°. Replique aux Réflexions de Fréd. Hoffmann sur la vapeur mortelle du charbon de bois.

ANDREWS (William). *Physical observations for the year.* London, 1670 & 1671. in-4°.

ANDROPHILI Afclepiadci Liber de fanitate conservandâ , &c. Ffurti 1748. in-8°.

— Animadverfiones in libellum Androphili prædictum. Lipf. 1748. in 8°.

ANGELI (Danielis). Pharmacopœa fpagyrica domini comitis Odoardi de pepulis , in quâ de medicament. virtute , ufu & dofi agitur , &c. Dantifci , 1667. in-8°.

ANGÉLIQUE (le fleur de l') La vraie pierre philofophale de médecine , trouvée par le moyen des fept planetes. Paris , 1622. in-12 de 400 p.

ANGELIS (ab). Lux magico-phyfica de re metallicâ. Venetiis , 1686. in-8°.

ANGELUS (Joannes) Bavarus ex Aichen , artium & medicina Doctor....

Il eft auteur d'un ouvrage intitulé *Aftrolabium* , &c.... Venetiis , 1494 , in-4°. dans lequel il parle du féjour du fœtus dans le fein de fa mere , &c....

ANGLIC. L'auteur de la *Bibliothèque littéraire* fait mention de deux ANGLIC , parce que l'un eft nommé en latin *Bartholomæus Anglicus* , & l'autre *Joannes Anglicus*. Tandis qu'il étoit en train , il pouvoit fort bien parler de deux autres ANGLIC qui ont écrit , favoir *Richardus Anglicus* , περὶ χυμείας , &c... & *Gilbertus Anglicus* , dont l'ouvrage eft intitulé *Compendium medicine* , &c... petit in-4°. imprimé en gothique à Lyon l'an 1510 par Jacques Saccon , mais aux frais de Vincent de Portonariis. Il s'en fit une autre édition à Geneve en 1608.

Nous croyons qu'on pourroit encore découvrir plufieurs autres *Anglic*. Nous ne nous occuperons pas de cette recherche , il fuffit de remarquer que l'auteur de la *Bibliothèque littéraire* in-

532 RÉPONSE DE M. BACHER

diquera, dans la suite de son ouvrage, les deux derniers aux mots *Richard & Gilbert*, où ils seront sans doute mieux placés, soit qu'à la suite de leur véritable nom, il ajoute *Anglicus*, ou *Anglic* auquel il donne, on ne fait pourquoi, la préférence.

ANIANI (Petri) *Chrysologia*. Patavii, 1549, in-8°.

ANTARVETI (Joh) *Apologia pro judicio Scholæ Parisiensis de alchymia*. Paris. Perier, 1604, in-8° (de 88 pag.). On attribue cet ouvrage à Riolan. Bibl. du Roi, T 3957.

ANTENORI (Antonio). *Raggioni de dottrine e decisive contra la stampa da Ercole Capredoni medico*. Padov., 1637. in-4°.

ANTOINE. *Volständiger tractat von den augenkrankheiten*. Bremen, 1731. in-8°. *Traité complet sur les maladies des yeux*.

ANTONIUS, Magister. *De lapide philosophorum, &c.* Dans la Collection alchym. de 1625, par *Rhenanus*, intitulée: *Harmonia chymico-philosophica*. Ffurti, 1625. in-8° de 371 pages. Bibl. du Roi. T 4046.

3

APPERLEY (Thom.) *Observations in physick both rational and practical with a treatise of the small-pox*. London, 1731. in-8°.

APPIANO (J. B.) de Milan ou des environs, lequel a décrit exactement la peste qui regnoit en Italie en 1629.

AQUILANUS (Maximus). M. Seguiet, dans sa *Bibliotheca botanica*, pag. 5 (que M. Carrere dit avoir consultée) annonce ainsi l'ouvrage dont *Aquilanus*; ou plutôt *Aquilani*, est au-

teur : origine, qualita e specie de' peponi, e altro. Firenze, 1602. in-4°.

Matthias, autre historien, dans l'ouvrage duquel M. Carrere déclare avoir puisé des renseignements, fait aussi mention de Max. Aquilanus. VID. *Conspect. hist. med.* pag. 420.

AQUILA Thuringi *Fragmenta: doctrina elegans de opere philosophico*. Se trouve dans la collect. alchym. *Geismaria*, 1647. in-8°. (de 56 pag. 38 & 86 : dans la collect. alchym. Allem. de 1674, intitulée : J. WOLFF DIENHEIM, *lata trifida*) : dans la collect. alchym. lat. de 1679, intitulée : *Gynaceum chymicum*, in-8°. (de 727 pag.) qui est à la Bibl. du Roi, T 3982.

ARAND, (Franç.) *de purpura puerperarum*. Gotting. 1765. in-4°. (de 36 pag.)
— *Observationes Medico-Chirurgicae*. Gotting. 1770. in-8°.

ARBERIUS. (*La physique d'usage, contenant, avec un discours général sur la Médecine, la description du corps, par M. Arberius. Puis l'explication des maladies, & de leurs remèdes, tirée des principes de la mécanique & de la philosophie de M. Descartes, par Mrs. d'Orlix & Plempius, Professeurs de Médecine à Louvain*. Paris, 1664. (in-12. de 91 pag. pour la physique, & de 73 pour les trois theses de Louvain).

ARCHAIOLOGUS, (Just. Hilar.) *Hortulus Medicus*. Coloniae 1612. in-8°. pag. 345-443, de LAVINHETÆ opera omnia, edente ALSTEDIO, dont ARCHAIOLOGUS a recueilli les opuscules; sur quoi nous observerons que M. C. à l'article Alstedius, a omis les deux premières éditions de cet auteur; savoir,

534 RÉPONSE DE M. BACHER

1°. *Clavis artis lulliana, operâ Joh. Henr. ALSTEDÎ. Argent. Zetzner. 1609. in-8°. (de 182 pag.)*

2°. Bernh. DE LAVINHETA *opera omnia quibus tradidit artis Raimundi LULLII, compend. explicationem. Edente Joh. Henr. ALSTEDIO. Argent. Zetzner. 1612. in-8°. (de 658 pag.)*

ARCHER. *Every man his own doctor, compleated with an herbal. 1°. How every one may know his constitution and complexion. 2°. The nature of all food, what is good or hurtful, &c. Treating also of the air, passions of the mind, exercise, use of tabaco, a new hot bath, Venery; also use of his elixir proprietatis: with many other observable things. London, vers 1663. in-8°. C'est-à-dire, « le médecin de soi-même. » On y traite, 1°. de la maniere de connoître son tempérament; 2°. de la nature des alimens, de l'air, des passions, de l'exercice, de l'usage du tabac, des nouveaux bains chauds, des plaisirs de l'amour, de l'usage de son élixir de propriété, & de plusieurs autres choses essentielles.*

ARCHER (Edouard). *De rheumatismo. Lugd. Bat. 1745. in-4°.*

ARCONVILLE (Madame la Présidente d'). *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction. Paris, 1766. in-8°. (de 578 pag.)*

— Traduction de la *chymie* de SHAW, 1759. in-4°. de 105 pag. & 471.

ARCUSSIA; (Charles d') ou d'Arcusia. *La Fauconnerie. Paris 1605. in-8°. Rouen 1642. in-4°.* On y traite des maladies de ces oiseaux, & de plusieurs guérisons par la chirurgie.

Ces deux éditions sont à la Bibliothèque du Roi. Il y en a une autre de Rouen, 1644. in-4°.

de (334 pag. plus 173) Nous en citerons une allemande. Francf. 1617. in-4°. quatrième édit.

AREN. *Entwurff von der beschaffenheit und abhelfung der vich-seuche*, 1716. Précis sur la nature des bestiaux, & sur la maniere de traiter leurs maladies.

ARENTZEN. (Andr.) *De cancro*. Lugd. Bat. 1719.

ARGENVILLE. (Dezalier d') *Enumeratio fossilium Gallia*, 1751. in-8°. de 131 pag.

— *Lithologie & Conchyliologie*. Paris, Debure, 1742. in-4°. tom. 1^{er} de 491 pag.

— *Oryctologie*, *ibid.* 1755. in-4°. tom. 2^e de 560 pag.

— *Conchyliologie*, *ibid.* 1757. in-4°. de 22 pag. 394, 84 & 107.

ARMILLEI.

On nous permettra de mettre ici cet auteur au nombre de ceux qui manquent dans la *Bibliothèque littéraire*, bien qu'il y soit nommé pag. 195. Mais on voit que M. Carrere ne le connoît point, puisqu'il ne donne point le titre de l'ouvrage : le voici.

Consulti medici di varii professori, raccolti e publicati dal Cactani ARMILLEI, in Venezia, 1743. in-4°.

ARNAUD. (Etienne R.) *Introduction à la Chymie*. Lyon, 1650. in-8°. (de 112 pag.) — 1655. in-8°. (de 112 pag. changement de titre seul).

ARNAULDIN. *Eaux minérales de Provence*, Aix, 1705. in-4°.

ARNOLD. *Von den fabrik oder bildung des auges und den verschiedenen unordnungen, Welche das gesicht verletzen oder verderben, &c.*

536 RÉPONSE DE M. BACHER

Auf dem Engl. übers. Lemgo, 1760. in-8°. De l'anatomie de l'œil & de ses maladies qui affoiblisent la vue, traduit de l'Anglois.

ARNOLD. (G. C.) *De partu serotino*, 324 *dierum ex œdemate uterino cum singulari graviditate ac puerperio*. Lips. 1775. in-8°.

ARNOLDS. (Guido Ferdin.) *Kurtzer berichte von neu erfundenen astro solis*, &c. Dresden, 1718. in-8°. Précis sur la nouvelle découverte de l'astre du soleil.

Cet astre est tiré du bismuth.

ARNOLD. (de) *Bereitung des lapidis philosophorum*, 1723. in-8°. Préparation de la pierre.

ARPE. (Petr. Frid.) *De talismanibus & amuletis*. Hamburgi, Liebezeit. 1717. in-2°. de 184 pag.

ARRAGON. *Esprit balsamique*. 1767. in-12. de 35 pag.

ARUM. (Joach. Van) *Expositio aphorismi Hippocratis xv j. sect. v*. Lugd. Bat. 1738. in-4°.

ASCH. (Jo. Fr.) *De primo pare nervorum medulla spinalis*. Gotting. 1730. in-4°. Nous ne l'avons point vu. HEFFTER, t. I, n°. 528, écrit 1750.

ASCHEBERG. (Henr. Bern.) *De morbis religiosorum, eorumque cura præservatoria*. Erf. 1702. in-4°.

ASSELINÆUS. (Petr.) *Collectanea & euporista medicamenta*. Se trouve dans les *Consilia medica* Hier. VELSCHII, 1676.

ASSIN. (Jof.) *Defensa de la tryaca moderna en Zaragoza*. 1724. in-4°. de 60 pag.

ASSUR. (Isaac Marx) *De fridtionis usu medico*. Halæ; 1742. in-4°. de 45 pag.

ATREMONT. Le tombeau de la pauvreté. Paris, d'Houry, 1673. in-12. (de 163 pag.) Bibl. du Roi, T 4104.

— Seconde édit. *ibid.* 1681. in-12. de 163 pag. Bibl. du Roi, T 4107.

3

— *Das grab der armuth*. Ffurt am Mayn, 1672. in-12. Il paroît que c'en est l'original.

— Chymie des Savans, ou la pierre des Philosophes. Lyon, 1684. in-12. de 236 pag. On a aussi attribué ce dernier à l'Abbé Albert BELIN.

AVANZINI. Auteur nommé pag. 241, à la vérité; mais dont le titre de l'ouvrage qu'il a composé, n'est pas donné. Nous devons y suppléer : le voici.

Lezione accademica in lode della cioccolata del Giuseppe AVANZINI. In Firenze, 1728. in-4°.

AUBIGNY. (Andrenas sieur d') Premier extrait d'un Livre intitulé : *Or potable levain*, &c. Paris, Bouillerot, 1674. in-12 de 116 pag.

Ce livre est encore à la Bibl. du Roi, T 3951.

AUDA. (Il Signor F. Domenico.) *Pratica de spetiali. Opera utile e necessaria per quelli, che desiderano ben comporre li medicamenti. Con un trattato delle confettioni nostrane*, &c. In Venetia per Prodocimo. 1686. in-12. de 329 p.

AUDA DI LANTOSEA, P. Frà. Domenico. *Breve compendio di maravigliosi secreti*. In Roma, 1652. in-8°. de 276 pag.

538 RÉPONSE DE M. BACHER

AUGAR. (Isaac Elieser) *De hamoptoe*. Lugd. Bat. 1734. in-4°.

AULBER. (Joh. Casim.) *De pragranti foetus capite, partum retardante & impediante*. Gieslæ, 1744. in-4°.

AURACH. (Georg.) *De lapide philosophorum qui de antimonio minerali conficitur*. Basil. 1686. in-8°.

— *Hortus divitiarum*. Se trouve dans la Collect. alchym. de 1598. intitulée : *Vellus aureum*. La traduction françoise de cet *Hortus* existe en Mss.

AURIMONTANI. (Hieron.) *Perhorrenda pestilentia ephemeris, quam falsò sudatorium luem vocant curandi ratio*. Cracov. 1530. in-8°.

AYLETT. (G.) *Genuine state of a case in surgery*. London, 1759. in-8°.

M. Haller observe que cet éciit a été fait contre *Guill. Bromfield*.

Nous allons terminer ici la liste de 108 Auteurs qui manquent sous la lettre A, dans votre *Bibliothèque Littéraire*, Monsieur, lorsque nous nous sommes aperçus que vous y aviez donné place à ceux qui ont écrit sur l'*astrologie*, sur la *magie*, sur la *chiromantie*, sur l'*interprétation des songes*, &c... Tels sont entr'autres AGRIPPA, APOMAZAR, ARCANDAM, ARGOLUS, ARTEMIDORE, ASTRAMPSYCHUS, BACON, BIERMANN, CÉSAR, CAMPANELLA, CERASARIENSIS, COCHLÈS. Puisque ces objets entroient dans votre plan, vous auriez eu de quoi grossir votre nomenclature, si vous en eussiez connu d'autres. Comme nous nous en rappelons quelques-uns, nous croyons devoir vous les indiquer : vous pourriez un jour, & après avoir publié les six autres volumes que vous avez promis, les faire entrer dans le supplément de votre Ouvrage.

ABALFAT Kitabo Imahakom el menir fissa nahai
Sive liber de interpretatione somniorum. in-fol.
 Mss. annoncé dans le Catalogue du Chancelier
 Seguier, pag. 14, part. 3.

ABDILAZI, *id est servi gloriosi dei, liber isagogicus qui dicitur ALCHABITIUS. Sive tractatus de astrologiâ.* Venet, 1485, in-4°. Bibl. du Roi. V 1432.

ABRAHAM Judæi *de nativitatibus.* Colon. 1537, in-4°. Bibl. du Roi. V 1430.
 — *Idem* Venet. 1485, in-4°. Cat. d'Estrées.

ACONTII, (Jac.) *stratagematum satana libri octo.* Basil, 1565, in-8°. — Amst. 1652, in-12.

ADAMANTII sophistæ *physiognomica.* Græcè. Paris, Typ. Reg. 1540. in-12. Biblioth. du R. V 2437.

— *Physiognomicon* gr. lat. per Janum CORNARIUM. Basil, 1544. in-8°. Bibl. R. V. 2438.

— *La physionomie d'ADAMANTIUS.* Paris, 1635. in-8°. Bibl. R. V. 2441.

ADY. (Thom.) *Discursus de magis & magiâ.* Londini, 1656. in-4°. en Anglois.

ÆVOLI. (Cæsar) *Opuscula de divinis attributis & de modo, & potestate quam demones habent intelligendi & passiones animi excitandi.* Venet. 1589. in-4°.

ALBOHALI, Arabis astrologi antiqui, *de judiciis nativitatum liber unus primum editus à Joanne SCHONERO.* Noribergæ, 1546. in-4°. Bibl. R. V 1428.

ALBOHAZEN HALY, filii aben Ragel *de judiciis astrorum libri viij.* Basil. Henric. Petri, 1571. in-fol. Bibl. R. V 272.

540 RÉPONSE DE M. BACHER

— Basil. Henric. Petri, 1551. in-fol.

Cat. de M. le Duc de la Valliere, 2024.

ALBUBATER magni alchafili filius, de *nativitatibus*. Norib. 1535. Bibl. R. V 1437.

— Idem *liber genethliacus*. Norib. 1540. in-4°. Catal. d'Elfrées, 8334.

ALBUHASARIS *liber genethliacus sive de nati-
vitatibus*, editus à Joann. PETRUSIO. Norib.
1540. in-4°. Bibl. R. V 1437.

2

ALCHABITII. *Libellus isagogicus*. Venet. 1491.
in-4°. Bibl. R. V 1433.

— Idem *libellus*. Venet. 1503. in-4°. Bibl. R.
V 1431.

Voyez ci-dessus ABDILAZI.

ALEXIS. (Leon d') *Traité des énergumenes*,
suivi d'un discours sur la possession de Marthe
Broffier, contre les calomnies d'un Médecin de
Paris. A Troyes, 1599. in-8°. Bibl. R. Z 2597.

ALMANSORIS *liber capitulorum lat. ex arabico*
à Platone TYBURTINO. 1530. in-fol. Bibl. R.
V 276.

Voyez Ptolemeus.

ALMULI (Salomonis) *Interpretatio somnio-
rum*. Hebraicè. Amstel. 1642. in-8°.

AMORT, (Eusebii) *de revelationibus, visio-
nibus & apparitionibus privatis*. Aug. Vindel,
1744. in-4°. Cat. MAJORIS, 2797.

ANCIACO, (Alexius ab) *de Gaffarello judi-
cium*. 1623. in-8°. Bibl. R. Z 2543.

ANDRADI. *Excerpta libri revelationum An-
dradi medici anno 853*.

ANGELIS, (Alexander de) *in astrologos con-*

jectores Libri v. Lugd. 1615. in-4°. (de 351 p.)
Bibl. R. V 1462.

ANGELI, (Bonaventuræ) *lux magica, physica
& academica.* Venet. 1686. in-8°. Falconet,
2945.

ANGEVIN. (Jean-Baptiste) *Le fléau des dé-
mons & des forciers.* Nyort, 1616. in-8°. Catal. d'Estrées, 4504.

ANTEN (COURT. ab.) *γυναικολύσις, seu mulierum
lavatio, quam purgationem per aquam frigidam
vocant.* Item vulgaris de potentiâ lamiarum opi-
nio. Lubecæ, 1573. in-8°. Bibl. R. Z 2575.

ANTIOCHUS, (Sanctus) *homilia 84 de in-
somnia.* Tom. XII, Biblioth. Patrum. Lugd.

ARBATEL, *de magia veterum.* Basil. 1575.
in-16.

Cat. de M. TURGOT, pag. 459. n°. 5158.

ARETINUS (*Angelus*) *de maleficiis.* Lugd. Jun-
tæ, 1555. in-8°. Cat. de Dufay, 1130.

— Lugduni, 1521. in-fol.

— Colonia, 1599. in-4°. Lenglet du Fresnoy.

ARLES, (Martini de) *Tractatus de supersti-
tionibus maleficiorum & prodigiorum.* Romæ,
in-8°. Bibl. R. Z 2570.

AVENARIS, (Abrahæ) *Judæi, opera à Petro
de ABANO in lat. traducta. — liber nativita-
tum, &c.* Venet, 1507. in-4°. (de 91 feuillets).

Ne croyez cependant pas, Monsieur, qu'en
vous mettant sous les yeux environ 135 au-
teurs, qui devroient avoir place dans votre bi-
bliothèque, sous la lettrine A, nous comptons

542 RÉPONSE DE M. BACHER

les avoir tous recueillis. Mais que seroit-ce, si nous avions voulu copier le Catalogue des Dissertations, in-4°. colligées, par Hefster, intitulé : *Musæum disputatorium*, in-4°. 2 vol. : ouvrage que vous n'avez pas connu ; autrement vous n'auriez pas manqué de le mettre au nombre des livres que vous avez consultés. Nous avons au moins rempli vos desirs, & le défi que vous nous avez fait d'oser entreprendre de vous indiquer des omissions d'auteurs dans votre Dictionnaire. Nous espérons que vous commencerez à être convaincu ; mais nous ne pouvons pas en rester là.

En produisant plus haut (*Journ. de Mai*, pag. 447 & 448.) le relevé exact des articles compris sous la lettrine A, de la *Bibliothèque littéraire*, nous avons annoncé qu'un semblable avoit été fait à l'égard d'une partie de la lettrine B, contenue dans le premier volume, depuis la page 267, jusqu'à la page 515, plus onze pages pour le Supplément ; ce qui forme, comme on voit, 260 pages.

Voici ce que présente ce relevé :

1°. Cinq cents soixante & treize articles, plus vingt & un pour le Supplément ; total 594. [Il y a bien un plus grand nombre d'articles pour ce Supplément ; mais on n'a dû compter que les nouveaux, c'est-à-dire, les noms des auteurs qui n'avoient point paru dans le corps de l'ouvrage].

2°. Quatorze cents vingt-cinq traités d'abord, plus soixante & seize pour le Supplément ; ce qui donne le nombre de 1491.

Or, de ces 1491 traités, il n'y en a pas plus de 300 suivis de notices, dont quelques-unes ont une certaine étendue, à la vérité ; mais dont un bon nombre sont peu satisfaisantes,

parce qu'elles n'instruisent point de ce qu'on voudroit savoir. Donc il se trouve *onze cents quatre-vingt-onze* traités seulement indiqués, ou dont on ne produit que les titres presque toujours abrégés, souvent tronqués, & quelquefois fautifs & inexacts; preuve bien claire & sans réplique qu'on n'a point vu tous ces ouvrages, & que la plupart ont été copiés d'après les Catalogues.

Il s'ensuit que cette seconde partie du premier volume ressemble parfaitement à la première; & qu'on n'y multiplie point davantage les jugemens qu'on a promis sur les ouvrages, qu'on n'y développe pas davantage les systèmes & les opinions des auteurs, qu'on n'y décrit point davantage l'histoire des découvertes; en un mot, qu'on n'y marque point les progrès de l'art. Et comment tous ces détails auroient-ils pu entrer dans un si petit espace? car, enfin, sous la lettrine A, qui comprend 266 pages, on a seulement rapporté les titres de 1187 ouvrages; tandis que sous la lettrine B, contenue dans moins de pages, (260) on a trouvé le moyen d'indiquer 304 titres de plus. Mais, dira-t-on, l'auteur de la *Bibliothèque littéraire* a peut-être rendu plus complète la liste des écrivains qu'il a rassemblés sous la lettrine B, & n'a, sans doute, omis que ceux qui pouvoient échapper aux recherches les plus suivies & les plus pénibles. On va mettre à portée de décider si cette présomption est soutenable, en indiquant ici par ordre *quelques auteurs* qui devoient absolument occuper une place dans cette *Bibliothèque*, déjà tant vantée, & bientôt si fameuse.

BACHOU. (Jean) *La philosophie naturelle rétablie*. Paris, 1651. in-8°. (de 478 pag.)

544 RÉPONSE DE M. BACHER

C'est la traduction de l'*enchiridion physica restituta* de D'ESPAGNET, & de son *Arcanum*.

BÆUMLEIN. (Joh. Chph.) *De boum lue dysentericâ epidemica*. V. *Commercium litter.* Norib. ann. 1743.

BAGGAART. (Joh.) *De Waerheyd ontwerd van voor-oordeelen, door een gesonde redenkavelinge over de ses niet natuur lyche dingen*. Middelb. 1696. in 8°.

BAILLY (Franç.) *de isto alibi dicemus*.

BAIMIRAM, (Isaaci) *Judxi de diætis universalibus & particularibus lib. II. seu de victûs salubris ratione & alimentorum facultatibus, ex arabica lingua in latin. conversi, nunc verò opera JOH. POSTHII sedulò castigati*. Basil. 1570. in-8°.

— Idem opus sub titulo hocce : *Thesaurus sanitatis de victûs salubris ratione, & alimentorum facultatibus...*, Opera JOH. POSTHII. Antwerp. 1607. in-8°.

BAKER. (George)

An inquiry into the merits of a method of inoculating the small pox. London, Doddsley, 1766. in-8°. (de 68 pag.) traduit en Allemand. Leip. 1767. in-8°.

De catarrho & dysenteriâ Londinensi, 1764. 17^e pièce du Recueil de Sandifort, tom. 2^e in-4°.

BAKER. (Henri) *Histoire naturelle du Polype*. Paris, Durand, 1744. in-12 de 359 pag.

BALTHAZAR, (A) habile Chirurgien de Leyde, a publié en langue Hollandoise :

Pathologie chirurgicale, in-8°.

Observations chirurgicales sur la carie des os. 1765.

Observations sur les hémorrhagies, 1768.

BARBAIX

BARBAIX. (Nicolas) *Avis au public, contenant les vertus des eaux minérales de Hui.* Liege, 1620.

BARBE. (Simon) *Le Parfumeur royal, ou l'art de parfumer avec les fleurs, & composer toutes sortes de parfums, tant pour l'odeur que pour le goût.* Lyon, 1693. in-12... Amsterdam, 1696. in-12... Paris, 1698. & 1699. in-12. Paris, 1761. in-12. Bibl. du Roi.

BARBETTE. (Gregor.) *Lettera ad un suo amico.* 1749. in-4°.

On fait dans cette lettre l'éloge de la Chirurgie

BARDILI. (Car.) *Fati mathematici deffensio; hoc est quod actiones humana ad vim siderum & posituram stellarum necessario neccitantur.* Tubingæ, 1621. in-8°.

Cet ouvrage se trouve à la Bibliothèque du Roi, coté T 2412.

BARIC. (Arnaud) *Secrets ou remedes contre la peste des hommes & des animaux.* Tolose, 1646. in-12.

BARJOLLE. (Jo. Bapt.) *Inquisitio physico-medica in insensibilem corporis humani perspirationem.* Avenione, Seguin, 1747. in-8° (de 60 pag.)

Il est Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, depuis 1752, & est allé pratiquer la médecine à Saumur, sa patrie.

BARMA. (Hugonis à) *Saturnia regna.* Dans la collect. alchym. Allem. de 1674. par Joh. W. DI NHEIM.

Cet auteur a été connu de Corn. à Beughem, que M. Carrere nous dit avoir consulté.

546 RÉPONSE DE M. BACHER

BARNSTEIN. (H.) *Von hypochondrischen krankheit.* Erfurt. 1651. in-8°.

On trouve encore cet auteur dans Corn. à Beughem, dont M. Carrere s'est servi pour enrichir sa *Bibliothèque littéraire*.

BARRY, fleur de la Pignotte, Opérateur du Roi, privilégié de N. S. P. le Pape. *Abrégé des secrets curieusement recherchés par toute la France.* 1639. in-8°. (de 8 pag.)

M. C... qui a eu communication des richesses littéraires que renferme la Bibliothèque du Roi, auroit dû y voir ce morceau qui s'y trouve coté T 3813.

Quand cette pièce seroit encore plus mince, toujours faudroit-il la faire connoître pour ralliement avec le Conte de la Fontaine, & avec la Comédie de Dancourt, lesquels ont rendu l'auteur célèbre.

BASIN. (François) *Lettre touchant les eaux de Spa.* Liege 1715.

BASSONIS, (Nic. Sebast.) Doct. Med. *Philosophia naturalis adversus Aristotelem.* Aurelianæ, Petr. de la Riviere, 1621. in-8°. (de 701 pag.)

Edition plus rare, selon BOERNER, que celle de 1649, par Elsevir.

Si M. C... s'avisoit de dire que le titre de cet ouvrage ne devoit point entrer dans sa *Bibliothèque*, nous lui répondrions qu'il n'y mérité pas moins une place que l'ouvrage de Michel CALVO, dont il est parlé tom. ij. pag. 292 & 293.

BATAILHER. (Jean) *La grande & admirable préparation de l'or & de l'argent potable des Médecins hermétiques,* seconde édition. Touloufe, Desclauxan, 1693. in-12. (de 23 pag. en tout).

BATTING. *Chirurgical facts, relating to wounds and contusions of the head, fractures of the skull, &c.* London, 1761.

BATTUS, (Car.) Med. ord. der Stadt Dordrecht. *Het secrete boek vol heerlijke konsten.* Te Leeuwarden, 1664. in-12 (de 573 pag.)

Comment M. Carrere a-t-il pu passer cet auteur sous silence , la *bibliographia medica* de C. à Beugliem , où il déclare avoir trouvé des renseignements , en ayant fait mention ?

BAUDOT. *Essais anti-hydrophobiques.* Paris , Impr. royale , 1770. in-4°. (de 24 pag.)

BAUDOUIN (Pierre, sieur de Nequen Montarcis). *Traité de la raison où l'on voit comment , par son moyen , l'on peut trouver la vérité , selon la méthode de la science générale , & quelle utilité l'on peut espérer du traité de la clef des secrets de la nature de Raymond Lulle.* Paris , 1668. in-8.

BAVER. (Jean-Guillaume).

BAVER (Jean-Baptiste).

BAVER (Jean-Adam).

M. C. nous présente ces trois BAYER comme auteurs chacun d'un ouvrage ou d'une dissertation qu'il indique. Il auroit pu , sans se livrer à des recherches prodigieuses , découvrir d'autres médecins du même nom , qui ont écrit ou qui ont soutenu des theses , comme les précédens. Nous nous contenterons de les inscrire ici , sans ajouter les titres des dissertations qui peuvent leur appartenir , ou à leurs présidens , afin de ne pas être trop longs. Ce sont :

BAVER (Jean-Frédér.), professeur de Leipzig.

BAVER (Jean Gottlieb). professeur à Dresde.

BAVER (Jean-Henri-Joseph). professeur à Altorf.

548 RÉPONSE DE M. BACHER

BAVER (Charles-Franç.)

BAVER (Christop. Henri).

BAVER (George-Frédér.)

BAVER (Jean Gaspar).

BAVER (Jean-Michel)

BAVER (Jean-Valer.).

BAVER (Louis-Luc).

BAVER (Christophe-Frédéric).

BAUHIN (Eman.)

Theses anatomico-botanica. Basil. 1733. in-4°.

De tunicis cellularibus, earumque morbis. Basil. 1739. in-4°.

BAUHIN (Jérôme).

Περὶ τῆς περιπνευμονίας. Basil. 1658. in-4°.

De odontalgia. Basil. 1660. in-4°.

De catarrho. Basil. 1665. in-4°.

De tertiana intermittente exquisita. Basil. 1666. in-4°.

De peste. Basil. 1666. in-4°.

BAUMERS (Joh. Paul.) *beschreibung eines zur ersparung des holzes, eingerichteten stubenofens, eine preisschrift.* M. K. Berlin. 1768. Description d'un poêle à épargner le bois. fig.

BAÜMER (Jo. Wilh.) *Serenissimi Hassiæ Landgravii à consiliis, rerum metall. in Acad. Ludovic. med. Prof. prim. protodynastiæ Gieß. præfecturar. Koenigsberg. & Huttenberg. ac civitatis Allendorff. physic. & nonnullar. Acad. & Societat. Scient. sodal.*

Historia naturalis lapidum pretiosorum omnium, necnon terrarum & lapidum in usum medicum vocatorum, additis observationibus mineralogiam generatim illustrantibus, in usum auditorum suorum. Francof. apud J. G. Fleischer, 1771. in-8°. (de 153 pages.)

On trouve dans la *Bibliotheq. littér.* un médecin qu'on pourroit croire être le même que

celui-ci : nous ne le nierons point ; ce qui est plus certain , c'est que M. C. n'a point connu ce traité , bien qu'il connoisse tant de choses.

BAUX , le fils , *méd. de Montpellier. Lettre à M. GAUTIER , sur l'analogie des eaux de Bourbonne avec celles de Balaruc.*

BAYEN , Apothicaire-Major des camps & armées du Roi. *Analyse de l'eau minérale de M. & Madame de Calsabigi.* 1755. in-8° de 32 pag.

Cet ouvrage fait avec M. VENEL , a été réimprimé dans le Recueil intitulé : *analyses chimiques des nouvelles eaux minérales découvertes à Passy.* 1757. in-12 de 130 pag.

Le même M. Bayen a lu plusieurs excellens mémoires de chimie à l'Académie , & en a inséré d'autres dans le *Journal de physique* de M. l'Abbé ROZIER , lesquels en ont été détachés par extrait.

BAYLLIE (Jean). *A defense of Doctor FREIND and his history of physick in answer to the reflections of M. LE CLERC.* London. 1727. in-4°. — 1738. in-4°. — Défense de l'histoire de la médecine de Freind , en réponse aux réflexions de M. Jean le Clerc.

BAYNE , aliàs KINNEIR (David). *A new essay on the nerves , and the doctrine of the animal spirits rationally considered &c. With two dissertations on the gout and on digestion , with the distempers of the estomach and intestines.* London. 1738. in-8°.

BAZZICALVE (Ascan. Maria). *Novum systema mechanicum & nova tumorum methodus.* Parmæ , 1701 , in-4°.

BEAUGRAND , *Le maréchal expert , traitant des chevaux & des remèdes à toutes leurs maladies.* Paris , 1628 , in-8° de 136 pag. & 120....Lyon ,

550 RÉPONSE DE M. BACHER

1631, in-8° de 142 pag...Lyon, 1660. in-8° de 103 pag. premiere partie; 84 deuxieme partie.

BEAUPIED DUMÉNILS. *Mémoires sur les marais salans des provinces d'Aunis & de Saintonge.* A la Rochelle chez Mesnier, in-12 de 101 pag.

BEAUREPER (Samuel Fouquet, Sieur de). *Traité des Remedes les plus utiles & nécessaires pour la guérison des chevaux.* Seconde partie (de l'art de monter à cheval par Delcampe). Paris, 1663. in-8° de 152 pag.—1690. in-12 de 96 p.

BEAUSOLEIL. (Jean du Chastelet, Baron de) *Diorismus vera philosophia, de materiâ primâ lapidis.* Biterris, 1627. in-8°. (de 28 pag.)

Ce morceau qui ne forme pas, à la vérité, un juste volume, mais qui pourtant est aussi considérable que quantité de theses indiquées dans la *Bibliothèque littéraire*, n'étoit point introuvable; il est à la Bibliothèque du Roi, coté T 4038.

BEAUSOLEIL & d'Auffembach. (Martine de Bertereau, Dame & Baronne de) *La restitution de Pluton.* Paris, Hervé du Mesnil, 1640. in-8°. de 171 pag. réimprimé dans le tome 2°, pag. 56-151 de la métallurgie d'Alphonse BARBA, 1751. in-12. 2 vol.

BEAUVOYS de Chauvincourt. (le sieur de) *Discours de la lycanthropie; ou de la transmutation des hommes en loups.* Paris, 1599. in-8°.

Voici encore un de ces livres, que M. C... pouvoit aisément voir, puisqu'il est à la Bibliothèque du Roi, coté Z 2561.

BERBER. (Isaac) *De twaalf voornaamste hand-grepen der heelkonst, door Thom. Fiennus. Item, de heetkonstige gronden door Isaac BERBER,*

beide met noten verciert door Stephan. BLANCKAART. T'Amsterdam, 1685. in-8°.

BECCARI. (Jac. Barthol.) *Commentarius de quamplurimis phosphoris nunc primum detectis.* Bonon. 1744. in-4°.

BECHER. (Jo. Joachim) *Roff-und Vieh-arrzt.* 1698, 1702, &c. in-12. Le médecin des chevaux & des bestiaux.

BECK. (Geo. Leonh.) *Quaestiones quadam de succione fumi tabaci.* Altorf. 1745. in-4°.

BECKER. (J. Guillaume) *Analyse des qualités & des vertus de la fontaine minérale du Neuweyer, dite la bonne fontaine, située au Comté de Saerwerden, dans le grand Bailliage de Harskirch; distante de 15 lieues de Strasbourg, de Nanci & de Metz.* Par J. Guillaume BECKER, Docteur en Médecine, Conseiller de S. A. S. Monseigneur le Prince de Nassau-Saarbruck, & son Médecin ordinaire dans ledit Comté. 1761. (in-8° de 29 pag.)

Ce petit traité n'est que de trois chapitres. Le I. comprend l'analyse des eaux de la bonne fontaine, faite au mois de Juin 1759, par MM. Jean-Michel БОЕНМ, Samuel-Frédéric КЭНИГ, & Jean-Guill. БЕКЕР, Docteurs en Médecine. Le II. comprend les maladies auxquelles la fontaine minérale du Neuweyer convient, & celles auxquelles elle pourroit être nuisible: on donne dans le III. la méthode d'employer ces eaux, & de les boire.

BECKER. (D. D.) *Der chymische Wahrsager. Langensaltza, 1755. in-8. (de 78 pag.)* Le devin chimique.

Nous n'entreprendons point de faire la recherche de tous les médecins qui ont porté le

352 RÉPONSE DE M. BACHER

nom de *Becker* ; ceci n'est pas de notre objet. Nous observerons seulement qu'outre les quinze de ce nom, placés dans la *Bibliothèque Littéraire*, nous en connoissons plusieurs autres qui mériteroient également d'y avoir une place. Ce sont :

BECKER (Jean) 1659.

BECKER (Gottlieb) 1673. 1675.

BECKER (Simon-André) 1676. 1678.

BECKER (Geo.) 1677.

BECKER (Wern. Wilh.) 1697.

BECKER (Jean-Pierre) 1704.

BECKER (Sain.) 1706.

BECKER (Jean-Herm.) 1720.

BECKER (Henri-Conrad.) 1731.

BECKER (André) 1736.

BECKER (Aug. Guill.) 1737.

BECKER (Christ. Sigism.) 1743.

BECKER (Herman-Louis) 1743.

BECKER (Jac. Henr.) 1745.

BECKER (Dietrich Dav.) 1753.

BECKER (J. Bern. Gottschalck) 1753.

BECKIUS (Joh. Rob.)

De gonorrhœa virulentâ. Basil. 1680. in-4°.

BECKMANN (Andr.) *de hydropse ascite*. Lugd. Batav. 1718. in-4°.

BECKMANN (Chr.) *Περὶ πωγωνοφυίας, vel de barbigenio hominis mære-maris*. 1608. in-4°.

BEDDÆI, *de verme taniâ*. Viennæ, 1767 in-8°.

BEECKMANN (*) Van de pest. Hage 1655. in-8°. en hollandois.

BEECKMANN (Petr.) *χλωρώσει, seu de morbo virgineo*. Lugd. Batav. 1707. in-4°.

BEEKHOVEN de Wind (Joh. van). *De ureteribus & vesicâ urinariâ*. Lugd. Bat. 1734. in-4°.

BEERMANN (Sigism.) *Historische nachrichten und anmerckungen von der graffschafft Pyrmont, und ihren berühmten sauer-Brunnen.* Francf. 1706. in-8°.

BEGRIERES (Carbon de) *Le manuel des écuyers, avec un Recueil de remedes.* Paris, 1725. in-4°.

—Deuxieme édition, Paris, Cailleau, 1751. in-8° de 205 pag. : titre fait pour rajeunir l'édition de 1725.

BÉGUILLET, *principia vegetationis & agricultura.* Divione, Frantin, 1768. in-8° (de 135 pag.)

—*Œnologie.* Dijon, Capel & Bidault, 1770. in-12 (de 280 pag.)

—*Differt. sur le bled cornu.* Dijon, Frantin, 1771. in-4° de (31 pag.)

—*La mouture par économie.* Paris, Simon & Panckoucke. in-4° (de 141 & 413 pag. fig.)

—*La même ibid.* 1775. in-8° 2 vol.

—*L'art du meunier.* Paris, Panckoucke, 1775, in-8° (de 171 pag.)

BEHRENS, M. Carrere a connu cinq médecins de ce nom. Nous pourrions en compter encore plus de cinq, qu'on verroit aussi volontiers dans la *Bibliothèque Littéraire.*

BEHRII (Geo. Henr.) *(Physiologia medica, seu umstaendlich beschreibung des menschlichen leibes,* &c. Strasb. 1736. in-4°.

BELEBAT (Jacques Roland, Sieur de) *Antiloimie.* Saumur, Godreau, 1625. in-12 (de 224 pag.)

BELIN (l'abbé Albert) *Les aventures du Philosophe inconnu.* Paris, 1646. in-12 (de 225 pag.)

Ce livre est encore un de ceux que M. C. n'a

554 RÉPONSE DE M. BACHER

point apperçu dans la Bibliorheque du Roi. Il y est placé sous le n° T 4100.

— Paris 1674. (in-12 (de 215 pag.))

— *Wunderliche begebenheiten eines unbekannten philosophi.* 1673. in-8°. C'en est la traduction allemande par LANG.

— La même traduction avec addition du traité intitulé *aula lucis*, traduit d'anglois en allemand. 1690. in-8°.

BELLEAU (Remy). *Les amours des pierres précieuses, vertus & propriétés d'icelles.* Paris, Mâmerat Patisson, 1576. in-4° (de 50 feuilles.)

BELLERY. *Dissertation sur la tourbe de Picardie, qui a remporté le prix de l'Académie d'Amiens en 1754.* Amiens, 1754. in-12.

BELLEVALE, *seconde lettre sur les dissolutions.* Paris, 1752. in-8° (de 31 pag.)

BELLIERE (Claude de la) *physionomia rationalis.* Lugd. 1666. in-12.

Nous sommes forcés de répéter que ce traité pouvoit être vu de M. C., puisqu'il se trouve à la bibliorheque du Roi, T 2470.

BELOT (Jean). *Les œuvres, contenant la chiromance, physionomie, &c.* Rouen, Amiot, 1680. in-2° (de 463 pag.)

— 1704. in-8° de 523 pag.

— *Les fleurs de la philosophie chrétienne & morale, ou réfutation de Henri Corn. AGRIPPA & de P. D'ABANO, & leur philosophie occulte.* Paris, 1603. in-16 (de 153 feuillets.)

BELYE. (Jo.) *Angli, Tractatulus novus.* Se trouve dans la Collection alchym. lat. Geismariae, 1647.

Dans la Collection alchym. lat. de 1679, intitulée *Gynacaeum chym.*

BENDT. (Gysberti) *Dissertatio de fabricâ & usu viscerum uropoieticorum.* Leid. 1744. in-12.

BENEDICTUS. (Joan.) *Examen seu Censura medicamentarii libelli à Fr. DISSALDEO, Med. Doct. nuperrime editi, per Joan. BENEDICTUM, Med. Doct. & græcarum litterarum professorem regium. Salinurii per Petrum Godeau, 1623. in-8°. (de 27 pag.)*

M. Carrere, en nous adressant la parole, s'exprime en ces termes dans sa *lettre*, pag. 4.
 « Le public n'exigera pas que vous fassiez con-
 » noître le plan & la distribution des ouvrages
 » qu'il n'est possible ni à vous, ni à moi de
 » trouver, & dont nous ne pouvons connoître
 » que les titres ». Il étoit possible qu'il trouvât
 celui-ci, car il est à la Bibliothèque du Roi,
 T 3661.

BENINI, (Vincent.) Médecin & Poète. Il a traduit en vers italiens le poème du célèbre Fracastor, intitulé *Syphilis*.

On trouve cette version dans l'édition des Œuvres de Fracastor, faite à Padoue en 1739. in-4°. 2 vol.

BENNET. (T.) *on essay on the gout.* London, Rich. Ford, 1734. in-8°. de 134 pag.

BENOIT. *Spécifiques*, in-8°. de 16 pag.
 —Le même, édition, de 1757. in-8°. de 16 p.

BENSHEIM. (Ern.) *Tractatus de hydropse, in quo ostenditur vera veri medici cognitio, & quinam medici in curandis morbis & ad officia archiatriæ admittendi, quinam verò rejiciendi.* Lips. 1700. in-4°.

556 RÉPONSE DE M. BACHER

BENTZELIUS. (Laurent.) *De re metallicâ suevo-gothorum.*

BENTZELIUS. *Con-et dissensus chymicorum de famigeratissimo rustici minoris particulari, oder ungleiche meynungen, &c.* Leipz. 1715. in-8°.

Quelques auteurs ont attribué les ouvrages de BENTZELIUS à BENTZIUS, & réciproquement.

BERDMORE'S. (Thom.) *Treatise on the disorders and deformities of the teeth and gums, illustrated with cases and experiments.* London, 1770. in-8°.

Traité des maladies des dents & des gencives, enrichi d'observations.

Traduit en allemand sous ce titre: *abhandlung von den Krankheiten der Zähne und des Zahnfleisches.* Altemb. in-8°. 1771.

BERGER. (Christ. Philip.) *Versuch einer einleitung, &c. braunschweig.* 1737. Essai d'introduction aux jeux singuliers & curieux de la nature, prem. part.

— Seconde part. *ibid.* 1739. in-8°.

BERGIER, Médecin de Paris.

Matière médicale de M. GEOFFROY, traduite du latin, 1743 ou 1744. in-12. 7 vol.

BERIGARDI. (Claudii) *Circulus pisanus, seu commentatio in physicam Aristotelis.* Aug. Vindcl. 1661. in-4°.

BERLICHIIUS *de medicinâ universali disput.* Jen. 1679. in-4°.

BERLICO. (Andreas à) *Elementa de rerum naturalium gravitate, pondere, impulsu, motu & loco.* Roterd. 1656. in-4°.

BERNARD, (Pierre) Docteur en Médecine.
Les eaux de Greoux en Provence. Aix, 1705.
 in-8°.

BERNITI. (Giuseppe-Maria-Saverio) *Dell'uso esterno e interno del mercurio.* In Firenze, 1744.
 in-4°.

BÉROALDE de Verville. (François) *Les appréhensions spirituelles, poème, &c. les autres œuvres philosophiques, avec les recherches de la pierre philosophale.* Paris, Jouan, 1583. in-12.
 de 55 feuillets. 135 & 60.

— *La serodocimasia, ou histoire des vers qui filent la soie, poème.* Tours, 1600. in-12.

BERTRAMS. (A. F.) *Unterricht von dem auf eine besondere chymische art zubereitenden balsamisch eroef nundes creutzburger bitter-saltz, &c.* Eisenach, 1745. 8°.

BERTRAND, (Elias) *de amiantho.* Bernæ, Wagner, 1760. in-8°. (de 24 pag.)

— *Dictionnaire universel des fossiles.* La Haie, 1763. in-8°. de 284 pag. & 256.

— *Avignon, in-8°.*

— *Recueil de divers traités sur l'histoire naturelle.* Avignon, 1766. in-4°. (de 552 pag.)

BERTRAND. (Pierre) *Dialectique françoise en faveur des Chirurgiens.* Paris, Denis-du-Pré, 1571. in-8°. (de 80 pag.)

BERZI. (Franç.) *Nuova scoperta a felicemente suscitare il vaiuolo per artificiale contatto.* Padoua, 1759. in-4°. (de 111 pag.)

L'auteur qui a été élève de feu M. Morand, & qui pratique à Padoue, rend compte de cette nouvelle méthode de communiquer la petite-vérole par infraction; méthode qui a réussi sur sa fille, alors âgée de deux ans & demi.

558 RÉPONSE DE M. BACHER

BESARDI. (J. B.) *Centrum philosophicum, in quo pleraque arcana physica & chymica de lapide philosophico revelantur.* Aug. Vindcl. 1617. in-8°.

BEURLIN (Rudolp. Phil.) *De luxatione & fracturâ femoris.* Aldorf. 1718. in-4°.

— *De dentitione difficili, &c.* Han. 1720. in-4°.

BEYHING (Bonaventure).

Description abrégée des bains de Niderbroun. Strasbourg, 1622. in-12. (en allemand.)

BIANCHINI; (Gius.) *Parere sopra la cagione della morte della contessa zanguvi ne bandi censurate con mortimer.* 4^e édit. in Roma 1758. in-8°. (de 147 pag.)

La première édition de ce morceau de Jos. Bianchini, avoit paru à Vérone, in-8°. en 1733.

BICAIS (Michel) docteur & professeur en médecine dans l'Université d'Aix.

On trouve ce nom de famille différemment écrit dans la *Bibliothèque Littéraire*. On ne voit pas cependant pourquoi M. C. a mieux aimé mettre BICAISE que BICAIS ; l'article qu'il donne étant tout entier tiré du Dictionnaire de Moréri, où se voit Bicaïs.

Quoiqu'il en soit, M. C. n'a point su que Michel Bicaïs fût auteur : il l'a cependant nommé dans l'article d'Honoré son père ; article assez reprehensible, comme nous le ferons voir dans la suite de nos observations.

Voici le titre de l'ouvrage de Michel Bicaïs :

De la manière de régler la santé, par ce qui nous environne, par ce que nous recevons, & par les exercices ou par la gymnastique moderne ; le tout appliqué au peuple de France, & pour servir d'exemple quelquefois aux habitants de la ville d'Aix. . . A Aix, chez Charles David ; imprim. 1669. in-8° (de 337 pag.)

Si M. BOUGEREL, de la main duquel vient l'article du pere, inféré dans le Dictionnaire de Moréri, & de celui-ci porté dans la *Bibliothèque Littéraire*, eût connu & indiqué cet ouvrage du fils, il n'auroit pas été ignoré de M. C., qui pourtant auroit dû le voir à la bibliothèque du Roi, dans laquelle il est passé de celle de M. FALCONET.

BICETTI. (*Giovannaria*) *Osservazioni sopra alcuni innesti di Vajuolo*. In Milano, 1765. in-8°. (de 205 pag.)

BIDERMANN, (Jo. Ludwig, aliàs Jo. Leopold Guill.) *Medicina universalis*. Augspurg. 1725. ou 1723. in-12. en allemand.

BIDERMANN. (Jo. Gottlieb) *Causa subita mortis fulmine tactorum*. Lipsi. 1768. in-4°. (de 28 pag.)

BIERCHENS. (Peter.) *Abhandlung von den wahren kennzeichen der Krebschaden, aus dem schwedischen*. Gotting. 1775. in-8°. *Traité des vrais symptômes du cancer, traduit du suédois.*

BIERMANN. (Reinhard) *Metall-buchlein von gold, silber, kupfer, Messing, zinn, eisen, bley und dergleichen* Basel, 1692. in-8°. *Précis de métallique sur l'or, l'argent, le cuivre, le laiton, l'étain, le fer, le plomb; &c.*

BIHUEGA. (Franç.)

Examen, pharmaceutico, galenico, chimico e historico, &c.... Examen pharmaceutique, galénique & historique; par Dom Franç. BIHUEGA, Apothicaire de la Cour. A Madrid, 1762. in-8°.

BIKFAÏ. (Joh. de) *De viribus & usu auri & argenti debite preparati, das ist, vom nutz, &c.* Nurnberg. 1638. in-12.

560 RÉPONSE DE M. BACHER

BELITZERUS, (Christoph.) *de pulsu amatorio*. Giesæ, 1611. in-4°. Avec le traité de Gr. HORSTIUS, *de natura amoris*, & ceux de LOUISJUNGERMANN, *de curatione vesani amoris*, & de Melchior SCHOENWALDER, *de poculis amatoriis*.

BILLATE, Chanoine Régulier de Provins.

Dissertation historique sur les eaux minérales de Provins. Provins, Michelin, 1738. in-12. (de 72 pag.)

BILLET. *Lettre sur l'analyse, la vertu & les effets de l'eau naturelle & minérale, dont la source est dans le jardin de feu M. BILLET, proche la croix Fausin, au fauxbourg S. Antoine*. A Paris, au bureau d'adresse, 1707. in-12. (de 15 pag.)

BILLI, (le R. P. Jacques de) Jésuite. *Le tombeau de l'astrologie judiciaire*. Paris, Soly, 1637. in-4°. (de 96 pag.)

Il n'étoit sûrement pas impossible à M. C... de voir ce livre à la B'blitheque du Roi, où il se gloifie d'avoir fait beaucoup de découvertes, puisque nous l'y avons vu. V 1464.

2.

BIRCKHEYMER (Bilib.) *De podagra laudibus*. Argent. Mylius. 1570. in-8° (de 43 feuillets.)

BIRINGUCCIO (Vanoecio) *de la pyrotechnia libri decem*. In Venetia. in-4° (de 168 fol.)

— *Ibid.* 1559. in-8° (de 345 fol.)

— *Ibid.* 1650. in-4°.

— *Ibid.* 1658.

— *La pyrotechnie, ou l'art du feu*. Paris, 1556. in-4°.

— *Ibid.* 1572. in-4° (de 168 fol.)

— *Ibid* & Rouen, 1627, in-4° (de 228 fol.)

BIRCN

BIRON (C.) chirurgien françois ; *Curiosités de la nature & de l'art apportées dans deux voyages des Indes*. Paris, Moreau, 1703. in-12 (de 282 pag.)

BIZET, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts d'Amiens; *Mémoire sur la tourbe*. Amiens, 1758. in-12.

BLANCK (Erasme.) *De usu matheseos in medicina*. Basilæ, 1761. in-4°.

BLANCKEN. [(Geth.)] *Catalogue de ce qu'on voit de plus remarquable dans la chambre de l'anatomie publique de l'Université de Leide*. A Lide, 1715. in-4°.

BLOOMFIELD (Guill.) *les vergers fleuris*. Dans la collect. alchym. angl. de 1652 par *Ashmole*.

Nous venons de mettre sous les yeux 277 noms qui auroient dû avoir place dans le premier volume de la *Bibliothèque Littéraire*. Quoique ce nombre puisse paroître assez considérable, il est très-certain que nous aurions pu l'augmenter encore ; mais nous croyons que cette nomenclature d'écrivains omis suffit bien pour prouver à M. Carrere que nous ne l'avons taxé ni à tort, ni légèrement, d'avoir oublié beaucoup d'auteurs ; qu'ainsi nous sommes déjà justifiés, en partie, de tout reproche.

Observons cependant encore que dans tout ce que nous avons dit, & dans tout ce que nous dirons par la suite, nous sommes très-éloignés de prétendre avoir indiqué toutes les productions de ces médecins ou physiciens, &c. que nous avons fait connoître à M. C., ni toutes les éditions de ces productions, ni les traductions

562 RÉPONSE DE M. BACHER

qui existent en différentes langues : nous le répétons, nous ne nous sommes point chargés de dresser une *Bibliothèque Littéraire* ; mais nous avons dû satisfaire à la demande pressante de M. C., qui, *page 5* de sa lettre imprimée, nous adresse ces paroles remarquables : « je vous invite à m'éclairer ; en publiant en détail les défauts de mon ouvrage, vous rendrez un service à la médecine, & vous m'obligerez en mon particulier ». Nous nous estimerions fort heureux si, par nos *petites observations*, nous pouvions nous flatter d'avoir, au moins, obligé M. *Carrere*.

Comme nous voulons pourtant que notre justification soit pleine & entière, & aux yeux du public, & aux yeux de M. *Carrere*, nous donnerons aussi la liste de plusieurs écrivains qui manquent dans le second volume de la *Bibliothèque Littéraire* ; ce sera pour le mois de Juillet prochain.

A V I S.

Nous avons inséré dans le dernier Journal les lettres qui nous étoient parvenues sur l'usage & les effets du rassa & de la gomme guaiac. On trouve ce remède préparé chez plusieurs Apothicaires de Paris, & nommément chez M. *Costel*, rue Neuve-des-petits-champs, près la Place des Victoires, & M. *Cadet*, rue S. Antoine, vis-à-vis celle de Fourcy.

*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois d'Avril 1777.*

Les fièvres intermittentes, tierces & double-tierces, ont été fréquentes; & elles devenoient facilement continuës. Le mal de tête étoit violent, & la langue sèche dans le paroxysme; elles exigeoient la saignée & l'usage des amers, des délayans & rafraîchissans, continué long-temps avant d'employer le quinquina. La moindre erreur dans le régime les faisoit reparoître.

Il y a eu quelques pleurésies. Les péripneumonies, plus communes, prenoient souvent, dès les premiers jours, le caractère & la marche des fièvres ardentes bilieuses: trois ou quatre saignées suffisoient pour calmer les accidens du côté de la poitrine: l'émétique étoit indiqué par la saburbe des premières voies, & son effet constamment salutaire. Lorsque la fièvre s'adoucissoit, vers le quinzième jour, la langue commençoit à s'humecter: en même temps la toux reparoissoit, & l'expectoration, en se rétablissant, terminoit, pour l'ordinaire, heureusement la maladie.

OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

M A R S 1777.

Jo. du M.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	An lever du S.	Azli. du soir.	Agh. du soir.	An matin	A midi.	An Soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pon. Lig.	Pon. Lig.	Pon. Lig.
1	0	4	4	27 8	27 10	27 10
2	0	8	3	27 10	27 11	27 11
3	3	6	5	27 11	27 11	27 11
4	2	8	3	27 11	28 0	28 0
5	10	6	2	28 1	28 1	28 1
6	2	6	2	28 1	28 1	28 0
7	-1	7	2	27 11	27 11	27 11
8	-1	8	4	27 11	27 10	27 10
9	1	13	7	27 10	27 11	27 11
10	3	14	8	28 0	28 0	28 0
11	4	15	11	28 0	28 0	28 0
12	7	12	9	27 11	27 11	27 11
13	6	14	8	27 11	27 11	27 10
14	5	10	4	27 10	27 11	28 0
15	3	10	6	28 0	28 1	28 1
16	3	13	8	28 0	28 0	27 11
17	3	14	9	27 9	27 7	27 5
18	5	4	3	27 3	27 4	27 6
19	1	6	3	27 7	27 9	27 10
20	0	11	5	27 11	28 0	27 11
21	4	15	12	27 9	27 9	27 9
22	7	17	11	27 8	27 8	27 9
23	8	10	10	27 9	27 9	27 8
24	6	9	6	27 9	27 11	27 11
25	2	10	5	28 0	28 2	28 2
26	1	11	7	28 2	28 1	28 0
27	3	10	5	27 11	28 0	28 0
28	1	13	7	28 0	27 11	27 10
29	6	17	11	27 9	27 8	27 7
30	9	16	10	27 6	27 6	27 7

585

VENTS ET ETAT DU CIEL.

<i>du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N-E. b. v. fr.	N-E. b. v. fr.	N-E. beau.
2	N. beau.	N-E. beau.	N-E. <i>idem.</i>
3	N-E. couvert.	N. couvert.	N. couv.
4	N. c. vent fr.	N. beau.	N. beau.
5	N. b. vent fr.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. nuages.
6	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. b. au. b.
7	N. <i>idem.</i>	N-O. id. v. fr.	N-E. <i>idem.</i>
8	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. id. v. fr.
9	E. <i>idem.</i>	S-O. bc. doux.	E. b. doux.
10	N-E. id. dou.	E. id. chaud.	N-E. <i>idem.</i>
11	E. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>	O. <i>idem.</i>
12	S. cou. v. ch.	S-O. e. pl. dou.	S-O. couv.
13	N-O. nuage.	N-O. nuages.	O. nuages.
14	N. c. gr. fr.	N. c. gr. v. fr.	N. couv.
15	N. c. pl. fine.	N. couvert.	N. beau.
16	E. beau, br.	N. beau.	N. <i>idem.</i>
17	N-E. b. fr.	E. beau, v. fr.	N-E. <i>idem.</i>
18	N-E. couv.	N. c. pl. g. v. fr.	N. couvert.
19	N. nuag. gib.	N. beau.	E. beau.
20	N-E. beau.	S. nuages.	S-E. beau.
21	S. couv. pl.	S-O. n. pl. g. v.	S-O. <i>idem.</i>
22	S-E. b. gr. v.	S-O. bc. gr. v.	S-O. beau.
23	O. Couvert.	S. cou. pl. d'or. tonnerre.	S-O. beau.
24	S-O. id. plu. grand vent.	N-O. b. g. v. fr.	O. beau.
25	O. b. g. v. fr.	O. <i>idem.</i>	N-O. id. g. v. froid.
26	N-O. b. g. bl.	N-E. beau.	E. beau.
27	N-E. b. fr.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
28	N-E. <i>idem.</i>	E. nuages.	E. beau.
29	E. beau, ch.	S. beau.	S-O. nuages.
30	N-O. & S-O. couv. pl.	N-E. & S-O. couv. pluie.	O. couv. pl.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 17 deg. le 22
 Moindre degré de chaleur 2 le 6

Différence 19 deg.

Plus grande élévation du Mer-
 cure 28 pou. $2\frac{1}{2}$ le 26
 Moindre élévation du Mercure . . 27 $3\frac{1}{2}$ le 18

Différence 0 po. 10 $\frac{1}{2}$ l.

Nombre de jours de Beau 16

de Couvert 8

de Nuages 6

de Vent 9

de Tonnerre 1

de Brouillard 1

de Pluie 6

de Neige 1

Quantité de Pluie 15 $\frac{1}{4}$ lignes.

D'Évaporation 50

Différence 34 $\frac{1}{4}$

Le vent a soufflé du N. 7 fois.

N.-E. 8

N.-O. 2

S. 2

S.-E. 1

S.-O. 4

E. 4

O. 2

Température : très-froide & très-sèche : elle a été très contraire aux productions de la terre. La gelée du 20 a fait beaucoup de tort aux vignes & aux arbres fruitiers de notre vallée.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de
 Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1 Mai 1777.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille ; au mois d'Avril , par
M. BOUCHER, Médecin.*

Le vend du Nord-Est, qui a soufflé la moitié du mois, a entretenu le froid au point, qu'il a gelé à la campagne presque toutes les nuits ; on a même trouvé de la glace dans la Ville, dans les premiers jours du mois. Le tonnerre a cependant grondé le 22.

Il n'est presque point tombé de pluie de tout le mois.

Le mercure, dans le barometre, a été observé au-dessus du terme de 28 pouces, la premiere moitié du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $12\frac{1}{2}$ au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de $\frac{1}{2}$ degré au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes, est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du nord,	4 fois du sud,
11 fois du nord,	vers l'ouest.
vers l'est.	4 fois de l'ouest.
7 fois de l'est,	2 fois du nord,
5 fois du sud,	vers l'ouest.

N n iv

568 MALADIES REGNANTES.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.
 10 jours de pluie. } 1 jour de ton-
 4 jours de grêle. } nerre.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse les trois quarts du mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Avril 1777.

Les vraies pleurésies & les pleuro-pneumonies ont été communes ce mois, sur-tout après le 15.

La fièvre catarrheuse a été aussi répandue que la pleuro-pneumonie : elle étoit opiniâtre, & observoit assez souvent le type de la fièvre-double-continue. Après les saignées suffisantes, on s'est bien trouvé des minoratifs, où la manne trouvoit la première place, & des apozemes faits avec les plantes pectorales adoucissantes, auxquelles on associoit l'oxymel simple ou scillitique, selon les circonstances.

Il y a eu encore des rhumatismes inflammatoires & des esquinancies catarrheuses. Outre ces maladies, nous avons vu dans nos hôpitaux de charité, nombre de personnes travaillées de la fièvre-putride-vermineuse : mais peu de ceux qui ont été traités dans les regles, ont succombé.



T A B L E

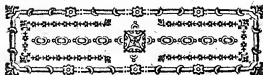
DU MOIS DE JUIN.

<i>SECONDE EXTRAIT des Observations sur les maladies épidémiques ; par M. LEPECQ DE LA CLOTURE.</i>	Pag. 483
<i>Suite de la lettre de M. BALME, sur la question ; si la grossesse est une exclusion à l'allaitement ?</i>	494
<i>Observation sur une vomique ; par M. BAJON, méd.</i>	508
<i>Observations sur l'agaric (fungus loricis) ; par M. BARBUT, méd.</i>	512
<i>Observations sur quelques plaies extérieures de la tête, &c. ; par M. GUYETANT, chir.</i>	520
<i>Suite de la Réponse de M. BACHER, D. M. P. à la lettre de M. CARRERE, médecin, au sujet de sa Bibliothèque Littéraire.</i>	530
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril 1777.</i>	563
<i>Observ. météorolog. faites à Montmorenci.</i>	564
<i>Observations météorologiques faites à Lille.</i>	567
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Mars 1777.</i>	568

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Journal de Médecine du mois de Juin 1777. A Paris, ce 24 Mai 1777.

POISSONNIER DESPERRIERE.



T A B L E
G É N É R A L E
DES MATIERES

Contenues dans les six premiers Mois du
Journal de Médecine de l'année 1777.

LIVRES ANNONCÉS.
AVEC UNE NOTICE.

Histoire Littéraire de la Médecine.

CALENDARIUM medicum ad usum saluberr. Fa-
ctis Parisiensis. Anno 1777. Pag. 94

Danielis Wilhelmi TRILLERI Clinotechnia, &c. 187

*Etat de la Médecine, Chirurgie & Pharmacie
en Europe; par MM. de Horn, de la Servolle
& Goul'n, médecins.* 282

*Lettre de M. CARRERE, méd. à M. BACHER,
un des auteurs de ce Journal.* 285

Réponse de M. Bacher à la lettre de M. Carrere;
Avril, depuis la pag. 352 jusqu. 372.

Mai, depuis la pag. 441 jusqu. 464.

Juin, depuis la pag. 530 jusqu. 562.

*Eloge historique de M. de Borden, méd. de Pa-
ris; par M. J. J. Gardane, médecin de Paris.*

TABLE DES MATIERES. 571

Médecine.

- Traité des fièvres ; par Dom L. J. Percyra.
(en espagnol.)* Pag. 94
- Recherches sur les maladies épi-zootiques , &c.
par M. DE BAER.* 187
- Preuves que les cimetières qui sont proche des
habitations des vivans ne sont pas nuisibles.
(en allemand.)* 189 190
- Description & traitement d'une affection catarrhale ... la grippe ; par M. Marigné.* 196
- Codex physiologicus , auctore N. F. Rougnon ,
med. doct.* 379
- Observations pratiques sur les maladies des
Indes occidentales. (en anglois.)* 381
- De rhachitide dissertatio ; propugn. Vincent Ferrerini.* 382
- Traité sur les bestiaux ... avec des instructions
sur leurs maladies. (en anglois.)* 473

Anatomie & Chirurgie.

- Mélanges d'écrits sur la Chirurgie ; par M. J. Leber. Schmucker. (en allem.)* 92
- Anatomie historique & pratique ; par M. Lieutaud , premier médecin du Roi.* 472

Histoire naturelle, Pharmacie & Chymie.

- Addition aux essais & opinions chymiques , &c.
par M. Wemberger (en allem.)* 92
- Culture perfectionnée de la luzerne , du sainfoin
& de la pimprenelle. (en anglois.)* 93
- Elémens de fossilogie ; par M. G. Edward. (en
anglois.)* 94
- Description de l'eau soufrée de Hasede ; par M. F. A. Meyer. (en allem.)* 186
- Essai sur l'eau dont on se sert à Bath pour l'usage de la cuisine & de la table ; par M. G. Falconet. (en anglois.)* 189

572 TABLE GÉNÉRALE

- Mémoire sur les eaux minérales chaudes de Sylvanès, &c. ; par M. Malricu, méd.* 280
Apparatus medicaminum . . . in praxeos adjumentum consideratus ; par M. Murray, méd. 283
Lettre sur l'air fixe ; par M. Andria, méd. (en italien.) Pag. 382
Précis de la matiere médicale ; par M. Licutaud, premier médecin du Roi. 472
Recherches physiques sur la nature de l'air nitreux ; par M. l'abbé Fontana. 473
Flora Parisiensis, ou Description des plantes qui croissent aux environs de Paris ; par M. Bulliard. 474

E X T R A I T S

OU ANALYSE DES LIVRES.

- Le seul préservatif de la petite-vérole ; par M. Paulet, méd.* Pag. 21
Exposé des moyens curatifs contre les maladies pestilentiellles des bêtes à cornes ; par M. Vicq d'Azyr, méd. 99
Mémoires sur cette question ; quels sont les végétaux qui pourroient suppléer, en temps de disette, à ceux que l'on emploie à la nourriture des hommes ? par M. Parmentier, pharmac. 195
Ouvrage économique sur les pommes de terre ; par le même 196
Recréations physiques, économiques & chymiques de M. Model, trad. par M. Parmentier. *ibid.*
Chymie hydraulique du Comte de la Garaye, avec des notes par M. Parmentier. *ibid.*
Expériences & réflexions relatives à l'analyse du bled & des farines ; par M. Parmentier. *ibid.*
Du prognostic dans les maladies aiguës ; par M. Leroy, méd. 291
Observations sur les maladies épidémiques ; par

DES MATIERES. 573

M. LEPECQ DE LA CLOTURE , méd. Premier extrait.	383
— Second extrait.	483

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS.

Histoire Littéraire de la Médecine.

Eloge de M. Roux , Docteur de la Faculté de médecine de Paris.	3
Annonce de la mort de M. de Bordeu , méd. de la Faculté de Paris , & notices des ouvrages qu'il a composés.	180
Critique de la Bibliothèque Littéraire de médecine , in-4° 2 vol. ou Réponse de M. Bacher à la lettre de M. Carrere ,	
Avril , depuis la pag. 352 jusqu.	372
Mai , depuis la pag. 441 jusqu.	464
Juin , depuis la pag. 530 jusqu.	562

Médecine.

Lettre de M. Beauvais de Préau , méd. contenant quelques observations de pratique ; par feu M. Pollache , méd.	
Quatrième suite des observations sur l'apoplexie ; par M. Boucher , méd. (Janvier.)	70
Cinquième suite. (Février.)	147
Sixième suite. (Mars.)	253
Septième suite & fin. (Avril.)	320
(Le commencement de ce morceau se trouve dans le Journal d'Octobre 1776 , pag. 363.)	
Observations sur les enfans à grosse tête ; par M. Desessarts , méd.	114
Lettre de M. Espiaud , Chirurgien , au sujet de deux vers solitaires.	139
Troisième dissertation sur l'inoculation ; par M. Bouteille , méd.	211
Observation sur les circonstances qui ont accompagné une fièvre inflammatoire ; par M. Raze , méd.	228
Quatrième lettre à M. de Haen ; par M. Odier ,	

574 TABLE GÉNÉRALE

méd. sur la mortalité de la petite-vérole. 298

Observation d'une maladie produite par la foudre dans la personne de Dom R. Seconditi, décrite par lui-même. Pag. 316

Observation sur l'efficacité de la première écorce du maronnier d'Inde ; par M. Sabarot de la Vernière, méd. 324

Lettre sur la question ; si la grossesse est une exclusion à l'allaitement ? par M. Balme, méd. 401

Suite de cette lettre. 494

Lettre sur la goutte au sujet d'un nouveau remède ; par M. Emérigon, Procureur du Roi à la Martinique. 424

Observation sur une vomique ; par M. Bajon, méd. 508

Maladies qui ont régné à Paris pendant les mois de

Novemb. 1776 . . . 89 Février 1777 . . . 373

Décemb. 1776 . . 173 Mars 1777 . . . 469

Janvier 1777 . . . 267 Avril 1777 . . . 563

Maladies qui ont été observées à Lille par M. Boucher, Méd. pendant les mois de

Novemb. 1776 . . . 91 Février 1777 . . . 378

Décemb. 1776 . . 175 Mars 1777 . . . 471

Janvier 1773 . . . 272 Avril 1777 . . . 568

Chirurgie.

Observation sur une épine ventreuse (spinosa ventosa) par M. Leautaud, Chir. 48

Nouvelle méthode de tailler ; par M. Goubelly, méd. de Paris. 52

Description d'une machine mécanique pour servir de réservoir à un anus contre nature au pli de l'aîne ; par M. Juville, expert herniaire. 64

DES MATIERES. 575

Lettre à l'auteur de la Gazette Salulaire ; par M. Tellinge , sur quelques points relatifs aux accouchemens. Pag. 126

Observation sur une rétention d'urine ; par M. de Vildé , chir. 134

Observaëion de M. Lores , chir. sur l'abus des amputations. 142

Observation sur les suites d'une plaie de poitrine ; par M. Gavelle , chir. 239

Réflexion sur la nouvelle maniere d'extirper les polybes du nez (de M. Bescher ;) par M. Bonnard , chir. 243

Observations sur quelques plaies extérieures de la tête , &c. par M. Guyétant , chir. 520

(La suite se trouvera dans le Journal de Juillet.)

Histoire naturelle , Pharmacie & Chymie.

Lettre à M. Bertholet , méd. , au sujet de ses observations sur l'air ; par M. Thomas , méd. 332

Observations sur l'agaric (fungus laricis ;) par M. Barbut , méd. 512

Observations météorologiques faites à Montmorenci , près Paris , par le Pere COTTE , durant les mois de

Novembre 1776 86

Décembre 1776 170

Janvier 1777 268

Février 1777 374

Mars 1777 466

Avril 1777 564

Observations météorologiques faites à Lille par M. BOUCHER pendant les mois de

Novembre 1776 90

Décembre 1776 174

Janvier 1777 271

576 TABLE DES MATIÈRES.

Février 1777.....	377
Mars 1777.....	470
Avril 1777.....	567

A V I S D I V E R S.

Prix proposés par l'Académie de Lyon, remportés par MM. Coste, Willemet & Strack.

Pag. 177

Prix proposé par l'Académie de Dijon, remporté par MM. Voullonne, Planchon.

274

Cours de Chymie, par M. Bucquet, méd. de Paris, dans l'amphithéâtre des écoles de la Faculté de Paris.

276

Cours d'accouchement; par M. Alphonse Leroy, méd. de Paris, en sa maison.

ibid.

Cours d'anatomie, au Jardin royal; par M. Vicq d'Azir, pour M. Petit, profess.

ibid.

Lettre de M. Vicq d'Azyr, dans laquelle il apprend au public que la Société royale de médecine n'a aucune part à la Gazette de Santé.

ibid.

Arrêt du Conseil d'Etat en faveur de M. Dupont, méd. contre les médecins de Troyes.

278

Prix proposé par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon pour les années 1777 & 1778.

477

Fin de la Table.

E R R A T A

Dans le Journal d'Avril.

Pag. 341, lig. 3, a été nuageux, effacez ce dernier mot.

Dans le Journal de Mai, au bas de la page 464, Président, lisez Résident. Corrigez la même faute à la table.

Dans le Journal de Juin, page 330, ligne 12, effacez celui-ci être à nud, le recouvrir & les lambeaux.